

## La réception du Cours de linguistique générale en Roumanie

L'année 2013 marque le centenaire de la mort de Ferdinand de Saussure (1875-1913), le célèbre fondateur de la linguistique moderne. Se désirant un hommage rendu à sa mémoire, le présent article concerne la réception en Roumanie de son œuvre posthume. Généralement tenu pour la véritable « clé de voûte »<sup>1</sup> de la linguistique moderne et du paradigme structuraliste, le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure a fait l'objet d'une réception tortueuse et intéressante à plus d'un titre dans l'espace de la linguistique roumaine.

### 1. Un tournant dans l'histoire de la linguistique moderne

La cause est entendue : tout commentaire actuel au sujet du *Cours* saussurien ne saurait s'imposer sans un regard en arrière, concernant l'impact que sa parution a eu à une époque et dans un espace bien déterminés.

La parution du *Cours* marque, en effet, un véritable tournant dans l'évolution postérieure des sciences du langage. Les hypothèses hardies et novatrices de Saussure, ses définitions de même que ses grandes distinctions ont infléchi d'une manière décisive « le développement et le progrès de la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle, non seulement de la linguistique 'saussurienne' mais de la linguistique tout court, et même de cette linguistique qui, apparemment, ignore ou nie l'héritage apporté par l'œuvre de Ferdinand de Saussure » (Coseriu 2004, 19). Si personne ne nie que certaines idées exposées dans le *Cours* reprennent des intuitions plus anciennes de l'Antiquité et du Moyen Âge, Ferdinand de Saussure a eu le mérite exceptionnel de les rendre explicites, de les reformuler d'une manière précise et de les intégrer dans un système cohérent et unitaire. Par la suite, son *Cours* n'est pas tant un point de départ qu'un point d'arrivée, assimilant des thèses et des intuitions antérieures et représentant, par là, un moment essentiel dans l'histoire de la pensée linguistique<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'appréciation de Leroy garde encore toute son actualité : « cette œuvre publiée dans des conditions aussi insolites, allait séduire par son élégance géométrique et s'imposer dès les années vingt pour devenir la clé de voûte des réflexions sur le langage et être l'inspiratrice principale des travaux de linguistique générale » (Leroy 1964, 64).

<sup>2</sup> Il est tout à fait légitime d'évoquer, dans ce sens, les appréciations d'Eugenio Coseriu : « Ainsi, du point de vue historique, est-il juste d'affirmer que Saussure est non seulement un point de départ, mais aussi un point d'arrivée : à Saussure revient, en effet, le grand mérite d'avoir réalisé la synthèse de ce qui avant lui n'était que *disiecta membra* ; par ailleurs, c'est grâce à la synthèse saussurienne que nous autres linguistes avons fait nos premiers pas » (Coseriu 2004, 23).

La traduction du chef-d'œuvre saussurien dans de nombreuses langues, la valorisation de sa pensée dans diverses orientations de la linguistique tout comme le recours fréquent des esthéticiens, des sémioticiens ou des philosophes à des conceptions saussuriennes justifie pleinement l'opinion des spécialistes selon laquelle nous avons affaire au plus célèbre ouvrage de linguistique de tous les temps et à l'ouvrage qui a marqué le plus le débat linguistique du XX<sup>e</sup> siècle.

Ce qui est certain, c'est que, grâce au *Cours* de Ferdinand de Saussure, le langage devient la question centrale tant des sciences humaines que de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle. L'affirmation de Ludwig Wittgenstein selon laquelle « les limites de ma langue sont les limites de mon monde » faisait un constat déjà évident à cette époque-là. Marquant l'apparition du structuralisme occidental dans les années 30, la linguistique telle que Saussure la concevait allait poser les assises d'un discours novateur, tout en offrant un modèle conceptuel et des instruments méthodologiques à des disciplines connexes, à savoir les futures « sciences du signe ». L'anthropologie de Claude Lévi-Strauss, la poétique narrative de Claude Bremond ou les théories de Jacques Lacan, Michel Foucault et Jacques Derrida s'inspirent volontiers non seulement des concepts saussuriens de *signe*, *signifié* et *signifiant* mais aussi de son idée de *structure*, en s'appropriant souvent la vision proposée par le linguiste genevois. Bien qu'à la fin des années 70 ces disciplines s'écarteront du « mirage linguistique » (Pavel 1988), les poststructuralistes continueront à organiser leurs théories autour des métaphores venues de la linguistique saussurienne.

Comment peut-on expliquer, de nos jours, le profond engouement que le *Cours* a suscité ? Vu son énorme succès, il conviendrait de nous pencher un peu sur ce qu'on pourrait appeler, avec un terme appartenant plutôt au domaine du marketing, les « stratégies » de son succès.

Lors de sa publication en 1916, d'après les notes prises lors de ses cours par les anciens étudiants de Ferdinand de Saussure, à savoir Charles Bally et Albert Sechehaye, le *Cours* a suscité à la fois de l'admiration et des critiques virulentes. Ainsi, Hugo Schuchardt reprochait à son auteur le caractère rigide des dichotomies qu'il venait d'établir tandis que Dmitrij Vvedenskij critiquait le fondement « bourgeois » de son idéologie implicite... La révélation ou, tout au contraire, la furie que le *Cours* a provoquées dans les milieux culturels et linguistiques de divers pays ont, toutes les deux, la même explication : la vision saussurienne novatrice, sémiotique sur la langue marque une rupture irrémédiable avec la tradition scientifique antérieure, tout en s'érigeant comme une réaction décisive contre l'atomisme du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout contre l'idéologie des néogrammairiens (sous la forme empruntée, au sein de la linguistique, par l'évolutionnisme et le positivisme). Dans le contexte culturel plus large de la réaction générale antipositiviste, l'ouvrage de Saussure se rapprochait de l'esthétique d'un Benedetto Croce, de « l'intuitionnisme » ou du « vitalisme » d'un Henri Bergson et de la phénoménologie d'un Edmund Husserl, convergeant vers un nouveau discours sur le langage. Il est possible, donc, d'affirmer que cet ouvrage a imprimé un caractère théorique, presque philosophique à la linguistique moderne : les faits de

langue n'étaient plus examinés d'une manière distincte mais interprétés selon une perspective nouvelle, par le biais de concepts tels que *système*, *structure*, *fonction*, *relation* ou *opposition*. L'atomisme était remplacé point par point par une approche systématique dans laquelle la valeur d'une entité était établie par sa position dans le système. Le manifeste de la phonologie qu'allaient présenter Roman Jakobson et Nikolai Troubetzkoy à l'occasion du premier Congrès International des Linguistes à La Haye en 1928 prenait précisément comme point de départ les distinctions établies par Ferdinand de Saussure dans le *Cours* et la prémisse saussurienne selon laquelle la langue était un système de signes.

Comme on le sait, le manifeste de la phonologie représente l'acte officiel de naissance du structuralisme, promu par des écoles telles que celle de Genève, constituée autour des disciples de Saussure, l'école glossématique de Copenhague, l'école anglaise ou l'école russe. Les représentants de ces orientations reprennent et modulent les thèses centrales avancées par le *Cours* de Saussure tout en contribuant, de la sorte, à l'édification extrêmement complexe du structuralisme dont l'élément essentiel était la description des langues (historiques ou naturelles) comme des systèmes.

Pourtant, sa portée décisive, reconnue à présent par tous ceux qui s'adonnent à l'étude des langues, dépasse de loin les cadres stricts de la linguistique. Le *Cours* a infléchi également, d'une manière radicale, l'évolution ultérieure des sciences humaines, en général<sup>3</sup>. Dans ce contexte, deux aspects dans le *Cours* nous semblent particulièrement pertinents : 1) l'encadrement de la linguistique dans la sémiologie et, par conséquent, la postulation d'une science générale des signes et 2) la mise en évidence des particularités du signe linguistique. Cherchant à définir la spécificité des enjeux de la linguistique, Saussure situe celle-ci dans le cadre d'une science plus vaste, qui étudierait la vie des signes au sein de la vie *sociale* : « Si l'on veut découvrir la véritable nature de la langue, il faut la prendre d'abord dans ce qu'elle a de commun avec tous les autres systèmes du même ordre » (Saussure 1998, 35). En insistant sur l'aspect sémiotique du langage, le linguiste constatait que celui-ci pouvait être rencontré aussi dans les rituels symboliques ou dans l'alphabet des sourds-muets : « La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes » (Saussure 1998, 33). La linguistique devient, par conséquent, la partie centrale d'une science générale consacrée à l'étude des signes dans la société ; selon une définition devenue classique, la langue est un système singulier dans un vaste ensemble de faits sémiologiques.

En ce qui concerne les particularités du signe linguistique, Saussure critique l'opinion courante mais erronée, selon laquelle la langue ne serait qu'une « nomenclature ».

<sup>3</sup> Greimas le remarquait déjà en 1956 : « L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous, dans la transformation d'une vision du monde qui lui fut propre – et qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur propre signification – en une théorie de la connaissance et une méthodologie linguistique » (Greimas 1956, 193).

Dans la vision saussurienne, « le signe linguistique n'unit pas une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique » (Saussure 1998, 98). Afin d'écartier toute ambiguïté, Saussure propose trois notions à l'aide de termes qui s'impliquent mutuellement : « Nous proposons de garder le mot signe pour désigner le total, et de remplacer concept et image acoustique respectivement par signifié et signifiant ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie » (Saussure 1998, 99). Grâce à cette définition du *signe* linguistique, Saussure établit, en fait, la particularité fondamentale du signe linguistique : « le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe linguistique est arbitraire » (Saussure 1998, 100). En reprenant certaines thèses de Humboldt, Saussure rejette l'idée d'un contenu mental préexistant : rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. On entend par là que tous les autres systèmes de signes ne peuvent être pensés que *verbalement*, vu que la pensée même qui les érige ne saurait opérer sans des signes linguistiques :

Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serons incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue (Saussure 1998, 155).

Étant donnée la conception saussurienne de la langue comme système de signes, ces signes ne possèdent pas une identité matérielle, mais bien une identité relationnelle. C'est là que nous trouvons le fondement du principe idéal de la sémiologie : les signes sont définissables uniquement *dans* et *à travers* le système, par la fonction qu'ils y remplissent. Or, dans l'ensemble sémiotique, ce qui donne sa spécificité au signe linguistique est, justement, son caractère arbitraire et linéaire ; à l'encontre des formules de politesse où il y a une expressivité naturelle et des symboles qui s'appuient sur des rapports naturels avec les choses, il n'y a pas, dans la langue, de signes prédéterminés et motivés. Vu leur caractère entièrement arbitraire, les signes linguistiques sont la parfaite illustration de l'idéal du procédé sémiologique, celui de ne fonctionner qu'en tant que système. En raison de ce fait, la langue représente le système de signes le plus complexe qui existe, tandis que la linguistique peut devenir, par voie de conséquence, le patron de la sémiologie. Nous retrouvons là les prémisses de la conception selon laquelle la linguistique pourrait offrir le cadre conceptuel et méthodologique indispensable à d'autres disciplines scientifiques.

L'approche de la langue selon une perspective sémiologique a ainsi ouvert la possibilité d'une science linguistique moderne. Bien que Saussure ne se soit penché que sur le système unitaire et homogène de la langue, ce qui est essentiel dans son approche, c'est le fait qu'il a réussi à diriger l'attention des chercheurs vers l'aspect synchronique et descriptif des langues. Il est tout aussi vrai que cet aspect tient du mode d'organisation plutôt que de l'essence du langage en tant qu'acte significatif. Ainsi toutes

les distinctions ou tous les acquis méthodologiques qui ont découlé de l'étude de la langue comme système de signes (y compris les concepts de *synchronie*, *diachronie*, *valeur*, *syntagmatique* ou *associatif*) doivent-ils être regardés uniquement de ce point de vue. Lorsqu'on se focalise uniquement sur les oppositions au sein d'une langue, on laisse dehors d'autres aspects, car « être structuraliste, c'est être un ascète, c'est laisser de côté tout ce qui ne concerne pas les structures » (Coseriu 1982, 10).

## 2. Un « ennemi du peuple » : la réception de Ferdinand de Saussure en Roumanie

Connu et apprécié surtout comme l'auteur du *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, Ferdinand de Saussure devient célèbre en Roumanie grâce au compte-rendu consacré à son *Cours de linguistique générale* que Vasile Bogrea, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Cluj, publie en 1922 dans la revue *Dacoromania*, la revue de l'École linguistique fondée en 1921 à Cluj par le linguiste Sextil Pușcariu.

Fin connaisseur de l'œuvre saussurienne, Vasile Bogrea assure une réception enthousiaste au *Cours*, tout en mettant en évidence « l'excellence déjà visible dans le *Mémoire sur le système primitif des voyelles* » et qui se fait sentir « aussi dans cette œuvre posthume de Ferdinand de Saussure » (Bogrea 1922, 777). En s'attardant longuement sur chaque chapitre de l'ouvrage, Bogrea souligne surtout sa nouveauté : la délimitation entre des disciplines telles que *science de la parole* et *science de la langue*, *linguistique synchronique* et *linguistique diachronique*. Tout en anticipant sur l'impact que le *Cours* allait avoir sur la linguistique contemporaine, le professeur clujois achevait son compte-rendu par l'affirmation suivante : « Maître inégalé en matière de délimitations et de définition des notions, l'auteur établit une distinction rigoureuse entre *langage*, *langue* et *parole*, tout comme entre *synchronie* et *diachronie* » (Bogrea 1922, 778).

Non traduit en roumain (une raison en pourrait être la bonne maîtrise de la langue française par le linguistes roumains, la Roumanie étant à l'époque, par définition, un pays francophone), le *Cours de linguistique générale* a infléchi d'une manière décisive la théorie et la méthodologie linguistiques dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres. Presque tous les linguistes roumains (nous ne mentionnons qu'Alexandru Rosetti, Sextil Pușcariu, Iorgu Iordan et Ovid Densusianu, mais la liste pourrait s'allonger) s'approprient les notions-clés de la linguistique saussurienne : c'est même ce qui leur vaudra par la suite, une fois le régime communiste mis en place, des critiques acerbes de la part des partisans du régime.

Pendant 1947-1949, la Roumanie – tout comme, d'ailleurs, tous les autres pays de l'ancien bloc de l'Est – connaîtra des mutations profondes non seulement au niveau politique et économique mais aussi au niveau scientifique. L'idéologie marxiste-léniniste s'impose dorénavant dans toutes les sciences humaines. Cela signifiait que la linguistique ancienne (traditionnelle tout comme moderne) commençait, peu à peu,

à être remplacée par un paradigme scientifique nouveau, de souche marxiste, envisagé selon la perspective du matérialisme historique et de la lutte des classes. Opposant la linguistique prolétarienne, marxiste et matérialiste, d'un côté à la linguistique « bourgeoise et idéaliste », de l'autre, la « nouvelle théorie du langage », élaborée dans l'Union soviétique par Nikolai Marr, est censée devenir le paradigme linguistique officiel en Roumanie. Pendant les « séances du parti » qui deviennent peu à peu obligatoires pour tous les citoyens, les linguistes sont obligés de déclarer ouvertement leur affiliation idéologique avant de mentionner leur domaine de recherche. La linguistique roumaine sera désormais pensée en termes de l'idéologie de classe.

Ce qu'on reprochait aux revues de linguistique des années précédentes c'était leur choix de « se complaire dans un dogmatisme idéaliste, anti-scientifique et réactionnaire, un pur produit de l'idéologie impérialiste, du pourrissement et de la décadence de la culture bourgeoise » ; un dogmatisme bloquant d'une manière consciente, selon l'auteur du pamphlet, « le véritable progrès de la pensée scientifique » (« Împotriva cosmopolitismului în știință » [Contre le cosmopolitisme dans les sciences] 1949, 90). Un exemple de ce type serait la revue *Bulletin linguistique* laquelle, « conformément à une tradition féodale et bourgeoise ancienne », ne publie que des articles rédigés en français – comme si « les sciences et la philosophie ne pouvaient se faire que dans quelques langues élues (fussent-elles mortes ou vivantes) qui demeurent pourtant inconnues au grand public ouvrier ». De leur côté, le comité de rédaction et les collaborateurs du *Bulletin* pèchent par leur « idéologie réactionnaire spécifique au cosmopolitisme et au nihilisme national » de même que par leur « totale ignorance de la linguistique soviétique » :

Incapable de concevoir que la linguistique bourgeoise ancienne et, en général, la science idéaliste équivalent à la stérilité, également incapable d'apprécier la valeur extraordinaire et la fécondité de la pensée scientifique marxiste et léniniste, le *Bulletin linguistique*, resté ancré dans une conception structuraliste du langage se plaît d'ignorer toute la portée de la science soviétique ». La conclusion de l'article est ferme sur ce point : le *Bulletin linguistique* est à éviter, représentant une sorte d'« officieux bucarestois du Cercle linguistique de Copenhague, un établissement promouvant la science bourgeoise, incapable de se dégager des carcans de la tradition et des principes vieillis (*Ibidem*, 91).

Quoi qu'il en soit, de telles revues sont interdites peu après la publication de ces critiques. Elles seront remplacées par des revues censées « diffuser la science linguistique auprès des ouvriers », des revues comme, par exemple, *Cum vorbim* [Bien parler], *Studii și cercetări lingvistice* [Études et recherches linguistiques] ou *Limba română* [La langue roumaine]. Demeurant pour la plupart anonymes, les auteurs des articles publiés dans les pages de ces revues accusent d'une manière systématique les linguistes roumains de l'entre-deux-guerres de s'être laissé influencer par le « cosmopolitisme » et les intérêts de l'ancienne classe dominante, à savoir la bourgeoisie, et de ne pas s'être ouverts vers le peuple : « les résultats des recherches menées par les linguistes roumains n'étaient accessibles qu'à un cercle très étroit d'initiés », se plaint-on dans *L'Avant-propos* d'un tel article (« Cuvant înaintea » 1949, 1). La tâche qui incombe aux linguistes « modernes » sera, par conséquent, de disséminer ces résultats auprès

des masses. À l'instar du nouvel ordre social fondé par l'idéologie marxiste-léniniste, une nouvelle modalité de pratiquer les sciences devrait se mettre en place.

La principale faute de la linguistique roumaine telle qu'on la concevait dans les années 1930-1940 consiste dans son geste d'emprunter à diverses théories « idéalistes et métaphysiques réactionnaires » et surtout « aux conceptions antiscientifiques occidentales du linguiste Ferdinand de Saussure et de ses adeptes, les structuralistes. Le point de vue de ceux-ci sur la langue était statique, en dehors du temps et de l'histoire, la langue étant coupée de la société, de l'histoire du peuple qui l'avait créée et qui la parlait. La langue était coupée de la parole et, surtout, de la pensée » (« Pentru înflorirea lingvisticii » [Pour l'essor de la linguistique] 1951, 20). Dans la vision de ses adversaires roumains, la linguistique selon Saussure avait « 'pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même', tout comme pour les structuralistes », la linguistique étant, par conséquent « la science des signes sans aucune signification ». Qu'est-ce qui se perd dans un pareil parti pris ? Eh bien, la langue perd ainsi « son caractère d'arme dans le combat pour le bien-être de la société. Ces théories ne faisaient, en fait, qu'appuyer la politique anti-culturelle, obscurantiste et antinationale du régime bourgeois agrarien » (*Ibidem*, 21).

Les acerbes critiques anti-saussuriennes de cette époque-là illustrent pleinement la (soi-disant) « théorie des deux sciences » promue par la linguistique roumaine dans le sillage de la linguistique soviétique. En se plaçant sur une position contraire à la science marxiste, les linguistes occidentaux ne quittent plus le banc des accusés ; leur influence nocive sur les linguistes roumains est ainsi à extirper :

Les théories saussuriennes et structuralistes ont ralenti le développement de notre linguistique, tout en empêchant nos linguistes d'analyser les questions importantes posées par la langue et de résoudre les véritables problèmes de la linguistique roumaine » (« Împotriva cosmopolitismului în știință » [Contre le cosmopolitisme dans les sciences] 1950, 17).

Extrêmement graves, les fautes de ces linguistes se perpétuent au niveau de leurs œuvres. Imbus de « cosmopolitisme », d'« idéalisme » et d'« objectivisme », ces travaux ne font qu'accumuler les erreurs. Ainsi, l'*Introduction à la philologie romane* (1932) et *Le roumain actuel. Une grammaire des « fautes »* (1943) de Iorgu Iordan sont accusés de regarder d'un œil bienveillant « la théorie de la linguistique statique de F. de Saussure ». La *Grammaire de la langue roumaine* d'Alexandru Rosetti, dont la deuxième édition, révisée et complétée, paraît en 1945, est critiquée pour avoir trop amplement cité « des philosophes obscurantistes et des linguistes réactionnaires ». Même Alexandru Graur, un linguiste plutôt de gauche, n'échappe pas à la censure : son ouvrage, *La théorie de la langue*, « manque d'une argumentation scientifique convaincante contre les théories linguistiques cosmopolites et idéalistes ». Pourtant, malgré des étiquettes telles qu'« idéaliste », « métaphysique » ou « réactionnaire » collées à l'œuvre de Saussure, le chapitre consacré à la conception saussurienne demeure, dans son ensemble, un exposé objectiviste ; les citations amples tirées du *Cours* (dont beaucoup sont, par ailleurs, entièrement inutiles) « ne sont pas ou sont déplorablement réfutées » (« Pentru înflorirea lingvisticii » [Pour l'essor de la linguistique], 1951, 23).

S'il est impardonnable que ces linguistes aient choisi de s'envelopper d'un manteau de « caste privilégiée afin de dissimuler leurs erreurs et de se justifier l'un l'autre », la solution proposée par les idéologues marxistes est, somme toute, assez simple : les linguistes roumains devront, ni plus ni moins, réformer leurs conceptions selon les préceptes avancés par la linguistique soviétique, « la science la plus progressiste du monde entier ». La nouvelle théorie du langage de Marr sera vite remplacée, dans le canon de la linguistique roumaine, par les conceptions de Staline. Alexandru Graur n'hésite pas à mentionner « les indications du Parti ouvrier roumain », « l'exemple des publications soviétiques », « les cursus des établissements universitaires soviétiques » et « notamment les travaux géniaux du camarade Iossif Vissarionovitch Staline dans le domaine de la linguistique » comme autant de repères à suivre par les linguistes roumains dans leurs activités de recherche. Bref, l'objectif des linguistes est, selon Graur, d'« étudier le roumain en se situant sur une position marxiste » (Graur 1955, 14).

En s'appropriant la « théorie des deux sciences » (opposant, comme nous l'avons vu, « science bourgeoise » et « science prolétarienne »), Liviu Răutu, dans son article « *Lucrările tov. J. V. Stalin asupra lingvisticii și problemele științelor sociale din țara noastră* » [Les travaux du camarade Joseph Staline dans le domaine de la linguistique et les dilemmes des sciences sociales dans notre pays] impose, à son tour, le modèle stalinien comme le modèle à suivre par tout linguiste honorable<sup>4</sup> :

La touche de génie dans les travaux du camarade Staline dans le domaine de la linguistique ont entraîné un intérêt accru parmi les masses en ce qui concerne les questions de la langue et, d'une manière plus générale, de la science marxiste-léniniste. [...] Présentant une incontestable valeur historique, les ouvrages de Staline ont donné naissance à un bouillonnement créateur parmi les intellectuels et les chercheurs appartenant à tous les domaines de la science et, surtout, parmi les linguistes et les professeurs qui enseignent la langue et la littérature dans les écoles. [...] Les travaux du camarade Staline sont redevables d'un changement d'attitude envers les questions de la langue qui ont été et qui continuent à être débattues avec le plus vif intérêt (Răutu 1951, 47).

En tant que responsable de la Chaire de marxisme-léninisme de l'Université de Bucarest, Răutu « conseille » à Alexandru Rosetti et à Iorgu Iordan de réviser leurs textes dans le sens de se distancier de leurs conceptions « idéalistes saussuriennes ». Răutu va même plus loin, faisant appel à ses collègues pour « démasquer » les diverses « conceptions réactionnaires et chauvines » qui se seraient insinuées dans la linguistique roumaine « d'avant le 23 Août 1944 » (Ibidem, 50). Ce que l'auteur exigeait, au fond, c'était que tous les linguistes roumains réévaluent leurs positionnements scientifiques dans le sens d'une appropriation de la vision linguistique stalinienne, vu que celle-ci serait, selon lui, « la conception la plus progressiste du monde entier ».

<sup>4</sup> L'intervention de Joseph Staline en 1950 dans le débat linguistique soviétique dominé jusqu'alors par la « nouvelle théorie de la langue » promue par Nikolai Marr a été vue dans les pays socialistes comme un véritable tournant historique. En laissant de côté l'aspect idéologique de ses travaux parus dans le journal *Pravda*, il semble que ceux-ci aient véritablement mis fin à une attitude anti-scientifique, terroriste même, adoptée jusque-là par la linguistique soviétique (Alpatov 2011).

En se ralliant à la position affichée par Răutu, de nombreux linguistes roumains s'approprient les conceptions de celui-ci, tout en essayant de sauver, ainsi, leur liberté. Par exemple, Emil Petrovici, un adepte de la politique linguistique officielle, affirme qu'absolument toutes les questions linguistiques controversées auraient bénéficié de la vision éclairante de Staline qui aurait indiqué, de la sorte, « la voie sûre sur laquelle tous les chercheurs devraient s'engager » (Petrovici 1951, 57).

D'autres linguistes essayent, à leur tour, de faire la guerre aux théories « idéalistes ». Il convient de noter que Rosetti et Iordan, les linguistes les plus réputés de l'époque, révisent leurs positionnements scientifiques et reconnaissent enfin leur « anciennes erreurs » dans les pages de nombreuses revues de linguistique. Ne serait-ce qu'à un niveau formel, les deux membres de l'Académie sont contraints de s'approprier les conceptions linguistiques de Staline, tout en rejetant les influences saussuriennes. Le climat politique et idéologique de l'époque les y obligeait, alors que le recours au nom de Staline dans les titres d'articles scientifiques devenait de plus en plus fréquent (voir, dans ce sens, des titres tels que « Le vocabulaire du roumain dans le sillage des conceptions stalinienne » ou « L'enseignement de Joseph Staline, un bréviaire pour l'essor et le développement de l'activité linguistique dans notre pays »).

En définitive, ce qu'on refusait, ainsi, à la linguistique roumaine, c'était son autonomie scientifique. Censée devenir un pur produit de la sphère politique, elle est obligée de tourner le dos à l'Europe occidentale et de s'affilier plutôt à la linguistique soviétique, la seule science « véritable ». Il devient dangereux, voire subversif, non seulement d'un point de vue épistémologique mais surtout du point de vue idéologique, de se rapporter à la tradition linguistique occidentale. Le rôle primordial revient désormais à la science russe et soviétique. Dans des circonstances de tension politique maximale (c'était l'époque de la guerre froide, il ne faut pas l'oublier), la linguistique se divise en deux champs : la champ marxiste, de souche soviétique et le champ occidental, « bourgeois » et « réactionnaire ». La dichotomie opposant linguistique marxiste et linguistique bourgeoise restera en place tout au long du régime communiste<sup>5</sup>. Il n'est donc pas étonnant que les linguistes de l'ancien bloc soviétique aient été obligés d'afficher une attitude hostile, très critique envers la linguistique occidentale.

Or, dans le contexte de cette rupture brutale d'avec la linguistique « anti-marxiste », Ferdinand de Saussure est répudié et marginalisé tout en devenant un véritable « ennemi » de la science de type soviétique<sup>6</sup>. Le rejet des conceptions saussuriennes

<sup>5</sup> Dans son manuel datant de 1968, Gerhard Helbig définit de la manière suivante les fondements marxistes-léninistes de la linguistique : « Marxistisch-leninistische Grundpositionen in der Sprachwissenschaft bedeuten auf alle Fälle mehr als ihre unmittelbare Ableitung bzw. Ableitbarkeit aus (oder mindestens Verträglichkeit mit) einzelnen Aussagen oder Zitaten der Klassiker des Marxismus-Leninismus, die einen Bezug zur Sprache haben... » (Helbig 1986, 24-25).

<sup>6</sup> Pendant plusieurs décennies, le seul modèle accepté en Roumanie (comme, d'ailleurs, dans tous les pays communistes), tant du point de vue épistémologique que du point de vue méthodologique était la linguistique soviétique. Selon Patrick Sériot, « entre 1950 et la

du langage allait de pair avec le divorce de la linguistique pratiquée dans l'ancien bloc communiste et avec le mouvement idéatique occidental. Bref, pour les idéologues communistes des années 50, Ferdinand de Saussure n'était qu'un linguiste bourgeois et dangereux, à éviter absolument.

### 3. La « réhabilitation » de Saussure et la traduction du Cours de linguistique générale en roumain

Même si à un niveau de surface les linguistes roumains semblent suivre les principes marxistes-léninistes et inscrire leurs recherches dans le cadre limité de l'idéologie dominante « en étudiant la langue roumaine selon une approche marxiste », à un niveau profond, ils tendent vers le même idéal, à savoir étudier les faits de langue en respectant leur éthique professionnelle.

Dans les années 60 et 70, grâce aux changements politiques mais surtout après l'organisation des deux congrès internationaux de linguistique à Bucarest (le Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes de 1967 et le 12<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique de 1968) la situation commence à changer.

Il existe des essais timides d'introduire Ferdinand de Saussure dans le circuit scientifique avant ces événements scientifiques. Par exemple, dans *l'Introduction à la linguistique*, un manuel adressé à des étudiants en lettres et réalisé par un groupe de linguistes sous la direction d'Alexandru Graur (1965), même si Saussure n'y est pas souvent cité (les noms cités avec priorité étant Karl Marx, Friedrich Engels et Vladimir I. Lénine), les idées de Saussure liées à la langue comme système ou ses idées sur les dichotomies *langue-parole* et *synchronie-diachronie* y apparaissent plusieurs fois sans jamais faire l'objet d'une évaluation négative.

Était-ce un signe que la linguistique roumaine parvenait à se débarrasser des influences venues du domaine politique pour retourner avec détermination à l'espace de son appartenance originare et traditionnelle, à travers le repositionnement déterminé non seulement par la romanité de notre langue (qui n'a d'ailleurs jamais été contestée) mais aussi par la perméabilité de la spiritualité roumaine aux tendances novatrices, très prolifiques dans la linguistique occidentale à l'époque ?

Ce qui est sûr, c'est que l'atmosphère dans le champ de la linguistique change de façon visible. Un grand pas est franchi avec le *Traité de linguistique générale*, publié en 1971 par les collaborateurs ou les membres de la Chaire de Linguistique Générale de la Faculté de Langue et Littérature roumaines de l'Université de Bucarest. Dès l'avant-propos on mentionne l'essor vertigineux connu par la linguistique « ces dernières années » et son ouverture extraordinaire vers d'autres disciplines :

---

perestrojka la linguistique russe puis soviétique est considérée comme une totalité fermée avec ses lois propres d'évolution (même si, selon les périodes et les auteurs, certains ont admis qu'il y ait possibilité d'emprunt à l'étranger de ce qu'il y a de meilleur' » (Sériot 1995, 239).

« Toutes sortes de disciplines nouvelles sont apparues, certaines étant strictement linguistiques et d'autres se trouvant dans la proximité d'autres sciences ; en plus, certaines de ces disciplines se sont, à leur tour, diversifiées ». Selon Graur, les linguistes roumains s'approprient « presque toutes les méthodes de même que les concepts nouveaux » (Graur 1971, 5). Il est évident que le lecteur avisé qui sait lire entre les lignes comprend que le syntagme « ces dernières années » renvoie, en fait, à la période dans laquelle les linguistes roumains ont été isolés du reste de la linguistique occidentale : dorénavant, ils doivent brûler les étapes et se rattraper chemin faisant.

La structuration même du manuel (comportant 538 pages) par des blocs thématiques massifs centrés strictement sur les réalités du langage telles *L'objet et l'histoire de la linguistique*, *La linguistique synchronique et la linguistique diachronique*, *Les ramifications et le classement des langues* met en évidence le progrès immense réalisé par cette discipline sur la route de son autonomie.

La conception linguistique saussurienne est exposée de façon détaillée dans une perspective critique (strictement scientifique) qui ne manque pourtant pas de remarques exprimant l'empathie vis-à-vis de l'auteur. De plus, dans les pages où l'on décrit l'objet de la linguistique et les célèbres dichotomies, les appréciations à l'adresse du linguiste genevois se multiplient : « De nos jours, la théorie de Saussure sur la *langue vs parole* est devenue une référence essentielle aussi bien pour l'appréciation de certaines idées antérieures qui pourraient être reliées à cette dichotomie, que pour les théories ultérieures qui en sont issues, soit pour la développer dans une direction ou dans une autre, soit pour s'en écarter ». (Graur 1971, 209). Pour Saussure, la distinction entre langue et parole était une idée centrale et en même temps une démarche fondamentale sans laquelle la linguistique même n'était pas possible (Graur 1971, 210).

À partir de ce moment-là, la linguistique roumaine reconquiert peu à peu son prestige d'autrefois. La recherche réussit à éliminer progressivement l'influence de l'idéologie marxiste-léniniste pour rentrer dans une certaine normalité, tout en renouant les liens, temporairement coupés, avec la tradition roumaine et européenne d'avant-guerre et avec les nouvelles directions et évolutions du monde occidental.

Pourtant, on ne pouvait pas encore faire entièrement abstraction de l'idéologie. Ainsi, la véritable ouverture de la linguistique roumaine vers la linguistique occidentale ne se produit qu'après la Révolution de décembre 1989. Autrement dit, c'est à partir des années 90 que les idées actuelles en linguistique commencent à pénétrer dans l'espace roumain et que la synchronisation progressive de la linguistique roumaine avec la linguistique occidentale commence à se réaliser. En conséquence, nous pouvons affirmer que les changements politiques ont déterminé un changement radical d'attitude en ce qui concerne l'épistémologie et la méthodologie de la linguistique, en conférant de la liberté de conviction et de l'indépendance aux linguistes roumains.

À partir des années 90, on commence enfin à traduire les ouvrages des linguistes occidentaux, ce qui, à l'époque communiste, était tout simplement interdit. Condition

indispensable pour la connaissance, engendrant l'assimilation et l'appropriation de n'importe quel concept scientifique, l'acte de la traduction signifie, avant tout, la reconnaissance de la valeur de l'auteur traduit. La traduction roumaine du Cours de linguistique générale en est un très bon exemple. Même si elle a été exécutée assez tardivement (seulement en 1998), la traduction réalisée par Izverna Tarabac chez Polirom à partir de l'édition critique proposée par Tullio de Mauro a représenté un événement scientifique et culturel majeur. Malgré quelques coquilles (signalons, à titre d'exemple, l'emploi du mot « comoară » pour la traduction du mot français trésor, ce qui ne rend pas, en roumain, l'aspect de virtualité du système, le terme « tezaur » étant plus adéquat, ou le recours au terme « relație » pour traduire celui de « rapport »), il s'agit d'une traduction fidèle et, en effet, remarquable<sup>7</sup>.

Toutefois, il ne faut pas oublier que cette traduction constitue une récupération extrêmement tardive de la pensée ou la doctrine de Ferdinand de Saussure (Bojoga 1999, 283). Ce délai de huit décennies est d'autant plus regrettable que le lecteur roumain (le lecteur ordinaire) a été dépourvu de l'accès à tout ce qui représentait la source du paradigme structuraliste et poststructuraliste dans les sciences humaines. Le nombre d'exemplaires de l'original en français était extrêmement réduit, certaines bibliothèques du pays n'en possédant qu'un seul. Tandis que, dans d'autres milieux et dans d'autres espaces culturels on consacre des tomes entières à la réception de cet ouvrage (voir les volumes publiés sous l'égide des Publications du Cercle Ferdinand de Saussure à Genève ou la revue Cahiers Ferdinand de Saussure), ce n'est qu'à partir de 1998 qu'on va se l'approprier en Roumanie dans ses dimensions véritables et dans ses enjeux authentiques tout en étant obligés, comme pour tant d'autres ouvrages, de parcourir le trajet à rebours et d'assumer aussi tout ce travail en amont.

Université Babes-Bolyai de Cluj-Napoca

Eugenia BOJOGA

## Références bibliographiques

- Alpatov, Vladimir, 2011. *Istoriya odnogo mifa: Marr i marrizm*, Moskva, URSS.
- Bogrea, Vasile, 1922. [Compte-rendu de] « F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration de Albert Riedlinger, Lausanne et Paris 1916 », *Dacoromania. Buletinul «Muzeului Limbei Roman»* 2, 777-778.
- Bojoga, Eugenia, 1998-1999. [Compte-rendu de] « Ferdinand de Saussure, *Curs de lingvistică generală*, publicat de Charles Bally și Albert Sechehaye, în colaborare cu Albert Riedlinger. Ediție critică de Tullio De Mauro. Traducere și cuvânt înainte de Irina Izverna Tarabac, Iași, Editura Polirom, 1998 », *Dacoromania. Serie nouă*, 282-285.
- Coseriu, Eugenio, 1982. « Au-delà du structuralisme », *Linguistica e letteratura* 7/1-2, 9-16.

<sup>7</sup> La traduction du *Cours de linguistique générale* a été suivie par celle des *Écrits de linguistique générale*, traduction réalisée par Luminita Botosineanu en 2004 (Saussure 2004).

- Coseriu, Eugenio, 2004. « Mon Saussure », in: Van Deyck, Rika / Sornicola, Rosanna (ed.), *La variabilité en langue. Langue parlée et langue écrite dans le présent et dans le passé*, Communication & Cognition, 17-24.
- Coseriu, Eugenio, 1949. « Cuvant înainte », *Cum vorbim. Revistă pentru studiul și explicarea limbii*, Anul I, 1.
- Graur, Alexandru, 1955. « Novye zadaci rumynskogo jazykoznanija », *Voprosy Jazykoznanja* 6, 15-22.
- Graur, Alexandru (ed.), 1965. *Introducere în lingvistică*, București, Editura Științifică.
- Graur, Alexandru / Stati, Sorin / Wald, Lucia, 1971. *Tratat de lingvistică generală*. București, Academia Republicii Socialiste România.
- Greimas, Al.-Julien, 1956. « L'actualité du saussurisme », *Le français moderne* 24, 191-203.
- Helbig, Gerhard, 1986. *Entwicklung der Sprachwissenschaft seit 1970*, Leipzig, Bibliographisches Institut.
- Helbig, Gerhard, 1949. « Împotriva cosmopolitismului în știință », *Lupta de clasă*. Organ teoretic și politic al Comitetului Central al Partidului Muncitoresc Român 5/3, 89-96.
- Leroy, Maurice, 1964. *Les grands courants de la linguistique moderne*, Paris, Presses Universitaires de Bruxelles et de France.
- Pavel, Thomas, 1988. *Le mirage linguistique*, Paris, Minuit.
- Petrovici, Emil, 1951. « Învățătura lui I. V. Stalin cu privire la știința limbii și sarcinile lingviștilor din Republica Populară Română », *Studii și cercetări lingvistice* 2, 55-77.
- Petrovici, Emil, 1951. « Pentru înflorirea lingvisticii în țara noastră », *Studii și cercetări lingvistice* 2, 19-27.
- Răutu, Liviu, 1951. « Lucrările tov. Stalin asupra lingvisticii și problemele științelor sociale din țara noastră », *Studii și cercetări lingvistice* 2, 47-54.
- Saussure, Ferdinand, 1998. *Curs de lingvistică generală*. Publicat de Charles Bally și Albert Sechehaye, în colaborare cu Albert Riedlinger. Ediție critică de Tullio De Mauro, Iași, Editura Polirom (trad. de Irina Izverna Tarabac).
- Saussure, Ferdinand, 2004. *Scrieri de lingvistică generală*. Text stabilit și editat de Simon Bouquet și Rudolf Engler, cu colaborarea lui Antoinette Weil. Iași, Editura Polirom (trad. de Luminita Botoșineanu).
- Sériot, Patrick, 1995. « Changements de paradigmes dans la linguistique soviétique des années 1920-1930 », *HEL* 17/2 (*Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique*), 235-251.



# Ménage et le changement linguistique dans les *Observations sur la langue françoise* (1672-1676)

## 1. Introduction

Nous allons porter nos réflexions sur une époque symptomatique où la sensibilité au changement linguistique a été vive en France : la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle, avec la mouvance des remarqueurs initiée par la publication des *Remarques sur la langue françoise* de Vaugelas en 1647. Ces *Remarques* fonctionnent comme le premier maillon d'une chaîne intertextuelle composée de différents ouvrages entremêlant des points de vue convergents et des positions critiques. Leurs principaux auteurs sont Dupleix (1659), Bouhours (1674, 1675), Corneille (1687), Andry de Boisregard (1689) et Ménage (1672, 1676) qui retiendra notre attention<sup>1</sup>. Tous ces ouvrages reposent sur les mêmes présupposés. D'une part, ils s'intéressent à la pratique sociale de la langue, qu'elle soit orale ou écrite, autrement dit à l'usage et plus précisément à celui en vigueur dans les années 1650-1690. D'autre part, à travers des remarques fragmentaires et désordonnées sur de nombreux micro-faits langagiers, ils estiment que cet usage n'est pas satisfaisant, dans la mesure où il présente de multiples variations lectales dues à une syntaxe mouvante, à une surabondance de doublets et à une mosaïque de termes dialectaux. D'où leurs efforts pour stabiliser et épurer ce trop-plein variationnel de la langue, selon une entreprise de normalisation qui donnera ce que l'on appellera plus tard le français classique.

Il se trouve que le changement linguistique, défini comme flux évolutif des pratiques discursives, est au cœur des préoccupations des remarqueurs. En effet, si l'usage du français d'alors est « douteux », pour reprendre la formulation de Vaugelas (1981, 14<sup>2</sup>), c'est parce que les remarqueurs sont frappés par la forte cohabitation en son sein de couches anciennes et d'autres plus nouvelles ; ou en termes modernes, parce que la diachronie est profondément incrustée dans la synchronie des activités langagières. En prenant l'exemple des *Observations sur la langue françoise* de Ménage, nous verrons d'abord comment celui-ci, à l'instar des autres remarqueurs, privilégie l'usage présent sur les usages passés. À partir de ce constat, nous soulignerons la souplesse

---

<sup>1</sup> Nous analyserons essentiellement la première partie des *Observations* (1672) de Ménage, la seconde partie (1676) étant avant tout un ouvrage polémique contre Bouhours.

<sup>2</sup> Lorsque nous citerons des passages des *Remarques* de Vaugelas, nous nous référerons à leur réimpression aux éditions Champ Libre (1981).

de sa position sur l'évolution de la langue, ce en quoi il se distingue de la plupart des autres remarqueurs, dont Vaugelas. Nous considérerons enfin l'attitude également assez ouverte de Ménage à propos d'une des grandes questions de l'époque : peut-on contribuer volontairement au changement de la langue en créant des mots nouveaux ?

## 2. Ménage et la valorisation normative de l'usage présent

### 2.1. Une position de principe tranchée

La position de principe de Ménage sur l'usage est la même que celle des autres remarqueurs à la suite de Vaugelas. Elle consiste à prôner en norme les couches lectales les plus actuelles, qu'elles soient phonétiques, lexicales ou grammaticales. Cette préconisation de l'usage le plus synchrolectal de la langue se signale à travers un recours massif aux déictiques « présentement » :

- (1) On dit présentement *Sireine* : & ce seroit tres-mal parler, que de parler autrement<sup>3</sup> (I, 110).

et « aujourd'hui » :

- (2) Il faut dire *busque*. C'est ainsi que parlent aujourd'hui toutes les Dames de la Cour & de la Ville qui parlent le mieux (I, 201).

Sur le plan énonciatif, cette préconisation s'effectue suivant une modalité soit déontique – « il faut » en (2), soit constative à valeur indirectement prescriptive comme en (1) où « on dit » induit « on doit dire ». Sur le plan argumentatif, cette normalisation synchronique s'appuie aussi bien sur la garantie quantitative du « peuple » :

- (3) On disoit anciennement *psalme*. [...] On a dit ensuite *pséaume*, & puis *séaume*. C'est comme le peuple parle présentement : *les sept séaumes* (I, 107).

que sur la caution qualitative des « Dames de la Cour » – voir en (2) – ou des écrivains contemporains promus en autorités :

- (4) Aulieu de *je vay*, on a dit [...] *je vais*. C'est comme parlent tousjours M. de Balzac, M. de Racan, & M. Costar (I, 16).

Cette caution s'avère ainsi moins restrictive que chez Vaugelas qui pose, lui, en modèle de l'usage « la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps » (1981, 10). Quant au canevas inférentiel de ces observations, il se base toujours sur le même schème, plus ou moins développé selon les cas :

<sup>3</sup> Pour toutes les citations de Ménage relevées dans cette étude, nous respectons leur orthographe d'origine.

Argument :	Conclusion :	Étayage a contrario :
x locuteurs-modèles disent actuellement A	Donc il faut dire A	Sinon, ce serait mal parler

On a là une argumentation typiquement empirique, fondée sur l'instauration d'une pratique contemporaine dominante en règle, cette argumentation contribuant par ailleurs à la valorisation d'une telle pratique en bon usage, même si à la différence de Vaugelas Ménage utilise en général le seul terme d'« usage », avec le sens implicite de « bon usage ».

## 2.2. La fugacité de l'usage

Cependant, Ménage se montre très sensible, tout comme Vaugelas et Bouhours<sup>4</sup>, à la fugacité de l'usage présent, voué à se transformer inéluctablement en un usage autre avec le flux chronologique des pratiques langagières. On peut citer à ce sujet une phrase de sa « Requête des dictionnaires » (1652, 14) : « Vous savez qu'on ne fixe point // Les langues vives en un point ». Ainsi, on trouve plusieurs observations qui insistent sur la rapidité de la modification de l'usage, à l'exemple de celle sur « égard » :

- (5) Ce mot ne se disoit autrefois qu'au singulier. Depuis quinze ou vingt ans il se dit aussi au pluriel : & il est mesme fort à la mode en ce nombre-là. *Avoir des égards, avoir de grands égards* (I, 289).

Cette instabilité temporelle de l'usage est parfois mesurée avec le laps de temps, soit vingt-cinq ans, qui sépare les *Remarques* de Vaugelas des *Observations* de Ménage. L'observation « S'il faut dire *hante*, ou *hampe de hallebarde* » est éclairante sur ce point :

- (6) Ce n'est plus une question présentement. Il est sans doute qu'il faut dire *hampe*. *Hante*, qui estoit encore bon du temps de M. de Vaugelas, selon son témoignage, est devenu barbare. C'estoit pourtant le véritable mot (I, 254).

De même, la fugacité de l'usage est rapportée à l'expérience personnelle de Ménage, comme dans l'observation sur les prétérits imparfaits normalisés en *ai* ouvert :

- (7) *Mots qu'on prononce par ai ouvert*.  
Tous les prétérits imparfaits, généralement. *Je faisais, tu faisais, il faisait, ils faisaient*. [...] Quand je vins à Paris la première fois ; & j'y vins en 1632, on permettoit aux Poètes de rimer ces prétérits imparfaits avecque des mots terminez en *ois* & en *oit*, pourveuque la première rime fust un de ces mots (I, 587).

<sup>4</sup> Dans ses *Remarques nouvelles sur la langue françoise* publiées en 1675, soit vingt-huit ans après la parution de l'ouvrage de Vaugelas, Bouhours mentionne cinquante décisions de celui-ci qui avaient cessé d'être justes.

Ce changement rapide de l'usage donne aussi à Ménage l'occasion de formuler des prévisions sur des évolutions d'emploi déjà amorcées. C'est le cas pour la promotion d'« arsenacs » à la place d'« arsenaux » :

- (8) J'avoüe pourtant qu'*Arsenaux* au plurier est plus usité qu'*Arsenacs*: mais avecque le temps *Arsenacs* l'emportera sur *Arsenaux*: & j'apprends que M. de Gomberville dans son *Polexandre* l'a préféré à *Arsenaux* (I, 25).

Ou pour la suprématie de « tordu » sur « tors », énoncée par une métaphore à caractère militaire :

- (9) On dit encore *tors*. *Je lui ay tors le cou*. On commence pourtant à dire *tordu*; & apparemment il gagnera bien-tost le dessus (I, 90).

Sur un autre plan, cette versatilité de l'usage oblige ceux qui veulent bien parler à des réajustements permanents dans leurs pratiques langagières, le changement passant de la dynamique du langage au comportement du locuteur. L'observation sur l'autocorrection effectuée par les écrivains de Port-Royal au profit du présent désormais prédominant « je vais » est révélatrice à ce propos :

- (10) Messieurs de Port Royal, qui disoient autrefois *je va*, trompez par la remarque de M. de Vaugelas, s'en sont depuis corrigez, & disent aussi présentement *je vais* (I, 17).

De la sorte, la synchronie est sans cesse soumise à la diachronie, ce processus n'étant pas forcément linéaire, mais parfois réversible. Entre autres, Ménage relève qu'un terme comme « assener », très employé au XVI<sup>e</sup> siècle et disparu ensuite<sup>5</sup>, a trouvé une nouvelle vitalité à son époque.

### 3. La prise en compte de la diachronie dans les Observations sur la langue française

À ce stade de notre analyse, il convient de voir plus précisément comment Ménage gère une telle tension entre synchronie et diachronie. Cette gestion se traduit chez lui par des positions non dépourvues d'ambiguïté sur deux phénomènes complémentaires.

#### 3.1. La « diachronisation » de l'usage présent

D'abord, tout en mettant en avant la volatilité de l'usage présent, Ménage insiste sur son fort ancrage dans le passé ou sur sa continuité rétrospective, ce qui lui confère un grand empan et un bornage flou. Dans cette optique, alors que Vaugelas fait peu remonter l'usage en cours à son époque en-deçà du XVII<sup>e</sup> siècle, Ménage l'étend fréquemment jusqu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, comme le montre son observation sur « *S'il faut dire améthyste, ou amathyste* » :

<sup>5</sup> Pour cette évolution, Ménage se fonde sur le témoignage de Du Bellay dans sa *Défense et illustration de la langue française* (1549).

- (11) La meilleure & la plus saine partie des Escrivains d'aujourdhy disent *amathyste*, conformément à l'Italien & à l'Espagnol *amatista*. Et il y a plus de deux cens ans qu'on parle de la sorte. Villon dans son Grand Testament, feuillet 15.

Vermeille comme une amathyste.

Nicod a aussi dit *amathyste*; & il l'a mesme préféré à *améthyste*, ayant mis *amathyste* dans l'ordre alphabétique. On ne parle point autrement à la Cour. Et on croit, non sans apparence, que les Reines Catherine & Marie de Medicis, qui estoient Italiennes, & la feuë Reine Anne d'Autriche, qui estoit Espagnole, ont beaucoup contribué à y confirmer cette prononciation; les Italiens & les Espagnols, comme nous l'avons remarqué, disant *amatista* (I, 98).

Dans d'autres cas, pour justifier un usage actuel, Ménage s'appuie sur l'autorité non pas de contemporains, mais sur celle d'écrivains et de grammairiens du XVI<sup>e</sup> siècle, comme Henri Estienne<sup>6</sup>, ainsi qu'on le voit dans l'observation suivante :

- (12) Il a esté décidé dans l'Académie, qu'il falloit dire *L'Académie Française, La Langue Française, Cela n'est pas François*. Et il est à remarquer qu'il y a prés de cents ans qu'on parle de la sorte, comme il paroist par cet endroit du Dialogue de Henri Estienne<sup>7</sup>, page 114. CELTOPHILE. *Vous me faites rire avecque vostre bon Francés. Je di que bon Francés est mauvais François.* PHIL. *Ne vous arreztez pas là. J'ay tant accoustumé de dire à la Cour Francés, que je ne puis parler autrement* (I, 590).

De plus, comme dans l'observation « *S'il faut dire arondelle, ou hirondelle* » (I, 15), se fondant sur la topique de la filiation (+ ancien, + valorisé), laquelle s'oppose à la topique de la nouveauté vue précédemment (+ récent, + valorisé), Ménage exploite volontiers l'ancienneté d'un usage comme argument, « hirondelle » en l'occurrence, pour l'imposer contre une autre forme, à savoir « erondelle », préconisée par Vaugelas<sup>8</sup>. Enfin, cette dilatation temporelle de l'usage présent peut aller jusqu'à une généralisation achronique, caractéristique dans l'observation « *S'il faut dire ectique, ou étique* » :

- (13) Il faut dire *étique*, nonobstant l'étymologie de *ektikos*. C'est comme on parle, & comme on a tousjours parlé (I, 105).

Une telle position qui minimise l'arbitraire de certains emplois par leur durée et qui établit une régularité, même relative, dans la langue témoigne chez Ménage d'une vision large de l'usage par rapport à la vision limitative de Vaugelas, davantage anomaliste. Surtout, cette position révèle derrière le remarqueur Ménage le philologue qu'il est aussi<sup>9</sup>, attentif à la dynamique globale du langage.

<sup>6</sup> Outre Henri Estienne, Ménage fait de nombreuses références à Meigret (1550), Peletier du Mans (1550), Robert Estienne (1557) ou Ramus (1572). De même, il cite abondamment les œuvres de Baif, de Cretin, de Marot, de Rabelais, De Ronsard et de Villon.

<sup>7</sup> Il s'agit du premier *Dialogue du nouveau langage françois italianizé* publié en 1578.

<sup>8</sup> Voir Vaugelas (1981, 307) : « On dit *arondelle, hirondelle* et *erondelle*, mais *erondelle*, avec *e*, est le meilleur et le plus usité des trois. C'est, à mon avis, parce que notre langue qui aime la douceur de la prononciation change volontiers *l'a en e* ».

<sup>9</sup> Rappelons qu'il est l'auteur d'un *Dictionnaire étymologique* (1694), considéré comme le premier recensement systématique des origines de la langue française.

### 3.2. Un traitement flottant des archaïsmes

Si Ménage tend à dilater la synchronie sur la diachronie, il ne peut éviter, comme tous les remarqueurs, de prendre position sur les cas où la diachronie s'infiltré dans la synchronie. On touche là le problème des archaïsmes présents dans l'usage, envers lesquels Ménage a une attitude également flottante.

#### 3.2.1. Entre condamnation

D'un côté, Ménage manifeste une claire défiance à l'encontre de nombreux archaïsmes attestés dans le français de son époque. Dans la continuité de Malherbe (1609), de Deimier (1610) ou de Balzac (1665), cette suspicion vis-à-vis des archaïsmes aboutit à leur exclusion de l'usage que Ménage sélectionne. Celle-ci se traduit généralement par un bornage antithétique net, du genre : *Nos Anciens disaient A, on dit B* :

- (14) Nos Anciens disoient *fidel*, au masculin, Nous disons présentement *fidelle*, aussi bien au masculin qu'au féminin : & ce seroit une faute que de dire *fidel* au masculin (II, 414).

On relève aussi la structure oppositive : *Autrefois A, présentement B*, une telle assertion constatative ayant une valeur indirecte de condamnation de l'archaïsme relevé :

- (15) AFFAIRE : Il estoit autrefois masculin. Marot dans sa Lettre au Roi, pour le délivrer de prison :  
*Et m'excusez, si pour le mien affaire*  
*Je ne suis point vers vous allé parler. [...]*  
 Il est présentement féminin (I, 136).

Ces exclusions sont souvent peu motivées, sinon par le fait qu'on n'emploie quasiment plus les formes en question, ce en quoi on retrouve l'argumentation empirique vue pour la valorisation normative de l'usage présent.

Toutefois, Ménage peut étayer son rejet par le fait que la forme retenue est plus conforme à l'étymologie que la forme ancienne écartée, à l'exemple de l'observation sur « Pasquil, Pasquin » :

- (16) Nos Anciens disoient ordinairement *Pasquil*. [...] Nous disons apresent *Pasquin* : & c'est aussi comme il faut parler, ce mot ayant esté fait de l'Italien *Pasquino* ; et l'Italien *Pasquino* ayant esté dit d'un Tailleur de ce nom. Voyez mes Origines Italiennes<sup>10</sup> (I, 95).

#### 3.2.2. Et tolérance

Mais en même temps qu'il rejette un certain nombre de formes anciennes, Ménage se montre beaucoup plus tolérant que l'ensemble des remarqueurs, à l'exception de Dupleix (1651) et de La Mothe le Vayer (1662), vis-à-vis d'autres archaïsmes résiduels, ce qui répond à un bornage antithétique poreux. Au degré fort, les archaïsmes tolérés sont encore considérés comme faisant partie de l'usage, à un niveau esthétique

<sup>10</sup> Ménage renvoie ici à son ouvrage *Le Origini della Lingua italiana* (1669).

moindre cependant que les occurrences plus récentes qui les concurrencent. Cette position hiérarchique inférieure est ordinairement énoncée sous une forme concessive : *Ce terme est français, même s'il n'est plus du bel usage*, à l'instar de l'observation « Coucher par écrit » :

- (17) Ceux qui disent que cette façon de parler n'est ny Française, ny construite, se trompent. Tous nos anciens Auteurs s'en sont servis. [...] Nicod l'a aussi employé, & plus d'une fois, dans son *Tresor de la Langue Française*. [...] Mais il est vrai que cette façon de parler n'est plus du bel usage (I, 93).

Ménage recourt de même à une variante elliptique : *Ce terme n'est plus du bel usage [sous-entendu : Mais il est encore en usage]*, comme dans l'observation sur « Bestail » :

- (18) On ne dit point *les bestails*. Mais on dit *les bestiaux* ; du singulier *bestial*, qui n'est plus du bel usage (I, 292).

Au degré faible, et surtout lorsqu'ils ont une fonctionnalité avérée, les archaïsmes tolérés par Ménage sont confinés dans des sous-lectes de l'usage présent, ceux-ci concentrant dès lors la mémoire de l'évolution de la langue. Ces sous-lectes apparaissent très variés. Ils sont phraséologiques quand l'archaïsme est réservé à des tournures plus ou moins figées, comme celles construites autour de « brief » :

- (19) Mais pour revenir à *brief*, il n'est plus aujourd'hui en usage qu'en ces façons de parler, *ajourner, citer, crier, proclamer à trois briefs jours* (I, 207).

Ces sous-lectes sont de nature rhétorique lorsque l'archaïsme est toléré dans un sens figuré, généralement métaphorique, à l'image d'« emplastre » au masculin :

- (20) EEMPLASTRE. Nicod l'a fait masculin : et c'est de ce genre qu'il estoit de son temps. Il est aujourd'hui féminin. On dit pourtant encore dans le figuré, en parlant d'un homme, *C'est un bon emplastre*<sup>11</sup> (I, 144).

Ces sous-lectes sont diastriques, quand l'archaïsme, alors très dévalorisé, se voit circonscrit au parler populaire, à l'exemple de « carmes deschaux » :

- (21) De là vient que le peuple dit encore *Carmes Deschaux*. Il faut dire *Carmes Deschaussez*. C'est comme parlent les honnestes gens (I, 384).

Ces mêmes sous-lectes sont d'ordre diaphasique, dès lors que l'archaïsme est confiné à certains parlars professionnels, comme le montre l'observation sur « mil » :

- (22) On disoit anciennement *mil & mille*, indifféremment. Et on disoit mesme plus souvent *mil* que *mille*. [...] Il n'y a plus que les Notaires & les Praticiens qui écrivent ce mot de la sorte (I, 478).

Ménage peut encore opérer des limitations diatopiques, quand il restreint l'archaïsme à tel ou tel parler provincial, ce en quoi on trouve un reflet du mépris de la

<sup>11</sup> Ce sens métaphorique est encore usité de nos jours. Voir *Le Robert* : « *Emplâtre* : [...] 3. Fam. Individu sans énergie, bon à rien ».

majorité des remarqueurs pour les régionalismes<sup>12</sup>. L'observation sur « cérémonie » est représentative à cet égard :

- (23) On disoit anciennement *cérémonie*, conformément au Latin & à l'Italien *cerimonia*. [...] Et on le dit encore dans la Provence & dans le Dauphiné (I, 107).

On relève enfin des sous-lectes liés aux genres littéraires, lorsque l'archaïsme est admis seulement en poésie, à l'exemple de « navire » au féminin :

- (24) L'Auteur des Remarques veut qu'il ne soit plus aujourd'hui que masculin : & il soutient que ce seroit faire une faute que de le faire féminin<sup>13</sup>. [...] Cela est vray en prose, mais non pas en vers : car en vers on s'en sert encore au féminin. Et comme il est moins ordinaire en ce genre, & que la Poésie aime les locutions extraordinaires, il y sied mieux qu'au masculin (I, 155).

Cette observation reprend une idée constante chez Ménage, lui-même poète à ses heures<sup>14</sup> : le fait que la poésie constitue un espace de liberté langagière où les règles de l'usage s'estompent face aux droits à l'expressivité personnelle.

Au bout du compte, ce traitement flottant des archaïsmes entre exclusion et tolérance chez Ménage confirme l'ambivalence déjà mentionnée de son positionnement linguistique. Lorsqu'il refuse un archaïsme, il se comporte plutôt en remarqueur normatif, soucieux de défendre le bon usage contemporain, dans la ligne de Vaugelas. Par contre, quand il s'efforce de préserver d'autres archaïsmes et de les régulariser dans les sous-lectes de l'usage, même avec un statut dévalué, il agit en philologue érudit, fortement attaché au passé de la langue et légitimant ainsi l'infiltration de formations diachroniques controversées au sein de la synchronie.

#### 4. Le problème de la création des néologismes

Ménage fait pareillement preuve de tolérance quand on examine un autre point sensible de la normalisation langagière au XVII<sup>e</sup> siècle : celui de la création de néologismes. Concernant le changement linguistique selon une orientation prospective, la néologie suscite une forte méfiance chez la plupart des remarqueurs, en ce qu'elle implique une initiative individuelle visant à modifier plus ou moins artificiellement l'évolution naturelle de la langue et en ce qu'elle va à l'encontre de l'idéologie alors prédominante d'une pratique collective de celle-ci. Au sujet de cette méfiance, on peut citer la phrase suivante de Vaugelas (1981, 29) : « Il n'est permis à qui que ce soit

<sup>12</sup> Les plus critiques à l'encontre des régionalismes sont Vaugelas (1647), Buffet (1668) et Andry de Boisregard (1689). On trouve dans Ayres-Bennett et Seijido (2011, 311-312) un appendice inventoriant les dialectes et les variétés régionales du français les plus fréquemment évalués par les remarqueurs.

<sup>13</sup> Voir la remarque de Vaugelas (1981, 108) : « *Navire* était féminin du temps d'Amyot et l'on voit encore aux enseignes de Paris cette inscription : *À la Navire* et non pas *au Navire*. Néanmoins aujourd'hui, il est absolument masculin ».

<sup>14</sup> Il est l'auteur de poésies françaises et latines éditées dans ses *Miscellanea* (1652). Pour une analyse de ses poésies, on peut consulter Samfiresco (1902, 465-500).

de faire de nouveaux mots, non pas même au souverain ». Phrase à laquelle fait écho Bouhours dans ses *Doutes* (1674, 50) : « Le Public est si jaloux de son autorité qu'il ne veut la partager avec personne. Et c'est peut-être pour cela qu'il rebute d'ordinaire les mots dont un particulier se déclare l'inventeur ». De plus, outre que le fait de créer des néologismes témoigne pour lui d'un orgueil déplacé, Bouhours pense dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) que le français de son époque a atteint un état de perfection inégalée et que toute intervention intempestive sur lui ne peut qu'entraîner sa corruption ultérieure.

Dans les observations qu'il consacre aux néologismes, Ménage adopte une position très différente. D'un côté, et notamment dans sa longue observation « Inventeur de quelques mots françois », il fait un vibrant éloge des créateurs de mots nouveaux : Balzac pour « urbanité » et « félicité », Sarazin pour « burlesque », Segrais pour « impardonnable », ne s'oubliant pas lui-même avec le terme de « prosateur »<sup>15</sup> :

- (25) J'ay fait PROSATEUR, à l'imitation de l'Italien *Prosatore*, pour dire, un homme qui écrit en prose [...]. On disoit auparavant *Orateur*. Charles Fontaine dans son Epître à Sagon & à la Hueterie :

*On jugeroit que ces Compositeurs.*

*Sont aussi tost Poëtes qu'Orateurs.*

Ce qui ne signifioit pas ce qu'on vouloit dire : car *Orateur* est celui qui parle en public, ou qui compose des Oraisons. Ce mot de *Prosateur* nous estoit donc nécessaire. Et qui diroit, par exemple, en parlant de M. d'Ablancourt, que c'est le premier Orateur de France ; pour dire que c'est l'homme de France qui écrit le mieux en prose ; parleroit, sans doute, tres-improprement : car M. d'Ablancourt n'a jamais parlé en public ; & n'a fait que des versions (I, 439-440).

D'un autre côté, à l'encontre de Bouhours, Ménage justifie la néologie par le besoin de combler un vide dans la langue, « prosateur » recouvrant par exemple un concept précis que ne rend pas « orateur », et surtout par la nécessité de compenser la déperdition continuelle de termes au sein de l'usage, déperdition due au flux des pratiques sur laquelle il insiste beaucoup : « Comme un nombre infini de mots se perdent tous les jours, nous serions bien-tost réduits à nous parler par signes » (I, 454).

Une telle ouverture aux néologismes de la part de Ménage est seulement nuancée par un principe qu'il résume en une phrase dans cette même observation : « Et moi je dis, qu'il est permis à tout le monde, mais qu'il n'est pas donné à tout le monde, de faire des mots nouveaux » (I, 455). De surcroît, selon Ménage, le succès d'un mot nouveau est soumis à quatre conditions qu'il illustre par le néologisme « urbanité » dû à Balzac : que ce mot nouveau soit motivé référentiellement, qu'il soit bien formé linguistiquement, qu'il soit bien reçu socialement et qu'il soit réutilisé par de grands écrivains<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> Adoptant un point de vue complémentaire dans le second livre de ses *Observations* (II, 161-190), Ménage revendique la caution métalinguistique des grands auteurs de l'Antiquité que sont Horace, Cicéron ou Varron en faveur des néologismes.

<sup>16</sup> Ménage précise par ailleurs dans son second livre (II, 338) : « Tous ces mots peuvent estre bons, selon l'endroit où ils sont employez. Et là dessus j'allègue le mot de Quintilien : Il ne faut pas tant regarder le mot qu'on dit, que l'endroit où on le dit ».

## 5. Conclusion

De la sorte, les *Observations* de Ménage se situent pleinement dans la problématique du changement linguistique, et plus précisément dans celle de l'évolution des pratiques discursives. Comme tous les remarqueurs de son temps, Ménage entreprend de normaliser le flux de ces pratiques à partir d'un usage présent ou d'un synchrolecte de distinction<sup>17</sup> – celui de la cour, des écrivains et des « honnêtes gens » – posé en principe. Mais en même temps, il se montre très ouvert aux variations chronologiques, aux archaïsmes et à l'activité néologique.

À la suite de Samfiresco (1902), on peut voir dans ce tiraillement entre une conception synchronique stricte et un vif intérêt pour la diachronie la coexistence de deux points de vue qui parcourent les *Observations* : celui d'un Ménage puriste, homme du monde et familier des Salons<sup>18</sup>, soucieux de la meilleure pratique immédiate de l'usage ; et celui d'un Ménage savant, grammairien et étymologiste reconnu, attentif au passé de la langue. De tels points de vue, difficiles à concilier, expliqueraient l'hétérogénéité conceptuelle des *Observations*, dénoncée par certains critiques comme Bouvier (1970).

En réalité, ces deux points de vue répondent à une cohérence profonde qui tranche avec la position de la plupart des autres remarqueurs. Alors que ceux-ci, et au premier chef Vaugelas, ont une vision de rupture sur le français, en construisant un bon usage coupé de ses sources historiques et par là fortement arbitraire, Ménage présente une vision continuiste sur le bon usage de son époque, perçu comme une simple phase, certes historiquement marquée, dans l'évolution régulière du français. En tout cas, ses *Observations* constituent un témoignage original sur une conception linguistique qui normalise un moment du flux de la langue : celui attesté au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, tout en considérant positivement ses mouvements généraux.

Université de Berne  
Université de Berne

Marc BONHOMME  
André HORAK

<sup>17</sup> Selon la terminologie de Bourdieu (1979).

<sup>18</sup> Il fut notamment très apprécié à l'Hôtel de Rambouillet et dans le Salon de la duchesse de Longueville. Lui-même tint tous les mercredis des assemblées qui furent connues sous le nom de Mercuriales.

## Bibliographie

### *Sources primaires*

- Andry de Boisregard, Nicolas, 1689. *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, Paris, L. d'Houry.
- Balzac, Jean-Louis Guez de, 1665. *Les Œuvres de Monsieur de Balzac*, Paris, Vve Billaire.
- Bouhours, Dominique, 1920 [1671]. *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Paris, Bossard.
- Bouhours, Dominique, 1674. *Doutes sur la langue française*, Paris, S. Bénard.
- Bouhours, Dominique, 1675. *Remarques nouvelles sur la langue française*, Paris, S. Mabre-Cramoisy.
- Buffet, Marguerite, 1668. *Nouvelles observations sur la langue française*, Paris, Jean Cusson.
- Corneille, Thomas, 1687. *Remarques sur la langue française de Monsieur de Vaugelas*, Paris, Théodore Girard.
- Deimier, Pierre de, 1610. *L'Académie de l'art poétique*, Paris, Jean de Bordeaux.
- Du Bellay, Joachim, 1970 [1549]. *Défense et illustration de la langue française*, Paris, Nizet.
- Dupleix, Scipion, 1651. *Liberté de la langue française dans sa pureté*, Paris, D. Becnet.
- Estienne, Henri, 1980 [1578]. *Deux dialogues du nouveau langage François italianisé*, Genève, Slatkine.
- Estienne, Robert, 2003 [1557]. *Traicté de la grammaire française*, Paris, Honoré Champion.
- La Mothe le Vayer, François de, 1662. *Œuvres de François de La Mothe le Vayer*, Paris, Augustin Courbé.
- Malherbe, François de, 1862 [1609]. *Commentaire sur Desportes*, Paris, L. Hachette.
- Meigret, Louis, 1980 [1550]. *Le Traité de la grammaire française*, Tübingen, Gunter Narr.
- Ménage, Gilles, 1694 [1650]. *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française*, Paris, S. de Valhebert.
- Ménage, Gilles, 1652. *Miscellanea*, Paris, Augustin Courbé.
- Ménage, Gilles, 1669. *Le Origini della Lingua italiana*, Paris, Sébastien Mabre Cramoisy.
- Ménage, Gilles, 1972 [1672, 1676]. *Observations sur la langue française*, Genève, Slatkine.
- Peletier du Mans, Jacques, 1964 [1550]. *Dialogue de l'orthographe et prononciation française*, Genève, Slatkine.
- Ramus, Petrus, 2001 [1572]. *Grammaire*, Paris, Honoré Champion.
- Vaugelas, Claude Favre de, 1981 [1647]. *Remarques sur la langue française*, Paris, Champ Libre.

### *Études*

- Ayres-Bennett, Wendy / Sejjido, Magali, 2011. *Remarques et observations sur la langue française. Histoire et évolution d'un genre*, Paris, Classiques Garnier.
- Bourdieu, Pierre, 1979. *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit.
- Bouvier, Ernest, 1970 [1853]. *Des perfectionnements que reçut la langue française au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine.
- Samfiresco, Elvire, 1902. *Ménage*, Paris, Éd. L'Émancipatrice.



# La linguistique romane et le concept de système : Éléments d'analyse d'une mise à l'écart théorique

## 1. Introduction

Si mon propos s'inscrit dans le cadre d'une étude plus vaste sur les paradigmes de l'histoire de la linguistique romane, le congrès, notamment notre section qui entend souligner l'année du centenaire de la parution du *Cours de linguistique générale*, est pour moi l'occasion de réfléchir au concept de système et sa place dans la linguistique romane. C'est de même l'opportunité de me pencher enfin sur une remarque d'Alberto Vârvaro concernant les romanistes qui m'a longtemps intriguée qui, selon lui, n'ont pas pris le train du structuralisme et se seraient entêtés dans le comparatisme sans voir les changements s'opérant sous la force attractive de cette linguistique structuraliste européenne et nord-américaine.

La crisi di discontinuità è stata accentuata, nella linguistica romanza, dalla sordità al nuovo di buona parte dei romanisti. Incapaci o insensibili, molti hanno continuato a lavorare come se nulla fosse cambiato, senza accorgersi di avere imboccato un binario morto, senza coscienza che le ragioni della storia ed i mutamenti della cultura andavano per un'altra strada (Vârvaro 2008, 418).

Les débuts de la linguistique romane sont généralement présentés dans un rapport ancillaire à la grammaire comparée, celle-là même qui avait marqué une rupture avec les grandes compilations du XVIII<sup>e</sup> siècle en ne cherchant plus tant à comparer à tous crins l'accidentel mais à établir des lois fondées sur des ressemblances entre les langues de même famille. Si nous considérons les différents paradigmes actuellement reconnus qui marquent l'histoire de la linguistique romane jusqu'à nos jours, nous reconnaissons qu'à plusieurs reprises, avec des stratégies et revendications diverses, Ascoli et Schuchardt, puis Jud, Vossler et Spitzer ont tenté d'infléchir l'orthodoxie comparatiste, d'intégrer de nouveaux champs, de travailler sur les langues romanes à partir de nouveaux concepts avec un succès relatif. Dans ce même ordre d'idées, aujourd'hui nous notons aisément que la linguistique romane emprunte beaucoup pour son approche de la variation à la sociolinguistique qu'elle adapte à une perspective diachronique.

Le fait de couvrir, même rapidement l'histoire vieille de deux siècles de la linguistique romane nous conduit au constat qu'elle réunit une diversité d'approches théorique et méthodologique et s'ouvre assez peu finalement aux apports d'une science

générale du langage et de ses concepts qui continuent de marquer pourtant résolument le champ linguistique. Le rapport au concept de système ne fait pas exception. Les périodes de possibles rencontres avec le concept de système sont restées en demi-teintes et il peut être intéressant de s'interroger sur les motifs de cette résistance à un concept qui fut aussi mobilisateur. C'est évidemment une problématique qui rencontre inévitablement la question complexe de la délimitation du champ comme celle de la définition de la linguistique romane et c'est pour cette raison que je n'aborderai qu'un petit aspect de la question.

Je voudrais essayer de montrer que c'est dans la gestation et l'adoption des grands principes de la grammaire indo-européenne par la linguistique romane que se sont scellées les divergences théoriques concernant le changement linguistique et l'analyse des éléments linguistiques qui allaient empêcher cette dernière de s'approprier pleinement le concept de système et de se rapprocher du structuralisme. Il ne s'agit pas de traiter de ce qui n'a pas eu lieu mais bien de comprendre et vérifier par les textes pourquoi la rencontre entre la linguistique romane et le concept de système et ses corollaires théoriques était globalement compromise.

La période étudiée s'étend des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, précisément de 1806, date de la publication du *Mithridates* d'Adelung, jusqu'à 1878, date à laquelle paraît, à Leipzig, le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de F. de Saussure. La délimitation de ces soixante-douze années par des publications peut sembler arbitraire, mais le choix de cette période est motivé par le fait qu'elle embrasse les débuts de la grammaire comparée jusqu'au tournant donné par les néogrammairiens à la discipline ainsi que l'élaboration et l'avènement de la linguistique romane avec l'édition de la *Grammatik der romanischen Sprachen* de F. Diez et qu'elle s'achève par l'œuvre comparatiste de Saussure dans laquelle, comme l'écrit Marie-Josée Béguelin,

[...] émerge le concept de langue comme système oppositif d'entités significatives au travers d'une application *sui generis* de la méthode reconstructive (Béguelin 2012, 76).

Mon propos est organisé en deux parties. La première est consacrée au contexte historique et problématique d'émergence de la linguistique romane. La seconde partie traitera du concept de 'système' tel qu'il circule dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

## 2. Le contexte historique et problématique d'émergence de la linguistique romane

La grammaire comparée s'élabore en un demi-siècle par une suite d'échanges entre linguistes européens et par l'édition de quelques ouvrages<sup>1</sup> qui fixeront les références théoriques et méthodologiques de cette étude des langues qui se veut scientifique sur le modèle de la biologie et fondée sur des recherches empiriques.

<sup>1</sup> Cf. Raynouard, Grimm, Rask, Schlegel, Bopp.

M. Bréal exprime bien l'enjeu de la grammaire comparée dans l'introduction à sa traduction de Bopp:

[...] replacer les [langues] à leur rang dans l'histoire, entourées des dialectes et des langues congénères qui les expliquent et étudiées dans leurs développements et leurs transformations (Bréal 1866, 4).

Il [Bopp] ne se propose pas de prouver la communauté d'origine du sanscrit et des langues européennes; c'est là le fait qui sert de point de départ et non de conclusion à son travail. Mais il observe les modifications éprouvées par ces langues identiques à leur origine, et il montre l'action des lois qui ont fait prendre à ses idiomes sortis du même berceau des formes aussi diverses. [...] Bopp ne quitte pas le terrain de la grammaire, mais il nous apprend qu'à côté de l'histoire proprement dite il y a une histoire des langues qui peut être étudiée pour elle-même et qui porte avec elle ses enseignements et sa philosophie (Bréal 1866, xx).

Epistémologiquement une science de la langue est née. Des mots même de Bopp :

Les langues sont étudiées comme des objets et non comme des moyens de connaissance (Bréal 1866, 8).

La méthode s'inscrit dans une démarche historique et se caractérise par la mise en place d'une approche systématique des unités formelles disjointes qui ressemblerait à une anatomie des langues. Comme l'écrit Bopp les langues s'étudient

[...] par une méthode sévère, qui rassemble sous un seul point de vue les observations de même nature et pouvant s'éclairer réciproquement [...] (Bréal 1866, 8).

Dans la dynamique comparatiste gravite de nombreux spécialistes de tel ou tel aspect phonétique, sémantique ou morphologique qui apportent un temps leur contribution au débat de cette entreprise génétique, sans pour autant toujours adhérer à la finalité de cette recherche. L'un d'eux est Humboldt. Il est attesté que les initiateurs de la grammaire comparée, Schlegel, Bopp, Grimm, mais aussi Diez échangent avec Humboldt, discutent de la dimension historique du changement linguistique, d'une méthodologie à instaurer pour une description comparée des langues tandis que les langues romanes servent souvent à la démonstration des thèses sur la diversification linguistique.

Nous savons notamment par une lettre du 22 septembre 1800 adressée à Jules Antoine Alexandre Fauris de Saint-Vincent que Humboldt met beaucoup d'espoir dans son étude du provençal pour comprendre le phénomène d'individuation des langues et expliquer ainsi la naissance des langues romanes :

Occupé depuis longtemps de l'étude des langues, et recherchant surtout dans ce moment l'histoire des langues provenant de la latine, je ne saurais Vous dire quel cadeau précieux Vous m'avez fait en m'envoyant ce qu'il y a de plus intéressant et de plus rare dans l'idiôme le plus intéressant à ce égard<sup>2</sup> (Chambon / Swiggers 1994, 45).

<sup>2</sup> Orthographe originale.

Celui que l'on pose comme le fondateur de la linguistique romane, F. Diez, publiant entre 1836 et 1844 les trois volumes de la *Grammaire des langues romanes* revendique à son tour « une approche rigoureuse et systématique ». Pourtant, il écrit lui-même qu'il cherche à appliquer aux langues romanes la méthode de Grimm avec quelques libertés. Dans la troisième édition il précise qu'il :

[...] dépasse les limites de la grammaire en y introduisant beaucoup de choses qui appartiennent proprement au domaine de l'histoire des langues. Je mets dans ce nombre les brèves indications littéraires sur les plus anciens textes : j'ai tenu à attirer dès le commencement du livre l'attention du lecteur sur ces monuments, parce que nous possédons en eux les sources les plus pures de la langue et les autorités vraiment décisives (Diez 1863, vi).

Dans ce même esprit, Diez cite ses prédécesseurs du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles comme Aldrete, Mayans y Siscar, Hervás, reconnus pour les sommes impressionnantes de langues rassemblées et qui s'intéressent tous à la question de l'origine des langues.

Si le père de la linguistique romane dit lui-même prendre quelques licences par rapport à la grammaire comparée, les linguistes contemporains reconduisent abondamment l'équation pertinente de Gauger/Oesterreicher/Windisch (1981, 18) et Oesterreicher (2000, 186) :

Diez = Raynouard (matériaux) + Grimm (méthode)

Cette présentation laisse penser à une approche plutôt philologique des langues romanes, avec un souci réel de systématisme. En effet, l'organisation de la comparaison est celle d'une grammaire traditionnelle. Chaque langue est soumise à tous les thèmes. La présentation part du latin, voire du grec mais peut aussi se faire vers le latin. Dans tous les cas, la particularité de la langue romane est présentée dans un continuum avec le latin. Le récit généalogique ne s'écrit pas en termes d'opposition, les mises en regard ne vont jamais au-delà de termes comme « conservation », « perte », « renoncement » qui sont purement factuels.

Malkiel s'est penché sur les bans de naissance de la linguistique romane et il corrobore ce qui vient d'être dit. Dans son article de 1976 il revient sur la carrière de Diez qui contrairement à ses compatriotes qui abordent très jeunes la linguistique comparative, va rester proche de la philologie en s'intéressant à la littérature médiévale. Par ailleurs, notant les délais de publication des trois tomes de la grammaire des langues romanes Malkiel dit de Diez qu'il serait resté « un franc-tireur dissident isolé pendant 30 ans » :

Diez was doomed to remain a lonesome moverick scholar for thirthy long years and the dire consequences of that critical delay are, I submit, felt to this day in many quarters (Malkiel 1976, 1).

Dans ce même ordre d'idées, Bahner (1984, 73) écrit que si la linguistique romane est bien en discontinuité sur le plan épistémologique avec le XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est

[...] seulement après une période de transition que Diez a fondé la grammaire historique et comparée des langues romanes. Et ce n'est que dans la deuxième moitié du siècle passé

que la linguistique romane a pu s'établir sur le plan des institutions, par la création de chaires universitaires et par la fondation de revues spécialisées (Bahner 1984,73).

Toutes ces données semblent aller dans le sens d'une linguistique romane qui se constitue petit à petit et dont le cadre théorique est posé par ses acteurs en toute connaissance de cause.

Ce temps de gestation de la linguistique romane est celui pendant lequel Humboldt confronte à la fois son approche théorique de la diversité linguistique avec les langues romanes et commence à rendre public son projet d'une linguistique générale qui s'harmonise avec une approche de la langue comme système.

Ainsi nous pouvons faire légitimement l'hypothèse que la linguistique romane s'est élaborée progressivement dans une dépendance théorique et méthodologique avec la grammaire comparée en délaissant sciemment l'appareil théorique concurrent que proposait Humboldt ainsi que les principes théoriques de la grammaire générale qui, sans plus occuper le premier plan, n'avaient pas pour autant cessé d'apporter des réponses à de nombreux questionnements sur la diversité des langues. C'est précisément ce que nous allons aborder maintenant en nous concentrant sur les premières occurrences du concept de système dans le discours linguistique de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

### 3. Le concept de système dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

Le concept de système que nous associons à la linguistique structuraliste est au centre de la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle. C'est la définition bien connue développée dans le *Cours de linguistique générale* de la langue qui ne connaît que son ordre propre et une organisation des éléments linguistiques représentée par l'image du jeu d'échec. Dans le *Cours*, le système est un outil conceptuel qui permet d'isoler les éléments pour l'étude puisque la réalité empirique est insaisissable.

Le succès du concept au XX<sup>e</sup> siècle a peut-être occulté ses premières définitions qui remontent pourtant au début du XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont croisé la route de la linguistique romane. Si Humboldt n'est pas le premier à utiliser le terme de système dans un contexte linguistique, il l'emploie en parfaite conformité avec l'étymologie du substantif grec «*sustema*» qui signifie une composition, un assemblage et surtout en tire un certain nombre de corollaires théoriques et méthodologiques. De façon très précise, Humboldt a défini le concept de système qu'il associe à ceux de «*structure*» et d'«*organisation*» dès 1812, dans son texte programmatique écrit en français *Essai sur les langues du nouveau continent* qui développe l'idée d'une :

[...] étude simultanée de la structure de toutes les langues connues [qui] contribue à mieux approfondir chacune en particulier (Humboldt 1812 *GS V*, 311)<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Le texte de Humboldt de 1812 «*Essai sur les langues du nouveau continent*» a été écrit en français. La graphie originale a été respectée.

L'idée de système fait référence d'abord à une méthode d'analyse. Pour reprendre les termes de Humboldt, il faut penser l'étude des langues dans le cadre d'un « système scientifique » (Humboldt 1812, *GS V*, 312), d'une « étude [...] entièrement systématique » (Humboldt 1812 *GS V*, 328), d'une « réunion systématique et raisonnée d'analyses » (Humboldt 1812, *GS V*, 321).

Cette méthode est inspirée par son expérience de la grammaire latine et de la grammaire générale qu'il convient de dépasser. C'est un outil conceptuel élaboré à partir de l'observation des langues quand le terme de grammaire lui paraît étroit pour exprimer les lois, l'organisation, les relations et les liens entre les éléments qu'il cherche à révéler dans les langues.

Il ne s'agira donc pas ici de procéder de proche en proche et de façon discontinue, comme le font nos grammairiens et de traiter, à la suite, du système phonétique, du nom, du pronom, etc., mais de repérer les propriétés spécifiques des langues, propriétés qui saturent chacune de ces parties et contribuent à leur rigoureuse détermination (Humboldt *GS VII*, 98/ 1974, 245).

Il faut même aller plus loin, s'élever à l'aide de la Grammaire générale, au dessus de la masse des faits existants, et voir en quoi cette dernière reste incomplète et défectueuse. Ce n'est qu'ainsi que l'étude des langues pourra devenir véritablement une science, et qu'on pourra acquérir la faculté d'approfondir entièrement et de juger sous tous ses rapports chaque langue donnée (Humboldt 1812 *GS V*, 312).

L'idée de système lui vient directement de son observation de l'organisation de la langue :

On pourroit en réunissant méthodiquement l'organisation de toutes les langues connues former une grammaire, ou plutôt puisque l'idée de grammaire est trop rétrécie pour ce qui doit être désigné ici, un système du langage non pas philosophiquement, mais historiquement général (Humboldt 1812 *GS V*, 326).

Le concept de système désigne enfin la langue, englobe toute la langue c'est-à-dire que Humboldt prend ensemble tous les traits définitoires de la langue et toutes les relations existant entre la langue et la pensée, les locuteurs, etc. Le concept de système n'est pas un synonyme de celui de structure qui désigne la charpente de la langue, les éléments qui l'organisent ainsi que les voies empruntées pour cette structuration. La structure se caractérise par sa cohérence interne assurée justement par les moyens de structuration compatibles avec l'idée d'une évolution continue. Chez Humboldt, la structure est du côté du réel, le versant naturel de la langue, dit-il, indissociable malgré tout d'un versant intellectuel puisque la structure s'élabore dans la perspective d'un usage.

Le système n'est pas un ensemble d'oppositions fonctionnelles, une organisation autonome, un objet clos. La langue est en effet un système ouvert, un organisme vivant en évolution permanente dont les éléments sont organisés selon des principes de régulation, d'ordre, de dépendance et d'interaction entre eux tout en étant aussi en liens avec l'environnement par rapport à sa finalité communicationnelle.

Le concept de système servant à désigner la langue et une approche systémique est ainsi une des conséquences théoriques et méthodologiques de ce que Humboldt a observé du langage comme organisme vivant :

Si la grammaire et le lexique peuvent passer pour l'anatomie des langues, nous sommes ici conduits pour ainsi dire à leurs fonctions physiologiques : il s'agit de reconnaître le mode d'action de leurs parties constitutives, prises à la fois séparément et ensemble, et comment à partir d'elles leur vie organique se configure (Humboldt *GS* II, 641 et Humboldt 2000, 123).

Humboldt va très loin dans son assise théorique puisqu'il la puise aussi dans le fonctionnement de l'homme lui-même qui a à sa disposition deux procédés structurants de division et de reliance, reliés entre eux, se vérifiant notamment dans le processus cognitif et le processus d'articulation du langage.

Nous constatons aisément la place cardinale du concept de système dans l'approche globale du langage de Humboldt. Elle implique logiquement une conception du changement linguistique et de l'analyse des faits que nous pouvons confronter à la proposition de la grammaire comparée.

Le changement linguistique chez Humboldt est très nettement maîtrisé par une dynamique interne à la langue nommée « forme interne » qui assure la cohérence et la régulation. Cette puissance créative résultant de l'interdépendance entre la langue, la pensée et la réalité extralinguistique intervient dans l'émergence de la langue et continue d'irriguer celle-ci tout au long de son existence. Cette forme immatérielle évolue et se transforme mais rend théoriquement difficile la part aléatoire des changements potentiels. Par définition, une langue chez Humboldt ne peut changer pour des raisons internes puisque dès ses débuts elle présente toutes les qualités qui la particularisent à jamais. Les raisons d'un changement pouvant aller jusqu'à l'émergence d'une nouvelle langue ne peuvent être qu'externes, liées au temps, la migration des peuples, le mélange des groupes ethniques et les événements historiques majeurs qui modifient les conditions politiques et morales de vie en société. Enfin, si un tel changement se produit, il n'est envisagé par Humboldt que dans une dynamique de progrès qui place le type flexionnel comme l'élaboration grammaticale maximale. En grammaire comparée, le changement linguistique est interne à la langue. Que ce soit en morphologie ou en phonétique, ce sont les similitudes et les régularités qui sont recherchées.

L'analyse des faits qui résulte de la théorisation est concentrée sur la recherche de la démarche originelle suivie par la langue, celle qui va la caractériser comme système dans ces moindres parties. L'analyse met en pratique la théorie du lien qui se distingue nettement du principe de disjonction prédominant dans la description des unités linguistiques prônée par les comparatistes.

Qu'il me soit permis de m'expliquer sur ce que j'entends par l'analyse dont il est question ici. L'analyse parfaite d'une langue doit exposer 1. Tous les rapports de ses différentes parties entr'elles et 2. les rapports qui existent entre la langue, prise dans son ensemble, et la masse des idées et des objets qu'elle est destinée à exprimer et à représenter. Ses rapports avec les autres langues qui sont les derniers, qui se présentent encore à l'examen, résultent d'eux-mêmes de l'exposition de ces premiers (Humboldt 1812 *GS* V, 321).

L'analyse qui peut révéler les choix fondateurs de la langue est synchronique et s'oppose à l'étude diachronique d'unités grammaticales et lexicales de la grammaire comparée. L'approche synchronique permet également d'aborder la variation liée à l'usage et donc de traiter de façon complète et distincte les grands types de variation que l'on reconnaît désormais comme faisant partie du diasystème de la langue. Nous savons qu'à plusieurs reprises Humboldt réexamine les points traités par F. Bopp notamment et parvient à des conclusions différentes comme l'exemple de sa comparaison du mode subjonctif entre le grec et le sanscrit.

Le concept de système est donc théorisé dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle dans le cadre d'une étude comparée des langues fondée sur la compréhension de la diversité linguistique. L'angle mort de la proposition humboldtienne concerne les langues romanes qui se présentent bien à lui comme des exemples attestés de nouvelles langues issues du latin mais entrent alors en contradiction théorique avec son approche de la diversité linguistique.

De toute évidence Humboldt s'est heurté à cette difficulté sans trouver de réponses satisfaisantes pour tenir ensemble tous les facteurs intervenants dans le processus d'individuation même si le concept de forme interne a été assoupli afin de maintenir l'identité latine des langues romanes et l'idée d'évolution tendant vers la perfection revue partiellement.

Il est difficile de dire si la résolution du casse-tête roman aurait modifié la réception du projet dans sa globalité, du concept de système en particulier et joué un rôle dans l'élaboration théorique et méthodologique de la linguistique romane. Ce qui est sûr c'est que cette première rencontre avec le concept de système immergée dans l'appareil théorique humboldtien n'a pas eu lieu. Néanmoins, nous trouvons dans les premiers textes de grammaire comparée le lexème « système » avec une acception qui n'est pas toujours très claire, conservant parfois et provisoirement, une dimension ontologique mais exprimant de façon privilégiée un caractère systématique. Cette ambivalence est compréhensible puisque les deux aspects partagent une même idée d'organisation.

Toutefois il apparaît évident que l'objectif de compréhension du phénomène de particularisation des langues romanes induite chez Humboldt par le concept de système est rejetée. Diez dit ainsi :

Les faits sont mon seul sujet ; je les rassemble et je les juge aussi bien que possible, voilà tout. J'ai expressément évité toute recherche qui n'aurait pu donner que des résultats hypothétiques ; ainsi j'ai renoncé à expliquer la manière dont les langues romanes se sont formées du latin (Diez 1863, xvii).

La définition de la langue comme système ne convainc pas. Trop philosophique, trop hasardeuse aussi pour ce début du XIX<sup>e</sup> siècle. Diez va écarter tout de l'histoire sociale, des éléments extérieurs à la langue pour privilégier une approche systématique des unités linguistiques tout en convoquant l'histoire interne de la langue. Le concept de structure en revanche qui est parti également d'une désignation d'une

totalité ontologique sera identifié progressivement au XX<sup>e</sup> à l'idée de système comme objet construit. En attendant il renvoie bien à un objet réel structuré. La linguistique romane de Diez n'a pas trouvé d'intérêt dans le concept de système tel que l'a défini Humboldt alors même que les deux linguistes allemands partageaient la même conception du changement linguistique. Un objet d'étude à portée de main, la famille latine dont on connaissait fort bien la langue mère associée à une méthode historico-comparative offrant une garantie de scientificité, ne motivaient pas la discipline à ses débuts à revendiquer des positionnements théoriques de ce type qui semblaient aller nettement au-delà d'un travail de description des langues apparentées qui était tout à faire.

#### 4. Conclusion

La première rencontre possible avec le concept de système n'a pas eu lieu. Il est probable que cette première confrontation a servi à renforcer un positionnement historico-grammatical. Sans anticiper sur des recherches à venir, nous remarquons que la linguistique romane des débuts demeurera cohérente à ses textes fondateurs en repoussant le concept de système du *Cours de linguistique générale*. Il nous faudra étudier la portée du *Mémoire* de 1878 qui pouvait servir de pont vers le concept de système du XX<sup>e</sup> siècle. En effet malgré son titre qui laisse penser à un travail strictement phonétique, nous voyons bien que Saussure fait des liens entre les ensembles organisés phonétique et morphologique quand il intitule le chapitre V « rôle grammatical des différents types de a » et qu'il confie lui-même qu'il lui était difficile de commencer son travail à cette page 123 sans des préliminaires descriptifs du système phonétique alors que l'enjeu de son étude commence bien dans cette mise en liens.

Université de Lorraine/ATILF

Anne-Marie CHABROLLE-CERRETINI

#### Références bibliographiques

- Bahner, Werner, 1984. « Continuité et discontinuité dans la linguistique romane de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Beiträge zur Romanischen Philologie* 23/1, 69-73.
- Béguelin, Marie-José, 2012. « La place de la grammaire comparée. L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure », *Langages* 185, 75-90.
- Bopp, Franz, 1875-1878. *Du système de conjugaison de la langue sanscrite, comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germanique*, Paris, Imprimerie Nationale (trad. Michel Bréal).
- Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie, 2007. *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt, histoire d'un concept linguistique*, Lyon, Éditions ENS Lyon, coll. Langages dirigée par Bernard Colombat et Cécile Van den Avenne.

- Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie, 2009. « La linguistique romane : un champ épistémologique pour penser la diversité linguistique aujourd'hui ? » Colloque International : *La romanistique dans tous ses états*. Organisé par l'EA 739 DIPRALANG, la collaboration du Cerc et de Redoc. Université de Montpellier III, Centre Universitaire de Béziers. 15-17 mai 2008, Paris, L'Harmattan, 125-137.
- Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie, 2010. « La sociolinguistique et la linguistique générale françaises : une histoire de glissements et de complémentarité épistémologiques ? » Colloque International *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Organisé par DIPRALANG, Henri Boyer, Université de Montpellier III, 10-12 décembre 2009. Limoges, Éditions Lambert et Lucas, 125-132.
- Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie, 2013. « Le paradigme « unité/diversité » des langues dans les textes fondateurs de la linguistique romane du XIX<sup>e</sup> siècle. », Colloque International *Romania : réalité(s) et concepts*, Nancy 2, 6-7 Octobre 2011, sous le direction d'A-M. Chabrolle-Cerretini, Limoges, Editions Lambert et Lucas, à paraître.
- Chambon, Jean-Pierre / Swiggers, Pierre, 1994. « Wilhelm von Humboldt et le provençal : avec l'édition d'une lettre à Jules Antoine Alexandre Fauris de Saint-Vincent », *RLiR* 229-230, 39-45.
- Diez, Friedrich, 1874. *Grammaire des langues romanes*, Paris, librairie A. Franck, (tome I trad. par A. Brachet et G. Paris).
- Diez, Friedrich, 1863. *Introduction à la grammaire des langues romanes*, Paris, librairie A. Franck (introduction et traduction par G. Paris).
- Gleißgen, Martin-Dietrich, 2000. « Les manuels de linguistique romane, source pour l'histoire d'un canon disciplinaire », *Romanistisches Kolloquium* 14, Tübingen, Gunter Narr, 189-259.
- Gleißgen, Martin-Dietrich, 2007. *Linguistique romane*, Paris, Armand Colin.
- Humboldt, Wilhelm von, 1903-1935. *Gesammelte Schriften* (1903-1935), Berlin, B. Behr's Verlag (édité par Albert Leitzmann).
- Humboldt, Wilhelm von, 1974 [1836]. *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autre essais*, Paris, Seuil (trad. et introduction de Pierre Caussat).
- Humboldt, Wilhelm von, 2000 [1816-1822/24]. *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil, coll. Points (présentés, traduits et commentés par Denis Thouard).
- Holtus, Günter / Sanchez Miret, Fernando, 2008. *Romanitas, Filologia románica romanística*, Tübingen, Max Niemeyer.
- Malkiel, Yakov, 1976. « Friedrich Diez and the Birth Pangs of Romance Philology », *Romance Philology* 30/2, 1-15 .
- Oesterreicher, Wulf, 2000. « L'étude des langues romanes », in : Auroux, Sylvain (ed.), *Histoire des idées linguistiques* 3, Sprimont, Mardaga, 183-192.
- Saussure, Ferdinand de, 1979 [1879]. *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner.
- Vàrvaro, Alberto, 2008. « Convergenze e divergenze metodologiche nella storiografia delle lingue romanze », *HSK* 23/1, 411-420.

## Le *Donait françois* est-il un ouvrage important dans la tradition grammaticale française ?

### 1. Introduction : Un ouvrage très connu... des modernes !

Le *Donait françois* (abrégé en *Df*) est constamment cité dans les thèses récentes dans le domaine de l'histoire des théories linguistiques, notamment dans le champ de l'histoire de la linguistique française. Il est bien 'commode' (j'insiste sur le terme) de le citer comme la première grammaire française 'authentique' : c'est-à-dire une grammaire dont la langue cible est le français, et en plus écrite en français. À vrai dire, ce qui compte avant tout, c'est la langue cible. Pour être écrite dans une autre métalangue, la grammaire d'une langue n'est restée pas moins la grammaire de cette dernière. Mais enfin, on a tendance à considérer qu'une *vraie* grammaire du français doit être écrite en français... et peut-être pour les Français (ce qui n'est cependant pas le cas du *Df*).

Autre 'commodité' : l'accès. Le texte original est à l'état de manuscrit, mais nous disposons de trois bonnes éditions de ladite grammaire : Stengel 1879, Swiggers 1985, Städtler 1988. J'en propose une quatrième, commentée, pour situer l'ouvrage par rapport à la tradition antérieure. Le *Df* constitue donc un excellent point de départ dans cette histoire 'sérielle' qui semble la garantie d'une étude sinon exhaustive, du moins appuyée sur une représentativité scientifiquement établie.

L'ouvrage mérite-t-il tant d'égards ? est-il le premier jalon, le *terminus a quo* incontestable de cette 'belle histoire' – encore à écrire – de la grammaire française ? c'est la question que nous voudrions poser ici.

### 2. Dans quelles conditions le *Donait françois* est-il apparu ?

On a l'habitude de dater le *Df* entre 1400 et 1409 (ex. Kristol 1989, 350; 1990, 317). On ne s'attarde guère sur les circonstances matérielles de son apparition et on insiste trop peu souvent sur le fait qu'il ne s'agit d'une copie, insérée dans un ensemble. Il n'existe du texte qu'un exemplaire, sous forme de copie manuscrite, dans un manuscrit bien connu et bien décrit (Legge 1941, Watson 1997) de la Codrington Library, à Oxford (ms. 182). Selon P. Stirnemann (spécialiste des manuscrits médiévaux enluminés à l'IRHT, Paris), on peut dire simplement que la copie date du premier quart du xv<sup>e</sup> siècle, la main pouvant être celle d'un copiste d'origine anglaise, mais fortement influencé par les habitudes françaises, ou encore celle d'un copiste français. Le

manuscrit pourrait avoir été réalisé dans le contexte de Canterbury, foyer international d'échanges et lieu de passage entre Londres, Douvres et Calais.

L'insertion dans le manuscrit n'est pas indifférente : le ms. se compose de deux parties, une partie latine, et une partie française dans laquelle se trouve le *Df*, dont voici le contenu (selon Kristol 1990, 316-317, dont nous simplifions la présentation) :

- Lettres et pétitions (f. 191a-201d, 205a-305d, 344b-359d, 373a-d)
- Manière de langage de 1396 « La commune parlance » (f. 305a-316a, 372a-373a)
- John Barton, *Donait* (f. 316b-321c)
- Manière de langage de 1399 « Un petit livre » (f. 321c-326c)
- Lexique d'adverbes latin-français (f. 326d-327b)
- Proverbes français (f. 327d-331a)
- Bibbesworth, *Tretiz* (f. 331b-340a)
- *Tractatus ortographie* de Coyfurelly (f. 340b-344a)
- Traité de conjugaison (f. 361a-371b)

Le texte est inséré entre deux *Manières de langage*, recueils d'expressions qui sont bien plus représentatifs des ouvrages de l'époque, de même que les traités orthographiques dont deux figurent également dans le recueil. Il est rédigé par une seule main, la même qui a copié les deux *Manières de langage* qui l'entourent, celle de 1396 qui précède (« la commune parlance ») et celle de 1399 (« un petit livre ») qui suit.

S'agit-il d'un texte 'fiable' ? Oui, en ce qu'il est presque toujours compréhensible et que les modifications à apporter sont mineures. Néanmoins le texte est incomplet (cf. *infra*) : si l'on admet qu'une 'vraie' grammaire française doit être 'complète' (avec toutes les difficultés qu'implique ce terme), le *Df* ne remplit pas ces conditions.

L'auteur est-il identifié ? oui... et non ! dans le préambule, Johan Barton se présente comme le *commanditaire*, mais non l'*auteur* de l'ouvrage. La question est complexe, et nous y reviendrons. De toute façon, la question de l'auteur au Moyen Âge est souvent problématique, mais en aucun cas, elle ne met en cause l'intérêt d'un texte. En revanche, on a du même Jehan Barton un autre texte, la *Confutatio Lollardorum*, dont on attribue aussi la copie à une main du xv<sup>e</sup> siècle.

### 3. Le *Donait* françois est-il une grammaire du français ? La question de la langue utilisée et de la langue décrite

Abordons d'abord la question de l'ambiguïté du terme *donat* ou *donait* (deux occurrences, sans majuscules, dans le préambule). Le terme désigne au départ un manuel inspiré de l'*Ars Donati*, l'ouvrage du maître de saint Jérôme, dont on sait l'importance – écrasante – dans la tradition grammaticale occidentale. L'*Ars Donati* se subdivise en *Ars minor* et *Ars maior*, la première sous forme de questions réponses centrées sur les parties du discours, la seconde sur un mode assertif, en trois livres (phonétique, parties du discours traitées de façon plus détaillée, défauts et figures). Lorsque s'est opérée la grammatisation des vernaculaires, au Moyen Âge ou à la

Renaissance, beaucoup des premières grammaires de ces langues ont reçu le nom de *donat*. Mais spécifiquement dans la tradition française, les *donats* servent surtout à désigner ces ouvrages bilingues (français / latin) qui ont pour objet de faire apprendre la langue latine à ceux qui ne la connaissent pas encore (cf. les éd. de ces textes par M. Colombo Timelli, T. Städtler, et B. Merrilees).

Le *Df* est à distinguer de tous ces *Donat* bilingues, ne serait-ce que par sa visée. Mais est-il vraiment une grammaire du français ? Il en a toutes les apparences, d'après le préambule (f. 316<sup>b</sup>.18-32) : Johan Barton, son commanditaire, l'annonce comme un ouvrage qui présente toutes les garanties concernant la qualité de la langue décrite. Commandité par un natif de Chester, certes, mais qui a fait ses études à Paris, rédigé « à ses frais » (n'est-ce pas la plus belle des garanties ?) par de bons clercs continentaux, et des clercs de la meilleure région française, il ne risque pas d'être 'contaminé' par ce 'jargon' qu'est l'anglo-normand.

Une question qui risque d'être 'malséante' se pose alors : celle des variétés de français. On sait qu'en Angleterre, une partie non négligeable (on y reviendra) de la population parle l'anglo-normand dont les spécialistes montrent aujourd'hui que c'est alors une langue bien vivante, qui a ses règles et son fonctionnement propres. Johan Barton sous-entendrait-il que l'anglo-normand constituerait pour autant une « sous-variété » de français, inférieure à ce français d'Île-de-France ? On imagine alors la levée de bouclier de tous nos confrères spécialistes de l'anglo-normand qui s'acharnent à dire qu'il n'y a pas, en ce début du xv<sup>e</sup> siècle, un français (dont l'unification ne se fera que bien plus tardivement), mais *des* français – donc celui d'Angleterre – tout aussi estimables les uns que les autres. Dont acte.

Alors, le *Df* est-il une grammaire du français de l'Île-de-France, comme le prétend son commanditaire ? Et là, le problème est double :

- (1) le *Df* décrit-il vraiment le français 'francilien' pour risquer un néologisme un peu osé ?;
- (2) la langue qu'il met en œuvre pour ce faire est-il ce français 'francilien' ?

À la question (1) on ne peut pas répondre « oui » : on a des passages du texte qui montrent que la langue décrite est bien l'anglo-normand : ainsi cette règle de prononciation :

Quant *n* s'ensuyt *a* ou *o*, doncques *u* serra en milieu de eux, come es ces deux mos *quant*, *sont* (*Df*, f. 316<sup>b</sup>.8-10).

C'est bien une règle de l'anglo-normand que de préconiser la prononciation [ãun] avec vélarisation de l'*a* nasalisé pour *quant*. On peut se demander alors pourquoi dans la graphie, on n'a pas la représentation de la langue considérée : comme nous le fait remarquer A. Kristol, c'est la conséquence des manuels d'orthographe imposant d'écrire d'une façon, mais de prononcer d'une autre :

Item *quant*, *grant*, *demandant*, *sachant*, *tant* et totes les participl[e]s serront escriptz ove *n* sans *u*, mes en lisant il avera le soun de *u* (*Orthographia gallica*, éd. Johnston 1987, règle F11).

À la question (2) on ne peut pas répondre non plus affirmativement : comme l'a montré l'enquête de Kristol (1989), beaucoup de traits anglo-normands apparaissent dans le texte, comme les graphies *tiel-* (au lieu de *tel-*), l'utilisation de la forme *que* pour le pronom relatif sujet, au lieu de *qui*, quasiment systématique dans le *Df*, avec 35 occurrences, contre un seul exemple de *qui*. Dans l'édition en préparation, j'ai cru relever un peu plus de traits anglonormands dans le préambule (dont *miere* pour *mere*, *lour* pour *leur*, *ceo* pour *ce*), mais les spécialistes consultés s'accordent à reconnaître que le texte dans son ensemble est nettement anglo-normand :

Comme beaucoup de ses compatriotes, [John Barton] est passé par l'université de Paris, et c'est sans doute grâce à cela qu'il reconnaît la spécificité du français de Paris et de la région parisienne. Or cela ne l'empêche nullement de produire une traduction [de Donat] qui, pour tous les spécialistes, est en fait en... anglo-normand (Trotter 2003).

Que conclure alors ? que le *Df*, qui passe pour la première grammaire du français... est une grammaire de l'anglo-normand ! en fait, la contradiction n'est pas si grande : puisqu'il n'y a pas encore de français unifié en ce début du xv<sup>e</sup> siècle, le *Df* est une grammaire d'une variété du français... et si l'on retrouvait une grammaire contemporaine décrivant le français de l'Île-de-France, il n'y aurait aucune raison de lui donner une supériorité quelconque pour cette raison.

#### 4. Le Donait françois est-il l'œuvre d'un seul auteur ? ou de plusieurs ? sa composition

Revenons aux « pluseurs bons clerks » qui auraient réalisé l'ouvrage, selon le préambule, moyennant finances (« a mes despenses ») et moyennant « tres grande peine ».

Deux hypothèses sont possibles :

- (1) il s'agit d'un pur argument publicitaire, comme l'a avancé S. Lusignan en 1987 et comme le pensent la plupart des spécialistes de l'anglo-normand.
- (2) il faut prendre l'auteur au sérieux et supposer qu'il y a une « équipe » (*pluseurs*) qui travaille sous la houlette de Barton. C'est une hypothèse à laquelle j'ai souscrit, à la suite de Pierre Swiggers (1985), préférant parler dans un premier temps, pour l'édition en préparation, 'des auteurs' plutôt que 'de l'auteur'. La présence (déjà évoquée) d'un peu plus de traits anglo-normands dans l'introduction que dans le reste du texte m'y incitait, comme la « tres grande peine » qu'a demandée l'ouvrage et qui laisse supposer une élaboration difficile. J'y ai finalement renoncé pour les raisons suivantes : outre qu'il est extrêmement bref, le texte est conçu de manière synthétique et cohérente, selon un schéma assez fortement connexe. On voit assez mal un maître d'œuvre « répartir » les chapitres d'un tel texte à une équipe qui pourrait en discuter la matière.

Revenons sur la composition.

Préambule	Les parties du discours
Classement des lettres	Autonymie et <i>suppositio materialis</i>
Les voyelles	Le nom
Consonnes : semi-voyelles et muettes	Substantifs et adjectifs
Six règles de prononciation	Les substantifs
Les accidents des mots et des parties du discours	Les adjectifs
L'espèce	Le pronom
La figure	Les pronoms de troisième personne
Le nombre	La déclinaison des pronoms
La personne	Les pronoms dérivatifs
Le genre <des noms>	Le verbe
La qualité des noms : noms propres/noms communs	Définition
Le cas	Manières du verbe : verbes personnels/impersonnels
Les degrés de comparaison	Traitement du verbe dans les dialogues
Les modes ( <i>meufs</i> ) du verbe	Substitutions possibles
Les temps	Modes et temps
Les genres des verbes	

Rappelons d'abord que le texte est sûrement tronqué. Le *Df* annonce huit parties du discours, celles de la tradition latine, mais ne traite ni du participe, ni des indéclinables. Remarquons ensuite sa cohérence : l'auteur traite, « en belcoup de chapitres », des lettres et des règles de prononciation, puis des « accidents » des parties du discours, avant de traiter de celles-ci. C'est une difficulté que de procéder ainsi : il n'est pas aisé de traiter ce qui constitue un accessoire, un trait ou une caractéristique d'un élément avant de parler de l'élément lui-même, même s'il contribue à la définition de cet élément (Scaliger, toujours très attentif à distinguer l'essentiel de l'accidentel dans son traitement des classes de mots, condamnerait une telle démarche). Cette façon de faire présente néanmoins un avantage : lister tous les accidents présentés systématiquement, c'est s'interdire d'en oublier, ce qui devait alors arriver.

L'auteur s'en tire d'ailleurs assez bien, comme il traite assez bien le fait que plusieurs accidents sont attribuables à plusieurs parties du discours. Il y a certes des maladresses : traiter du genre sans préciser qu'il s'agit du genre des noms, et donc être obligé de revenir plus bas sur le genre des verbes.

Il y a quelques hésitations, ainsi concernant le verbe : ce dernier est défini :

Coment cognoisterey je celle partie de oraison qu'on appelle verbe ? Chescun mot que, oveques temps et sanz case, signifie fair ou seuffre, est un verbe, si come *je ayme* (*Df*, f. 320<sup>a</sup>.19-24).

mais il a dû déjà être décrit à l'occasion de la définition du cas :

Quant le mot devant lequel cest seigne *le* vient, fait ou seuffre, doncques se mesmes mot est nominatif case, si come *le maistre nous ayme*, *le maistre est amé de nous* ; mais quant le mot devant lequel cest seigne *le* vient, receipt ascun fait devant alant, doncques ce mot est accusatif case, si come *je ayme le maistre*. Et ce mot que signifie fair ou seuffre est appellé un verbe, si come *je ayme*, *je suys amé* (*Df*, f. 318<sup>b</sup>.2-14).

À l'inverse, si le *Df* traite bien des modes et des temps dans les accidents, l'auteur éprouve le besoin d'y revenir dans le traitement du verbe :

Maintenant come il est dit en chapitre des accidens, il fault sçavoir qu'il y a cinq meufs des verbes.

Maintenant il fault sçavoir que en toutz verbes françois il y a huyt temps et chescun de eulx n'est qu'un seul mot decliné, c'est a sçavoir le present, le pretert imparfait, le pretert parfait, le future de l'indicatif, et toutz lez trois temps de l'optatif, et le present de l'infinitif (*Df*, f. 321<sup>b</sup>.17-28).

Il y a donc des redites, mais elles n'engendrent pas de contradictions.

## 5. À qui le *Donait* françois s'adresse-t-il ? s'agit-il d'un ouvrage pédagogique ou d'un ouvrage « scientifique » ?

Le *Df* (Préambule, f. 316<sup>b</sup>.1-18) se présente comme un ouvrage plus pédagogique que théorique : son objectif est de répondre au besoin de « lire et escrire, entendre et parler droit françois », afin de permettre aux Anglais d'« entrecomuner bonement ové leur voisins », les Français. Quelles sont les trois justifications ? En premier lieu, ce désir *passionné*, venant de tous, d'apprendre le français (les Anglais sont 'embrassez' = 'enflammés' par cette perspective) ; ensuite, l'importance du français dans le domaine juridique (c'est la langue de rédaction des 'leys d'Engleterre') et, au-delà, pour toutes sortes de domaines (« beaucoup de bones choses sont misez en françois ») ; enfin l'usage du français par les nobles dans leurs échanges écrits.

Cela correspond à quel usage et à quel public ? La question n'est pas tranchée. La première catégorie est large : I. Short (2009, 74) évalue que, dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, sur une population anglaise évaluée à 5,5 millions, « le nombre de francophones [...] ne s'élevait guère au-dessus d'un million. En d'autres termes, il y avait dans la population laïque quatre fois plus d'anglophones monolingues que de francophones bilingues ». En fait, cela fait déjà une population considérable, ce que confirme S. Lusignan en estimant qu'« une bonne partie des habitants des villes [env. 20% de la population totale] devait maîtriser le français » et que « le XIV<sup>e</sup> siècle représente l'âge d'or du français dans la société anglaise » (2011, 37-38).

La seconde motivation correspond moins à un public, sans doute plus restreint, qu'à des usages spécifiques : outre le domaine juridique (la plus grande partie du lexique juridique de l'anglais est de l'anglo-normand déguisé en anglais), se cachent sans doute sous l'expression « beaucoup de bones choses », le commerce, en particulier maritime, l'économie domestique ou l'héraldique (Crépin 2004, 1573).

La troisième semble évoquer l'aristocratie, avec ces seigneurs et ces dames, et un usage spécifique : les lettres que ces nobles s'échangent. Selon A. Kristol (communication personnelle), l'intérêt de l'aristocratie pour la théorie grammaticale devant être limité, le public du *Df* était plutôt la jeunesse intellectuelle (entre autres les futurs juristes) qui suivaient les cours para-universitaires de français à Oxford. De même, du fait que le français est resté longtemps la langue des couvents féminins, les « tres doulez pucelles » pourraient constituer la clientèle de ces couvents, issue de bonnes familles aussi bien citadines qu'aristocratiques.

Une autre question est l'âge : s'agit-il d'un manuel pour débutants, comme semblent l'évoquer les « chiers enfants et tres doulez puselles » ? ou d'un ouvrage destiné à des « étudiants » plus avancés ? La aussi le sujet est débattu : D. Kibbee (1991) plaide pour des débutants, en me faisant remarquer à juste titre que si c'est un ouvrage pour étudiants avancés, il devrait y avoir des ouvrages plus élémentaires : or on n'en a pas d'autres ; d'autres (Rothwell 2001, Colombo Timelli 2012) pensent plutôt à des étudiants plus aguerris, avec plusieurs arguments : le métalangage est abondant et assez technique ; certaines phrases sont longues et complexes ; il y a un passage – difficile, même pour des étudiants de M1 d'aujourd'hui ! – sur le traitement de l'autonymie (cf. *infra*).

Enfin, l'ouvrage diffère fortement des autres ouvrages pédagogiques utilisés en Angleterre à cette époque, ouvrages que Kristol (1989) réduit à quatre types : (1) les *nominalia*, glossaires rangés par matières et destinés aux enfants nobles ; (2) les traités d'orthographe rédigés en latin, qui, dépassant parfois ce cadre, peuvent traiter aussi de questions de morphologie et de syntaxe et s'adressent plutôt à des clercs ; (3) les *cartaria* ou *artes dictaminis*, « collections de lettres modèles qui servaient de guides dans la correspondance officielle et privée » (Kristol 1989, 346) ; (4) les *manières de langage*, manuels de conversations modèles s'adressant à un public large de voyageurs, de touristes et de commerçants.

Le *Df* diffère de ces quatre types en ce qu'il est plutôt un ouvrage – risquons le néologisme – 'pour linguistes'. Qu'entendons-nous par là ?

- (1) il se risque à énoncer des règles générales, ainsi pour la prononciation : ce n'est donc pas la pratique seule qui est mise en œuvre, comme dans les *manières de langage*.
- (2) il s'attache à donner des définitions des objets évoqués : ce n'est pas évident de définir un verbe (cf. *supra*), un nom, un substantif, un adjectif : cela met en œuvre des concepts complexes, qu'on ne retrouve pas forcément dans les ouvrages de l'époque, qui se contentent souvent de définitions plus sommaires (par ex. de type morpho-syntaxique) ou, encore, héritées.

- (3) il propose des classements qui relèvent parfois plus de la description théorique pure que de la liste mnémotechnique ; ainsi celui des adjectifs :

Quantz maniers est il des adjectifs ? Six. Quielx ? interrogatif, si come *combien* ;  
 demonstratif, si come *bon* ;  
 distributif, si come *chescun* ;  
 partitif, si come *aucun* ;  
 infinitif, si come *quelque* ;  
 negatif, si come *nul* (*Df*, f. 319<sup>b</sup>.20-25).

Ce n'est pas un classement courant : tout d'abord, il n'y a pas, dans la tradition, de classement habituel des adjectifs, qui constituent au départ une sous-classe très subalterne des noms ; ensuite, c'est un classement qu'on ne peut pas trouver chez Donat parce que beaucoup de 'manières', que nous considérons comme des déterminants, y seraient qualifiées de pronoms : notre 'qualificatif' *bon* y est classé comme « démonstratif », ce qui évidemment une catégorisation exceptionnelle.

- (4) l'auteur fait appel à l'intelligence ou au moins à l'instruction du lecteur : il ne faut pas faire comme les « ydiots » qui disent : *je prie a Dieu que je ay bonne aventure*, au lieu de dire *que je aye bonne aventure*, « pour ce que *je ay* est le present du indicatif et *je aye* est le future de l'optatif ». Le métalangage grammatical (ici présent de l'indicatif, futur de l'optatif) est là pour soutenir l'analyse linguistique.

Le *Df* constitue donc bien un ouvrage original, visant, en apparence, une large audience. Comment expliquer alors qu'il n'en reste qu'un seul exemplaire, et encore sous forme de copie insérée dans un ensemble d'œuvres ? À cette situation, nous risquerions volontiers cette explication, même si elle est un peu anachronique : ouvrage fortement pensé, bref, mais élaboré, il a connu un sort un peu similaire à celui qu'a connu le *De lingua Latina* de Varron en son temps. Ne trouvant pas leur public, qui demandait moins de la théorie grammaticale que des recettes pratiques, les deux ouvrages ont presque disparu, ne restant qu'à l'état de fragment, les amateurs de « linguistique » étant plus rares que les praticiens qui avaient besoin d'outils pédagogiques.

## 6. Qu'est-ce que le *Donait françois* doit à la tradition antérieure ?

Pour être novateur, le *Df* est néanmoins redevable à la tradition antérieure, et se pose alors la question de l'adaptation d'un cadre préétabli à une autre langue qui, pour être la 'fille' du latin, n'est pas moins assez différente, bref, la question du transfert de technologie. Nous évoquerons ici, sans souci d'exhaustivité (pour une étude plus approfondie, voir Colombat 2013), quelques points qui manifestent les sources identifiables de l'ouvrage.

### 6.1. *Qu'est ce que le Donait françois doit à Donat ?*

Évidemment, d'abord son nom : *donait françois* avec la diphtongaison, mais il est facile de montrer que ce terme est devenu simplement synonyme de grammaire

élémentaire (de même, au xvi<sup>e</sup> siècle, on dira un *Perot* [Perotti], au xvii<sup>e</sup> siècle un Behourt).

Ensuite son mode de présentation sous forme érotématique, par questions/réponses, inspiré par l'*Ars minor*. Il est à noter pourtant que, comme l'*Ars minor* se limite aux parties du discours, l'auteur a dû étendre cette présentation à la partie phonétique. La présentation n'est alors pas systématique : les six règles de prononciation sont données simplement sur le mode assertif.

La présentation des lettres, notamment l'analyse de *h*, qui n'est pas une lettre mais « un signe de haleine », la capacité de *i* et de *u* à devenir des consonnes, la présentation de *y* et de *z* comme « lettres gregeoizes ».

Du côté des accidents : (1) le genre des noms : le *Df* en annonce cinq, comme Donat, mais n'en traite que trois ; (2) la « qualité », c'est-à-dire la subdivision entre noms propres et noms communs : le *Df* la garde, mais ne l'étend pas à d'autres catégories, à la différence de Donat qui l'utilise pour le pronom (définis vs indéfinis) et le verbe (où la qualité subsume modes et formations suffixales).

Du côté des parties du discours, la liste, avec une petite variante : le *Df* regroupe déclinables/indéclinables par interversion de l'adverbe et du participe dans la liste de Donat.

## 6.2. *Qu'est ce que le Donat françois doit à Priscien ?*

### (1) Du côté des accidents :

L'espèce, prise au sens de « dérivation » et que Priscien utilise systématiquement la *species* pour désigner spécifiquement la dérivation pour le nom, le verbe, le pronom, l'adverbe, alors que Donat ne donne pas à ce terme cette fonction particulière.

La figure, avec la tripartition priscianienne en *simple*, *compost*, *decompost*, « quant un mot descent d'un aultre qui est compost », ainsi dans *parfaitement* à opposer au simple *fait*, et au composé *parfait* (f. 317<sup>b</sup>.27-40), alors que Donat ne proposait que *figura simplex* / *figura conposita*.

L'attribution de la 3<sup>e</sup> personne aux noms, pronoms et participes, à l'exclusion des pronoms personnels de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> personnes et des vocatifs :

Tous les nouns et tous les pronouns et tous les participes sont la tierce personne, fors que *je*, *tu*, *nous* et *vous* et leurs obliques et le vocatif case (*Df*, f. 317<sup>a</sup>.39-317<sup>b</sup>.2).

à la suite du livre 17 de l'*Ars Prisciani* (GL 3, 117.11-19) disant que les noms, du fait qu'ils signifient à la fois la substance et la qualité, sont inclus dans toute personne indistinctement.

### (2) Du côté des parties du discours, la définition et la délimitation du pronom :

Pour Donat, le pronom se met à la place de n'importe quel nom et reçoit *quelquefois* la personne :

Pronomen quid est ? Pars orationis, quae pro nomine posita tantundem paene significat personamque interdum recipit (Donat, *Ars min.*, 588.2-3 H.).

Pour Priscien au contraire, le pronom se met à la place d'un nom *propre* et reçoit des personnes *déterminées* ou *définies* :

Proprium est pronominis pro aliquo nomine proprio poni et certas significare personas. (Priscien, *Ars, GL 2*, 55.13-14) / Pronomen est pars orationis, quae pro nomine proprio uniuscuiusque accipitur personamque finitas recipit (Priscien, *Ars, GL 2*, 577.2-3).

Bien qu'il omette la mention restrictive de 'nom *propre*', le *Df* suit plutôt Priscien, en précisant que la personne doit être déterminée :

Coment cognoistrey je un pronom ? Chescun mot que est mis en lieu d'un nom et oveques ce seignifie certeine personne est appellé un pronom (*Df*, f. 319<sup>b</sup>.34-38).

Les conséquences pour le nombre et le classement des pronoms : une liste courte, qui est la transposition de celle de Priscien :

8 primitifs ou simples : *ego* (1<sup>re</sup> personne), *tu* (2<sup>e</sup> personne), *ille*, *ipse*, *iste*, *hic*, *is*, *sui* (3<sup>e</sup> personne), et 7 dérivés : *meus*, *tuus*, *suus*, *noster*, *vester*, *nostras*, *vestras*. (Priscien, *Ars, GL 2*, 577.6-12)

Combien a il des pronoms ? Quinze. Quielx ? *Je*, *tu*, *soy*, *il*, *le*, *cil*, *cest*, *cel*, *mesmes*, et ces neuf sont primitifs ; *mon*, *ton*, *son*, *nostre*, *vostre*, *leur*, et ces six sont derivatifs. (*Df*, f. 319<sup>b</sup>.38-319<sup>a</sup>.4)

La liste est beaucoup plus longue chez Donat, avec une division préalable en 'définis', ceux qui reçoivent la personne (*ego*, *tu*, *ille*), et 'indéfinis', ceux qui ne reçoivent pas la personne (avec *quis* donné comme prototype). Ce choix priscienien a un certain nombre d'autres conséquences dans le *Df*, comme de faire passer le 'relatif de grammaire' dans les noms ou de produire la liste (mentionnée *supra*) de catégories de noms adjectifs dont certains sont des pronoms chez Donat, et des pronoms ou déterminants pour le linguiste d'aujourd'hui.

### 6.3. *Qu'est ce que le Donat français doit à la tradition grammaticale médiévale ?*

Nous ne retiendrons que deux points :

(1) la définition du nom et le classement en substantifs et adjectifs :

La définition du *Df* est toute différente de celle de Donat :

Nomen quid est ? Pars orationis cum casu corpus aut rem proprie communiterue significans (*Ars min.*, 585.7-8 H.).

Coment cognoistrey je de celle partie de oraison qu'est appellé nom ? Chescun mot que porte le nom de une chose par soy mesmes ou pendant d'un aultre est appellé nom (*Df*, f. 319<sup>a</sup>.19-24).

Le second ne fait plus référence à la désignation d'un corps ou d'une chose de façon propre ou commune (Donat), ce qui introduisait dans la tradition antique la subdivision en nom propre et nom commun (appellatif). Cela tient à l'invention (au XII<sup>e</sup> siècle) de la division du nom en substantif et adjectif et à sa « remontée » dans les classements du nom comme catégorie principale, que le *Df* explicite ainsi :

Pour quoy ditez vous par soy mesmes ? Pour ces noms que sont appellés substantifs, si come *une femme, un home*. Et pour quoy ditez vous pendant d'un aultre ? Pour les noms que sont appellés adjectifs, que ne povent pas estre par eulx, mais il leur fault tous jours ou estre avecque leurs substantifs ou les avoir entenduz, si come *bon, bel* (*Df*, f. 319<sup>a</sup>.24-34).

Le substantif qui désigne de façon autonome un objet de la réalité extralinguistique s'oppose à l'adjectif qui n'a pas d'autonomie sémantique ou syntaxique et qui doit toujours s'appuyer sur un substantif.

(2) la *suppositio materialis* :

Une des originalités les plus grandes du *Df* est le traitement très précis de l'autonyme, ce que les médiévaux appelaient la *suppositio materialis* et dont on trouve un exposé par ex. dans la *Summa super Priscianum* de Pierre Hélie. Il s'agit pour un terme donné d'être considéré non dans son fonctionnement dans la phrase, avec toutes ses caractéristiques, mais en mention, en autonyme. L'auteur prend comme exemple un mot ambigu : *ou*, ou plutôt *ou/où*, dont il donne un exemple dans son emploi « personnel » (c'est ainsi qu'il appelle son emploi non autonymique) : *ou [où] allez vous ?* On est étonné de voir abordée une question proprement métalinguistique et de la voir traitée avec tant de soin, avec toutes les spécifications décrites pour l'autonyme, pour en faire l'occurrence indéclinable d'un substantif neutre :

Et sçachés que quant un mot est tenu materialment, il serra tenu nomnellement, neutrelment, indeclinablement, substantivalment et en la force de la troiseisme persone (*Df*, f. 319<sup>a</sup>.13-19).

Mais là, deux lectures sont possibles : soit il s'agit d'une réflexion personnelle de l'auteur, et alors on ne peut qu'être impressionné devant tant de maturité ; soit on peut considérer que « cela sent son latin traduit », comme me le fait remarquer A. Grondeux, la version latine pouvant être :

Et nota quia cum dictio materialiter sumitur, accipitur nominaliter, indeclinabiliter, substantive et in vi tertie persone.

et dans ce cas, on est beaucoup moins impressionné, car il peut s'agir simplement de la scorie d'un enseignement médiéval plus ou moins bien assimilé.

## 7. Conclusion

Le *Donait françois* a-t-il eu une influence sur la suite de la tradition ? Certainement pas. Mais cela ne suffit pas à limiter son intérêt. Une tradition ne se constitue pas par accréation continue, et il est toujours intéressant de noter ce qui, à un moment

donné, constitue un hapax. Ainsi peut-on relever des parallèles entre le traitement de certains points du *Df* et ce qui sera fait par la suite (toute proportion gardée, on peut comparer le traitement des adjectifs plus à celui qu'en fera la grammaire générale du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'à celui qu'en fera, ou plutôt n'en fera pas, le plus souvent, la grammaire humaniste). Cela montre au moins qu'une piste était possible, même si elle n'a pas été immédiatement suivie.

Un si petit ouvrage mérite qu'on s'y arrête : malgré sa petite taille, il a toutes les caractéristiques pour plaire à un spécialiste de l'histoire de la grammaire française : (1) il ouvre (plutôt qu'il ne couvre) tous les domaines : phonétique, morphologie, syntaxe ; (2) évoquant systématiquement tous les « accidents », il aborde de ce fait toutes les catégories linguistiques ; (3) il a un métalangage spécifique relativement élaboré.

Mais surtout, il est « curieux » et il éveille notre curiosité. Pas plus que la *Tekhné* ou que l'*Ars minor*, il ne donne tous les éléments pour apprendre le français. Mais à la différence des deux premiers, il en donne quelques-uns, comme des règles de phonétique et de morphologie : plus globalement, il cherche à rendre compte de façon générale et rationnelle de certains phénomènes linguistiques, ce qui en fait une vraie « grammaire ».

Peut-être lui accorde-t-on trop de place, car quand on veut faire une histoire, on veut la faire 'héroïque'. Mais on a besoin de jalons. Un texte si éloigné dans le temps des autres, si original dans sa conception, si curieux dans son mélange de recettes pratiques et de préoccupations théoriques, était le candidat idéal pour occuper cette place enviée, sinon de discours inaugural, du moins de borne liminaire incontestée.

UMR 7597, « Histoire des Théories Linguistiques »,  
Université Paris Diderot-CNRS

Bernard COLOMBAT

## Bibliographie secondaire

- Colombat, Bernard, 2013. « Le *Donait françois* est-il un vrai Donat ? », in : Große, Sybille / Hennemann, Anja / Plötner, Kathleen / Wagner, Stefanie (ed.), *Angewandte Linguistik. Linguistische appliqué*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 31-46.
- Colombat, Bernard, à par. Johan Barton, *Donait françois*, introd., fac-similé, éd. annotée, Paris, Classiques Garnier (Textes de la Renaissance, série Traités sur la langue française).
- Colombo-Timelli, Maria, 2012. « Ruptures ou continuité ? La grammaire de matrice donatienne au siècle de la Renaissance », in : Colombat, Bernard / Fournier, Jean-Marie / Raby, Valérie (ed.), *Vers une histoire générale de la grammaire française. Matériaux et perspectives*, Paris, Champion, 97-114.
- Crépin, André, 2004. « Quand les Anglais parlaient français », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* 148/4, 1569-1588.

- Kibbee, Douglas A., 1991. *For to Speke Frenche Trewely. The French Language in England, 1000-1600, its Status, Description and Instruction*, Amsterdam, John Benjamins (SiHoLS 60) [en particulier p. 86-92].
- Kristol, Andres M., 1989. « Le début du rayonnement parisien et l'unité du français au Moyen Âge : le témoignage des manuels d'enseignement du français publiés en Angleterre entre le XIII<sup>e</sup> et le début du XV<sup>e</sup> siècle », *RliR* 53, 335-367.
- Kristol, Andres M., 1990. « L'enseignement du français en Angleterre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Les sources manuscrites », *R* 111/3-4, 289-330.
- Legge, Mary Dominica ed., 1941. *Anglo-Norman letters and petitions from All Souls M. S. 182*, Oxford, B. Blackwell (the Kemp Hall press), Reprint : New-York / Londres, Johnson.
- Lusignan, Serge, 1987. *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris / Montréal, Vrin / Presses de l'Université de Montréal.
- Lusignan, Serge, 2011. « Le français médiéval : histoire d'une langue plurielle », in : Lusignan, Serge / Martineau, France / Morin, Yves-Charles / Cohen, Paul, *L'introuvable unité du français. Normes, contacts et variations linguistiques en Europe et en Nouvelle France (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 5-107.
- Rothwell, William, 2001. « The Teaching and Learning of French in Later Medieval England », *ZfSL* 111, 1-18.
- Short, Ian, 2009. « L'Anglo-normand au siècle de Chaucer : un regain de statistiques », in : Kappler, Claire / Thiolier-Méjean, Suzanne (ed.), *Le Plurilinguisme au Moyen Age : Orient – Occident, de Babel à la langue une*, Paris, L'Harmattan, 67-77.
- Swiggers, Pierre, 1985. « Le *Donait françois* : la plus ancienne grammaire du français. Édition avec introduction », *RLaR* 89/2, 235-251.
- Trotter, David A., 2003. « L'anglo-normand : variété insulaire, ou variété isolée », *Médiévales* 45, 43-54. (<<http://medievales.revues.org/760>>).
- Watson, Andrew G., 1997. *A Descriptive Catalogue of the Medieval Manuscripts of All Souls College Oxford*, Oxford, Oxford University Press.



# Trafile terminologiche nella linguistica del Novecento

## 1. Aspetti e tendenze della terminologia linguistica

Esperienza di ognuno e dato ormai acquisito<sup>1</sup> è la difficoltà della linguistica di dotarsi di un apparato terminologico saldo, coerente e soprattutto condiviso. A differenza delle scienze cosiddette ‘dure’ caratterizzate da un lessico specialistico semplificato e relativamente stabile, la linguistica si presenta infatti come una disciplina non ancora coerentemente strutturata e in cui una larga parte del patrimonio concettuale non è ancora pacificamente acquisita (pensiamo ad esempio alle molteplici definizioni che si possono dare per concetti basilari come quelli di *sillaba*, *parola* ecc.). Dal punto di vista terminologico, lungi dal contemplare termini in rapporto biunivoco con i concetti e organizzabili in tassonomie come auspicato da Wuster, il fondatore della terminologia, e come effettivamente avviene per altre scienze, la linguistica presenta un patrimonio lessicale particolarmente diversificato soprattutto lungo la dimensione orizzontale, spiegabile in parte con la presenza di numerose tradizioni di studio a livello internazionale e con le sue sempre più numerose ramificazioni disciplinari.

Il mio intento è di ricostruire la storia di alcuni termini della linguistica sulla base del loro impiego in *Lingua nostra* col duplice scopo di illustrare alcuni momenti della circolazione nel corso del Novecento nel contesto internazionale, e di mettere in luce alcune incoerenze nel sistema terminologico della linguistica.

Le osservazioni che presenterò si basano sullo spoglio completo delle prime quaranta annate della rivista *Lingua nostra*. Fondata da Giacomo Devoto e Bruno Migliorini nel 1939, *Lingua nostra* è la prima rivista interamente dedicata alla lingua italiana (prima di allora le riviste italiane di linguistica si erano focalizzate soprattutto su altri temi, come la dialettologia e la comparatistica in una prospettiva più generale<sup>2</sup>. Lo spoglio si basa complessivamente su 4896 pagine, corrispondenti alla totalità degli articoli e delle recensioni della rivista, firmate da quasi 300 studiosi.

Rispetto ai precedenti lavori sulla terminologia linguistica, che hanno privilegiato di volta in volta aspetti lessicografici, lessicologici o concettuali sulla base di ‘corpora’ di estensione limitata e circoscritti in un breve arco di tempo, la mia ricerca si differenzia per la scelta di analizzare per la prima volta il lessico partendo da una

---

<sup>1</sup> Cfr. De Mauro (1988, 16) e Dardano (1994, 501).

<sup>2</sup> Alcune riviste dedicate esclusivamente alla lingua italiana ma di carattere normativo erano circolate nel XIX secolo, cfr. Ghinassi (1988, 135).

rivista, cioè da un testo per sua natura aperto e composito, nel quale confluiscono gli interessi e i retroterra scientifici degli autori dei singoli contributi. Un testo che promette quindi di essere espressione di numerose correnti linguistiche e terminologiche novecentesche. Lo spoglio basato su testi che si dispongono lungo un arco di tempo di alcuni decenni offre inoltre la possibilità di una lettura dinamica del singolo dato lessicale.

## 2. I criteri di spoglio e di analisi

Nella scelta del materiale lessicale le maggiori difficoltà sono legate a quelle parole in cui il significato specialistico dipende dal contesto. Sono state prese in considerazione quindi non solo le voci, per quanto occasionali, che presentavano i requisiti formali propri del tecnicismo, ma anche quei vocaboli dell'uso comune il cui significato oscillava tra specialismo e significato generico. Questo perché una loro eventuale ricorsività poteva documentare un tentativo, anche poligenetico, di tecnicizzazione.

Al fine di collocare i termini in una adeguata prospettiva di analisi, ho consultato sistematicamente i principali dizionari storici ed etimologici (GDLI, LEI, DELIN, Nocentini, DEI), dell'uso (GRADIT, Zing. 2013) e i dizionari di linguistica in italiano come Casadei (2001), Beccaria (2004), l'EncIt, oltre a Dubois (1979), tradotto dal francese, e Bussmann (2007) dal tedesco. Per riscontri in altre lingue ho preso in considerazione anche l'OED, il TLF, dizionari di linguistica francesi e tedeschi (Mounin 1974 e Metzler 2000) nonché il glossario di terminologia latina di Schad (2007). Per ogni voce ho consultato anche repertori terminologici meno recenti, come Severino (1937) e Gentile (1963), oltre a vari repertori e studi relativi alla terminologia di uno specifico settore o di singoli studiosi, tra i quali cito a titolo esemplificativo almeno De Felice (1954) sulla terminologia di Ascoli e della sua scuola, Engler (1968) sulla terminologia di Saussure, Belardi-Minissi (1962) sulla terminologia fonologica.

## 3. L'aspetto' in italiano

Il primo esempio con il quale vorrei illustrare quanto esposto nella premessa riguarda il termine 'aspetto'. Esso indica quella «categoria grammaticale dei verbi che esprime diversi modi di vedere la scansione temporale interna a una situazione»<sup>3</sup>. Questa può essere perfetta o imperfettiva e viene codificata attraverso l'uso di alcuni tempi verbali.

<sup>3</sup> Cfr. Nicola Grandi in EncIt, s.v. *aspetto*. In Bertinetto (1986), la principale opera sul tempo, l'aspetto e l'azione nel verbo italiano, manca una chiara definizione della nozione di 'aspetto' (ringrazio il Prof. Jensen per l'osservazione). Peraltro, ciò che Bertinetto scrive alle pp. 77-78 è quanto di più vicino ad una vera e propria definizione si possa rintracciare: «L'aspetto è indifferente a qualunque problema di localizzazione o di ordinamento reciproco degli eventi, e consente piuttosto di portare alla luce certe specifiche valenze semantiche che ineriscono i Tempi verbali in relazione alla diversa visualizzazione del processo adottato di volta in volta dal locutore»; una ulteriore precisazione si trova a p. 81: «l'Aspetto è, in fin dei conti, una categoria semantica»).

Quanto all'etimologia, secondo Orioles (1987-88) il termine sarebbe entrato in italiano per tramite del francese 'aspect', a sua volta calco del corrispondente sostantivo russo 'vid'. Bertinetto (1986, 81) fa risalire agli umanisti cechi l'adozione del termine che, originariamente modellato sul greco, sarebbe stato a sua volta tradotto in francese nel 1829 dallo svizzero Philippe Reiff. Lo studio di questa controversa categoria si intensificò nella seconda metà del XIX secolo, e portò all'affermazione del tedesco 'Aspekt' a partire dalla decisiva opera di Sigurd Agrell del 1908 sulla modificazione aspettuale ('Aspektänderung', presente già nel titolo) in polacco. Ad ogni modo gli studi sono da ricondursi convincentemente all'ambito delle lingue slave, nelle quali l'aspetto si concretizza in una precisa categoria verbale, che si manifesta attraverso precise opzioni morfologiche. Non sorprende allora che ancor oggi in lingue come il tedesco il termine 'Aspekt', venga impiegato esclusivamente con riferimento al russo e in generale alle lingue slave.

Secondo la documentazione del LEI in italiano l'attestazione più antica del termine 'aspetto' con accezione grammaticale si trova in un articolo di Giacomo Devoto pubblicato nel 1940 proprio su *Lingua nostra*, a p. 35. Il nuovo spoglio della rivista ha permesso di recuperare una attestazione precedente in un articolo di Giulia Porru dello stesso anno, ma a p. 22. La distanza tra le due attestazioni non si limita ad una dozzina di pagine, ma ad un paio di mesi, dal momento che l'articolo di Giulia Porru è pubblicato nel primo fascicolo, corrispondente ai mesi di gennaio-febbraio (ai tempi l'uscita di *Lingua nostra* era bimestrale) mentre il contributo di Devoto si trova nel secondo fascicolo, pubblicato nel bimestre successivo. Questa precisazione, al di là del minimo contributo lessicografico offerto, permette di intravedere una fase inedita nell'ingresso del termine in italiano.

Il nome di Giulia Porru è legato a quello dell'ateneo fiorentino nel quale nel 1937 ha presumibilmente discusso una tesi sui verbi della settima classe dell'antico indiano avendo come relatore Giacomo Devoto, che era rientrato nel 1935 a Firenze con l'incarico di insegnare glottologia e sanscrito (ricordiamo infatti che solo a partire dalla collaborazione con Migliorini Devoto aveva cominciato a coltivare con profitto anche il terreno dell'italianistica, ma il suo interesse scientifico era in origine rivolto primariamente all'indoeuropeistica e al sanscrito). Ordinario di Filologia germanica sino agli anni Ottanta, Giulia Porru è nota principalmente per vari contributi alla storia delle lingue germaniche e in particolar modo dell'anglosassone e per un importante manuale sull'inglese antico. La studiosa merita però di essere ricordata anche per aver curato la prima traduzione italiana dei *Grundzüge der Phonologie* di Trubeckoj, nel 1971, e per essere stata una dei due linguisti italiani, e per di più la prima, ad essere invitata come relatore presso il Circolo Linguistico di Praga. La Porru vi si recò nel 1938, un anno dopo essersi laureata; il secondo relatore, Giacomo Devoto, vi si recò nel 1939. La relazione della Porru venne pubblicata nei *Travaux du Cercle linguistique* del 1939, e costituisce secondo Iannaccaro (2002, 36) «la première étude structuraliste dans le domaine italien» anche se, sempre secondo lo studioso, «son travail passa essentiellement inaperçu dans le monde de la linguistique italienne si ce

n'est pour certaines attaques très violentes de la part de certains représentants très influents de ce même monde».

Tornando alla prima attestazione del termine 'aspetto' in *Lingua nostra*, è il caso di precisare che essa si trova in un articolo della Porru nel quale la studiosa presenta alcune osservazioni linguistiche legate alla sua esperienza di insegnamento dell'italiano proprio a Praga. La difficoltà degli studenti stranieri nell'apprendimento della distribuzione dell'uso dell'imperfetto e del passato prossimo in italiano offre lo spunto alla studiosa per alcune considerazioni in ottica contrastiva sulle categorie verbali del ceco. A conclusione della sua breve rassegna la Porru scrive:

per esprimere i vari «aspetti» del verbo esiste una gamma di forme iterative, durative, puntuali, futurali, che per un italiano e credo in genere per ogni individuo non slavo rappresentano una grave difficoltà (Porru 1940, 22)<sup>4</sup>.

Nell'articolo del bimestre successivo Devoto si propone invece la descrizione dei modi in cui la categoria dell'aspetto si realizza nella lingua italiana. Ben consapevole della novità delle sue osservazioni nel panorama linguistico italiano, lo studioso ritiene necessarie alcune considerazioni preliminari di natura più generale:

Come l'uomo non si definisce soltanto secondo i registri dello stato civile o secondo dati intellettuali e morali misurabili aritmeticamente, così la struttura della lingua non si esaurisce né in regole grammaticali né in elenchi di vocaboli. Al di fuori di regole e di elenchi esistono valori grammaticali in potenza, non riconosciuti dalla ragione eppure presenti all'istinto: valori che, per non essere codificati, interessano contemporaneamente diverse parti della grammatica, morfologia, sintassi o lessico<sup>5</sup> (Devoto 1940, 35).

Dopo una breve esposizione delle categorie verbali dell'italiano, Devoto passa ad introdurre il concetto di 'aspetto':

Al di sotto di questo quadro né troppo razionale né troppo imperfetto del verbo italiano sta un lungo logorio storico, un lungo svolgimento irresponsabile, nel quale appunto, prima di inconsistenti giustificazioni psicologiche, sono da ricercare forze inesprese, aspirazioni insoddisfatte eppure presenti nell'animo dei singoli individui, non consacrate dalla grammatica eppure mature per la grammatica. Tale è la condizione dell'"aspetto" o qualità dell'azione del verbo: se questa duri si inizi o si interrompa si ripeta o cessi nell'attimo stesso in cui si compie, non appare senz'altro dalle caratteristiche formali del verbo stesso (Devoto 1940, 35).

L'articolo di Devoto si configura quindi come il primo tentativo di applicare la nozione di 'aspetto' all'analisi del verbo italiano. L'evidente originalità di tale trasposizione lascia aperta la questione sul modo nel quale Devoto sia venuto a conoscenza dell'esistenza di questa categoria verbale. Un elemento da non sottovalutare, sia per

<sup>4</sup> Gli esempi si intendono tutti ricavati da *Lingua nostra*; tra parentesi indico l'autore del contributo, l'anno e il numero della pagina dalla quale traggio l'esempio.

<sup>5</sup> A conferma dell'originalità di tale approccio nell'ambito delle lingue non slave, cfr. Bertinetto (1986, 81): «La nozione di Aspetto è rimasta comunque ristretta, per molto tempo, alle lingue che presentano esplicite opposizioni morfologiche. Soltanto lentamente si è affacciata l'idea che questa particolare categoria non debba essere vincolata alla presenza di un paradigma di opposizioni completamente manifestato».

lui sia per la Porru, è evidentemente la frequentazione diretta dei linguisti del circolo di Praga tra i quali il concetto di ‘aspetto’ godeva presumibilmente di una certa risonanza. La cronologia delle attestazioni in *Lingua nostra* impone però che venga meglio precisata, in futuro, la direzione delle influenze reciproche tra Devoto e la sua (ex-)allieva.

Rimanendo in argomento, è forse il caso di precisare che fin da subito, in virtù probabilmente della mancata codificazione di questa categoria verbale in italiano, il termine ‘aspetto’ è stato usato indifferentemente per indicare sia l’‘aspetto’ sia l’‘azione verbale’. Esemplicativa di questa sovrapposizione è la seguente attestazione:

Ne segue che il presente storico si può avere soltanto per azioni di aspetto puntuativo, o almeno perfettivo, includendo in questo secondo termine più lato, sia l’azione istantanea, nascere, partire, uccidere, sia l’azione considerata nella sua unità, indipendente dai suoi successivi momenti e dalla durata (Ronconi 1942, 34).

Ne deriva, come è facile immaginare, anche una confusione tra la terminologia relativa all’‘aspetto’ e quella relativa all’‘azione’. In ambito non esclusivamente italiano la sovrapposizione tra i concetti di ‘azione verbale’ e di ‘aspetto’ è già stata messa in evidenza (cfr. almeno Bertinetto (1986, 82). Del resto, anche secondo Bussmann (2007, s.v. *aspetto*) a tale sovrapposizione è da imputare una certa confusione nella terminologia riferita alle due categorie, soprattutto in studi di lingua non tedesca (peraltro in tedesco l’‘Aktionsart’, cioè l’‘azione verbale’ viene anche definita ‘lexikalischer Aspekt’, ‘aspetto lessicale’). In italiano l’aggettivo ‘momentaneo’ ad esempio è stato usato indifferentemente per le due categorie:

- Così per l’udito, l’udire momentaneo si contrappone al durativo ascoltare (Devoto 1940, 35).
- azione momentanea (Ronconi 1942, 35).
- al valore aspettuale (durativo o momentaneo) (Leone 1978, 51).

Da registrare, oltre alla versatilità semantica di questi termini, anche la varietà lessicale degli aggettivi usati per descrivere un medesimo tipo di azione o di aspetto:

- verbo di significato istantaneo (LN 1939, 24);
- aspetto istantaneo (Devoto 1940, 36);
- si ottiene un verbo diverso, di aspetto essenzialmente <momentaneo> (Devoto 1941, 136);
- la subordinata metteva in risalto la durata dell’azione, mentre la principale conteneva un’azione momentanea (Herczeg 1961, 104);
- azione punto (Skubik 1967, 20);
- Risulta da numerosi passi, inoltre, che l’opposizione azione punto / azione non puntualizzata, nel Bembo, è rispettata (Skubik 1967, 20);
- Per esprimere i vari <aspetti> del verbo esiste una gamma di forme iterative, durative, puntuali, futurali (Porru 1940, 22).

Notevole anche la varietà di realizzazioni a livello morfologico, come nel caso di ‘puntuale’, ‘puntuativo’ e ‘puntualizzante’:

- Per esprimere i vari «aspetti» del verbo esiste una gamma di forme iterative, durative, puntuali, futurali (Porru 1940, 22);
- Ne segue che il presente storico si può avere soltanto per azioni di aspetto puntuativo (Ronconi 1942, 34);
- Di una funzione puntualizzante di *s-* assumibile sotto il concetto generale di perfettività (Contini 1950, 55).

di ‘aspettivo’ e ‘aspettuale’:

- cui anziché l’obbligo della forma ricca di valore aspettivo, si ha la possibilità di tonalità aspettive diverse e parallele (Devoto 1940, 37);
- Il valore aspettuale del presente è frequentemente sfruttato nella *Gerusalemme* (Chiappelli 1949, 4).

e di ‘durativo’ e ‘duraturo’:

- Per esprimere i vari «aspetti» del verbo esiste una gamma di forme iterative, durative, puntuali, futurali (Porru 1940, 22);
- verbi imperfettivi, in cui conta il fatto duraturo dell’azione (Herczeg 1949, 37).

#### 4. Approdi della terminologia saussuriana in italiano

Lascio adesso da parte la terminologia relativa all’‘aspetto’ per passare a termini che si riferiscono a concetti di matrice saussuriana. Come è noto, la prima traduzione in italiano del *Cours*, ad opera di Tullio De Mauro, compare in Italia solamente nel 1967. Non per questo lo scritto del linguista ginevrino era sconosciuto agli studiosi nostrani: in un contributo del 1992 Sgroi ha documentato a partire dal 1946 la presenza di prestiti del francese ‘parole’ in scritti nei quali i linguisti italiani discutono e approfondiscono aspetti della teoria saussuriana. Presenterò di séguito un manipo- lo di termini tratti da *Lingua nostra* che contribuiscono a delineare il quadro, purtroppo ancora frammentario, della ricezione di Saussure nel panorama italiano. Il primo esempio riguarda il sintagma ‘atto di parola’, relativo a un concetto elaborato da Saussure in contrapposizione all’‘acte de langue’:

historiquement, le fait de parole précède toujours. Comment s’aviserait-on d’associer une idée à une image verbale, si l’on ne surprenait pas d’abord cette association dans un acte de parole ?<sup>6</sup>

Il sintagma si ritrova in veste italianizzata in un contributo di Migliorini del 1965:

- Ogni atto di parola, salvo rare eccezioni, presuppone uno o più ascoltatori (Migliorini 1965, 101).

Rispetto alle attestazioni registrate da Sgroi (1992) per il sostantivo ‘parole’, quella del sintagma ‘atto di parola’ si differenzia per il fatto di trovarsi in un contesto d’uso nel quale, in perfetto stile miglioriniano, non vengono affrontate questioni teoriche.

<sup>6</sup> Cfr. Saussure (1969, 37). La ‘parole’ era stata definita poco prima «acte individuel de volonté et d’intelligence» (Ib., 30).

Attraverso l'impiego del sintagma lo studioso rodigino testimonia però, in maniera 'silenziosa'<sup>7</sup>, la sua adesione al concetto saussuriano. Nel 1974 il sintagma si presenta anche nella forma 'ibrida' italiano-francese:

- vorremmo che in nessuna località [...] ci si fidasse della testimonianza di uno solo, la quale sarà niente di più che un solitario atto di *parole* (Dardi 1974, 40).

La preferenza di Dardi per la forma *parole* non sorprende se si pone mente all'armonizzazione della terminologia saussuriana séguita alla pubblicazione della traduzione di De Mauro del 1967; in questo caso De Mauro aveva risolto il problema della traducibilità del francese *parole* scegliendo di conservare il sostantivo nella forma originaria.

Un'ultima precisazione riguarda invece l'opposizione attribuibile a Saussure tra 'rapporti sintagmatici' e 'rapporti paradigmatici'. È da rilevare che originariamente la terminologia saussuriana prevedeva l'uso di 'associatif'<sup>8</sup> al posto del secondo aggettivo della coppia. L'aggettivo 'associativo' era stato riperso con accezione 'saussuriana' da Terracini nella sua recensione del 1919 al *Cours*<sup>9</sup>, mentre la preferenza per l'uso di *paradigmatico* risalirebbe a Hjelmslev: secondo Bussmann (2007, s.v. *relazioni paradigmatiche vs. sintagmatiche*). Testimonianze dell'uso dell'aggettivo *associativo* non sono tuttavia ignote, per quanto isolate:

- per quanto riguarda la lingua individuale, in una intelligente utilizzazione della distinzione saussuriana fra rapporti sintagmatici e rapporti associativi (Folena 1954, 132).

Tali testimonianze dovrebbero essere meglio indagate, per capire se debbano essere intese come diretta adesione alla terminologia saussuriana, o come scelta intenzionale fra trafile terminologiche di scuola a discapito di quella danese.

## 5. Conclusione

Al termine di questa breve rassegna vorrei proporre due considerazioni. La prima riguarda *Lingua nostra*, che ha confermato l'aspettativa di costituire una miniera per lo studio delle tendenze terminologiche novecentesche. La seconda riguarda l'instabilità concettuale e terminologica della linguistica che ho provato a documentare. Già nel 1974 Alberto Nocentini osservava che «in linguistica noi siamo oggi abituati a obsolescenze, rinnegamenti, detronizzazioni continue, con un avvicendamento rapido, se non di concetti nuovi, almeno di terminologie, di cui i neofiti s'impadroniscono per non sentirsi superati, condannando se stessi all'inesorabile superamento non appena una terminologia nuova si affermi. È sempre più diffuso il timore che ciò

<sup>7</sup> Utilizzo l'aggettivo nel senso inteso da Patota (1997).

<sup>8</sup> Nel *Cours* si legge: «On voit que ces coordinations sont d'une tout autre espèce que les premières. Elles n'ont pas pour support l'étendue ; leur siège est dans le cerveau ; elles font partie de ce trésor intérieur qui constitue la langue chez chaque individu. Nous les appellerons *rapports associatifs*», cfr Saussure (1969, 171).

<sup>9</sup> Cfr. Sgroi (1995-1996, 202).

che si scrive invecchi già mentre viene scritto»<sup>10</sup>. Segno di una scienza sempre viva e in continua evoluzione, l'instabilità terminologica impone la necessità di una maggiore attenzione da parte degli studiosi verso la lingua non solo in quanto oggetto di ricerca, ma anche in quanto strumento col quale viene veicolata la ricerca, soprattutto in un periodo nel quale l'iniziativa scientifica si confronta con un panorama culturale sempre più vasto ed articolato.

Universität des Saarlandes

Maria Teresa DE LUCA

## Bibliografia

- Beccaria, Gian Luigi (ed.), 2004. *Dizionario di linguistica*, Torino, Einaudi.
- Belardi, Walter/Minissi, Nullo 1962. *Dizionario di fonologia*, Roma, Edizioni dell'Ateneo.
- Bertinetto, Pier Marco, 1986. *Tempo, aspetto e azione nel verbo italiano. Il sistema dell'indicativo*, Firenze, Accademia della Crusca.
- Bussmann, Hadumod (ed.), 2007. *Lessico di linguistica*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- Casadei, Federica, 2001. *Breve dizionario di linguistica*, Roma, Carocci.
- Dardano, Maurizio, 1994. «I linguaggi scientifici» in: Serianni, Luca/Trifone, Pietro (ed.), *Storia della lingua italiana II*, Torino, Einaudi, 1993-1994, 497-551.
- De Felice, Emidio, 1954. *La terminologia linguistica di G. I. Ascoli e della sua scuola*, Utrecht/Anvers, Spectrum.
- DEI = Battisti, Carlo/Alessio, Giovanni, 1950-1957. *Dizionario etimologico italiano*, Firenze, Barbèra.
- DELIN = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo, 1999. *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.
- De Mauro, Tullio, 1988. «Linguaggi scientifici e lingue storiche» in: Guerriero, Anna Rosa (ed.), *L'educazione linguistica e i linguaggi scientifici*, Firenze, La Nuova Italia, 9-19.
- Dubois, Jean *et al.*, 1979. *Dizionario di linguistica*, Bologna, Zanichelli.
- EncIt = *Enciclopedia dell'Italiano*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 2010.
- Engler, Rudolf, 1968. *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht/Anvers, Spectrum.
- GDLI = Battaglia Salvatore (ed.), 1961-2002. *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, Utet.
- Gentile, Aniello, 1963. *Lessico di terminologia linguistica*, Napoli, Liguori Editore.
- Ghinassi, Ghino, 1988. «Lingua nostra», *RF* 100, 135-147.
- LEI = Pfister, Max/Schweickard, Wolfgang (ed.), 1979-. *Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden, Reichert.
- GRADIT = De Mauro, Tullio (ed.), 1999-2007. *Grande dizionario italiano dell'uso*, Torino, Utet, (edizione integrale su penna usb, 2007).

<sup>10</sup> Cfr. Nocentini (1974, 126).

- Iannaccaro, Gabriele, 2002. « La rectification des données sensorielles : deux itinéraires phonologiques dans l'Italie entre les deux guerres », *CFS* 55, 35-48.
- Metzler = Glück, Helmut (ed.), 2010. *Metzler Lexicon Sprache*, Stuttgart/Weimar, Verlag J.B. Metzler.
- Mounin, Georges (ed.), 1974. *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Nocentini, Alberto, 1974. Recensione di «Giacomo Devoto, *Il linguaggio d'Italia*», *LN* 35, 126-128.
- Nocentini, Alberto, 2010. *L'etimologico: vocabolario della lingua italiana*, Firenze, Le Monnier.
- OED = Simpson, John Andrew / Weiner, Edmund S. C. (ed.), 1989. *The Oxford English Dictionary*, Oxford.
- Orioles, Vincenzo, 1987-88. «Per un nuovo corpus di russismi in italiano», *ILing* 12, 65-72.
- Patota, Giuseppe, 1997. «La grammatica silenziosa», *Norma e lingua*, 71-112.
- Schad, Samantha, 2007. *A lexicon of Latin grammatical terminology*, Pisa/Roma, Fabrizio Serra Editore.
- Saussure, Ferdinand de, 1969 (1916<sup>i</sup>). *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Severino, Agostino, 1937. *Manuale di nomenclatura linguistica*, Milano, Le lingue estere.
- Sgroi, Salvatore Claudio, 1992. «Retroduzioni di termini grammaticali quattro e cinquecenteschi», *SLI* 18, 251-269.
- Sgroi, Salvatore Claudio, 1995. «Terminologia saussuriana. Retroduzioni italiane di termini del 'Cours de linguistique générale'», *CFS* 49, 197-212.
- TLF = *Trésor de la langue française*. Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960), (<http://atilf.atilf.fr>).
- Zing. 2013 = *Vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.

# Gramáticas de Português como Língua Estrangeira no Século XIX: A consciência de uma identidade românica

## 1. Introdução

A tradição de gramáticas de línguas vivas estrangeiras insere-se num movimento de continuidade daquilo a que Auroux chamou o «processus massif de grammatisation» à partir de la Renaissance» (1992, 13). À medida da promoção dos vernáculos nacionais e do mais estreito convívio entre as nações, aumenta a curiosidade linguística por idiomas não maternos com o conseqüente incremento da produção editorial europeia de gramáticas e manuais orientados para o ensino/aprendizagem de línguas estrangeiras.

Porque tais materiais fazem parte da história da linguística europeia, visa-se no presente trabalho contribuir para o estudo deste capítulo da historiografia linguística românica que é o da produção de gramáticas de línguas não maternas. A descrição ora apresentada segue um modelo idêntico ao que Pierre Swiggers tem usado no estudo da gramaticografia francesa e espanhola, e cujas instâncias de análise – o autor, o público-alvo, o objecto da descrição e a forma de descrição (Swiggers 2006, 168) – permitem situar estas gramáticas num contexto de edição, redacção e concepção específico, de alcance teórico, historiográfico e cultural algo diferente da restante gramaticografia em língua materna. O contributo que se estima é o da história do português como língua estrangeira, história que, no quadro de outras línguas românicas, deverá considerar-se modesta e tardia, sobretudo se comparada com a da vizinha Espanha.

No espaço linguístico românico, a produção de gramáticas de línguas não maternas desencadeou a consciência de identidades linguísticas (e, ao mesmo tempo, de diferenças e variações), através de um método comparativo e, inclusive, de uma incipiente linguística contrastiva que favoreciam a explicação gramatical<sup>1</sup>. No que

---

<sup>1</sup> Veja-se o ponto «*Hacia una orientación contrastiva*» do estudo de Mercedes Marcos Sánchez sobre o espanhol como língua estrangeira: «Desde el punto de vista cognitivo esto [un contraste entre dos lenguas] facilita mucho la tarea del aprendizaje: por un lado, es fácil captar las semejanzas, con el consiguiente ahorro en el esfuerzo de asimilación; por otro, las diferencias resultan más fuertemente marcadas, lo que contribuye a un almacenamiento más rápido en la memoria» (2006, 489).

respeita ao português, embora descrito como língua estrangeira desde 1622<sup>2</sup>, só no dealbar do século XIX é que passa a ser gramaticalmente confrontado primeiro com o francês, e depois com o italiano e o espanhol em gramáticas publicadas fora de Portugal (nomeadamente, Paris, Angers, Londres, Cambridge, Roma, Milão, Madrid) e escritas em francês, italiano, inglês e espanhol (consoante o público-alvo), por autores de nacionalidades diversas. Há assim uma coincidência cronológica (que é o século XIX) entre o eclodir do estudo histórico-comparativo das línguas românicas e o momento em que o português como língua estrangeira começa a ser descrito no quadro da sua relação genética com outras línguas da família românica e, desde logo, com o espanhol. Tal proximidade linguística é invocada por vários autores franceses: a língua portuguesa é tida por «la fille aînée» (segundo o argumento muito comum da sua maior proximidade ao latim) e «la sœur» da espanhola (Dubois 1806, ix); da mesma forma, para Alexandre Marie Sané, é «une langue [...] que l'on confond à tort avec l'espagnol» (1810, vii); para G. Hamonière, o português «a la plus grande affinité avec cette dernière langue [l'espagnol]» (1929, v).

Tendo em vista aspectos da identidade românica, o *corpus* do presente trabalho será constituído apenas por gramáticas de português, escritas no contexto do espaço linguístico românico e envolvendo portanto uma vertente comparativa com o francês (casos das obras de Siret, Dubois, Sané, Hamonière), o italiano e, de forma mais restritiva, o espanhol<sup>3</sup>.

## 2. Corpus analisado: espaço linguístico românico<sup>4</sup>

Embora Jean Caravolas considere que «Le portugais reste au XVIII<sup>e</sup> siècle une langue peu étudiée par les Anglais» (2000, 39), a verdade é que o *corpus* cronológico de publicações mostra ter sido em meados de Setecentos que arrancou a gramatocografia do português como língua estrangeira em contexto anglófono, no quadro de longevas alianças económicas luso-britânicas. Os portugueses Jacob de Castro e António Vieira (1712-1797)<sup>5</sup> foram dois dos mais activos promotores do ensino do

<sup>2</sup> Ano da publicação das duas primeiras gramáticas de português como língua estrangeira, que tiveram motivação política, no quadro de alianças matrimoniais luso-britânicas: De la Mollière, 1662. *A Portuguese Grammar: or Rules shewing the True and Perfect way to lear the said language*, London, Printed by Da Maxwel; Howell, James, 1662. *A New English Grammar prescribing as certain rules as the languages will bear, for forreners to learn English: Ther is also another grammar of the Spanish or Castilian toung, with some special remarks upon the Portuguese Dialect, &c.*, London, Printed for T. Williams, H Brome, and H. Marsh.

<sup>3</sup> Note-se que a concepção de ser o português um dialecto ou variedade do castelhano (veja-se a gramática de James Howell, *A New English Grammar (...) for forreners to learn English: Ther is also another grammar of the Spanish or Castilian toung, with some special remarks upon the Portuguese Dialect, &c.*, Londres, 1662) favoreceu o manifesto desinteresse pela descrição gramatical do português para hispanofalantes (cf. Ponce de León 2007, 74-83).

<sup>4</sup> Apresenta-se o *corpus* analisado no ponto 5.1.

<sup>5</sup> Filólogo e professor em Dublin, também conhecido por António Vieira Transtagano, dada a sua origem alentejana. Além de um *Dictionary of the Portuguese and English Languages*

português em Inglaterra e cujas obras constituíram fontes diretas de toda a gramatocografia posterior do português como língua estrangeira.

Segundo o mesmo Caravolas, a ‘francomanie’ (2000, 205) explode no século XIX, período de maior vitalidade da cultura francesa em Portugal, promovida por activos estrangeirados, como Rafael Bluteau (1638-1734) e Luís António Verney (1713-1792). No contexto nacional, propugnavam pela modernidade das Luzes e por uma renovação de ideias em eco do iluminismo europeu e mais especificamente do pensamento francês. No campo do cultivo do idioma, grandes modelos de dicionários franceses (L. Moreri e A. Furetière, por exemplo), precursores da *Encyclopédie*, influenciaram a lexicografia portuguesa, nomeadamente o *Vocabulario Portuguez & Latino* (Coimbra, 1712-1728), do francês Rafael Bluteau; uma obra como o *Verdadeiro Método de Estudar* (1747), de Luís António Verney, modernizou o sistema da instrução pública portuguesa em diversas matérias, entre as quais e para o que agora interessa, o estudo das línguas francesa, italiana e inglesa; estudo também revitalizado por novos métodos de ensino/aprendizagem das línguas estrangeiras, que entretanto chegavam da Alemanha (caso dos reformadores Franz Ahn e sobretudo H. G. Ollendorf, divulgados por toda a Europa e Estados Unidos). Acrescem ainda publicações gramaticais de finais do século XVIII (como a *Arte da Grammatica da Lingua Portuguesa*, 1770, de António José dos Reis Lobato) que faziam ouvir as vozes dos *Messieurs* de Port-Royal e em particular de Claude Lancelot na sua «Nouvelle méthode».

Tal vitalidade é extensiva à produção de gramáticas e manuais de português como língua estrangeira no quadro de outras línguas românicas. O francês é a metalíngua privilegiada para a descrição gramatical do português e a cidade de Paris o local privilegiado para a produção gramatical de impressos portugueses, também graças ao investimento que na área da lusofonia fizeram livreiros, editores e impressores franceses, como Jean-Pierre Aillaud e Garnier<sup>6</sup>.

Com efeito, no *corpus* em análise são bem de notar:

- (i) Uma maioria de gramáticas escritas em francês, nomeadamente as de Louis-Pierre Siret, Dubois, Alexandre Marie Sané, G. Hamonière, F. Solano Constâncio, Paulino de Souza, F. Salles de Lencastre, Raymond Foulché-Delbosc, Carlos de Vasconcelos Bethencourt.
- (ii) Uma maioria de gramáticas publicadas em Paris, nomeadamente as de Louis-Pierre Siret, Alexandre Marie Sané, G. Hamonière, F. Solano Constâncio, Francesco Nabantino, Paulino de Souza, Raymond Foulché-Delbosc, Carlos de Vasconcelos Bethencourt.

---

*in two parts* (Londres, 1773), foi autor da reputada gramática *A New Portuguese Grammar in four parts* (Londres, 1768), sucessivamente reimpressa até finais do século XIX. Diz Sané desta gramática que «est très-estimée» e «nous a beaucoup servi dans l'exécution de notre plan» (1810, xi). De facto, a *Nouvelle Grammaire Portugaise* (Paris, 1810), de Sané, é fundamentalmente uma tradução francesa da gramática de Vieira.

<sup>6</sup> Vejam-se as gramáticas de Louis-Pierre Siret (2.<sup>a</sup> edição), F. Solano Constâncio, Francesco Nabantino, Paulino de Souza, Raymond Foulché-Delbosc.

Tais factos permitem, por sua vez, concluir que:

- (i) É dominante a abordagem contrastiva relativamente à língua francesa, sendo portanto o público-alvo preferencialmente francófono, como vem enunciado em textos preambulares – «publier une grammaire pratique portugaise pour la jeunesse française» (Bethencourt 1898, iii) –, quando não no próprio título da obra, como fez F. Solano Constâncio na sua *Nouvelle Grammaire Portugaise*, dirigida a *l'usage des Français* (Paris/Rio de Janeiro 1832).
- (ii) Foi fundamental o papel desempenhado pela capital francesa ao longo do século XIX na circulação do pensamento gramatical português, conforme à concepção de ter sido a cidade de Paris uma «capital editorial do mundo lusófono na primeira metade do século XIX» (Cooper-Richet 2009, 539).

### 3. Descrição gramatical: aspectos da identidade românica

Pelo mesmo diapasão do prestígio da cultura francófona alinha o latinista português José Vicente Gomes de Moura ao afirmar, na sua obra *Taboas de declinação e conjugação para aprender as linguas Hespanhola, Italiana e Franceza, comparando-a com a Portugueza* (Coimbra, 1821), que dá à língua «Franceza maior numero de exemplos, como aquella, cujo estudo está mais em moda» (1821, A2v). Estas *Taboas* de Gomes de Moura – na verdade estudo mais descritivo do que sinóptico ou esquemático – são talvez um dos mais paradigmáticos exemplos da visão da unidade românica, ou do reconhecimento de uma morfologia e sintaxe românicas. Com o latim como pré-requisito de aprendizagem, já que a obra se dirige «aos que tem sufficiente instrucção da Latina» (Moura 1821, A2), fenómenos de morfologia (declinações e conjugações verbais, sobretudo) são apresentados, caracterizados nas quatro línguas e depois sistematizados: «Ordem da formação dos Tempos nas quatro Linguas» (1821, 24); «Exemplo dos Verbos Impessoaes nas quatro Linguas» (1821, 40); «Correspondencia dos tempos nas quatro Linguas» (1821, 44).

No que respeita às gramáticas do nosso *corpus*, o parentesco linguístico é evidenciado, em geral, por comparações bilingues, feitas por meio de quadros sinópticos, onde são apresentados os pares de línguas em confronto, nomeadamente português/francês, português/italiano e português/espanhol.

Português/Francês: veja-se, por exemplo, a descrição comparada das classes do verbo (Siret 1801, 18) e do nome (Dubois 1806, 9-10):

Conjugaison des Verbes TER et HAVER, Avoir. Indicatif. Présent absolu (Siret 1801, 18).		
<i>Eu tenho,</i> <i>Tu tens,</i> <i>Elle tem, ou</i> <i>Nos temos,</i> <i>Vos tendes,</i> <i>Elles tem</i>	<i>Hey,</i> <i>Has,</i> <i>Ha, ou</i> <i>Havemos, ou Hemos, Haveis,</i> <i>ou Heis,</i> <i>Hao</i>	j'ai. tu as. il a. nous avons. vous avez. ils ont.
DES SUBSTANTIFS		
[...] Les Substantifs se déclinent par le moyen des Articles, de même qu'en français (Dubois 1806, 9-10).		
SUBSTANTIF MASCULIN SINGULIER		
Nominatif.	<i>o Livro:</i>	le Livre.
Génitif.	<i>d'o Livro:</i>	du Livre.
Datif.	<i>a-o Livro:</i>	au Livre.
Accusatif.	<i>a-o ou o Livro:</i>	le Livre.
Ablatif.	<i>d'o Livro:</i>	du Livre.

Português / Italiano: veja-se, por exemplo, a descrição comparada de uma classe invariável, como o advérbio (Nabantino 1869, 133-134):

DEGLI AVVERBI. I. <i>Avverbi di luogo.</i>			
<i>Abaixo,</i>	giu.	<i>Dahi,</i>	da costi.
<i>Acolá,</i>	colà.	<i>Dentro,</i>	dentro.
<i>Ahi,</i>	costi, costà.	<i>Diante,</i>	dinanzi.
<i>Além,</i>	oltre.	<i>Fóra,</i>	fuora.
<i>Algures,</i>	qualche parte.	<i>Lá,</i>	là.
[...]	[...]	[...]	[...]

Português / Espanhol: veja-se, por exemplo, a descrição comparada dos artigos, apresentada pelo italiano Pietro Bachi (1831, 11):

Spanish	Portuguese
Articles	
<i>El, for the masc. gender;</i> <i>La, for the feminine;</i> <i>Lo, for the neuter.</i>	<i>O, for the masc. gender;</i> <i>A, for the feminine;</i> (no neuter)
<i>Los, for the masculine;</i> <i>Las, for the feminine;</i> (the neuter has no plural)	<i>Os, for the masculine;</i> <i>As, for the feminine;</i>

Mais raramente, a comparação é trilingue, envolvendo o espanhol, o português e o italiano. A opção por este método trilingue que usa Richard Woodhouse na sua *Grammar or the Spanish, Portuguese, and Italian Languages* (Londres, 1815), responde a uma necessidade de ensino/aprendizagem de línguas românicas em contexto anglófono. Por isso, também o inglês vem frequentemente à colação, se bem que o exercício contrastivo privilegie as três línguas da mesma família e, nestas, o confronto entre as duas peninsulares. A título de exemplo, veja-se, na descrição dos nomes, a expressão de acusativo de pessoa e coisa apresentada pelo autor (1815, 21):

In the Spanish and Portuguese, the accusative case of a personal noun is always marked by the preposition *à*, both with and without an article, whilst the accusative case of nouns not personal is like the nominative case; as,

<i>Span.</i> Pedro ama à Pablo.	El hombre ama la virtud.
<i>Port.</i> Pedro ama a Pablo.	O homem ama a virtude.
<i>Ital.</i> Pietro ama Paoli.	L'uomo ama la virtù.
<i>Engl.</i> Peter loves Paul.	Man loves virtue.

In the Italian, the accusative and nominative cases of nouns are, as in the English, similar.

Esta apresentação das matérias, que se adequa particularmente à exposição de conteúdos grafofonéticos e de morfologia classemática (ou tradicionalmente a etimologia, classes de palavras), tem intuítos pedagógicos e reflecte opções metodológicas de simplificação gramatical, própria de gramáticas pedagógicas orientadas para aspectos mais básicos e funcionais da comunicação (tal como hoje se entendem no campo da didáctica das línguas estrangeiras). Tudo isto é assumido pelos próprios autores em textos prefaciais:

J'offre donc aux étrangers qui désireront apprendre le Portugais, une méthode facile pour leur en applanir les premières difficultés (Dubois 1806, xii).

Notre but n'est point d'entrer dans de longs détails sur la langue et la littérature portugaises (Sané 1810, viii).

Nous nous sommes proposé de réunir dans l'ouvrage que nous publions aujourd'hui tout ce qui peut être utile à l'étude de la langue portugaise ; nous en avons puisé les principes aux meilleurs sources ; nous les avons exposés dans la grammaire avec autant d'ordre et de clarté qu'il nous a été possible (Hamonière 1820, vii-viii).

J'ai donc essayé d'être clair et concis: apprendre beaucoup en peu de temps (Bethencourt 1898: iii).

As afirmações são significativas de uma concepção de gramática como instrumento útil para a prática da língua. Esta é a vertente da gramática pedagógica ou didáctica, onde os usos linguísticos são expostos e apresentados como norma para um público – ora culto, ora constituído por mercadores, ora nem sempre definido –, interessado em conhecer a língua para comunicar.

O assunto prende-se com uma discussão historiográfica já longa sobre a dupla vertente das gramáticas de línguas não-maternas: por um lado, a sua natureza *prática/pedagógica/normativa/aplicada* e, por outro, a natureza *teórica/especulativa/filosófica/geral/científica*. Este é um binómio que vozes autorizadas têm dicotomizado na análise das gramáticas de línguas não maternas, consideradas obras que carecem de uma componente teórica porque respondem a finalidades práticas. Com efeito, mais do que gramáticas especulativas e teóricas, as agora analisadas são na sua grande maioria de natureza prática e normativa, assim adequadas à descrição do uso comunicativo da língua, ainda que, com maior frequência, ambas as perspectivas gramaticais – a especulativa e teórica *vs.* a prática e pedagógica – dêem origem a obras mistas do ponto de vista da sua concepção. Na verdade, todos os conteúdos gramaticais veiculam necessariamente um conteúdo teórico; e qualquer organização gramatical dispõe de respaldo doutrinário, por pequeno que seja o aparato teórico gramatical no que toca a definições, à metalinguagem gramatical, ao tratamento e divisões da matéria gramatical, à presença de fontes explícitas ou não.

Também por isso a comparação linguística é compreensivelmente muito genérica. Ora ocorre em termos de presença *vs.* ausência de determinado traço linguístico:

- A presença da preposição *a* para o acusativo pessoal em port. e esp. contra a sua ausência no it. (Woodhouse 1815, 21).
- As semelhanças de uso dos dois verbos *ser* e *estar* nas três línguas românicas (port., esp., e it.) por confronto com *être* e *to be* (Siret 1801, 52-53; Dubois 1806, 213; Woodhouse 1815, 53; Hamonière 1820, 212-213).
- A existência de um futuro do conjuntivo em port. (e em esp.) *vs.* a sua ausência em fr. (e em it.) (Siret 1801, 24).
- A diferença estrutural entre a possível realização nula do sujeito sintáctico em port. por oposição ao seu preenchimento lexical obrigatório em fr. (Hamonière 1820, 62).
- A criação românica portuguesa da forma conjugada do infinitivo (Dubois 1806, 211; Nabantino 1869, 58; Souza 1871, 97; P. Hidalgo 1876, 78; Foulché-Delbosc 1894, 140).
- A criação românica portuguesa da mesóclise do pronome pessoal nas formas verbais de futuro e condicional (P. Hidalgo 1876, 69).

Ora ocorre amiúde por meio de um expediente didáctico que é o da afirmação de semelhanças estruturais entre a língua estrangeira (o port.) e a língua materna do público-alvo (o fr., o it., o esp., consoante os casos) com o objectivo de provocar transferências positivas. São afirmações frequentes do tipo:

- «[...] de même qu'en français»
- «[...] comme en français»
- «[...] comme dans les deux langues»
- «[...] de même que dans la langue française»
- «[...] come in italiano»
- «[...] parimenti come in italiano»
- «[...] similmente come in italiano»
- «[...] como en castellano»
- «[...] lo mismo que en castellano».

Tais afirmações são a todo o momento produzidas a propósito de vários conteúdos gramaticais, seja na matéria grafofonética, seja na extensa secção do tratamento das classes de palavras, seja ainda na área de abordagem mais irregular que era a sintaxe:

Comme les règles générales de la Syntaxe sont exactement les mêmes dans les deux Langues Française et Portugaise [...] (Dubois 1806, 175).

Les règles de la syntaxe étant en général les mêmes dans la langue portugaise que dans la langue française [...] (Hamonière 1820, 197).

La collocazione delle parole nel discorso è quasi la stessa in portoghese che in italiano (Giuseppe 1846, 27).

Em conformidade, seguem-se «Règles générales et communes aux deux Langues» (Dubois 1806, 175), em torno dos tradicionais eixos: ordem das palavras, fenómenos de concordância e factos de regime. Sabe-se que nem sempre a matéria sintáctica é considerada como parte canónica da gramática nas descrições de línguas estrangeiras, acompanhando, aliás, a tendência de subvalorização no quadro histórico da gramaticografia de línguas vernáculas. Mas também é sabido que «la ausencia de una parte de sintaxis en las gramáticas no quiere decir que no hay consideraciones de índole sintáctica» (Swiggers 2006, 180), uma vez que, como continua Swiggers, «no hay tratamiento explícito de la sintaxis, pero hay una presencia ‘oblicua’ de la sintaxis». Tal significa uma abordagem sintáctica transversal a toda a gramática e um estudo desdobrado em vários pontos de sincretismo morfossintáctico. Tal significa ainda que as secções de frases, diálogos, cartas e textos diversos traduzidos ou a traduzir – matéria textual comum a todas as obras do género – constituíam estratégias de contextualização sintagmática e, nesse sentido, serão um prolongamento da aprendizagem da matéria sintáctica. Ainda assim, não são poucos os autores do nosso *corpus* que consagram à sintaxe uma parte independente da sua gramática. Vejam-se as gramáticas de: Dubois (1806, 175-298), Sané (1810, 116-179), Hamonière (1820, 194-229), Constâncio (1832, 185-213), Giuseppe (1846, 27-30), Bernardini (1859, 401-481), Nabantino (1869, 146-172), Paulino de Souza (1871, 340-690), Lencastre (1883, 102-116), Foulché-Delbosq (1894, 261-266), Bethencourt (1898, 60-68).

#### 4. Últimas notas

Não se visou neste trabalho a revisão histórica de estratégias, processos, métodos e técnicas de ensino do português como língua estrangeira, de que já existe extensa bibliografia; nem foi tido aqui em conta o campo de investigação da linguística aplicada ao ensino/aprendizagem de línguas estrangeiras. Interessaram, sim, aspectos da teoria linguística subjacente a estas obras, concebidas, não tanto como tratados analíticos e doutrinários, mas como conjunto de normas úteis para estrangeiros que desejam aprender a língua para comunicar. Neste sentido, tais obras constituem um subgénero gramaticográfico da história da gramática dos vernáculos, com uma configuração própria, *sui generis* e singular no quadro da historiografia linguística canónica.

Contribuem para essas especificidades, o propósito geral (note-se a concepção de gramática como instrumento útil para a prática da língua), a conjuntura cultural, histórica e política (diferente da que desencadeou o fenómeno da gramaticalização das línguas vulgares), o quadro geográfico (gramáticas elaboradas fora do país), o público-alvo (rede de uso e recepção mais reduzida que a de gramáticas de línguas maternas), o modelo gramatical (conhecimento pragmático da língua e desenvolvimento de competências comunicativas).

Universidade de Évora

Maria do Céu FONSECA

## Bibliografia

### *Corpus cronológico de gramáticas e manuais de Português como Língua Estrangeira (espaço linguístico românico)*

- 1801 Siret, L[ouis]-P[ierre]. *Grammaire Française et Portugaise, A l'usage des personnes qui veulent apprendre le Portugais, pour le parler, comme pour l'écrire*. Par \_\_\_\_\_. Revue et corrigée par le Cit. Cournand, Paris, Arthus Bertrand, Libraire.  
[2.<sup>a</sup> edição : *Grammaire Portugaise de L.-P. Siret, augmentée d'une phraséologie et de plusieurs morceaux en prose et en vers, extraits de écrivains portugais et français les plus estimés, avec le texte en regard*, par Joseph da Fonseca, Paris, J. P. Aillaud, Monlon et C<sup>ie</sup>., 1854].
- 1806 Dubois, Abbé. *Grammaire Portugaise ou méthode abrégée pour faciliter l'étude de cette langue*, Angers, De L'imprimerie des Frères Mame.
- 1810 Sané, Alexandre Marie. *Nouvelle Grammaire Portugaise, suivie de plusieurs essais de traduction française interlenéaire, et de différents morceaux de prose et de poésie. Extraits de meilleurs classiques portugais*, Paris, Chez Cérioux Jeune, Nicole Libraire, Cussac Imprimeur-Libraire.
- 1815 Woodhouse, Richard. *A Grammar or the Spanish, Portuguese, and Italian Languages, intended to facilitate the acquiring of these sister tongues, by exhibiting in a synoptical form the agreements and differences in their grammatical construction*, London, Printed for Black and Co.
- 1820 Hamonière, G. *Grammaire Portugaise, divisée en quatre parties*, Paris, Bobée et Hingray [2.<sup>a</sup> edição, 1829].
- 1831 Bachi, Pietro. *A Comparative View of the Spanish and Portuguese Languages, or an easy method of learning the Portuguese tongue for those who are already acquainted with the Spanish*, Cambridge, Hilliard and Brown.
- 1832 Constâncio, F[rancisco] S[olano]. *Nouvelle Grammaire Portugaise, à l'usage des français, divisée en six parties*, Paris/Rio de Janeiro, Chez J.-P. Aillaud, Libraire/Chez Souza, Laemmert et C<sup>ie</sup>.
- 1846 G[iuseppe], Paolo di G[esu] M[aria]. *Ristretto di Grammatica Portoghese ad uso dei Missionarj di Propaganda. Scritto dal \_\_\_\_\_. Dei minori osservanti di Portogallo. Con*

- aggiunta di parole, di dialoghi, d'un piccolo dizionario, e di alcune lettere del Padre Vieira*, Roma, S. C. de Propaganda Fide.
- 1859 Bernardini, Antonio. *Grammatica della Lingua Portoghese ad use degl'Italiani, sulle tracce della Grammatica Filosofica della Lingua Portoghese dell'illustre signor Jeronimo Soares Barbosa*, Milano, Tipografia Borroni.
- 1869 Nabantino, D. Vittore Felicissimo Francesco. *Gramatica Portoghese ad uso degl'Italiani per apprendere la lingua portoghese per mezzo dell'a Italiana*, Parigi, V<sup>a</sup>. J.-P. Aillaud, Guillard e C<sup>a</sup>.
- 1871 Souza, Paulino de. *Grammaire Portugaise Raisonnée et Simplifiée*, Paris, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs.
- 1876 P[aula] Hidalgo, D. Francisco. *Primer [y segundo] Curso de Portugués*. Arreglado por \_\_\_\_\_, Madrid, Carlos Bailly-Bailliere.
- 1883 Lencastre, F. [Salles] de. *Nouvelle méthode pratique et facile pour apprendre la langue portugaise composée d'après les principes de F. Ahn*, Leipzig, F. A. Brockhaus.
- 1894 Foulché-Delbosc, R[aymond]. *Abrégé de grammaire portugaise*, Paris, Librairie Guillard, Aillaud & C<sup>ie</sup>.
- 1898 Bethencourt, Carlos de Vasconcellos. *Grammaire Portugaise Pratique*, Paris, Boyveau & Chevillet, Librairie Étrangère.

### Estudos

- Auroux, Sylvain, 1992. *Histoire des idées linguistiques*, Liège, Mardaga, Tome 2.
- Caravolas, Jean A, 2000. *Histoire de la didactique des langues au siècle des Lumières: précis et anthologie thématique*, Montréal/Tübingen, Presses de l'Université de Montréal, Narr.
- Cooper-Richet, Diana, 2009. «Paris, capital editorial do mundo lusófono na primeira metade do século XIX?», *Varia Historia* 25/42, 539-555.
- Gómez Asencio, José J. (dir.), 2006. *El Castellano y su Codificación Gramatical. De 1942 (A. de Nebrija) a 1611 (John Sanford)*, Burgos, Fundación Instituto Castellano y Leonés de la Lengua, Colección Beltenebros, vol. 1.
- Gómez Asencio, José J. (dir.), 2006. *El Castellano y su Condición Gramatical. De 1614 (B. Jiménez Patón) a 1697 (F. Sobrino)*, Burgos, Fundación Instituto Castellano y Leonés de la Lengua, Colección Beltenebros, vol. 2.
- Marcos Sánchez, Mercedes, 2006. «Orientaciones en la enseñanza de español como lengua extranjera en la Europa del Siglo XVI», in: Gómez Asencio, José J. (dir.), *El Castellano y su Codificación Gramatical. De 1492 (A. de Nebrija) a 1611 (John Sanford)*, Burgos, Fundación Instituto Castellano y Leonés de la Lengua, Colección Beltenebros, vol. 1, 481-506.
- Moura, José Vicente Gomes de, 1821. *Taboas de declinação e conjugação para aprender as linguas Hespanhola, Italiana e Franceza, comparando-as com a Portuguesa*, Coimbra, Imprensa da Universidade.
- Ponce de León Romeo, Rogelio, 2007. «Materiales para la enseñanza del español en Portugal y para la enseñanza del portugués en España: gramáticas, manuales, guías de conversación (1850-1950)», in: Magalhães, Gabriel (ed.), *Actas do congresso Relipes III*, Salamanca, CELYA, 59-86.
- Sánchez Escribano, Francisco Javier, 2006. «Portuguese in England in the sixteenth and seventeenth centuries», *Sederi* 16, 109-132.
- Sánchez Pérez, Aquilino, 1992. *Historia de la enseñanza del español como lengua extranjera*, Madrid, SGEL.

- Smith, Robert C., 1945. «Father Peter Babad and his Portuguese Grammar», *Hispania* 28/3, 330-363.
- Swiggers, Pierre, 2006. «El foco ‘belga’: Las gramáticas españolas de Lovaina (1555, 1559)», in: Gómez Asencio, José J. (dir.), *El Castellano y su Codificación Gramatical. De 1492 (A. de Nebrija) a 1611 (John Sanford)*, Burgos, Fundación Instituto Castellano y Leonés de la Lengua, Colección Beltenebros, vol. 1, 161-213.

# Rasmus Rask e il vocalismo tonico nelle lingue romanze

## 1. Introduzione

Il linguista danese Rasmus Rask (1787-1832) è tradizionalmente considerato uno dei tre iniziatori della linguistica storica e comparativa, essendo Franz Bopp e Jacob Grimm gli altri due (Morpurgo Davies 1996, 181), ma il danese ha un posto più trascurato nella storia della linguistica romanza.

Già nel 1811 Rask formulò un progetto di elaborare grammatiche delle lingue diverse secondo un modello unico. Come parte di questo progetto Rask pubblicò due libri su lingue romanze, spagnolo (1824) e italiano (1827). Qui presento quello italiano. Il pieno titolo è ‘Morfologia italiana compilata secondo lo stesso modello della grammatica spagnola’ (*Italiensk Formlære udarbejdet efter samme Plan som den spanske Sproglære*, 1827). È una grammatica molto discorsiva che ha anche degli scopi didattici espliciti. Nell’opera Rask fa spesso riferimento al latino e alle altre lingue romanze. Presuppone che il suo lettore conosca già il latino. Così i riferimenti al latino hanno un significato sia scientifico sia didattico.

Uno dei primi, se non il primo, ad aggiudicare a Rask un ruolo nella linguistica romanza, è stato il linguista danese Otto Jespersen:

I capitoli sul rapporto con latino con le più importanti leggi fonetiche dimostrano uno sguardo più chiaro per queste transizioni che probabilmente nessun altro aveva prima dell’inizio della pubblicazione della *Grammatik der romanischen Sprache* (1836) di Diez, poco dopo la morte di Rask (Jespersen 1918, 63)<sup>1</sup>.

Dopo un articolo di Carlos Clavería (1946) sulla grammatica spagnola raskiana, questa ha destato un nuovo interesse nell’ispanistica, e in seguito è stata tradotta in spagnolo da Josefa Dorta (Rask 2001 [1824])<sup>2</sup>. Il romanista norvegese Leif Sletsjøe (1957) ha dato una valutazione generale di Rasmus Rask come romanista, innanzitutto poggiata sulla grammatica spagnola (Rask 1824).

In questo articolo metto a fuoco la trattazione di Rask del sistema vocalico tonico. La mia analisi è soprattutto basata su tre pagine della *Morfologia italiana* che non sono state trattate dagli studiosi soprannominati. Esaminerò questa tesi: *riguardo*

---

<sup>1</sup> Tradotto dal danese dall’autore.

<sup>2</sup> Per Rask nell’ispanistica si veda anche Madsen (2012).

*allo sviluppo del vocalismo Rask è un precursore trascurato della linguistica romanza scientifica.*

Nella seconda sezione sarà presentato un luogo comune della linguistica romanza moderna, cioè gli schemi dello sviluppo vocalico dal latino al “romanzo comune”. Nella terza sezione Rask sarà inquadrato cronologicamente nella storia della linguistica romanza. Nella quarta sezione presenterò alcuni punti delle teorie linguistiche raskiane. Nella quinta sezione saranno analizzate in dettaglio alcune pagine di Rask sul vocalismo: prima esaminerò in che misura si potrebbe dire che Rask descriva le corrispondenze tra latino classico e il sistema “romanzo comune”, poi includerò nell’analisi la trattazione raskiana del dittongamento toscano ed esaminerò sistematicamente i suoi esempi. Nella conclusione valuterò il contributo di Rask e discuterò il suo ruolo nella storia della linguistica romanza.

## 2. Lo schema del sistema delle vocali toniche, dal latino al “romanzo comune”

Nei libri odierni sulla linguistica romanza c’è un luogo comune, ossia gli schemi che dimostrano come la caratteristica della quantità delle vocali nel latino si trasforma in timbro, apertura, nelle lingue romanze. Lo schema ‘centrale’ presenta la transizione dal latino classico al sistema “romanzo comune” per il vocalismo tonico del latino volgare (per esempio Vårvaro 2001, 127-128)<sup>3</sup>. Nei libri sull’italiano un altro schema presenta la transizione dal latino volgare al vocalismo tonico italiano, o direttamente dal latino classico all’italiano (per esempio Patota 2002, 47).

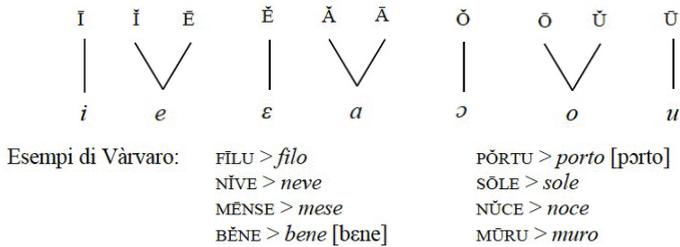


Fig. 1: Vocalismo tonico “romanzo comune”, le corrispondenze con il sistema latino (Vårvaro 2001, 128).

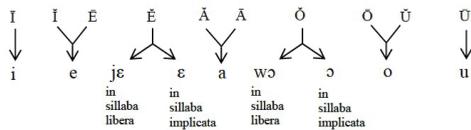


Fig. 2: Vocalismo tonico italiano, le corrispondenze con il sistema latino (Patota 2002, 47).

<sup>3</sup> Si veda anche Tagliavini (1969, 237 ff.).

Meyer-Lübke presenta un ‘abbozzo’ della Fig. 1 nella *Grammatik der Romanischen Sprache* (Meyer-Lübke 1890a, I, 52), mentre nella *Italienische Grammatik* dello stesso anno presenta due schemi propri: a) latino classico – latino volgare (come Fig. 1), b) latino volgare – italiano (Meyer-Lübke 1890b, 11-12). Non presenta uno schema ‘diretto’ come fig. 2. Io ho scelto questa versione perché illustra meglio la descrizione raskiana. Gli schemi del linguista svizzero sembrano essere diventati modelli per tutti gli schemi seguenti.

### 3. La fondazione della linguistica romanza scientifica. Inquadramento cronologico di Rask: tra Raynouard e Diez.

Nelle esposizioni della storia della linguistica romanza Friedrich Diez è riconosciuto il ‘vero’ fondatore, in particolare per la sua grammatica (Diez 1836-44); e François Raynouard l’ultimo precursore importante, in particolare per le sue opere pubblicate circa vent’anni prima (Raynouard 1816-21)<sup>4</sup>. In genere poco spazio è stato lasciato agli scrittori che hanno contribuito alla linguistica romanza scientifica nell’intervallo 1821-1836 (si veda però nota 9).

La *Morfologia italiana* (1827) di Rask s’inserisce cronologicamente fra Raynouard e Diez. Raynouard ha dato dei contributi importanti alla linguistica romanza, ma non tanto per le corrispondenze di lettere e suoni fra il latino e le lingue romanze<sup>5</sup>. Nelle esposizioni della storia della linguistica romanza non si trovano facilmente linguisti ante-Diez che abbiano descritto bene lo sviluppo del sistema vocalico tonico.

Addirittura Diez non include esplicitamente il collegamento tra quantità delle lettere latine *e, o* e l’apertura delle lettere italiane *e, o* nella prima versione della sua grammatica. Diez (1836, 93 f.) accenna l’ipotesi che già i romani avessero due pronuncie (chiusa/aperta) di *e* e *o*. Diez però prende le distanze dall’idea di Trissino<sup>6</sup> di introdurre lettere greche per segnare la pronuncia in italiano e Diez stesso non segna se *e/o* siano chiuse o aperte<sup>7</sup>. Tutto ciò riflette che Diez (nella prima versione) non è molto chiaro sul collegamento tra quantità delle lettere latine *e/o* e l’apertura delle lettere italiane *e/o*. Solo più tardi Diez integra nella sua analisi la distinzione tra *e/o* chiuse e aperte<sup>8</sup>.

<sup>4</sup> Si veda per esempio Tagliavini (1969, 9 ff.), Vårvaro (1968), Wunderli (2001, 121-122). In alcune esposizioni sono chiamati ‘fondatori’ sia Raynouard che Diez, per esempio in Camproux (1974, 23).

<sup>5</sup> Per esempio Lüdtkke (2001, 27).

<sup>6</sup> Giovan Giorgio Trissino (1524) propose l’introduzione di alcune lettere greche per descrivere diversi suoni nell’italiano, tra cui  $\epsilon$  per *e* aperta e  $\omega$  per *o* aperta (Trissino 1524, §§ 4-6). Nel 1529 fece alcune correzioni e il suo sistema riguardante *e/o* diventò:  $\epsilon$  per *e* chiusa,  $\varepsilon$  per *e* aperta,  $\omega$  per *o* chiusa,  $o$  per *o* aperta in questa seconda versione (Trissino 1529, §§ 2-3).

<sup>7</sup> Si veda per esempio la colonna dell’italiano nello schema in Diez (1836, 172).

<sup>8</sup> Si veda per esempio Diez (1882, 271 ff.).

Karl Ludwig Fernow (1804), precursore e fonte di Rask, ha una grande conoscenza della lingua parlata in Italia, sia dell'italiano 'comune' sia dei dialetti, e come Diez fa un'esposizione strutturata e dettagliata. Fernow introduce nella sua descrizione sia il timbro delle lettere italiane che la quantità delle lettere latine, ma non fa un collegamento tra i due fenomeni. Lorenz Diefenbach (1831)<sup>9</sup> distingue tra *elo* chiuse e aperte, ma non include nella sua analisi la quantità delle vocali latine.

## 4. Rasmus Rask

### 4.1. Terminologia e Rask

Per alcuni concetti raskiani ci sono più possibilità d'interpretazione e traduzione. Come altri linguisti del suo tempo, Rask spesso scrive *Bogstav* (lettera) e non *Lyd* (suono)<sup>10</sup>. Rask scrive anche *Overgange* che potrebbe essere interpretato/tradotto come 'corrispondenze' o 'transizioni'. Quando nel testo farò riferimento a un concetto raskiano, metto fra parentesi la parola danese.

In alcune occasioni Rask esibisce un metodo moderno, ma senza denominarlo. Per esempio fa delle liste di parole (con traduzione in danese) dove l'unica differenza è la pronuncia dell'*e* o dell'*o*, ciò che si chiamerebbe "coppia minima" in un concetto moderno. In questo caso metterò fra virgolette (" ") il concetto moderno, ma preciserò che non c'è un equivalente in Rask.

### 4.2. Vita e opera di Rask

Rask nasce nel 1787. Nella scuola, oltre al danese, studia latino, greco, francese e tedesco. Per di più studia anche anglosassone, gotico, groenlandese e altre lingue. Nel 1807 comincia all'università di Copenaghen. Da quest'anno cominciano ad apparire nelle note e lettere di Rask l'italiano, il portoghese, e, un po' più tardi, lo spagnolo. Nel 1812 menziona tanti progetti su lingue diverse e scrive che aveva quasi finito una grammatica portoghese e cominciato un'italiana (Rönning 1887, 26).

Già nel 1811 pubblica una grammatica dell'islandese antico che diventa il modello per le sue grammatiche successive. Nel 1818 esce il suo capolavoro 'Ricerca sull'origine della lingua nordica antica o islandese' (Rask [1818] 1932), dove in una prospettiva comparativa descrive l'islandese, il greco, il latino, le lingue slave e tante altre, ha però solo pochi accenni alle lingue romanze. Dopo un lungo viaggio nella Russia e nell'India torna a Copenaghen nel 1823, e l'anno dopo, a sorpresa di tutti, pubblica una grammatica spagnola. Poi nel 1827 appare la breve *Morfologia italiana*. Per quanto riguarda

<sup>9</sup> Swiggers (2001, 101) introduce l'opera diefenbachiana per supplire la prospettiva storiografica canonica di Diez come fondatore della linguistica romanza scientifica.

<sup>10</sup> Per una discussione sul rapporto tra 'lettera' e 'suono' in Rask, si veda Hjelmlev (1957) e Gregersen (1987).

l'italiano, i suoi appunti di questo periodo trattano in particolare problemi fonetici. È molto saliente come fa delle liste di “coppie minime”<sup>11</sup> (p.es. *pèsca/pèsca*).

Rask non è mai stato in Italia, e probabilmente ha avuto poco conoscenza diretta dell'italiano parlato. Nel preambolo della *Morfologia italiana* menziona il piacere di poter leggere la letteratura italiana, mentre non nomina la capacità di parlare la lingua. La sua conoscenza dell'italiano sembra in gran parte basata su parecchie grammatiche che sono nominate nel preambolo (si veda sotto, sezione 5). Fa anche dei riferimenti alle *Novelle morali* di Francesco Soave, un libro che era al suo possesso al tempo della morte insieme a opere di Carlo Goldoni, Ugo Foscolo e Melchiorre Cesarotti (*Catalogus Librorum quos reliquit Erasmus Rask* (1833, 50-51).

Dopo la morte di Rask (1832) il fratello pubblicò alcuni testi raskiani, tra cui due abbozzi per una grammatica greca e una latina. In quella latina Rask spiega che le vocali latine avevano una ‘doppia pronuncia’ (*dobbelt Udtale*), lunga/breve, e in genere anche un ‘doppio suono’ (*dobbelt Lyd*), chiusa/aperta, e fa collegamento al greco (Rask 1834-38 II, 164): *e breve/aperta* corrisponde a ε greca; *e lunga/chiusa* a η greca; *o breve/aperta* a o greca; *o lunga/chiusa* a ω greca. Nella grammatica greca sono espresse le stesse idee. Qui Rask riporta una lunga argomentazione e si esprime polemicamente contro ‘alcuni tedeschi’ che avrebbero proposto la pronuncia æ (cioè aperta) per η (Rask 1834-38 II, 4 ff.). Mentre Rask al riguardo delle vocali latine va d'accordo con molti studiosi moderni, le sue idee sulle vocali greche sono più problematiche.

Rask ha un concetto particolare di ‘cambiamento linguistico’<sup>12</sup>: una lingua non cambia gradualmente, ma muore, scompaia<sup>13</sup>. Dopo c'è un periodo di ‘fermento’ (*Gæringstid*), che potrebbe durare tre-quattro secoli, e poi si manifesterà una nuova lingua – che normalmente avrà una struttura più analitica di quella precedente, per esempio anglosassone confrontata a inglese. Con questo approccio è logico per Rask di dare priorità a descrizioni di interi sistemi linguistici (cioè le sue grammatiche) e comparazioni tra di loro, mentre gli interessano meno le descrizioni minute dello sviluppo storico delle lingue, come quelle di Jacob Grimm<sup>14</sup>. In un breve passaggio della sua opera principale ([1818] 1932, 177) Rask tratta il rapporto tra il latino e le lingue romanze. Per Rask queste sorgono molto tempo dopo la caduta dell'impero Romano e dopo che la confusione causata dai popoli gotici si è depositata, in modo tale che la vecchia sostanza completamente domina e soltanto si organizza in una nuova forma. La ‘confusione’ (*Forvirring*) in questo passaggio corrisponde al periodo di ‘fermento’.

<sup>11</sup> Detto con un concetto moderno, non raskiano. Si veda 4.1.

<sup>12</sup> Il concetto è da Percival, non da Rask.

<sup>13</sup> In un articolo inglese Rask scrive «dissolution of the ancient languages» e «organization of the modern ones» (Rask, 1834-38, II, 449-50).

<sup>14</sup> Rask (1834-38, II, 448-450), Percival (1974).

Questa interpretazione va bene d'accordo con il fatto che Rask (1824 e 1827) descrive transizioni allo spagnolo/italiano dal latino *classico*, non dal latino *volgare*<sup>15</sup>.

## 5. Morfologia italiana

Il volume contiene un preambolo (pp. I-VIII), il capitolo 'L'alfabeto'<sup>16</sup> (pp. 1-12) e il capitolo principale 'Morfologia' (pp. 12-74)<sup>17</sup>. Nel preambolo Rask spiega come lo studio dell'italiano possa rendere utile la conoscenza del latino. Elenca le sue fonti principali, fra cui Fernow (1804)<sup>18</sup> e Valentini (1824) sono le più importanti. Menziona che nel proprio libro ci sono dei segni [ ] *e/o aperte* rispettivamente [ ] *per le e/o chiuse*. Dice che segue Valentini per i piazzamenti dei segni, ma che ha scelto altri segni<sup>19</sup>.

Il capitolo 'L'alfabeto' è diviso in due sezioni: 'Pronuncia' e 'Transizioni' (*Overgange*) dal latino'. Nella seconda Rask raccoglie tante osservazioni, per esempio: *e > iè*, *o > uò* ("dittongamento toscano"), *au > ò*, *ae > è*, *oe > é* ("monottongamento romanzo"), *ct, pt > tt* ("geminazione tipica del toscano")<sup>20</sup>. Rask descrive inoltre bene che si trovano le corrispondenze *c > g* e *t > d* qualche volta sì, qualche volta no. Ci sono anche alcune descrizioni più problematiche. Rask scrive per esempio che *p > b*, ma dà l'esempio (*habere*) *> avere* dove invece *b > v* (*p > b* difatti si trova difficilmente). Come già menzionato nell'introduzione, il contenuto interessante della sezione sulle transizioni/corrispondenze (e quello equivalente della grammatica spagnola) è stato notato da Otto Jespersen.

### 5.1. Vocalismo: dal latino classico al sistema "romanzo comune" in Rask

Per quanto riguarda lo sviluppo fonetico, però, sono ugualmente importanti le prime pagine della sezione 'Pronuncia', sulla pronuncia delle vocali. In queste pagine, scritte da un punto di vista didattico, Rask in realtà descrive gran parte del sistema "romanzo comune" delle corrispondenze tra latino classico e volgare per quanto riguarda il vocalismo tonico. Rask lo fa indirettamente. Seguendo lo scopo didattico spiega il suono italiano sulla base delle conoscenze del latino presupposte dal lettore. Riporto gli esempi delle lettere *e* e *o* in italiano<sup>21</sup>:

<sup>15</sup> Come ha dimostrato Sletsjøe (1957, 45) *latino volgare* non sembra essere un concetto sconosciuto a Rask, visto la lettura menzionata nella sua grammatica spagnola.

<sup>16</sup> La rubrica in danese è *Bogstavlaere*. Più letteralmente significa 'Dottrina delle lettere'.

<sup>17</sup> Rask lo chiama *Morfologia* perché qui non tratta la sintassi, diversamente dalla più lunga *Grammatica* spagnola.

<sup>18</sup> L'edizione in possesso di Rask è di 1815 (*Catalogus Librorum quos reliquit Erasmus Rask* 1833, 50).

<sup>19</sup> Valentini usa ^ e ` per *aperta* rispettivamente *chiusa*.

<sup>20</sup> Gli accenti sono di Rask, la terminologia fra parentesi e il segno > sono messi dall'autore.

<sup>21</sup> Il testo è stato tradotto dal danese dall'autore. Rask in genere aggiunge una traduzione danese delle parole italiane che usa come esempi. Nella mia traduzione ho ommesso le traduzioni raskiane. In casi di dubbio ho messo una spiegazione fra parentesi, con 'n.d.a'. å è una lettera danese che viene pronunciata come o.

2. *E* è 1) *aperta*, come *æ*; p.es. *bèllo*; *vènti* (meteo, n.d.a.); 2) *chiusa*, come *e*; p.es. *strétto*, *vénti* (20, n.d.a.). Quello succede soprattutto quando viene da *ae*, o *e* (*e* breve); p.es. *Farisèi*; *Mattèo*; *mèle* (= *miele*, n.d.a.) (μῆλι); *zèfiro* (ζέφυρος); *bène* (bēne): questo quando viene da *oe*, *i* o *η* (*e* lunga); p.es. *céna* (coena); *péna* (poena, ποινη); *vétro* (vitrum); *vérgine* (virgo); *mèle* (μῆλα); e in sillabe finali toniche che, al contrario all'uso francese, viene marcato con (´); p.es. *mercè*; *potè*; *é* però aperta in *é*, ma chiuso in *e*, come in francese: *est*, *et*. È considerata anche chiusa in tutte le sillabe atone; p.es. la prima in *égualé*; *méstizia*; *écclissi*; *éffigie*; e nelle ultime due sillabe in *règgere*, *crèdere* ecc.

3. *O* è 1) *aperta*, come *â*; p.es. *vólto* (girato); *tòrre* (togliere), 2) *chiusa* come *o*; p.es. *vólto* (faccia); *vóto*. Quello succede quando viene da *au* o *o* (*o* breve), p.es. *òro* (aurum); *còrda* (χορδή); *ròsa* (rōsa); e in sillabe finali toniche, dove viene segnato con (´); p.es. *amò*, *darò*. Questo succede quando viene da *u* o *ω* (*o* lungo), p.es. *tòrre* (turris); ora (ωρα); *rodò* (rōdo); e così anche in sillabe atone; p.es. *pótutò*; *crédono* (crēdunt) (Rask 1827, 1-2, §§ 2-3)<sup>22</sup>.

Come si vede alla fine di ambedue i paragrafi, Rask distingue giustamente lo sviluppo in sillabe toniche e atone. Si vede anche che Rask combina in modo rilevante la quantità latina con grado di apertura in italiano e che preferisce “coppie minime” quando possibile (*vènto/vénto*, *vólto/vólto*, *tòrre/tórre*). Maiuscoletto è sempre una scelta dell'autore, non di Rask.

Spiegazione raskiana	A: è	B: é	C: ò	D: ó
0. Introduzione con “coppie minime”	vènti	vénti	vólto	vólto
1. Monottongamento	è < AE	é < OE	ò < AU	
2. Cambio vocalico		é < I		ó < U
3. Quantità della vocale in latino	è < ĕ	é < ē	ò < ō	ó < ō
4. Sillaba atona	no	sì	no	sì

Fig. 3: Le regole di Rask per la pronuncia delle lettere *e* e *o*.

Lo schema, basato sul testo raskiano citato sopra, dimostra la sistematicità di Rask. È importante ricordarsi che Rask in questo primo capitolo parte dalla pronuncia delle lettere in italiano. Secondo Rask la pronuncia *é* possa essere spiegata da B1, B2, B3 o B4. Non dice che *i* latina necessariamente porti a *é*.

<sup>22</sup> Il sistema di Rask (ε > è, η > é, ο > ò, ω > ó) ha una certa analogia con la seconda proposta ortografica di Trissino (1529), si veda nota 6. Rask però usa le lettere greche per la pronuncia latina, Trissino per quella italiana.

Si può però implicitamente trovare una descrizione raskiana della transizione dal latino all'italiano per quanto riguarda il sistema vocalico tonico. Partendo dalla riga numero 4 si capisce che le righe numero 1-3 riguardano soltanto le sillabe toniche. In queste tre righe sono descritti i punti principali delle corrispondenze tra latino classico e volgare per quanto riguarda *e* e *o* nel sistema “romanzo comune”. Gli manca solo precisare che *i* e *u* (riga 2) devono essere brevi per avere questi esiti. La sistematicità è accentuata dalle sue ‘introduzioni’ con “coppie minime”.

Per *i* e *u* italiane Rask parte dalla pronuncia vocalica, per esempio *mío* e *tùtto* (per Rask la pronuncia vocalica di queste lettere è «come la nostra», cioè danese) e poi focalizza sulla pronuncia semivocalica, p.es. *piuma* < *PLUMA*, *sièdo* < *SĚDEO*, *cuòre* < *COR*. Non descrive la lettera *a*, probabilmente perché non vede nessun problema specifico al riguardo della pronuncia.

### 5.2. Conclusione parziale su Rask e la transizione latino classico – “romanzo comune”

Per *i* e *u* latine Rask non distingue esplicitamente tra lunghe/brevi. Nondimeno si può dire che Rask nei passaggi citati/riferiti in breve spazio in realtà dà un quadro sistematico e ben elaborato dello sviluppo vocalico tonico dal latino classico al *volgare*. In particolare Rask si distingue (da Diez 1836 ed altri, si veda sezione 3) per il suo collegamento tra quantità delle lettere latine classiche *e/o* e l'apertura delle lettere *e/o* in italiano, una lingua del sistema “romanzo comune”. È comunque da ricordarsi che Rask non parla di ‘latino volgare’ o di “romanzo comune”, sta descrivendo l'italiano.

### 5.3. Dittongamento toscano e analisi degli esempi in Rask

Adesso segue un'analisi della trattazione raskiana del “dittongamento toscano” e poi una valutazione dei suoi esempi nella parte già citata su *e* e *o*. Nella sezione ‘Transizioni dal latino’ tra altro ha queste righe (Rask 1827, 10):

*e* – *iè*: *piède*; *fièro*; *sièpe*; *il viène*.

*o* – *uò*: *fuòco*; *muòvère*.

Rask presenta dunque il “dittongamento toscano” (senza usare questa denominazione). Non discute però quando l'esito sia dittongamento o quando sia *ò/è* senza dittongamento. Gli manca anche la distinzione tra sillaba aperta e chiusa/implicita. Tuttavia, Rask è consapevole del collegamento tra i dittonghi e il timbro *aperto*. Lo si vede dai suoi segni d'accento e dal fatto che nelle sue annotazioni al proprio esemplare del libro ha aggiunto una spiegazione per *è*, cioè che si usa la pronuncia *è* se fa parte del dittongo *iè*.

Nello schema seguente (Fig. 4) ho lasciato fuori l'ultima riga della Fig. 3. Riporto invece tutti gli esempi di Rask nelle caselle rilevanti. Le parole scritte in corsivo sono di Rask, le parole fra parentesi sono inserite dall'autore. Gli esempi sono ‘numerati’ con lettere minuscole.

Spiegazione raskiana	A: è	B: é	C: ò	D: ó
0. Introduzione con “coppie minime”	a: <i>bèllo</i> < (BĒLLUM) b: <i>vènti</i> < (VĒNTĪ)	h: <i>strétto</i> < (STRĪCTUS) i: <i>vénti</i> < (VINTI, (VIGĪNTI)	p: <i>vòlto</i> < (VOLŪTUS) q: <i>tòrre</i> (togliere) < (TŌLLERE)	u: <i>vólto</i> < (VŪLTUM) v: <i>vóto</i> < (VŌTUM)
1. Monottongamento	è < AE c: <i>Farisèi</i> < (PHARISAEUM) d: <i>Mattèo</i> < (MATTHAEUM)	é < OE k: <i>céna</i> < COENA l: <i>péna</i> < POENA, ποινη	ò < AU r: <i>òro</i> < AURUM	
2. Cambio vocalico		é < I m: <i>vétro</i> < VITRUM n: <i>vérgine</i> < VIRGO		ó < U x: <i>tórre</i> < TURRIS
3. Quantità della vocale in latino	è < ē e: <i>mèle</i> < (MĒL), μέλι f: <i>zèfiro</i> < (ZĒPHYRUM) ζεφυρος g: <i>bène</i> < BĒNE	é < ē o: <i>mèle</i> < (...) μηλα	ò < ō s: <i>còrda</i> < (CHŌRDAM), χορδη t: <i>ròsa</i> < RŌSA	ó < ō y: <i>óra</i> < (HŌRA), ὥρα z: <i>ródo</i> < RŌDO

Fig. 4: Le regole di Rask per la pronuncia delle lettere *e* e *o*, con i suoi esempi.

La maggior parte degli esempi è ben accettabile anche da un punto di vista moderno, per esempio a), b), h), i), k), l), m), n), p), r), u), v), x), z).

In q) Rask sceglie una forma abbreviata, cioè *tòrre* invece di *togliere*. Questa scelta fa meno diretta la corrispondenza con il latino, ma serve invece per Rask a creare una “coppia minima” con *tórre*.

In alcuni esempi Rask porta una fonte greca senza nominare la forma latina. In f), s), y) questa scelta non crea tanti problemi, perché la forma latina è direttamente legata a quella greca. È più complesso per quanto riguarda gli esempi e) e o). Qui Rask riesce a formare una specie di “coppia minima doppia”, cioè sia in italiano sia in greco. Per fare questo ha però dovuto adattare un po’ la realtà. In primo luogo sceglie la forma *mèle* invece di *mièle* (che riflette il dittongamento in sillaba aperta). È da notare però che la forma *mèle* era molto comune nella lingua scritta al tempo di Rask.

In secondo luogo Rask evita di discutere come *mèle* sia legata al latino MALUM. In quest'ultimo caso però, Rask forse è più vicino all'approccio moderno. Vårvaro scrive per esempio: «Mentre la parola latina ha vocalismo dorico, l'it. *melo* presuppone un lat. \*MELUM, con vocalismo ionico» (Vårvaro 2001, 211, n. 22).

Negli esempi delle caselle A3 e C3 è evidente la negligenza della differenza tra sillaba aperta e chiusa per quanto riguarda il dittongamento toscano. L'unica parola esemplare, cioè con una sillaba chiusa, è *còrda*. Gli esempi *zèfiro*, *bène* e *ròsa* sono giusti in sé, ma non seguono la regola: 'sillaba chiusa'. *Ròsa* non la segue perché è arrivata in italiano come parola dotta. Qui c'è un altro limite del lavoro di Rask, visto da oggi e nei confronti di Diez, Rask non distingue tra le parole comuni e i prestiti dotti<sup>23</sup>.

#### 5.4. Conclusione parziale su Rask e la transizione latino classico – italiano

L'insieme delle corrispondenze presentate in sezione 'Pronuncia' e le descrizioni del dittongamento toscano e del monottongamento romanzo (sezione 'Transizioni') rappresentano i tratti principali del mutamento dal latino classico al (tosco)italiano rispetto al sistema vocalico tonico. Per *i* e *u* latine Rask non distingue esplicitamente tra lunghe e brevi, non dà una spiegazione sillabica ai differenti esiti *è/iè*, *ò/uò* in tosco-italiano e alcuni i suoi esempi sono anche discutibili. Nondimeno Rask in breve spazio dà un quadro sistematico e ben elaborato dello sviluppo vocalico tonico dal latino (classico) al (tosco)italiano.

## 6. Conclusione

Malgrado alcune debolezze della sua analisi, Rask merita un ruolo come precursore importante della linguistica romanza per quanto riguarda la descrizione della transizione dal latino classico al sistema "romanzo comune" del vocalismo tonico. In particolare è difficile trovare tra i suoi contemporanei qualcuno che combini così sinteticamente la quantità delle vocali latine e il timbro delle vocali in un "romanzo comune", come lo fa Rask con l'esempio dell'italiano. Su questo punto il danese presenta addirittura alcuni aspetti moderni che non sono inclusi neppure nella prima versione dieziana.

Università di Copenaghen

Viggo Bank JENSEN

<sup>23</sup> Sletsjøe (1957, 45-46) ha notato lo stesso per la grammatica spagnola raskiana. Diez fa questa distinzione, però non riesce ad adoperarla «con costante chiarezza» (Vårvaro 1968, 65).

## Bibliografia

- Camproux, Charles, 1974. *Les langues romanes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Castelvecchi, Alberto (ed.), 1986. *Giovan Giorgio Trissino. Scritti linguistici*, Roma, Salerno Editrice.
- Catalogus Librorum quos reliquit Erasmus Rask*, 1833. Havnæ.
- Clavería, Carlos 1946. «La Gramática española de Rasmus Rask», *Revista de filología española* 30,1-22.
- Diefenbach, Lorenz, 1831. *Ueber die jetzigen romanischen Schriftsprachen*, Leipzig, J. Ricker.
- Diez, Friedrich, 1836-44. *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn, Weber, 3 vol.
- Diez, Friedrich, 1882<sup>5</sup>. *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn, Weber.
- Fernow, Karl Ludwig, 1804. *Italienische Sprachlehre für Deutsche*, Tübingen, J. G. Cotta.
- Gregersen, Frans, 1987. «The Conspiracy against Letters», *Culture and History* 2, 80-95.
- Hjelmslev, Louis, [1957] 1973. «Introduction à la discussion générale des problèmes relatifs à la phonologie des langues mortes, en l'espèce du grec et du latin», in: Hjelmslev, Louis, *Essais linguistiques II*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague 14, 267-278.
- Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian (ed.), 2001. *LRL* 1,1, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- Jespersen, Otto, 1918. *Rasmus Rask*, København, Gyldendal.
- Lüdtke, Jens, 2001. «Diachrone romanische Sprachwissenschaft und Sprachgeschichtsschreibung», in: *LRL* 1/1, 1-36.
- Madsen, John Kuhlmann, 2012. «El lugar de la sintaxis en las primeras gramáticas españolas para daneses», in: *Cum corde et in nova grammatica: estudios ofrecidos a Guillermo Rojo*. Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela, 517-528.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1890a. *Grammatik der Romanischen Sprachen*, Leipzig, Fues's Verlag (R. Reisland).
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1890b. *Italienische Grammatik*, Leipzig, Verlag von O. R. Reisland.
- Morpurgo Davies, Anna, 1996. *La linguistica dell'Ottocento*, Bologna, Il Mulino.
- Patota, Giuseppe, 2002. *Lineamenti di grammatica storica dell'italiano*, Bologna, Il Mulino.
- Percival, Keith, 1974. «Rask's View of Linguistic Development and Phonetic Correspondences», in: Dell Hymes (ed.), *Studies in the History of Linguistics*, London, Indiana University Press, 307-314.
- Rask, Rasmus, 1932 [1818]. «Undersøgelse om det gamle Nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse. Et af det Kongelige Danske Videnskabers-Selskab kronet Prisskrift», in: Louis Hjelmslev (ed.), *Udvalgte Afhandlinger I*, København, Levin og Munksgaards Forlag, 1-328.
- Rask, Rasmus, 1824. *Spansk Sproglære efter en ny Plan udarbejdet af Prof. R. Rask*, København, Beekens Forlag.
- Rask, Rasmus, 2001 [1824]. *Gramática Española según un nuevo Plan* (ed. Dorta, Josefa). Madrid Arco/Libros.
- Rask, Rasmus, 1827. *Italiensk Formlære udarbejdet efter samme Plan som den spanske Sproglære*, København, Schultz. <[http://books.google.dk/books?id=LO0sAAAAYAAJ&redir\\_esc=y](http://books.google.dk/books?id=LO0sAAAAYAAJ&redir_esc=y)>
- Rask, R. K., 1834-1838. *Samlede Afhandlinger I-III*, (H.K. Rask, ed.), København, Poppske Bogtrykkeri.
- Raynouard, François, 1816-21. *Choix des poésies originales des troubadours*, Paris, Didot.

- Rønning, F., 1887. *Rasmus Kristian Rask*, København, Schönbergs Forlag.
- Sletsjøe, Leif, 1957. «Rasmus Rask romaniste», *Studia Neophilologica* 29/1, 39-53.
- Swiggers, Pierre, 2001. «Romanische Sprachwissenschaft und Grammatikographie», in: *LRL* 1/1, 36-121.
- Tagliavini, Carlo, 1969<sup>5</sup>. *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna, Casa Editrice Prof. Riccardo Pàtron.
- Trissino, G. G., 1524. «Epistola del Trissino de le lettere nuovamente aggivnte ne la lingua italiana», in: Castelvechi (ed.) 1986, 1-16.
- Trissino, G. G., 1529. «Dubbi grammaticali di messer Giovan Giorgio Trissino», in: Castelvechi (ed.) 1986, 83-125.
- Valentini, Francesco, 1824. *Neue theoretisch-praktische Italienische Grammatik für Teutsche*, Berlin, Amelang.
- Vàrvaro, Alberto, 1968. *Storia, problemi e metodi della linguistica romanza*, Napoli, Liguori.
- Vàrvaro, Alberto, 2001. *Linguistica romanza. Corso introduttivo*, Napoli, Liguori.
- Wunderli, Peter, 2001. «Die romanische Philologie von Diez bis zu den Junggrammatikern», in: *LRL* 1/1, 121-176.

## A *Grammaire portugaise* (1806) do Abbé Sébastien Geneviève Dubois e os inícios da gramaticografia do português como língua estrangeira para um público francófono

### 1. Introdução

Se consideramos que a língua portuguesa ocupa hoje o sétimo lugar no *ranking* das línguas com o maior número de falantes nativos a nível mundial (costumando ser listada como a língua românica com o segundo maior número, a seguir ao espanhol), não deixa de ser curioso que, desde o ponto de vista histórico, a divulgação do português como língua estrangeira (PLE) nos manuais metalinguísticos históricos seja de importância secundária. Dado que o breve tratado metalinguístico trilingue de Molière (1662) não chega a preencher os necessários requisitos de uma descrição gramatical completa e exaustiva, a primazia como a primeira gramática de PLE cabe à *Ars grammaticæ pro lingua lusitana addiscenda latino idiomate proponitur* (Lyon, 1672<sup>1</sup>) do jesuíta português Bento Pereira (1605-1681). Nesta gramática latino-portuguesa, o autor optou por servir-se do latim como metalinguagem, o que se deve não só ao contexto do ensino linguístico jesuítico seiscentista, mas também à intenção manifesta de fornecer um manual que fosse útil para a missão nos territórios ultramarinos.

No que respeita às línguas europeias modernas, os primeiros manuais de PLE não aparecem na România, mas sim na Inglaterra, onde surgiu, desde inícios do século XVIII, uma tradição bastante rica de gramáticas de português para falantes anglófonos, que todas tiveram um êxito notável no mercado livreiro (registam-se pelo menos as seguintes edições de Justice 1701<sup>1</sup>-1705<sup>3</sup>; Castro 1731<sup>1</sup>-1770<sup>5</sup>, Vieira 1768<sup>1</sup>-1813<sup>9</sup> e posteriores).

Ao passo, porém, que a gramática de Bento Pereira foi aproveitada de forma implícita como fonte da primeira gramática anglo-lusitânica de Justice (1701), o *Maitre portugais, ou nouvelle Grammaire portugaise et françoise* (Lisboa, 1799) refere de forma semelhantemente explícita a gramática portuguesa que o estrangeirado alentejano António Vieira Transtagano (1712-1797) tinha elaborado para o seu público anglófono.

Passado pouco tempo, a gramaticografia luso-francesa foi enriquecida por outras obras, entre as quais é de destacar a *Grammaire portugaise: ou méthode abrégée pour faciliter l'étude de cette langue*.

Para além da mera descrição metalinguística da língua portuguesa em francês, a gramática merece atenção especial do ponto de vista bibliográfico, uma vez que o próprio autor até agora não tinha sido identificado. Para além disso, registam-se duas impressões no mesmo ano, quando a obra tão obviamente tinha sido elaborada para fins de impressão e de divulgação em Portugal.

Tendo, portanto, apresentado a *Grammaire portugaise* dentro do contexto historiográfico-linguístico das gramáticas de PLE, visamos responder às questões mais essenciais relacionadas com a obra, prestando, enfim, alguma atenção para a descrição que o gramático fornecia para fenómenos linguísticos marcadamente portugueses.

## 2. O autor Sébastien-Geneviève Dubois (1750-1821)

A *Grammaire portugaise: ou méthode abrégée pour faciliter l'étude de cette langue* (1806) foi publicada sem qualquer referência explícita ao autor. No entanto, este identifica-se como «L'... d\* B\*\*\*\*» no fim da dedicatória ao diplomata e político português António de Araújo e Azevedo, conde da Barca (1754-1821), que ocupou o cargo de Secretário de Estado dos Negócios Estrangeiros e da Guerra de 1804 até 1808 (Rodrigues 2009, 71). Ao substituírmos as lacunas, parece lícito concluir que o autor possa ser identificado como \*'l'abbé du Bois'. Com efeito, o geógrafo italiano Adriano Balbi (1782-1848) chega a confirmar esta leitura quando se refere à obra semianónima, intitulada *Grammaire de la langue Portugaise*. No seu levantamento bibliográfico, Balbi (1822, II, cxxvj) oferece as seguintes informações sobre o autor e a sua obra: «[...] abbé DUBOIS, émigré français attaché au département de la guerre à Lisbonne, et, publiée à Agen [sic!], en France».

O abbé Dubois teve o seu emprego na *Secretaria de Estado dos Negócios Estrangeiros e da Guerra* (1736-1822), repartição precursora dos ministérios modernos da Defesa e dos Negócios Estrangeiros, detendo, desde finais do século XVIII até 1806, o cargo de Secretário-Geral do Exército sob o comando do Marquês de la Rozière (1733-1808).

Com efeito, o 'Abbé Dubois' era o religioso francês Sébastien-Geneviève Dubois (1750-1821), pároco de La Pommeraye-sur-Loire, hoje um município que se encontra entre Angers e Nantes. Segundo o esboço biográfico de Célestin Port (1876, 73), Dubois teria inicialmente sido apoiante da revolução, recusando, porém, a prestar juramento na constituição em 1792, o que o levou a emigrar.

Após catorze anos na emigração, dos quais passou os últimos nove como militar nos serviços da coroa portuguesa, Dubois «[...] revint opportunément et à temps, à Angers en 1806, avec une blessure à la jambe», segundo informa a documentação genealógica de Gui Robin (s. d. b). Tendo abandonado a sua paróquia quando emigrou, Dubois nunca mais chegou efetivamente a ocupar quaisquer cargos eclesiásticos, sendo apenas nomeado cónego honorário da catedral de Angers por ocasião do seu regresso à França (Uzureau 1910, 194), o que, aliás, acontecia com um número considerável de religiosos que tinham deixado de ser párocos no tempo do terror.

### 3. A publicação da Grammaire Portugaise (Angers, 1806)

Sem apresentar qualquer referência explícita à autoria, a *Grammaire portugaise: ou méthode abrégée pour faciliter l'étude de cette langue* foi publicada com a indicação de ser do ano de 1806. Com efeito, até existem duas edições datadas de 1806, das quais uma foi impressa em Angers (Dubois 1806a), tendo a outra sido feita para o livreiro parisiense Théophile Barrois fils (Dubois 1806b).

Acontece, portanto, que a obra chegou a ser publicada com dois rostos diferentes, o que nos leva às seguintes perguntas: qual dos exemplos corresponderá à primeira edição e qual poderia ser considerado como ‘segunda edição’ ou ‘edição apócrifa’?

Face ao histórico da edição que está relacionado com a oferta de subscrição publicada em 11 de fevereiro de 1806 (GL, 1806: [IV]), parece-nos evidente que se deve considerar como primeira edição aquela que foi impressa para ser divulgada em Portugal pelos livreiros franco-portugueses Martin e Reycend. Trata-se, portanto, do exemplar de Dubois (1806a) que não somente menciona a tipografia dos irmãos Mame em Angers que executou a impressão, mas também a livraria parisiense que evidentemente também entrou na parceria da edição, ou seja, a livraria Belin, na Rue Saint Jacques. O outro exemplar provém da filial da ‘imprimerie des Frères Mame’ em Paris, chefiada por Charles-Mathieu Mame (1772-?). Pode-se, portanto, constatar que as duas edições datadas de 1806 foram impressas por duas filiais diferentes da mesma casa tipográfica. Dado que ambas foram feitas para serem distribuídas separadamente, parece-nos oportuno considerar a edição de Angers como ‘primeira edição’ e a de Paris como ‘segunda edição’.

Para além destas duas edições, foi publicada, quase meio século mais tarde, aquilo que devemos considerar a terceira edição (Dubois 1852). Tudo leva a crer, porém, que a ‘edição’ de 1852 não é outra coisa senão o aproveitamento de exemplares das primeiras edições que foram ‘modernizadas’ com a aposição de um rosto e a eliminação da dedicatória original.

#### 3.1. O conteúdo

Deixando de lado as características já mencionadas de Dubois (1852), as três edições da gramática coincidem no conteúdo, apresentando um total de XXXVI páginas maioritariamente numeradas em letras romanas, seguidas por 362 páginas paginadas. Após os paratextos que mencionaremos adiante, seguidos por umas brevíssimas «NOTIONS PRÉLIMINAIRES» de duas páginas, nas quais são apresentadas as consoantes, as vogais e os ditongos da língua portuguesa, quase a metade da obra é ocupada pela primeira parte, dedicada à morfologia (páginas 3-174). Seguem-se a segunda parte, com a sintaxe (páginas 175-298), bem como um capítulo sobre a prosódia (páginas 259-292), títulos honoríficos (páginas 293-298), como ainda uma seleção de vários textos em português e francês (páginas 299-353).

### 3.2. Paratextos

A obra de Dubois apresenta três paratextos, de entre os quais são de destacar o «Discours préliminaire» do próprio autor e o parecer do censor régio. Dado que ambos os textos são bastante longos limitar-nos-emos à apresentação do seguinte trecho significativo:

Cet ouvrage est divisé en deux parties; j'ai réuni, dans la première, tout ce qui m'a paru propre à donner une connoissance suffisante des premiers élémens de cette Langue; dans la seconde, je me suis principalement attaché à faire observer les différences de régime et de construction qui distinguent la Phrase Portugaise de la Phrase Française; car j'ai pensé qu'il étoit inutile d'entrer dans le détail des règles qui leur sont communes.

En consultant les Grammairiens qui m'ont précédé, et qui ont écrit sur ces deux Langues, je me suis efforcé de ne suivre que les meilleurs guides.

Je dois mettre de ce nombre la Grammaire Portugaise de Jean de Barros, imprimée en 1540; celle du P. Benoît Perreira, Jésuite, écrite en latin, et imprimée à Lyon en 1672; les Règles de la Langue Portugaise par D. Jérôme Contador de Argote, Théatin, imprimées en 1721; et parmi les modernes, les ouvrages détachés du Professeur de Grammaire Jean Pinheiro Freire da Cunha, qui mériteroient d'être plus soigneusement recueillis. Je dois aussi nommer parmi les ouvrages que j'ai consultés, le *Traité d'Orthographe* du Bachelier Jean de Moraes Madureira Feijó, réimprimé en 1802, et le grand *Dictionnaire de la Langue Portugaise*, dont le premier volume a paru à Lisbonne en 1793. Il est fâcheux que cet important ouvrage, dont l'entreprise et le plan sont dus au zèle et aux lumières de l'Académie des sciences de Lisbonne, soit resté jusqu'ici sans continuation, car il seroit absolument nécessaire pour fixer enfin le système de l'orthographe de cette Langue, qui, ainsi que quelques questions de Grammaire, offrent encore plusieurs points controversés (Dubois 1806a, XII-XIV).

Nestas considerações, o autor explica a divisão da sua obra em duas partes, seguindo o modelo clássico de ensinar primeiro os rudimentos gramaticais com a morfologia, seguindo-se depois a sintaxe, especialmente no contexto contrastivo com a língua francesa. É, no entanto, especialmente interessante o leque de obras referidas pelo autor, pois à primeira vista, a seleção do autor quinhentista João de Barros pode parecer curiosa. No entanto, a *Grammatica da língua Portuguesa* (1540) de João de Barros (ca. 1496-1570) foi reeditada na *Compilação de 1785* (Barros 1785), o que fez com que a obra original, hoje raríssima, possa ainda ter exercido influências sobre autores de finais do século XVIII ou inícios do século XIX. Semelhantemente, a referência à *Ars grammaticæ pro lingua lusitana addiscenda latino idiomate proponitur* (1672<sup>1</sup>) de Bento Pereira (1605-1681) faz sentido, por tratar-se da primeira gramática de português como língua estrangeira. Ao referir-se às *Regras da Língua Portuguesa, Espelho da Língua Latina* (1721<sup>1</sup>, 1725<sup>2</sup>) do teatino Jerónimo Contador de Argote (1676-1749), Dubois testemunha conhecer a primeira edição da obra que saiu sob pseudónimo. Parece-nos ainda mais digna de nota a referência ao gramático lisboeta João Pinheiro Freire da Cunha (1738-1811) que, tal como o gramático francês atesta, chegou a publicar um número considerável de textos metalinguísticos.

O segundo paratexto que nos merece especial atenção é o «*PARECER critico, e Approvação do Censor Regio do Dezembargo do Paco*» do censor régio João Guilherme Cristiano Müller (1752-1814). Tudo leva a crer que este texto censório nunca

teria sido publicado se o livro tivesse sido impresso em Portugal, como parecem ter sido os planos iniciais antes da saída de Dubois de Portugal. Desde a criação da *Real Meza Censoria* em 1768, os pareceres censórios deixaram de fazer parte das próprias publicações, sendo a partir daí meramente conservados nos arquivos daquele órgão de censura e das instituições que se lhe seguiram. Por ser insólito na época, o facto de o parecer censório de Müller ter sido reproduzido constitui um traço especial da gramática de Dubois, evidenciando os consideráveis conhecimentos metalinguísticos e metagramaticais de que dispunha o censor.

Ao longo do seu parecer, Müller critica a *Portugeese en Nederduitse spraakkonst* (1742<sup>1</sup>, 1804<sup>2</sup>) de Carlos Folqman, *A new Portuguese grammar in four parts* (1768<sup>1</sup>, 1858<sup>12</sup>) de António Vieira Transtagano, como ainda o ‘pseudo-transtagano’, atribuído ao mesmo autor (*Maitre portugais, ou nouvelle Grammaire portugaise et françoise* 1799). Na sua qualidade de intelectual alemão residente em Portugal, Müller aproveita a ocasião para criticar de modo especial as primeiras duas gramáticas portuguesas publicadas na Alemanha, nomeadamente a gramática anónima *Portugiesische Grammatik* (1778) de Johann Andreas von Jung e a *Nova Grammatica Portugueza* (1785) do judeu sefardita Abraham Meldola (1754-1826). Terminam as considerações do censor na constatação bastante benévola de que a obra do gramático francês, do ponto de vista qualitativo, ultrapassa todas as obras anteriormente referidas...

### 3.3. *Particípio, gerúndio e infinitivo pessoal*

A seguir, faremos uma breve apreciação de algumas das soluções apontadas pelo gramático francês para corresponder com as realidades da língua portuguesa. No âmbito da definição do particípio, Dubois constata o seguinte:

Le Participe est une partie du discours qui, née du Verbe, reçoit les accidens du Nom adjectif.

Le Participe est actif ou passif. Le Participe actif prend deux formes: l'une indéclinable, qui se termine en *ndo*, *Amando*, aimant; et l'autre déclinable, qui se termine en *nte*, *Amante*, aimant, aimante; *Amantes*, aimans; *Fallante*, parlant, parlante; *Fallantes*, parlans; *Ouvinte*, écoutant, écoutante; *Ouvintes*, écoutans; *Reinante*, régissant, régissant; *Reinantes*, régissans.

Il faut néanmoins observer qu'il y a peu de Verbes dans la Langue Portugaise où ce Participe en *nte* soit admis. L'usage les apprendra.

Le Participe passif se termine en *ado* pour la première conjugaison, et en *ido* pour les deux autres.

Il faut excepter de cette règle les Participes des Verbes Irréguliers, *Dizer*, *Fazer*, *Ver*, *Vir*, et *Pôr*, lesquelles font *dito*, *feito*, *visto*, *vindo* et *posto*, comme il a été dit à leur article.

On doit remarquer ici qu'il y a plusieurs Verbes Portugais qui ont deux Participes passifs, dont l'un est régulier et l'autre irrégulier. Nous allons donner la liste de quelques-uns (Dubois 1806a, 156-157).

Na sua definição morfológico-derivacional (no sentido de Schäfer-Prieß 2000, 125), Dubois estabelece que o particípio deriva do verbo, adquirindo as características lin-

guísticas do adjetivo<sup>1</sup>. Ao distinguir o participípio do presente em ‘actif’ e ‘passif’, poderia pensar-se que o gramático estaria influenciado pela realidade linguística francesa, uma vez que os exemplos portugueses parecem todos ser substantivos, todos eles formados com o sufixo <nte>. Deve-se constatar, porém, que também os gramáticos portugueses da época consideraram uma categoria que denominaram ‘participio activo’, assim Lobato (1770, 167), Casimiro (1792, 58), Fonseca (1799, 175) e Sousa (1804, 47).

No que respeita à função que no português caberia ao gerúndio (ou à forma perifrástica, claro) em vez de um participípio ativo inexistente, Dubois (1806a, 56) considera já no capítulo dedicado ao verbo, como o sétimo item debaixo do ‘Mode infinitif’ uma categoria chamada «Le Gérondif, ou Participe actif présent». É debaixo deste nome que apresenta no âmbito dos paradigmas verbais formas como, por exemplo, nos verbos auxiliares, *Tendo*: ayant (pág. 65), *Havendo*: ayant (pág. 71), *Sendo*: étant (pág. 76).

Num resumo da formação morfológica, o autor volta a repetir que o participípio ativo, apesar de morfológicamente possível, seria de pouco uso no português.

Le Gérondif ou Participe actif présent indéclinable se forme en changeant l’r finale en *ndo*: *Ama-ndo*, *Defende-ndo*, *Applaudi-ndo*.

Le Participe actif présent déclinable se forme en changeant l’r finale en *nte*: *Ama-nte*, *De-fende-nte*, *Ouvi-nte* de *Ouvir*, entendre.

N. B. Tous les Verbes n’ont pas ce Participe; il appartient à très-peu de Verbes (Dubois 1806a, 79).

Outra área que não podia deixar de mostrar-se problemática para Dubois é a descrição do infinitivo pessoal para falantes do francês. Assim, Dubois (1806a, 56) apresenta a categoria chamada «Le Présent impersonnel» como o primeiro item debaixo do ‘Mode infinitif’. Nos paradigmas verbais, as formas no infinitivo pessoal são apresentadas seguindo o modelo ‘ter eu’, como se vê pelo exemplo do verbo auxiliar *ter* em Dubois (1806a, 64).

## INFINITIF.

### PRÉSENT IMPERSONNEL.

*Ter* : avoir.

### PRÉSENT PERSONNEL.

SINGULIER.	PLURIEL.
<i>Ter eu. (Moi avoir)</i>	<i>Termos nós.</i>
<i>Teres tu.</i>	<i>Terdes vós.</i>
<i>Ter elle.</i>	<i>Terem elles.</i>

A inevitável explicação deste conceito inexistente em francês encontra-se na página seguinte:

<sup>1</sup> Esta definição fica próxima da que encontramos numa das muitas edições setecentistas do *Abrégé de la nouvelle méthode* de Claude Lancelot (ca. 1615-1695. «LE Participe est un Nom Adjectif formé du Verbe, qui en sa signification marque toujours quelque temps» (Lancelot 1773, 71).

## REMARQUES.

1.º L'Infinitif se conjugue en portugais, et prend différentes terminaisons, selon qu'il se rapporte aux différentes Personnes, d'où il est appelé Infinitif personnel. On en verra l'usage dans la Syntaxe.

2.º Il est inutile de faire observer que la traduction littérale de l'Infinitif personnel *ter eu*, (moi avoir) n'est pas françoise; mais nous l'avons hasardée, pour donner une idée de la signification de ce tems, qui répond exactement à celui des latins, *me habere* (Dubois 1806a, 65).

Motivado pela preocupação de oferecer uma descrição sincrónica para um fenómeno da língua estrangeira que está a descrever, Dubois afirma de forma aparentemente lacónica que o infinitivo se conjuga por pessoas, devendo o seu uso ser explicado na parte da sintaxe:

10.º Les Verbes Portugais ont un Infinitif que l'on appelle Personnel, parce qu'il prend différentes terminaisons selon les personnes auxquelles il se rapporte.

Il faut remarquer que cet Infinitif exprime un présent, qui est Absolu et Relatif; c'est-à-dire, que non-seulement il sert à marquer qu'une action se fait actuellement; mais encore qu'elle s'est faite dans le tems qu'une autre action se faisoit. Exemples:

*Pedro he estimado por ter (elle) piedade:*

Pierre est estimé, parce qu'il a de la piété.

Et

*Pedro, foi estimado por ter (elle) piedade:*

Pierre a été estimé, parce qu'il avoit de la piété.

Dans le second exemple, l'Infinitif personnel, *Ter elle*, exprime un présent relatif au tems où Pierre a été estimé.

Nous avons remarqué que cet Infinitif personnel des Portugais, *Amar eu*, ne pouvoit mieux être rendu que par *me amare* des Latins. En effet, il exprime exactement ce que dans nos Grammaires latines on appelle le *que retranché*. Exemple:

Je ne m'étonne pas que vous parliez si hardiment, puisque vous êtes soldats:

*Não me espanto fallardes vos tão ousadamente pois sois soldados* (Dubois 1806a, 211-212).

Com estas palavras, o gramático tenta descrever o uso do infinitivo flexionado aos falantes do francês. Para este efeito, não somente utiliza três frases exemplares que usam o infinitivo pessoal (com o equivalente em francês), mas também se refere ao conceito de 'que retranché', estratégia pela qual os gramáticos latino-franceses optaram para resolver o problema translatório da decomposição da construção latina conhecida como *accusativus cum infinitivo*.<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Cf. Colombat (1999, 527): «*Que retranché*» devient une locution figée chez Saulger (1689 [...]), dont l'usage va s'étendre à toute la Grammaire du XVIII<sup>e</sup> siècle». A obra a que se refere Colombat é a *Nouveaux principes de la langue latine, ou Méthode très facile pour apprendre et enseigner le latin aux enfans* (1689) de Robert Saulger.

#### 4. Conclusões

A *Grammaire Portugaise*, também intitulada *Principes de la langue Portugaise: ou méthode abrégée pour faciliter l'étude de cette langue*, é uma das primeiras gramáticas da língua portuguesa publicadas em língua francesa.

Tal como outras muitas obras do género, a gramática do Abbé Dubois não tem sido objeto de qualquer estudo até agora, o que explica porquê as questões mais importantes em relação com a gramática nunca tiveram resposta. Considerando-se que na sua assinatura semianónima o autor se identificou como «L... d\* B\*\*\*», na verdade, a atribuição de um apelido 'Dubois' por Adriano Balbi (1822) não oferece só por si grande pista para a identificação do autor. Quem deve ser identificado como autor da gramática é o religioso francês Sébastien-Geneviève Dubois (1750-1821).

Outra questão relacionada com a obra era a coexistência de duas edições datadas de 1806, o que motivou a óbvia dúvida qual deveria ser considerada a primeira edição. Parece evidente que o facto de o autor ter regressado à cidade natal de Angers em 1806, como ainda a referência aos livreiros lisboetas no respetivo rosto, permitem estabelecer a edição de Dubois (1806a), impressa por Philippe-Auguste Mame em Angers, como primeira edição. Isto significa que a edição parisiense, realizada por Charles-Mathieu Mame, deverá ser, no mínimo, posterior, sendo a terceira edição de 1852 claramente apócrifa.

No âmbito da sua gramática bastante volumosa, o gramático tenta garantir que os franceses (e ainda outros estrangeiros a servir-se da obra) possam perceber o funcionamento do português com base nos seus conhecimentos da língua francesa. Tendo sempre em mente o paradigma da descrição metalinguística da tradição latino-francesa e francesa, Sébastien Dubois testemunha bons conhecimentos de português que lhe possibilitam explicações esclarecedoras.

Vila Real

Rolf KEMMLER<sup>3</sup>

#### Referências bibliográfica

##### *Literatura primária*

Casimiro, João Joaquim, 1792. *METHODO/ GRAMMATICAL/ RESUMIDO/ DA LINGUA PORTUGUEZA, / COMPOSTO/ POR/ JOAÕ JOAQUIM/ CASIMIRO, / PROFESSOR DE GRAMMATICA. // PORTO: / NA OFFIC. DE ANTONIO ALVAREZ RIBEIRO. / ANNO DE M. DCC. XCII. / Com Licença da Real Meza da Commissão Ge-/ral sobre o Exame, e Censura dos Livros. / Vende-se na mesma Officina na rua de S. Miguel, nas/ Casas N. 260; e na rua das Flores na loja da esquina, aci-/ma da Companhia Geral do Alto Douro.*

<sup>3</sup> Investigador do Centro de Estudos em Letras (CEL) da Universidade de Trás-os-Montes e Alto Douro (UTAD), financiado pela Fundação para a Ciência e a Tecnologia (FCT).

- D[u]b[ois], [Sébastien Geneviève], 1806<sup>1a</sup>. *GRAMMAIRE/PORTUGAISE/ou/MÉTHODE ABRÉGÉE/pour faciliter l'étude/DE CETTE LANGUE.* // ANGERS,/DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME./ET SE VEND:/A PARIS, chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, N.º 41./A LISBONNE, chez PAUL MARTIN, Libraire, près/Lorete./Chez J. B. Rey-cend, Libraire, place/du Calhariz./1806.
- D[u]b[ois], [Sébastien Geneviève], 1806<sup>2b</sup>. *GRAMMAIRE/PORTUGAISE/ou/MÉTHODE ABRÉGÉE/pour faciliter l'étude/DE CETTE LANGUE.* // PARIS,/Chez THÉOPHILE BARROIS fils, Libraire/quai Voltaire, n.º 5./1806.
- Dubois, [Sébastien Geneviève], 1852<sup>3</sup>. *GRAMMAIRE/PORTUGAISE/ou/MÉTHODE ABRÉGÉE/POUR FACILITER/L'ÉTUDE DE CETTE LANGUE;/suivie d'un extrait de la lusiade de camoens/en portugais et en français, et de dialogues usuels/et progressifs portugais et français./Par l'abbé DU BOIS/Auteur des Mœurs des Peuples de l'Inde.* // PARIS/STASSIN ET XAVIER/libraires pour les langues étrangères/5, rue du Coq-Saint Honoré./1852.
- [Fonseca, Pedro José da], 1799<sup>1</sup>. *RUDIMENTOS/DA/GRAMMATICA/PORTUGUEZA, /Cómodos á instrucção da Mocidade, e/confirmados com selectos exemplos de/bons Autores./Do que se antigamente mais prezárão/Todos os que escrevêrão/A propria lingoa, e nisso trabalharão/O DOUTOR ANTONIO FERREIRA./Poem. Lusit. liv. I cart. 3.* // LISBOA. M. DCC. LXXXIX./Na OFF. DE SIMÃO THADDEO FERREIRA./Com Licença da Meza do Desembargo do Paço./Vende-se na loja de José Antonio da Silva,/Livreiro na Praça da Figueira.
- Lancelot, Claude, 1773. *ABREGÉ/DE LA/NOUVELLE MÉTHODE/PRÉSENTÉE/AU ROI,/POUR APPRENDRE FACILEMENT/LA LANGUE LATINE,/CONTENANT les Rudimens, réduits en/un nouvel ordre, avec de petites Regles pour/bien décliner & conjuguer./Et les Regles des Genres, des Déclinaisons,/des Prétérits, de la Syntaxe, de la Quan-tité et des Accens Latins, mises en Fran-çais, dans un ordre très-clair & très-/abrégé./Enrichie d'un traité des Particules Françaises,/très-utile aux Enfans pour leur apprendre à/composer en Latin, & d'un Receuil de quelques/mots les plus communs, traduits du Latin.* // A TOULOUSE,/Chez JEAN-FRANÇOIS ROBERT, Li-braire, près la Place Royale./M. DCC. LXXIII.
- Lobato, António José dos Reis, 1770<sup>1</sup>. *ARTE/DA GRAMMATICA/DA LINGUA/PORTUGUEZA. /COMPOSTA, E OFFERECIDA/AO ILL.<sup>MO</sup> E EXC.<sup>MO</sup> SENHOR/SEBASTIÃO JOSÉ /DE CARVALHO E MELLO,/Ministro, e Secretario de Estado da Sua Magestade Fidelissima da/Repartição dos Negocios do Reino, Alcáide Mór da Cidade de/Lamego, e Senhor Donatario das Villas de Oeyras, Pombal,/Carvalho, e Cercosa, e dos Reguengos, e Direitos Reaes da/de Oeyras, e de Apar de Oeyras, Commendador das Com-mendas de Santa Mari-nha de Mata de Lobos, e de S./Miguel das tres Minas na Ordem de Christo, &c./PELO BACHAREL/ANTONIO JOSE' DOS REIS/LOBATO.* // LISBOA./Na REGIA OFFICINA TYPOGRAFICA/Anno MDCCLXX./Com licença da Real Meza Censoria.
- Sousa, Manuel Dias de, 1804. *GRAMATICA/PORTUGUEZA/ORDENADA/Segundo a doutrina dos mais celebres Gramaticos co-nhecidos, assim nacionaes como estrangeiros,/PARA/Facilitar á mocidade Portugueza o estudo de lêr e/escrevêr a sua propria Lingua, e a inteligencia/das outras em que se quizer instruir/POR/MANOEL DIAS DE SOUZA,/Presbitero Secular, formado em Canones, e Prior/na Paroquial Igreja de Vilanova de Monsarros,/do Bispado de Coimbra.* // COIMBRA:/NA REAL IMPRENSA DA UNIVERSIDADE,/anno de 1804./Com licença da Meza do Desembargo do Paço./Vende-se na Loja de Antonio Bar-neoud Administrador da Officina.

*Literatura secundária*

- Argote, Jerónimo Contador de [pseudónimo Gama, Caetano Maldonado da], 1721<sup>1</sup>. *Regras da lingua Portuguesa, espelho da lingua Latina: Ou disposição para facilitar o ensino da lingua Latina pelas regras da Portuguesa*, Lisboa Occidental, Na Officina da Musica.
- Argote, Jerónimo Contador de, 1725<sup>2</sup>. *Regras da lingua Portuguesa, espelho da lingua Latina: Ou disposição para facilitar o ensino da lingua Latina pelas regras da Portuguesa*, Lisboa Occidental, Na Officina da Musica.
- Balbi, Adriano, 1822. *Essai statistique sur le Royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres Etats de l'Europe, et suivi d'un coup d'œil sur l'état actuel des sciences, des lettres et des beaux-arts parmi les Portugais des deux hemispheres* I/II, Paris, Chez Rey et Gravier, Libraires. [Tome Second, com as mesmas referências bibliográficas]
- Barros, João de, 1540. *Grammatica da lingua Portuguesa*, Olyssipone, Apud Lodouicum Rotorigiū Typographum.
- Barros, João de, 1785. *Compilação de varias obras do insigne portuguez Joam de Barros*, Lisboa, Na Officina de Jozé da Silva Nazareth.
- Chaves, [José Adjuto] Castelo Branco, 1984. *A emigração francesa em Portugal durante a Revolução*, Lisboa, Instituto de Cultura e Língua Portuguesa; Ministério da Educação.
- Colombat, Bernard, 1999. *La grammaire latine en France à la renaissance et à l'âge classique: Théories et pédagogie*, Grenoble, Ellug; Université Stendhal.
- Domingos, Manuela D., 2000. *Livreiros de Setecentos*, Lisboa, Biblioteca Nacional, Estudos).
- GL, 1806 = *Gazeta de Lisboa*, Número 6, terça-feira, 11 de fevereiro de 1806.
- Kemmler, Rolf, 2007. *A Academia Orthográfica Portuguesa na Lisboa do Século das Luzes: Vida, obras e actividades de João Pinheiro Freire da Cunha, (1738-1811)*, Frankfurt am Main, Domus Editoria Europaea.
- [Jung, Johann Andreas von], 1778. *Portugiesische Grammatik: Nebst einigen Nachrichten von der portugiesischen Literatur, und von Büchern, die über Portugall geschrieben sind*, Frankfurt an der Oder, bei Carl Gottlieb Strauß.
- Meldola, Abraham, 1785. *Nova Grammatica Portuguesa dividida em VI partes*, Hamburgo, Impreso na Officina de M. C. Bock.
- Molière, Stéphane Damar de la, 1662. *A Portuguez Grammar: or, Rules shewing the True and Perfect way to Learn the said Language*, London, Printed by Da. Maxwel for Samuel Brown.
- Pereira, Bento, 1672<sup>1</sup>. *Ars grammaticæ pro lingua lvsitana addiscenda latino idiomate proponitur*, Lvgdvni, Sumptibus Lavrentii Anisson.
- Port, Célestin, 1876. *Dictionnaire historique, géographique, et biographique de Maine-et-Loire* II, Paris; Angers, J. B. Dumoulin; P. Lachèse, Belleuvre & Dolbeau.
- Robin, Guy, 1996a. «Chroniques ancestrales: Tome 1, Brève histoire de nos ancêtres du Moyen Age au XXème siècle», <[http://montigny-le-chartif.fr/Guy/mem\\_anc1.pdf](http://montigny-le-chartif.fr/Guy/mem_anc1.pdf)>, última consulta: 20 de agosto de 2013).
- Robin, Guy, s.d. «Chroniques ancestrales: Tome 2, Compléments sur les Duboÿs et leurs ancêtres, Les papiers de l'abbé Duboÿs, La lettre de Saint Domingue», <[http://montigny-le-chartif.fr/Guy/mem\\_ancdub.pdf](http://montigny-le-chartif.fr/Guy/mem_ancdub.pdf)>, última consulta: 20 de agosto de 2013).
- Rodrigues, Abel, 2009. «O Gabinete do Ministro e Secretário de Estado dos Negócios Estrangeiros e da Guerra, 1804-1808. Análise da produção informacional, *Revista da Faculdade de Letras: História* 10, 71-90.

Uzureau, F[rançois], 1910. «Le Chapitre de la Cathédrale d'Angers: 1802-1910», *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers* 13, 177-211.

Vieira Trastagano, António, 1777<sup>2</sup>. *A New Portuguese Grammar in Four Parts*, London, Printed for J. Nourse.

Vieira Transtagano, António, 1799. *Maitre Portugais, ou nouvelle grammaire portugaise et françoise, composée d'après les meilleures grammaires, et particulièrement sur la portugaise, et angloise d'Antoine Vieyra Transtagano*, Lisbonne, De l'Imprimerie de Simon Thaddée Ferreira.



# Le manifeste linguistique de Geof[f]roy Tory [1529] : argumentation et terminologie

## 1. Introduction

Parmi les textes exemplifiant le mouvement d'illustration, de codification et d'élaboration des langues vernaculaires européennes, une place spéciale revient à un traité sur les caractères imprimés, publié par un imprimeur humaniste français, revendiquant publiquement une codification graphique et grammaticale du français. Ce texte, qui devance les premiers traités grammaticaux et dictionnaires imprimés du français, paraît en 1529, avec privilège royal pour dix ans<sup>1</sup>, sous le titre *CHAMP / FLEURY / Au quel est contenu Lart & Science / de la deue & vraye Proportion des Let / tres Attiques, quon dit autrement Let- / tres Antiques, & vulgairement Let- / tres Romaines proportionnees selon / le Corps & Visage humain*<sup>2</sup>, ouvrage vendu « a Paris sus Petit Pont a Lenseigne / du Pot Casse par Maistre Geofroy / Tory de Bourges / Libraire, & Au- / theur du dict Liure »<sup>3</sup>.

Geof[f]roy Tory (1480–1533), après avoir fait des études à la faculté des arts de sa ville natale, s'initia à la culture humaniste lors d'un premier séjour en Italie (vers 1505–1506), et à son retour, il s'établit à Paris, où il enseigna aux Collèges du Plessis (1507), de Coqueret et de Bourgogne. À son enseignement, Tory a joint une œuvre

---

<sup>1</sup> La parution de l'ouvrage peut être considérée comme un acte de glottopolitique (cf. § 5). Non seulement l'auteur/imprimeur a mentionné (deux fois!) sur le frontispice que son ouvrage paraît avec un privilège royal accordé pour dix ans, mais le long privilège stipule explicitement les droits de Tory, en mettant en relief le but « illustratif » de son ouvrage écrit et imprimé « en langage françois » (Tory 1529, f. Aij<sup>r</sup>).

<sup>2</sup> Éditions du *Champ fleury* : Tory (1529 [réimpr. 1931 = 1973], [rééd. 1998]); biographie de Tory : Bernard (1857 [1865<sup>2</sup>], trad. 1909); inventaire des textes imprimés par Tory : Catach (1968, 361-365), études : Brunot (1967, 33-35), Cohen (1931 [1973]), Jouanna (2001).

<sup>3</sup> Nous transcrivons le titre, ainsi que tous les passages cités, d'après le fac-similé de l'édition *princeps* publié en 1931 par Cohen, et réimprimé avec une nouvelle introduction par Reichenberger et Berchem en 1973, en notant *u* et *v* tels qu'ils se lisent dans l'original, sans mettre les signes diacritiques ou la séparation des mots selon l'usage contemporain; le soulignement indique la résolution des abréviations. L'ouvrage aurait connu trois rééditions au XVI<sup>e</sup> siècle (une vers 1536 et deux en 1549), selon Reichenberger – Berchem (1973, XIX). C'est à tort que Jouanna (2001) écrit le titre du livre en un mot.

de philologue<sup>4</sup>, éditant la *Cosmographia Pii papae* (1509), les *Institutiones* de Quintilien et la grammaire de Probus (1510) (Bernard 1857, 3-4, 6-8). Après un deuxième voyage en Italie, vers 1516, Tory ouvrit un atelier de gravure sur bois et une librairie. Il finira sa carrière comme *Imprimeur du Roy* et *Libraire juré*; il meurt à Paris en 1533. C'est comme imprimeur-libraire qu'il publia, en 1529, un ouvrage 'curieux', théorique et pratique, programme et modèle à la fois. Nous nous proposons d'examiner cet ouvrage aux dimensions multiples<sup>5</sup>.

## 2. *Champ fleury* : un traité théorisant aux allures allégoriques

Dans *Champ fleury* s'allient l'érudition livresque des humanistes et un goût prononcé de l'allégorisation et de l'interprétation. On y perçoit l'influence de la mystique des chiffres du néoplatonisme florentin, ainsi qu'un raisonnement reposant sur l'analogie entre macrocosme et microcosme, courant à l'époque (Reichenberger – Berchem 1973, XV-XVI).

Plaidoyer pour l'emploi des lettres antiques, l'ouvrage relève en premier lieu de l'histoire et de la technique de l'imprimerie. L'objectif principal de Tory est de restituer le dessin des lettres romaines, dont il souligne les analogies proportionnelles avec le corps humain<sup>6</sup>. Dans les impressions de son atelier, les caractères romains se substituent à la bâtarde gothique; c'est d'ailleurs grâce à Tory que la lettre bâtarde gothique fut remplacée par la romaine<sup>7</sup>.

## 3. Un ouvrage à vocation 'éthique'

Dès l'introduction, adressée « a tous vrayz & deuotz Amateurs de bonnes Lettres » (f. Aij<sup>o</sup>), Tory situe son entreprise dans un cadre éthique; il oppose les érudits qui préférèrent garder jalousement leur science à ceux qui la partagent :

les bonnes et honnestes [sciences] il les fault publier afin qu'vng Chascun se y emploie et euertue a bien faire [...] Ne soyons donques ingrats denseigner & dire honnestement ce qui peut prouffiter, & faisons de bon cueur plaisir a tous viuans ainsi que voudrions quilz nous feissent (*ibid.*).

La préoccupation éthique de Tory se manifeste surtout par l'interprétation symbolique à laquelle il soumet ses conseils techniques concernant le dessin des lettres antiques. Ainsi, le tracé de la lettre Y est censé représenter le carrefour de la vie,

<sup>4</sup> On trouvera une énumération des textes édités dans Reichenberger – Berchem (1973, VIII).

<sup>5</sup> L'ouvrage est divisé en trois livres, les deux derniers traitant de « Linuention des Lettres Attiques, & de la conference proportionnelle dicelles au Corps & Visage naturel de Lhomme parfait » (f. Ai<sup>o</sup>) et du dessin et de la prononciation des lettres. Le premier livre est consacré à une « exhortation a mettre & ordonner la Langue Francoise par certaine Reigle de parler elegamment en bon & plussain Langage Francois » (*ibid.*).

<sup>6</sup> Pour des prédécesseurs ayant pu inspirer Tory, cf. Jouanna (2001, 1100a).

<sup>7</sup> Sur cette innovation due à Tory, v. Cohen (1931 [1973], xiv-xvi) et Reichenberger – Berchem (1973, sqq).

offrant deux voies, l'une de la Volupté, l'autre de la Vertu. L'image au f. LXIII<sup>r</sup> montre la première voie, la plus large, menant à « miserables maux & griefz torments » (*ibid.*), alors que celle, plus étroite, de la Vertu mène vers la gloire et l'honneur. Cette préoccupation moralisante vise avant tout l'efficacité de la parole en tant qu'instrument de communication et d'instruction : une éthique 'appliquée' donc.

#### 4. Un discours sur l'ordre mathématique des choses visualisé dans les lettres

Dès le début, Tory note l'ordonnance mathématique de la nature (f. XVII) et s'efforce de montrer, par de multiples dessins (p.ex. ff. XVII<sup>r</sup>, XVIII<sup>r</sup>, XIX<sup>r</sup>), que les « lettres attiques » sont proportionnées selon le corps humain (f. XVI<sup>r</sup>). À travers le livre, lettres et figures géométriques se voient attribuer une valeur symbolique. Ainsi, Tory divise chaque carré à l'intérieur duquel il inscrit les lettres en dix corps de hauteur et dix corps de largeur, le chiffre 10 renvoyant à l'ensemble formé par les neuf Muses et Apollon, « qui [...] sont celebres & frequentez par bonnes lettres » (f. XIV<sup>r</sup>).

L'ordre mathématique des choses, visualisé dans les lettres, se reconnaît aussi dans le microcosme qu'est l'homme. Il n'est pas étonnant de trouver le visage humain inscrit dans la lettre O (f. XXI<sup>v</sup>), le cercle étant selon les Anciens la figure la plus parfaite, celle qui convient le plus à la tête, siège de l'imagination et de la raison. Le fait que l'alphabet (latin) compte 23 lettres<sup>8</sup> est également significatif, car ce nombre s'obtient par l'addition des 9 Muses, des 7 arts libéraux, des 4 vertus cardinales et des 3 grâces.

#### 5. Le message glottopolitique

Déjà dans l'épître aux lecteurs (f. Aviii), l'auteur manifeste son intention d'honorer la langue française et de combattre la corruption qui la menace. Pour Tory, il s'agit d'un devoir moral :

On cognoist les hommes en faitcz & en ditz. Faison donques tant que noz ditz & parolles soient saines & receuables en toute Raison et tout Honneur. Acoustumon nous a bien parler & bien dire, En ce faisant trouueron que bien nous en prendra, & que noz parolles auront si grande vertus quelles persuaderont en mille beaulx propos (Tory 1529, f. Aviii<sup>r</sup>).

Ce passage se termine par une exhortation à codifier la langue française, en imitant les auteurs qui avaient illustré le latin :

O Deutz Amateurs de bonnes Lettres, Pleust a Dieu que quelque Noble cueur semployast a mettre & ordonner par Reigle nostre Langage Francois, Ce seroit moyen que maints Milliers dhommes se euerturoient a souuent vser de belles & bonnes parolles. Sil ny est mys & ordonne/on trouuera que de Cinquante Ans en Cinquante Ans [...] la langue Francoise, pour la plus grande part, sera changee & peruertie. Le Langage daujourd'hui est change en mille facons du Langage qui estoit il y a Cinquante Ans ou enuiron [...] (f. Aviii<sup>r</sup>) ;

<sup>8</sup> Les lettres *j*, *u* et *w* ne sont pas prises en compte.

[...] iespere que au plaisir de Dieu quelque Noble Priscian/quelque Donat, ou quelque Quintilien Francois/naistra de Bref, sil nest desia tout edifie (*f. Aviii<sup>v</sup>*).

De manière emblématique, Tory a voulu démontrer par son ouvrage comment on peut « décorer » le français, en mettant ainsi le savoir à la portée du « peuple commun » (*f. I<sup>r</sup>*).

L'entreprise de codification du français s'insère dans un programme plus vaste, didactiquement articulé:

Parquoy ie vous prie donon nous tous courage les vngz aux aultres, & nous esueillon a la purifier. Toutes choses ont eu commencement. Quant lung traictera des Lettres, & laultre des Vocales, vng Tiers viendra/qui declarera les Dictions. & puis encores vng aultre suruiendra qui ordonnera la belle Oraison. Par ainsi on trouuera que peu a peu on passera le chemin, si bien quon viendra aux grans Champs Poetiques et Rhetoriques plains de belles/bonnes/& odoriferentes fleurs de parler & dire honnestement & facilement tout ce quon voudra (*f. Aviii<sup>v</sup>*).

## 6. Le programme linguistique de Tory

Tory est conscient de la nécessité de codifier la langue nationale. Le moyen français était, à l'époque de François I<sup>er</sup>, dans une période de mutation: exposé à l'influence du latin humaniste et de l'italien, il s'éloignait des structures de l'ancienne langue. Face à cette situation, Tory fait l'éloge du français, dont il vante les capacités:

Le scay quil ya mains bons esperits qui escriroient voluntiers beaucoup de bonnes choses silz pensoient les pouuoir <r> bien faire en Grec ou Latin. & nea <n> moings Ilz sen deportent de paour de y faire incongruyte ou autre vice quilz doubtent. Ou ilz ne veulent escrire en Francois pensant que la langue Françoise ne soit pas assez bonne ny elegante [...] elle est vne des plus belles & gracieuses de toutes les langues humaines (*f. XXIII<sup>r</sup>*).

La codification de la langue est la condition pour atteindre un but plus élevé: celui de faire du français une langue apte à servir de véhicule des (« bonnes ») sciences.

auons voulu suader & prier [...] que quelques bons esperits seuertuassent a mettre nostre langue françoise par reigle, afin quen peussions vser honnestement & seurement a coucher par escript les bonnes Sciences, quil nous fault mendier des Hebreux, des Grecs, & des Latins, & que ne pouuons auoir sans grans cousts/fraiz/& despens de temps & dargent (*f. XXX<sup>r</sup>*).

Comment Tory conçoit-il cette codification? Il semble surtout penser à un travail d'orthographe et de rectification graphique:

Le sembleray cy par auanture estre nouvel homme, pource quon na point encores veu enseigner par escript en langage Francois la facon & qualite des Lettres, mais desirant enluminer aucunement nostre langue, ie suis content estre le premier petit indice a exciter quelque noble esperit qui se euertura dauantage, comme firent les Grecs iadis & les Romains, mettre & ordonner la langue Françoise a certaine reigle de pronunçer & bien parler (*f. I<sup>r</sup>*; italiques nôtres).

En matière d'orthographe, Tory plaide pour une orthographe *réglée et univoque*, qui permet de passer facilement de l'image écrite à l'oralité et vice versa. Cela implique que l'on fixe les « vertus » des lettres, mais aussi qu'on augmente le système graphique hérité du latin avec des signes diacritiques<sup>9</sup> :

En nostre langage Francois nauons point d'accent figure en escripture, & ce pour le default que nostre langue nest encores mise ne ordonnee a certaines Reigles comme les Hebraïque, Grecque, & Latine. Je voudrois quelle y fust ainsi que on le porroit bien faire [...] En ce passage d'accent, nous auons imperfection a la quelle doiburions remedier en purifiant & mettant a Reigle & Art certain nostre langage qui est la plus gracieuse qu'on sache (f. LII<sup>r</sup>).

Quant à la prononciation, Tory n'est pas un analyste du système phonétique français ; l'absence d'attitude descriptiviste est compensée par la recommandation de modèles de la 'bonne prononciation'<sup>10</sup>. Tory part du constat d'une variation diatopique du français parlé, qu'il compare à la situation du grec ancien. Aux cinq « diuersites de langage » du grec, il compare cinq variantes gallo-romanes : la langue de la Cour (le parisien), le picard, le lyonnais, le limousin et le provençal (f. V<sup>r</sup>). Chose intéressante, Tory ne propage pas un modèle 'parisien' : à quelques reprises, il recommande la prononciation picarde<sup>11</sup> (du français et du latin !) :

Et ie ne cognois Nation en France qui aye la langue plus apte & diserte a bien prononcer Grec, Latin, & Francois, que Picards (f. XLV<sup>r</sup>; voir aussi f. LV<sup>r-v</sup>).

## 7. Un programme écolinguistique à référence historique

Tory défend donc, avec force, l'idée que le français est susceptible d'être mis en règles et d'être illustré par des textes scientifiques et par une littérature. Son argumentation est basée sur l'analogie avec des exemples historiques : les langues classiques qui, elles aussi, ont dû passer par un processus d'élaboration. Celle-ci est en premier lieu un travail de mise en règles ou mise « en bon ordre », surplombant les différences entre les variétés (diatopiques). Tory estime que la situation du français ne pose guère plus de problèmes que celle de la langue grecque dans l'Antiquité :

Sil est vray que toutes choses ont eu commencement, il est certain que la langue Grecque, semblablement la Latine ont este quelque temps incultes & sans Reigle de Grammaire, comme est de present la nostre, mais les bons Anciens vertueux & studieux ont prins peine, & mis diligence a les reduyre & mettre a certaine Reigle, pour en vser honnestement a escrire & rediger les bonnes Sciences en memoire, au prouffit & honneur du bien public [...] Nostre langue est aussi facile a reigler et mettre en bon ordre, que fut iadis la langue Grecque, en la quelle ya cinq diuersites de langage, qui sont la langue Attique, la Dorique, la Aeolique, la Ionique, & la Comune, qui ont certaines differences entre elles en Declinaisons de noms, en Coniugations de verbes, en Orthographe, en Accentz & en Pronunciation. [...] Tout ainsi

<sup>9</sup> Voir Catach (1968, 37, 43sqg, 459-461).

<sup>10</sup> Si Tory fait preuve de purisme, c'est surtout à propos de la prononciation du latin ; ainsi, il réagit contre les « grammairiens de village », qui ne savent pas leur latin et corrompent la prononciation et la métrique latines (f. XLV<sup>r</sup>).

<sup>11</sup> Pour la valorisation des habitudes picardes cf. f. XXIV<sup>v</sup>.

pourrions nous bien faire, de la langue de Court & Parrhisiene, de la langue Picarde, de la Lionnoise, de la Lymosine, & de la Prouensalle (f. IV<sup>v</sup>-V<sup>r</sup>).

Celui qui veut s'atteler à cette tâche est renvoyé à un choix d'auteurs médiévaux, modèles à imiter pour ce qui est de la grâce et de la « grande maïeste de langage ancien » (f. III<sup>v</sup>), par leur style et leur « bon » et « doux langage » (f. III<sup>v</sup>-IV<sup>r</sup>).

Une *motivation* essentielle pour codifier le français réside pour Tory dans la variabilité de la langue, en diatopie et en diachronie. La prise de conscience de l'historicité des langues est concrétisée par une comparaison de formes et expressions de son temps avec celles trouvées dans le *Livre des Eschecz*<sup>12</sup>, datant d'environ 1475.

Un autre argument avancé par Tory concerne la possibilité de formuler des règles et de restreindre le polymorphisme, par exemple dans les conjuguais<sup>13</sup> :

Si avec nostre facundite, estoit Reigle certaine, Il me semble [...] que le langage seroit plus riche, & plus parfaict. Et a ce propos pource quil men souuient, & que ie puisse bailler quelque bonne raison que Reigle se y pourroit tenir, pource que ie voy communement mains personnages tant scauans que non scauans y faillir & commettre Barbarisme, & langage inepte, ie dis que pour les preterits parfaicts on peut assigner telle Reigle & dire [...] (f. III<sup>v</sup>).

En présentant les « lettres attiques » et leur valeur phonique, Tory est amené à critiquer la prononciation (latine et française) de ses contemporains. Les critiques qu'il formule à propos d'usages considérés comme vicieux nous renseignent sur les habitudes de son époque, par ex. la tendance des « simples gens » à omettre le -s final latin, « qui est vng tres grant vice » (f. XXV<sup>v</sup>). Parmi d'autres témoignages, relevons le passage de -oy- à -e-, observable dans la prononciation des Normands (f. XXXIX<sup>r</sup>) ou l'omission de -e final chez les Lorrains, ce qui les amène à confondre le masculin et le féminin.

## 8. Le travail sur la langue chez Tory : conceptions et terminologie

Comment Tory se représente-t-il le travail sur la langue à réaliser ? L'auteur dispose de tout le vocabulaire fondamental en matière de graphophonétique – « lettres »<sup>14</sup>, « caractères », « écriture » [définition: f. V<sup>r</sup>]<sup>15</sup>, « orthographe » et « orthographier » (f. IX<sup>v</sup>), « voyelles/vocales » (ff. XXIV<sup>v</sup>, XXXI<sup>v</sup>, XLVI<sup>v</sup>), « consonnes » (f. XXXV<sup>v</sup>), « semi-voyelles/semivocales » (f. XLVI<sup>v</sup>), « syllabes » (f. Aiiij<sup>r</sup>), « diphtongue » (f. LXX<sup>r</sup>), « mute » [*< MUTA*] (ff. XLVI<sup>r</sup>, LXXI<sup>v</sup>), « liquide » (ff. XXIV<sup>v</sup>, LXXI<sup>v</sup>) –, et il est capable de fournir une description, mi-articulatoire mi-acoustique, des sons français (et latins). Tory consacre beaucoup d'attention à des phénomènes phonétiques :

<sup>12</sup> Cette évolution ne se limite pas au vernaculaire: Tory est conscient que « Lusage & le temps apportent & emportent beaucoup de vocables vieulx & nouueaulx » (f. V<sup>r</sup>), aussi en latin.

<sup>13</sup> Pour un exemple de ce polymorphisme, cf. Roques (1985).

<sup>14</sup> Au sens de « figure à tracer », cf. f. XI<sup>r</sup> ; au sens de « figure », par opposition à « son », cf. f. LXXI<sup>v</sup>.

<sup>15</sup> Par opposition à « prononciation » : « Nous nous aidons bien de le S. en escripture, mais en prononciation ie treuve quil en ya qui sen acquitent mal, car en lieu de dire. Deus [...] ilz begayent & mengent la queue disant. Deu [...] » (f. XXV<sup>v</sup>).

ainsi, il note la tendance « flamande » à la diphtongaison et discute la prononciation de la lettre *e*. Dans un long passage consacré aux valeurs de *e* (f. XXXIX<sup>v</sup>), il distingue trois types de sons : le *e* fermé (dans *beauté*, *loyauté*), le *e* qui *flue* (« coule ») et *pert son son*, c'est-à-dire le *e* muet (dans *nature*, *créature*), pas encore amui à son époque (Cohen 1931 [1973], 27), et le *e* « allongé », qui doit être le *e* ouvert (long; Tory donne comme exemples *matinée* et *robinet*).

Tory distingue la prononciation variable du *c* devant *o* (f. XXXVII<sup>v</sup>) : l'occlusive vélaire est dite *solide*, la sifflante est dite *exile*. Cette citation manque dans le glossaire de Cohen, mais nous y trouvons deux autres occurrences de l'adjectif *exile*, appliqué à la sifflante, qui illustrent qu'*exile* (< EXILIS) signifie « faible, doux, amoindri », alors que *solide* signifie « fort »<sup>16</sup>. Par *solide/exile*, l'auteur désigne donc une différence (pertinente) en force articulatoire (*fortis* vs *lenis*).

En matière de description grammaticale, si Tory maîtrise le vocabulaire des parties du discours<sup>17</sup>, il ne fournit guère de canevas descriptif. Mais il fait preuve d'une certaine maîtrise de la terminologie grammaticale ainsi que de la 'matière' à décrire. C'est ainsi qu'il « assigne » une règle pour la formation des « preterits parfaits » :

Toutes & quantes fois que linfinitif se terminera en Re, le preterit en tierce persone singuliere doibt estre profere en .it. comme Batre, batit. Faire, fait. vaincre, vainquit. Plaire & ses composez qui sont Complaire & Deplaire en sont exceptez, car il font leur preterit en eut, pleut, compleut, & despleut. Boyre aussi, & Croire, fo<n>t beut & creut. [...] Et quanteffois celluy infinitif est termine en .Er, le preterit veult estre en .A. comme, Fraper, frapa. Denser, densa. Saulter, saulta, & non frapit, Densit, ne Saultit comme disent plusieurs, Cognoistre, & ses semblables en terminaison, en sont exceptez. car Ilz font leur preterit en Eut, comme font les Infinitifz en Oir, Cogneut, Conceuoit, conceut, Aparceuoit, aparceut, infinitifz en .ir. ont leur preterit en .it. Faillir faillit. Cueillir, cueillit, & non cueilla, ne failla comme disent maintz indiscrets (f. III<sup>v</sup>).

Tory a aussi une vue d'ensemble, de nature 'ascendante', de l'organisation de la langue (et de sa description) :

Le nombre Imper, comme dict Macrobe au premier liure. De Satur<n>alibus, est prins pour le masle, & le nombre Per pour la femelle, qui est a dire, que par coniunction de masle & femelle l'homme est engendre. Aussi par coniunction de lettres les syllabes sont faictes, & par coniunction de syllabes les dictiones. Et Loraison par assemblément de lettres, syllabes/& dictiones bien accordees se treuve bonne, elegante, et bien coulant (f. X<sup>r</sup>).

Là où l'auteur déploie un vocabulaire abondant, c'est à propos de l'élaboration et du culte de la langue, et il n'est pas inutile de présenter un aperçu systématisant de sa terminologie. Celle-ci concerne :

<sup>16</sup> Cf. f. LVI<sup>r</sup> : « Le S. [...] les Grecs [...] la prononcent forte & solide, quasi aussi valide que quant nous prononceons deux S.S. Quant ilz disent Μουσα, ilz prononcent Mussa. Ne iamais ne la font exile ne adoulcye entre deux vocales, comme nous faisons ».

<sup>17</sup> Tory se sert par ex. des termes *diction*, *vocable*, *verbe*, *interjection*.

- (a) L'identification de langues classiques et vulgaires : hébreu, grec, latin, et pour les vernaculaires, le français, que l'auteur appelle *Francois* (ff. XXIV<sup>r</sup>, XXVI<sup>r</sup>, XXVII<sup>r</sup>, XXXI<sup>v</sup>, XXXII<sup>r</sup>, XLV<sup>v</sup>)<sup>18</sup>, *langage maternel* (f. I<sup>v</sup>), *langue maternelle* (f. II<sup>v</sup>), *langue Francoise* (f. XXIV<sup>v</sup>), *langage Francois* (ff. I<sup>r</sup>, II<sup>r</sup>, XXXVII<sup>v</sup>, XXXIX<sup>v</sup>, XL<sup>r</sup>), *nostre langage* (ff. I<sup>r</sup>, XXIV<sup>v</sup>), *nostre langue* (f. LII<sup>r</sup>), *nostre francois* (f. XL<sup>r</sup>), *nostre langage Francois* (ff. XXII<sup>r</sup>, XXX<sup>v</sup>, XLI<sup>r</sup>, LI<sup>r</sup>, LIII<sup>r</sup>, LIV<sup>r</sup>), *langue domestique* (f. XII<sup>r</sup>). De ce « langage maternel », Tory mentionne certains dialectes : le picard, le lorrain, (f. XXXIX<sup>v</sup>), le parisien (f. V<sup>r</sup>) ; il critique la prononciation des Bourguignons et Foréziens (f. XLIX<sup>v</sup>), des Normands (f. L<sup>v</sup>), des habitants de Bourges (ff. XLII<sup>r</sup>, LV<sup>v</sup>, LXIV<sup>v</sup>), des Manceaux (f. LV<sup>r-v</sup>) et des Bretons (ff. LV<sup>r-v</sup>, LVIII<sup>v</sup>). En dehors du domaine d'oïl, il mentionne le limousin, le lyonnais et le provençal, et signale des particularités de la prononciation des Gascons (ff. XXXV<sup>v</sup>, LVIII<sup>r</sup>) et Toulousains (f. LVIII<sup>r</sup>). Une autre langue vulgaire — qui devrait bientôt faire concurrence au français — est appelé *vulgar Italien* (ff. IX<sup>r</sup>, XIII<sup>r</sup>, LXXII<sup>r</sup>) ou *Langage Vulgaire Italien* (ff. XXIX<sup>v</sup>, XXXV<sup>v</sup>).
- (b) Un deuxième plan terminologique concerne les registres de la langue. Les termes généraux ici sont ceux de *langage* et de *style*; Tory recommande comme modèles le *stile de Parlement* et le *langage de Cour* (f. I<sup>v</sup>).
- (c) Un troisième plan est celui des qualités (attestées ou à réaliser) d'une langue, ou qualités négatives. Ici, on relève : *grace de la langue* (ff. II<sup>r</sup>, IV<sup>r</sup>, XII<sup>r</sup>) ; *majeste de langage* (f. II<sup>v</sup>) ; *facondite/facundite* (ff. III<sup>r</sup>, III<sup>v</sup>) ; *l'efficace* (d'une langue) (f. III<sup>r</sup>) ; *perfection de la langue* (f. VII<sup>r</sup>) ; *langage aorne* (f. III<sup>r</sup>) ; *bon langage* (ff. III<sup>r</sup>, XXXIX<sup>v</sup>) ; *beau langage* (ff. III<sup>r</sup>, XIV<sup>v</sup>) ; *langage (plus) riche* (f. III<sup>v</sup>) ; *langage gracieux* (f. III<sup>r</sup>) ; *langage (plus) parfait* (f. III<sup>v</sup>) ; *doux langage* (f. IV<sup>v</sup>) ; *langage seignorial & heroique* (f. IV<sup>v</sup>) ; *langage ordonne* (f. IV<sup>v</sup>) ; *langue (bien) reiglee* (f. IV<sup>v</sup>) ; *langue reguliere* (f. IX<sup>v</sup>) ; *grande maieste de langage ancien* (f. III<sup>v</sup>), ou leur absence : *gros langage ... auant que sa langue Latine fust purifiee* (f. IV<sup>v</sup>), *rudite & dure langue* (f. VI<sup>r</sup>) ; *langage inepte* (f. III<sup>v</sup>), *langue inculte & sans Reigle de Grammaire* (f. IV<sup>v</sup>).
- (d) En rapport avec les qualités (positives) d'une langue, on trouve un vocabulaire de 'promotion' et d'élaboration : à part des termes généraux comme *acroistre* (f. Aij<sup>r</sup>), *decorer* (f. I<sup>r</sup>), *diuulguer* (f. Aij<sup>r</sup>), *enluminer* (f. I<sup>v</sup>), *enrichir* (ff. I<sup>r</sup>, XII<sup>r</sup>), *purifier* (ff. Avij<sup>v</sup>, IV<sup>v</sup>, LII<sup>r</sup>), *polir* (f. IV<sup>v</sup>), on relève un vaste réseau lexical qui concerne la mise en règles ou mise en grammaire<sup>19</sup> : *reduyre & mettre la langue a certaine regle* (f. IV<sup>v</sup>), *reigler et mettre en bon ordre* (f. IV<sup>v</sup>), *mettre par reigle* (ff. VI<sup>v</sup>, XXX<sup>v</sup>), *mettre a Reigle & Art certain* (f. LII<sup>r</sup>), *mettre & ordonner la langue Francoise a certaine regle de pronunçer & bien parler* (f. I<sup>r</sup>), *ordonner & mettre la noble Langue Francoise par certaine reigle a deument parler & escrire selon la vertu des lettres, syllabes & dictions* (f. LVI<sup>v</sup>), *asseurer par Reigle* (f. XXV<sup>r</sup>)<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> Pour chaque dénomination, nous proposons quelques exemples sélectifs.

<sup>19</sup> Tory établit un lien direct entre « règle » et « grammaire » ; cf. f. IV<sup>v</sup>.

<sup>20</sup> Exemples de ces réseaux lexicaux : « mettre & ordonner la Langue Francoise par certaine Reigle de parler elegamment en bon & plussain Langage Francois » (f. Ai<sup>r</sup>) ; « si nostre Langue estoit deument Reiglee & Polye » (f. Avij<sup>v</sup>) ; « Sil ny est mys & ordonne/ [...] la langue Francoise [...] sera changee & peruertie » (*ibid.*) ; « Si auec nostra facundite, estoit Reigle certaine [...] on peut assigner telle Reigle & dire [...] » (f. III<sup>r</sup>) ; « nostre dict langage Francois a grace quant il est bien ordonne » (f. IV<sup>r</sup>) ; « la langue Grecque, semblablement la Latine ont este quelque temps incultes & sans Reigle de Grammaire [...] a les reduyre & mettre a certaine Reigle [...] [les grammairiens latins] la polyrent & mirent en si bonne ordre [...] ayant nostre la<n>gue bien reiglee [...] Nostre langue est aussi facile a reigler et mettre en bon ordre, que fut iadis la langue Grecque [...] » (f. IV<sup>v</sup>-V<sup>r</sup>) ; « la dicte langue Grecque est de lettres myeulx ordonnees, en sorte quelle est sans comparaison plus fertile, abundante, &

## 9. Conclusion

L'argumentation de Tory contient des idées qui se retrouvent dans nombre d'ouvrages de la Renaissance : l'analogie avec l'élaboration linguistique qu'il a fallu aux langues classiques se lit vingt ans plus tard dans la *Deffence* de Joachim du Bellay (Monferran / Caldarini (ed.) 2007), pour ne citer qu'un exemple célèbre. Les incitations à employer la langue vernaculaire dans les sciences et les arguments en faveur de la substitution du français au latin et au grec — gain de temps, d'argent et d'énergie — se rencontrent dans plus d'un ouvrage du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Le rôle pionnier de Tory ressort du fait que son plaidoyer devance d'une génération le manifeste de la Pléiade et qu'il sera imité par bon nombre d'auteurs qui ont fait l'apologie du français<sup>22</sup>.

CVO IVO Brugge – KU Leuven

Nico LIOCE / Pierre SWIGGERS

## Références bibliographiques

- Aulotte, Robert, 1965. « Une Défense manuscrite de la langue française au XVI<sup>e</sup> siècle », *BHR* 27, 513-522.
- Bernard, Auguste, 1857. *Geofroy Tory, peintre et graveur, premier imprimeur royal, réformateur de l'orthographe et de la typographie sous François I<sup>er</sup>*. Paris, Tross. [Deuxième éd., Paris, Tross, 1865].
- Bernard, Auguste, 1909. *Geofroy Tory. Painter and Engraver: First Royal Printer: Reformer of Orthography and Typography under François I. An Account of his Life and Works*. Tr. by George B. Ives. [s.l.], The Riverside Press.
- Brunot, Ferdinand, 1967. *Histoire de la langue française des origines à 1900*. T. II: *Le seizième siècle*. Bibliographie et notes complémentaires par Hélène Nais. Paris, Colin.

---

florissant que la leur Latine » (f. V<sup>v</sup>-VI<sup>r</sup>) ; « Nostre langue nest pas ordonnee par reigles de Grammaire » (f. XXV<sup>v</sup>) ; « nostre langue nest pas encore aseuee par Reigle [...] » (*ibid.*) ; « En ce passage d'accent, nous auons imperfection a la quelle doiburions remedier en purifiant & mettant a Reigle & Art certain nostre langue qui est la plus gracieuse qu'on sache » (f. LII<sup>r</sup>) ; « [...] pour le default que nostre langue nest encores mise ne ordonnee a certaines Reigles comme les Hebraique, Greque, & Latine » (*ibid.*) ; « La Sainte Escripiture est en Trois langues Reiglees » (f. LXVII<sup>r</sup>) .

<sup>21</sup> Brunot (1967, 11-13, 74) fournit plusieurs témoignages, entre 1559 et 1588, allant dans le même sens ; cf. aussi Longeon (1989).

<sup>22</sup> Nous pensons à Pierre Saliat [fl.1536-1556] (Chocheyras 1966), au poète anonyme du manuscrit de Soissons (Aulotte 1965) défendant la traduction comme moyen d'enrichir le français, et à Jacques Peletier du Mans, soutenant dans la préface à sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace (1541) que le français possède toutes les qualités requises pour rivaliser avec les langues classiques (Fink 1981). Chez un traducteur comme Jean Le Blond, le français surpasse même toutes les autres langues, entre autres par son ancienneté (Hallowell 1960). Jung (1966, 78-79) note que l'apologie de Le Blond reprend parfois textuellement Tory.

- Catach, Nina, 1968. *L'Orthographe française à l'époque de la Renaissance (Auteurs – Imprimeurs – Ateliers d'imprimerie)*, Genève, Droz.
- Chocheyras, Jacques, 1966. « En marge de la «Défense et illustration», Pierre Saliat : une préface critique de 1537 », *BHR* 28, 675-679.
- Cohen, Gustave, 1931 [= 1973]. « Avant-propos », in : Tory 1529 [réimpr. 1931 = 1973], i-xix.
- Fink, Robert J., 1981. « Une «Défense et illustration de la langue française» avant la lettre : la traduction par Jacques Peletier de l'Art poétique d'Horace », *Revue canadienne de littérature comparée* 8, 342-363.
- Hallowell, Robert E., 1960. « Jean Le Blond's Defense of the French Language (1549) », *RR* 51, 86-92.
- Jouanna, Arlette, 2001. « Tory, Geoffroy (Bourges, vers 1480 – Paris, 1533) », in : Jouanna, Arlette et al., *La France de la Renaissance. Histoire et dictionnaire*, Paris, Laffont, 1099b-1101a.
- Jung, Marc-René, 1966. *Hercule dans la littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz.
- Longeon, Claude, 1989. *Premiers combats pour la langue française*, Paris, LGF/Livre de Poche.
- Monferran, Jean-Charles / Caldarini, Ernesta (ed.), 2007. *Joachim Du Bellay : La Défense, et Illustration de la Langue Françoyse. L'Olive*, Genève, Droz.
- Roques, Gilles, 1985. « La conjugaison du verbe *vouloir* en ancien français », in : Dees, Anthonij (ed.), *Actes du IV<sup>e</sup> colloque international sur le moyen français*, Amsterdam, Rodopi, 227-268.
- Tory, Geof[f]roy, 1529 [réimpr. 1931 = 1973]. *Champ fleury ou l'art et science de la proportion des lettres*. Précédé d'un Avant-propos et suivi de Notes, Index et glossaire par Gustave Cohen. Nouvelle préface et bibl. de Kurt Reichenberger et Theodor Berchem, Paris [Réimpr. Genève, Slatkine, 1973].
- Tory, Geof[f]roy, 1529 [rééd. 1998]. *Champ fleury. Art et science de la vraie proportion des lettres*, [Paris], Bibliothèque de l'Image.

# A Grammatica franceza, ou arte para aprender o francez por meio do portuguez, regulada pelas notas e refflexoens da Academia de França: a primeira gramática setecentista da língua francesa em português

## 1. Introdução

A *Grammatica franceza, ou arte para aprender o francez por meio do portuguez, regulada pelas notas e refflexoens da Academia de França*, de Luís Caetano de Lima, publicada pela primeira vez em 1710, é uma obra que teve grande êxito em Portugal, na medida em que foi alvo de várias edições. Além da primeira edição, são conhecidas uma de 1712, uma de 1733, uma de 1756 e uma de 1911. No entanto, tem sido uma obra esquecida pela maior parte dos estudiosos em historiografia linguística, já que as referências a esta gramática são extremamente parcelares.

Deste modo, o objetivo deste trabalho é fazer uma breve apresentação da edição de 1733 desta gramática, evidenciando, através de alguns exemplos, as suas fontes principais, visto que o próprio autor defende que se trata de uma edição revista e aumentada face à primeira edição com notas que foram coligidas dos autores franceses mais prestigiados, sobretudo da *Art de bien parler françois* de Monsieur de La Touche, e do *Traité de la Grammaire Françoise* de Régnier-Desmarais, entre outros autores. Assim, escolhemos apenas o tratamento que o autor português confere às partes da oração, sobretudo ao estudo do artigo e do nome por serem os assuntos onde é mais evidente a influência francesa e onde são visíveis algumas rupturas e ou continuidades com as fontes citadas.

## 2. Breve contextualização histórica da emergência da obra em análise

Profundo defensor do ensino das línguas vernáculas «cujo conhecimento encarava como forma de modernidade e de progresso cultural» (Gonçalves 2003, 27), D. Luís Caetano de Lima (1671-1757) publicou, em Lisboa, a primeira edição da sua *Grammatica Franceza, ou arte para aprender o Francez por meyo da Lingua Portugueza, regulada pelas notas e refflexoens da academia de França. Parte I*, em 1710, numa altura em que se encontrava fora do reino ao serviço da corte portuguesa.

Clérigo regular teatino, Caetano de Lima foi sócio fundador da Real Academia de História, pertencendo ao rol de ilustrados portugueses da sua época, porquanto

repartiu a sua vida entre Portugal e os países da vanguarda do Iluminismo europeu. Bem (1794, 34) defendeu que Caetano de Lima foi um homem estimado em toda a Europa devido ao seu raro talento, reiterando ainda que «foi Varão Encyclopedico, pelos diversos generos de sciencias, a que se applicou» (Bem 1794, 161).

De facto, a sua erudição contemplou o domínio das línguas francesa e italiana que, de acordo com Bem (1794, 36), «compreheo com tal perfeição, que a maior parte dos homens mais bem instruidos destas duas Nações as não souberão com maior fundamento, como se vê nas bellas Artes, que para aprender huma, e outra nos deixou», escreveu ainda a *Orthographia da Lingua Portugueza*, em 1736.

Além das obras já referidas, tem outras obras manuscritas que abrangem os domínios da história e das ciências, e alguns trabalhos metalinguísticos, dos quais destacamos o *Diccionario Latino e Portuguez*, *Diccionario Portuguez e Latino*, e o *Vocabulario nautico da lingua e frases portuguezas*.

### 3. As edições da Grammatica Franceza, ou arte para aprender o Francez por meyo da Lingua Portugueza

Além da 1ª edição, de 1710, verificamos a referência a outras publicações em Machado (1752, 68), Bem (1794, 36), Silva (1860, 239), Andrade (1966, 79), Cardoso (1994, 192), Gonçalves (2003, 27) e Silvestre (2012, 203). Porém, estes autores não são unânimes relativamente às datas das edições que apresentam, pois se há um consenso generalizado relativamente à primeira edição, de 1710, o mesmo não acontece no que diz respeito às edições posteriores.

Baseado nas indicações da biblioteca nacional de Portugal, Cardoso (1994, 192) refere uma edição de 1712 que não é reconhecida por nenhum outro autor e cujo título é em francês: *Grammaire française et portugaise avec des remarques très necessaires*, publicada em Haia por Adrian Monteferis. A este respeito Silvestre (2012, 203) defende que a edição de 1710 foi «refundida em 1712, com o título *Grammaire Françoisse et Portugaise, avec des remarques très necessaires pour le bom usage de l'une et de l'autre langue*, que corresponde absolutamente à impressão anterior, mas com nova folha de rosto e índice, simulando uma edição no estrangeiro que de facto nunca ocorreu (A La Haye: Chez Adrian Moetjens)». Silva (1860, 239) aponta uma edição de 1732 que é também referenciada por Cardoso (1994, 192), muito embora este autor hesite entre a data de 1832 e 1833. Por seu turno, Gonçalves (2003, 27) também admite a data de 1733 como o ano da segunda edição da obra. Por outro lado, Machado (1752: 68) reconhece uma edição de 1734 que é contestada por Silva (1860, 239), na medida em que considera pouco provável a existência de duas edições tão próximas – uma de 1732 e uma de 1734. Cardoso (1994, 192) ainda evidencia mais duas edições da obra – uma publicada um ano antes da morte do autor, em 1756, e outra já póstuma, em 1911. Relativamente à edição de 1733, que escolhemos para o nosso trabalho, pensamos tratar-se da segunda edição, na medida em que Caetano de Lima tece o comentário seguinte a respeito da pronúncia do s: «Para vencer esta

difficuldade apontaremos aqui algumas regras, tiradas de Monsieur Desmarais, que não puzemos na primeira edição ou Compendio desta Grammatica, pela brevidade que entã eramos obrigados a seguir» (Lima 1733, 43), ou ainda na introdução à segunda parte «De algumas Grammaticas francezas e Portuguezas que se imprimirão em Lisboa depois do Anno de 1700, a qual servia de Prologo na primeira edição desta Obra». Por fim, Andrade (1966, 79) adianta apenas a edição de 1710, com duas reimpressões em 1733 e 1756, defendendo que esta última se encontrava à venda em Paris, no livreiro Cavalier, rua de S. Jacques, au Lys d'Or, de acordo com a indicação do *Journal des Sçavans* de 1769, página 126.

#### 4. A edição de 1733

##### 4.1. Estrutura da obra

A segunda edição da gramática em análise está dividida em duas partes, sendo que a segunda engloba um dicionário de francês e português, que contempla as palavras francesas que não têm semelhanças com as outras línguas, onde se explica particularidades semânticas e expressões idiomáticas, e um compêndio com nomes particulares divididos por matérias, com uma organização de tipo onomasiológico. A obra contém 463 páginas, expostas num único volume, que se encontram distribuídas da forma que se segue:

Conteúdo	Páginas
(Rosto da Parte I)	[I]
Prólogo	[III-VII]
Autores e livros citados nesta Grammatica	[VIII-IX]
Índice do 1º. volume	[X]
Licenças (Santo Ofício, Ordinário, Paço)	[XI-XVII]
Dedicatória	[XVIII]
PARTE I.	
Capítulo I. <i>Dos Nomes, e Números das Letras</i>	1 2-23
Capítulo II. <i>Da Pronuncia das Vogaes</i>	23-55 55-65
Capítulo III. <i>Da pronuncia das Consoantes</i>	66-72 72-77
Capítulo IV. <i>Dos Ditongos</i>	

	Capítulo V. <i>Dos Tritongos</i>	77-99
	Capítulo VI. <i>Dos Artigos</i>	99-102
	Capítulo VII. <i>Dos Nomes</i>	102-119
	Capítulo VIII. <i>De algumas outras castas de Nomes</i>	119-155 155-264
	Capítulo IX. <i>Dos Pronomes</i>	
	Capítulo X. <i>Das Conjugações dos Verbos Regulares</i>	
	Capítulo XI. <i>Das Conjugações dos Verbos Irregulares</i>	
	Índice alfabético	265-271
	(Rosto da Parte II)	[CCLXXIII]
	Notícia	[CCLXXV-CCLXXVI]
	Índice do 2º. volume	[CCLXXVII]
PARTE II.	Capítulo I. <i>Dos Accentos</i>	1-3
	Capítulo II. <i>Dos Adverbios</i>	3-5
	Capítulo III. <i>Refflexoens sobre o uso de algumas Particulas, Preposiçoens, Adverbios, Conjunçoens etc.</i>	5-21 21-24
	Capítulo IV. <i>Refflexoens sobre o uso de alguns nomes em ordem à Syntaxe etc.</i>	24-28 28-70
	Capítulo V. <i>Refflexoens sobre o uso de alguns Verbos, em ordem à Syntaxe etc.</i>	
	Capítulo VI. <i>Lista de varias palavras que encerraõ alguma difficuldade particular, e das Observaçoes que sobre ellas fez a Academia Franceza, ou algum Autor dos de melhor nota.</i>	
	Diccionario Francez e Portu- guez das palavras francezas que ou não tem analogia com outras linguas, ou se apartaõ muito da sua derivaçaõ;	71-391

Compendio de varios nomes, e termos particulares, divididos por materias.	393-453
Índice do compêndio dos termos particulares	454-456
Erratas/Emendas	457-458
Índice alfabético	459-463

#### 4.2. *Objetivos da elaboração da gramática*

No prólogo da gramática, Caetano de Lima expõe os objetivos que o levaram a produzir a obra, afirmando que ela se destina a ensinar francês a todos aqueles que pretendem falar este idioma com acerto, pelo que alguns poderão ignorar o recurso a muitos termos particulares, mas estes foram cuidadosamente selecionados e estudados, ao longo de vinte anos, e pretendem instruir o indivíduo para que venha a dominar o francês com correção linguística, de uma forma pura e elegante. Por isso dirige a sua obra apenas a um público concreto, letrado, nobre, e não àquele cidadão que deseje ter um conhecimento superficial do idioma em questão. Para este último, defende o autor, basta o conhecimento dos «fallares Gascaõ, Normando, ou Baixo Bretaõ» (Lima 1733, [VII]). Por esta razão, a obra de Caetano de Lima é essencialmente uma gramática descritiva e prescritiva, visto que considera algumas construções linguísticas francesas incorretas, baseando as suas explicações nas considerações tecidas pelas fontes que consultou, apoiando-se, também, nos escritores franceses mais conceituados.

Imbuído nos princípios iluministas, Caetano de Lima considera ser fundamental o ensino das línguas vivas, em concreto da língua francesa, já que esta é a língua universal. A aprendizagem do francês deve ser feita através do português, pelo que Caetano de Lima segue a mesma base metodológica proposta no século XVII por Amaro de Roboredo, pois, segundo este autor, o estudo de outras línguas devia iniciar-se com o estudo do português, ao qual se seguia, por analogia, o estudo de outras línguas (Roboredo 2007, [16]).

O autor admite que nesta nova edição da gramática, revista e aumentada, teve o cuidado de tornar o seu conteúdo menos imperfeito relativamente à edição anterior, referenciando as fontes francesas que consultou, reiterando que as cita «[...]fielmente nas occasioens de alguma duvida, não para fazer pompa de q conhe[ce] titulos de livros, mas porque verdadeiramente não pertence a hum estrangeiro decidir questioens em huma lingua em que não foy criado» (Lima 1733, [VI-VII]). Este ponto de vista leva-o a criticar as duas únicas gramáticas francesas que foram publicadas em Portugal, desde 1700 até à data da publicação da sua gramática.

Embora Caetano de Lima não refira os autores destas gramáticas, expõe os seus títulos e o nome dos editores, pelo que julgamos tratar-se das obras de dois estrangeiros residentes em Portugal. A primeira publicada em 1700, na oficina de Miguel Deslandes, com o título *Arte das Linguas Franceza e Portugueza* cujo autor é Claudio Debrillant Coursan, e a segunda publicada em 1705, na oficina de António Pedroso Galrão, intitulada *Essai de la Grammaire Portugaise, et Françoise envers ceux, qui sachants la Françoise, veulent apprendre la Portugaise* de Josué Rousseau. Às duas, Caetano de Lima tece duras críticas aos seus autores por desconhcerem tanto a língua portuguesa como a francesa, salientando ainda a brevidade e leviandade com que trataram as matérias expostas nas suas obras.

#### 4.3. Breve exposição do conteúdo da obra

Caetano de Lima não apresenta a definição de gramática, nem em quantas partes ela se divide. Este aspeto contraria a prática mais comum das gramáticas dedicadas à língua portuguesa, publicadas em Portugal na primeira metade da centúria de setecentos, pois na sua maioria começam com a definição de gramática, apresentando, posteriormente, a sua divisão em partes, pelo recurso generalizado à sequência ‘clássica’- ortografia, prosódia, etimologia, sintaxe. No entanto, não devemos esquecer que, tratando-se de uma gramática bilingue, Lima estava a trabalhar praticamente sem predecessores, tentando encontrar o seu caminho, pelo que abraçou uma metodologia que lhe parecia mais coerente, tendo em conta a finalidade da gramática. Apesar disso, sem se referir explicitamente à divisão clássica da gramática, Caetano de Lima acaba por adotá-la, começando com considerações a respeito da ortografia e da prosódia, dedicando-se posteriormente, e de forma mais pormenorizada, aos aspetos morfológicos e acabando por tecer algumas considerações sintáticas de forma muito aligeirada<sup>1</sup>.

A exposição dos conteúdos levada a cabo por Caetano de Lima assemelha-se a obras como *Gramatica francesa dividida en tres partes*<sup>2</sup>, publicada em Madrid, em 1688, em língua castelhana e francesa, do francês D. Pedro Pablo Billet, que residiu muito tempo em Madrid, onde foi professor de francês. No entanto, as semelhanças entre as duas gramáticas cingem-se à sequência da exposição dos assuntos por capítulos, nomeadamente aqueles que dizem respeito à fonética, à morfologia e à sintaxe.

Como se trata de um manual didático na sua essência, destinado a todos aqueles que queiram aprender o francês com acerto, há uma ausência de especulações filosóficas sobre a língua na obra do autor português.

<sup>1</sup> Não devemos esquecer que o autor contempla ainda, a partir da página da página 28 da segunda parte da gramática, uma lista de palavras que encerram algumas dificuldades, um dicionário de francês-português e um compêndio de termos particulares divididos por matérias.

<sup>2</sup> Esta gramática, cuja primeira edição data de 1673, com o título *Gramatica francesa com arte poética o breve compendio de la poesia francesa*, publicada em Saragoça, foi alvo de várias edições.

#### 4.4. Fontes

Caetano de Lima referencia explicitamente mais de uma vintena de obras consultadas para a elaboração da sua gramática. Essas obras são todas francesas e o autor português, não raras vezes, cita-as ao longo dos assuntos tratados. Entre outras, são referenciadas as que se seguem:

Dictionnaire de l'Academie Française, de la dernière Edition de Paris en 1718. Dictionnaire de l'Abbé Furetiere de l'Edition de Trevoux. Dictionnaire de P. Richelet de Edition de Genève. Observations de l'Academie Française sur les Remarques de Monsieur de Vaugelas. Notes de Monsieur T. Corneille sur les Remarques de Monsieur de Vaugelas. Nouvelles Remarques de Monsieur de Vaugelas Ouvrage Posthume. Observations de Monsieur Ménage sur la langue Française. Remarques Nouvelles du Père Bouhours sur la langue Française. Traité de la Grammaire Française par Monsieur l'Abbé Regnier Desmarais. Reflexions sur l'elegance &c. par Monsieur l'Abbé de Bellegarde. Grammaire Française sur un nouveau plan par le Père Buffier. Grammaire Générale, et Raisonné. L'Art de bien parler François par Monsieur de la Touche. Traité des langues par Monsieur Frain Trambly. Traité de l'Orthographe Française par Monsieur de Soule. (Lima 1733, [VIII-IX]).

Porém, os autores que são referidos mais frequentemente são de La Touche e Desmarais.

#### 4.5. As partes da oração

Caetano de Lima foge à tradição gramatical latino-portuguesa no que concerne às explicações a respeito das partes da oração. Não referencia o número dessas partes, todavia, reconhece o artigo, o nome, o pronome e o verbo. Fala ainda de partículas onde parece englobar o advérbio, a preposição e a conjunção, muito embora não explicitamente se essas partículas são partes da oração, limitando-se a tecer alguns esclarecimentos sobre algumas palavras que podem ser ou advérbios ou preposições, de acordo com o contexto em que estão inseridas.

Quanto às fontes que consultou, são referenciados os nomes de La Touche e Desmarais no tratamento do artigo e do nome. Nas restantes classes de palavras há apenas algumas referências a autores franceses em situações muito pontuais.

No que diz respeito ao artigo, Lima parece seguir de perto o francês La Touche, defendendo, de um ponto de vista morfológico, que é «[...] aquela parte da Oração que serve na declinação dos nomes para mostrar a diferença dos Generos, dos Cazos, e dos Numeros» (Lima 1733, 72), e admite que, apesar de não existir consenso entre os gramáticos franceses, sobretudo entre Desmarais, La Touche e o autor da *Grammaire Générale et Raisonnée*, quanto ao número de artigos, segue «Monsieur de La Touche, que reconhece cinco castas de Artigos, e com elles formaremos cinco declinçoens na lingua Franceza, ainda que Monsieur Desmarais não admitta mais que huma (Lima 1733, 72).

Esta filiação do autor português ao autor francês é, assim, visível não só a respeito da própria definição de artigo, na medida em que La touche admite que «*L'article* est une particule qui sert à décliner les noms & à en marquer le genre» (La Touche 1710,

66), como também ao tratamento do artigo em geral, como podemos visualizar, e apenas a título representativo, na tabela que se segue:

Artigo	
Monsieur de la Touche	Caetano de Lima
1ª declinação: « <i>Cette Déclinaison se fait par l'Article Défini Le, La, L'</i> » (1710, 69).	1ª declinação: «Esta Declinação se fórma com o Artigo <i>Definito</i> LE, La, L'» (1733, 73).
2ª declinação: « <i>Cette Déclinaison se fait par l'Article Indéfini Partitif, Du, De la, De l'</i> » (1710, 72).	2ª declinação: «Forma-se pelo Artigo <i>Indefinito</i> Partitivo, DU, DELA, DEL'» (1733, 74).
3ª declinação: « <i>Cette Déclinaison se fait par l'Article partitif adjectif De, ou D' qui sert pour un adjectif masculin &amp; féminin, pour le singulier &amp; pour le pluriel</i> » (1710, 74).	3ª declinação: «Forma-se pelo Artigo Partitivo DE, ou D' com Apostropho, e serve para os Adjectivos. (1733, 76).
4ª declinação: « <i>Cette Déclinaison se fait par l'Article indéfini numeral, un, une.</i> » (1710, 75).	4ª declinação: «Forma-se pelo Artigo Indefinito Numeral UN para os Masculinos, e UNE para os Femininos» (1733, 76).
5ª declinação: « <i>Cette Déclinaison n'a point d'article au nominatif, &amp; les particules De &amp; A, qui servent pour le génitif &amp; pour le datif sont moins des articles que des notes de ces cas là.</i> » (1710, 76).	5ª declinação: «Esta Declinação não tem Artigo para o Nominativo, e Accusativo; e as particulas De, e A são mais notas de Genit. Dat. E Ablat. do que Artigos verdadeiros.» (1733, 77).

Em relação ao nome, a definição levada a cabo por Caetano de Lima é uma definição tradicionalista que remete para a subdivisão do nome em substantivo e adjetivo que o autor faz posteriormente. Assim, de um ponto de vista semântico ontológico, o nome é «[...] huma parte da Oração que serve para nomear alguma couza, e dala a conhecer. Divide-se em Nome Substantivo, e Nome Adjectivo» (1733, 77). De certa forma, esta definição assemelha-se à caracterização semântica ontológica de nome proposta por La Touche que também remete para a subdivisão que estabelece em substantivo e adjetivo «*Le Nom est un mot qui sert à marquer une chose, ou la qualité d'une chose. Il se divise en Substantif & en Adjectif.*» (La Touche 1710, 76).

Monsieur de La Touche	Caetano de Lima
1ª: «Les Noms qui conviennent aux mâles» (1710, 80).	1ª: «todos aquelles [...] que pertencem a macho são do Genero <i>Masculino</i> » (1733, 78).

2ª: «Les Noms des jours de la semaine, des mois, & des saisons de l'année [...] *Automne*, est meilleur féminin que masculin;» (1710, 80).

2ª: «[...] os nomes de Dias, Mezes, e Estaçoens do Anno, excepto *Automne*, que commumente passa por feminino» (1733, 78).

3ª «Les Noms d'arbres [...] exception *Une épine, une ronce, une yeuse, une ébène, une vigne, une viorne, une palme* [...]» (1710, 80).

3ª «Os Nomes de Arvores, excepto *Une Tonce, une Yeuse, une Ebéne*, e poucos outros que são femininos». (1733, 79).

4ª «Les Adjectifs pris substantivement [...] exceptions *Mathématique, perpendiculaire, une tangente, une courbe* &c. [...]» (1710, 80-81).

4ª «Os nomes Numeraes tomados substantivamente, como *le deux, le quatre, le tiers, le quart*» (1733, 79).

5ª «Les Infinitifs & les Prépositions prises substantivement [...]» (1710, 81).

5ª «Os Adjectivos e os Verbos tomados substantivamente, como *le Rouge, le Noir, le boire, le manger*.» (1733, 79).

6ª «Les noms de Nombre ordinaux, proportionnels & distributifs pris substantivement; [...] *Exemples. Le deux, le trois, le quatre, le double* [...]» (1710, 81).

7ª «Les Noms composés d'un verbe & d'un nom [...]» (1710, 81).

No que diz respeito aos acidentes do nome, ou seja, à declinação, ao género e ao número, cumpre salientar que Caetano de Lima parece seguir muito de perto La Touche. No entanto, não se limitou a ter em conta as considerações tecidas pelo autor francês pois, além de apresentar uma lista de palavras cujo género é distinto no francês e no português, apresenta alternativas de outros autores franceses, seja para corroborar algum ponto de vista, seja para completar alguma noção que não é tida em conta por La Touche.

Neste contexto, é pertinente frisar que na apresentação das regras dos substantivos masculinos, por exemplo, Caetano de Lima faz uma abordagem muito próxima à de La Touche, como podemos verificar na tabela que se segue:

Além destas «regras geraes pelo significado dos nomes» (Lima 1733, 79), o autor português defende que «se pôde dar outra a respeito da sua terminação; e he que todos aquelles que acabaõ por Consoante que não for X, e por vogal que não for E *Mudo* são do genero *Masculino*, como se deixa ver das terminaçoens que se seguem» (Lima 1733, 79). Ora, também esta regra se assemelha à de La Touche, na medida em que este autor havia preconizado que «les Noms terminés par une consonne, excepté l'*x*, ou par outre voielle qu'un *e* féminin, sont masculins» (La Touche 1710, 82), apresentando uma lista de nomes com essas terminações, por ordem alfabética de A a Z.

Tal metodologia é também levada a cabo por Caetano de Lima, como se pode comprovar na tabela que se segue:

Monsieur de La Touche	Caetano de Lima
«B. <i>Du plomb, le radoub d'un vaisseau, un rhumb de vent.</i>	«B <i>Du plomb. Le radoub d'un vaisseau. Un rhumb de Vent.</i>
C. <i>Un fac, un pic, un foc, un suc, &amp;c.</i>	C <i>Un arc. Un fac. Du talc. Du tabac. Un pic. Un froc. Un jonc. Un bouc. Le suc.</i>
D. <i>Un gond, un gland, &amp;c.</i>	D <i>Un gland. Un gond. Le chaud. Le froid. Un pied. Un muid. Un nid. Un noeud. Un cloud.</i>
E. <i>Le côté, un Evêché, un Duché, &amp;c.</i> (1710, 82-83).	E Os nomes em E Masculino, como <i>Un Côté, Un Evêché, Un Comté, Un Duché.</i> (1733, 79).

Na identificação dos substantivos do género feminino, Caetano de Lima adota o mesmo procedimento, apresentando uma série de regras que são visíveis em La Touche. Aqui, porém, o autor português admite explicitamente que seguiu aquele autor francês. Assim, a respeito da regra geral dos nomes «que acabaõ em E mudo s[erem] do genero feminino», o autor português argumenta que «esta regra està sujeita a hum grande numero de exceçoens, como se pòde ver na Lista de Monsieur de La Touche, a quem seguimos aquí em muita parte» (Lima 1733, 83), pelo que apresenta essas exceções, baseando-se em de La Touche.

No tratamento do género dos adjetivos, Caetano de Lima afasta-se de La Touche, na medida em que este não havia apresentado regras, dizendo apenas que os adjetivos seguem a regra dos substantivos, pelo que o autor português parece, então, filiar-se à metodologia levada a cabo por Desmarais, acabando mesmo por citá-lo. Vejamos :

Desmarais	Caetano de Lima
-----------	-----------------

«[...] Ainsi, pour parler premierement de la marque du genre masculin des Noms adjectifs, tout Nom adjectif, qui finit par une consonne, comme *franc* [...], est du genre masculin. Il en est aussi toutes les fois qu'il finit, ou par un *é masculin*, comme *aimé, blessé, &* comme tous les autres Participes semblables; ou par un *i*, comme *joli, &* comme la plupart des participes des verbes en *ir*; ou par un *u* seul, comme *nu, chenu, &* comme les participes de la mesme terminaison, *venu, couru, rendu, vendu*; ou par un *u*, faisant diphthongue avec une autre voyelle, comme *beau, bleu, mou, &* comme tous les autres noms de mesme nature.

Quant aux adjectifs feminins, il n'y en a aucun qui ne termine par un *é muet*, mais quoyque l'*é muet* soit une marque commune & necessaire à tous les adjectifs feminins; ce n'est pas cependant une marque si infaillible, qu'il n'y ait aussi plusieurs adjectifs terminez de mesme, qui se joignent indifferemment à toute sorte de substantifs, soit masculins, soit feminins; & que par cette raison, on appelle ordinairement des adjectifs de tout genre[...].

Tous les adjectifs qui estant terminez par un *é muet*, ne tirent point leur formation d'un autre adjectif de mesme signification terminé par une consonne, sont infailliblement des adjectifs de tout genre. Ainsi *Arabe, malade, [...]* & tous les autres de mesme espece, sont des adjectifs de tout genre: au lieu que *grande, blonde [...]*, qui tirent leur formation de *grand, blond [...]*, & tous les autres de pareille nature, sont toujours des adjectifs feminins, & ne se construisent jamais avec un substantif masculin.» (1707, 202-203).

«Quanto ao genero dos *Adjectivos* se pôde dizer em Primeiro lugar que todos os que acabaõ por Consoante saõ do genero *Masculino*, como v.g. *Franc* [...] Saõ tambem Masculinos os que se terminaõ em E Masculino, ou fechado, como v.g. os Participios *Aimé, Blessé, Frapé*. [...] Os que acabaõ pela vogal I. *Ioli, Marri*, com os Participios *Banni, Sorti*. [...] Os que se terminaõ na vogal U, como *Menu, Ingénu* [...], com os participios *Battu, Rendu, Vendu* [...]. Os que acabaõ em algum Ditongo, ou Tritongo. *Beau, Bleu, Mou*.

Pelo contrario saõ femininos os que acabaõ em E *Mudo*, como v.g. *Blanche* [...], e os participios *Aimée Bâtie, Perdië*.

Porèm ainda que o E *Mudo* seja final de Adjectivo feminino, naõ deixa de haver muitos nesta terminaçaõ, que saõ do genero commum. Para os poder distinguir huns dos outros dà Monsieur Desmarais a regra seguinte

Diz que os adjectivos acabados em E *mudo*, que se naõ formaõ de outro adjectivo da mesma significaçaõ, terminado por Consoante, saõ infallivelmente do genero commum, como succede nos seguintes. *Agréable, Aimable* [...] Naõ succede assim em *Amère, Blonde, Froide, Grande*, [...] que saõ Adjectivos sempre femininos, porque se formaõ de outros Adjectivos da mesma significaçaõ, acabados em Consoante: a saber: *Amér, Blond, Froid, Grand*. [...]» (1733, 83-84).

A influência francesa em Caetano de Lima é ainda visível no tratamento do número dos nomes, já que La Touche havia defendido que existiam nomes substantivos que só se usavam no singular, entre os quais referenciava «Les noms des métaux. Exemples: *l'or, l'argent, &c.*» (La Touche 1710, 77). Lima é da mesma opinião, porém

advertindo «[...] que quando *Bronze* significa Estatua de Bronze não deixa de ter plural. *Il aime les bronzes*, baseando esta explicação no dicionário da academia francesa. Dict. Del’Acad. Franc.» (Lima 1733, 89).

Além disso, no momento em que Caetano de Lima apresenta a formação dos plurais dos nomes que no singular acabam em duas ou mais consoantes, defende que os nomes «tomão S nos pluraes conservando as consoantes que tinhaõ no singular. *Champ Champs*.» (Lima 1733, 92). O autor português apoia o seu ponto de vista no Dicionário da Academia Francesa, e em Desmarais, sendo que este último havia tecido a advertência seguinte: «Mais pour ceux qui dans les noms, dont le singulier finit par une ou par deux consonnes, retranchent ordinairement du pluriel la consonne qui ne s’y prononce pas, outre qu’ils vont contre un usage établi; ils pèchent encore par là contre les principes de la Langue & de la Grammaire.» (Desmarais 1707, 211).

Depreende-se, deste modo, que o autor francês é partidário da tradição gramatical que baseia os princípios linguísticos na autoridade do uso, dos bons autores, pelo que critica todos aqueles que, «par esprit de nouveauté, ou par quelque autre motif que ce soit» (Desmarais 1707, 211), pretendem alterar o que já está estabelecido na tradição, apresentando três razões que vêm corroborar o seu pensamento. São, precisamente, estas razões que servem de argumentos a Caetano de Lima para defender o seu ponto de vista tradicional em relação à ortografia. Ora vejamos:

#### Desmarais

Car en premier lieu, ils apportent de l’embarras dans la maniere de former les pluriels des noms, en ce qu’ils font dépendre cette formation d’une chose qui luy est estrangere; & en ce qu’il y a une infinité de noms, comme *appast*, *apprest*, *prevost*, *goust*, *champ*, *prompt*, &c où ils ne sçauroient appliquer leur regle, sans défigurer la Langue.

En second lieu, ils empeschent qu’on ne puisse rapporter si facilement les pluriels à leur singulier; le Lecteur qui voit le pluriel de *banc* écrit *bans*, comme celuy de *ban*, pouvant estre embarrassé sur leur singulier, au lieu que ce singulier ne peut estre mesconnu, quand sa consonne finale luy est conservée dans le pluriel.

En troisième lieu, en escrivant *grans*, *constans*, *lours*, *lons*, & *court*, pluriels de *grand*, *constant*, *lourd*, *long*, & *court*; & supprimant ainsi le *d*, le *g* & le *t* de leur singulier, ils ostent autant qu’ils peuvent

#### Caetano de Lima

A Primeira razão he, porque de outra sorte se desfiguraõ as palavras, e se apartaõ da fórma do seu singular, como succederia nos pluraes *Appas Apprès*, *Prévos*, *Dégous*, *Chams*, *Proms os quaes ficariaõ muy dessemellantes de Appast*, *Apprest*, *Prévoist*, *Dégoust*, *Champ*, *Prompt*. A Segunda porque se daria occasiaõ a muitos Equivocos, pos escrevendo-se *Bans* e *Vers* se não sabe se são *Blancs de Sable* Bancos de area, ou *Bans de mariage* Banhos de casamento [...]. A Terceira Porque escrevendo-se *Grans*, *Constans*, *Lons*, *Lours*, pluraes de *Grand*, *Constant*, *Long*, *Lourd*, se são *Blancs de Sable* Bancos de area, ou *Bans de mariage* Banhos de casamento [...]. A Terceira Porque escrevendo-se *Grans*, *Constans*, *Lons*, *Lours*, pluraes de *Grand*, *Constant*, *Long*, *Lourd*, se faz perder o conhecimento da formação dos Adjectivos femininos, para a qual são essenciaes as letras DGT, que tinhaõ no

la connoissance de la formation de leurs adjectifs feminins, & de tous leus dérivez, dans tous lesquels ces sortes de lettres sont essentielles & caracteristiques (Desmarais 1707, 211-212).

singular; pois mais facilmente se formarà v. g. *Longues* de *Longs*, do que de *Lons*, e de *Grandes* de *Grands*, do que de *Grans*. (Lima 1733, 92-93).

Quanto ao pronome, Lima caracteriza-o através do recurso a um critério funcional, considerando que «he huma parte da Oração que se poem em lugar no nome» (Lima 1733, 102), admitindo, posteriormente, oito suclasses de pronomes, ou seja, pessoais, possessivos, demonstrativos, relativos, indefinidos, interrogativos, numerais e quantitativos, sendo de notar que os numerais são abordados no capítulo dos nomes e os quantitativos são esquecidos pelo autor. Ora, também esta classificação parece evidenciar alguma influência de La Touche, muito embora o autor português não o cite. Com efeito, após considerar que o pronome «est ainsi nommé, parce qu'il se met en la place du nom d'une Personne, ou d'une chose» (1710, 102), La Touche subdivide os pronomes em pessoais, possessivos, demonstrativos, relativos, interrogativos, numerais e indefinidos.

O verbo é caracterizado pelo autor português, pelo recurso a um critério semântico, como a parte da oração «que denota o obrar de alguma pessoa, ou de alguma couza» (Lima 1733, 119), pelo que se afasta da conceção semântica adiantada por La Touche que considera que o verbo «est un mot qui sert à marquer ce qu'on fait, ou ce qu'on souffre; l'existence, ou l'état d'une chose, par raport aux personnes & aux tems» (La Touche 1710, 115), subdividindo-o depois em ativo, passivo e neutro. Esta subdivisão, de resto, é apenas admitida em parte por Lima, já que contempla o verbo ativo, passivo e impessoal como subdivisão primária do verbo.

Caetano de Lima analisa os advérbios, as preposições e as conjunções na segunda parte da sua gramática, porém, como já foi referenciado, não apresenta qualquer definição destes conceitos. Apesar disso, faz um estudo exaustivo e completo, por ordem alfabética, das palavras francesas que, mediante o contexto, podem ser ou preposições ou advérbios, por exemplo, «AVANT. Humas vezes he Preposição. [...] Outras vezes he Adverbio» (Lima 1733, 5), e por outro lado de duas ou mais palavras que, sendo da mesma categoria gramatical e tenham um dignificado idêntico, têm uso distinto, por exemplo, «FORT. BEAUCOUP. Ambos estes Adverbios significão muito, mas tem uso diferente» (Lima 1733, 11).

## 5. Considerações finais

Pelo que acabamos de expor, podemos afirmar que a gramática de Caetano de Lima é, sem dúvida, uma gramática original. Esta originalidade reside, sobretudo, no facto de o autor se afastar aparentemente dos esquemas tipológicos das gramáticas portuguesas do seu tempo e que eram destinadas ao ensino. Porém, não devemos esquecer que é uma gramática bilingue e que o seu autor trabalhou praticamente sem

antecessores em Portugal, pelo que procurou seguir uma metodologia que importou das obras francesas, baseando os seus pontos de vista linguísticos nos autores que considerou serem mais prestigiados na época. Além disso, foi o responsável pela introdução em Portugal de muitas ideias linguísticas francesas de autores que não foram referenciados por nenhum outro gramático português.

Embora tenhamos consciência de que aqui apenas afluíram alguns aspetos que dizem respeito às partes da oração, esta gramática merece um lugar de destaque na historiografia linguística portuguesa e até mesmo europeia. De facto, os aspetos que dizem respeito à fonética, em particular, deveriam ser alvo de um estudo minucioso, na medida em que Caetano de Lima faz uma descrição exaustiva sobre o assunto, demonstrando possuir um conhecimento sólido dos estudos linguísticos franceses do seu tempo.

Universidade de Trás-os-Montes e Alto Douro /  
Centro de Estudos em Letras

Teresa MOURA

### Referências bibliográficas

- Andrade, António Alberto de, 1966. *Vernei e a cultura no seu tempo*, Coimbra, Acta Universitatis Conimbricensis (Por ordem da Universidade).
- Bem, Thomaz Caetano de, 1794. *Memorias historicas chronologicas da sagrada religião dos clérigos regulares em Portugal, e suas conquistas na India oriental*, Lisboa, regia officina typografica, vol. II.
- Billet, Pedro Pablo, 1688 [1673]. *Gramatica francesa dividida en tres partes*, Madrid, Imprenta de Bernardo de Villa-Diego.
- Cardoso, Simão, 1994. *Historiografia Gramatical (1500-1920), Língua Portuguesa - Autores Portugueses*, Porto, Faculdade de Letras do Porto.
- Coursan, Claudio Debruillant, 1700. *Arte das linguas franceza e portugueza*, Lisboa, Officina de Miguel Deslandes.
- Gonçalves, Maria Filomena, 2003. *As ideias ortográficas em Portugal: de Madureira Feijó a Gonçalves Viana (1734 – 1911)*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian e Fundação para a Ciência e a Tecnologia.
- La Touche, Nicolas de, 1710 [1696]. *L'art de bien parler françois*, Amsterdam, chez R. & G. Wetstein.
- Lima, Luis Caetano de, 1733 [1710]. *Grammatica franceza ou arte para aprender o francez por meyo da lingua portugueza, regulada pelas notas e reflexoens da academia de França*, Lisboa, Officina da Congregação do oratorio.
- Machado, Diogo Barbosa, 1752. *Bibliotheca lusitana historica, critica, e cronologica*, Lisboa, Officina de Ignacio Rodrigues, vol.III.
- Robredo, Amaro de, 2007 [1619]. *Methodo grammatical para todas as linguas*, prefácio e estudo introdutório de Carlos Assunção e Gonçalo Fernandes, Vila Real, Cento de Estudos em Letras.

- Régnier-Desmarais, François Séraphin, 1707 [1705]. *Traité de la grammaire française*, Amsterdam, chez Henri Desbordes, Marchand Libraire, dans le Kalverstraat.
- Rousseau, Josué, 1705. *Ensaio da arte grammatical portugueza e franceza, para aquellas que sabendo a lingua franceza, querem aprender a portugueza*, Lisboa, Oficina de Antonio Pedrozo Galraõ.
- Silva, Francisco Innocencio da, 1860. *Diccionario bibliographico portuguez*, Estudos de Innocencio Francisco da Silva Applicaveis a Portugal e ao Brasil, Lisboa, Imprensa Nacional, vol. V.
- Silvestre, João Paulo, 2012. «A técnica lexicográfica das gramáticas de Caetano de Lima : testemunhos manuscritos», in : Kemmler, Rolf/Schäfer-Prieß, Barbara/Schöntag, Roger (ed.), *Lusofone SprachWissenschaftsGeschichte I*, Tübingen, Calepinus Verlag, 199-212.



# Les syntagmes prépositionnels au tournant de la deuxième grammaire scolaire française

## 1. Introduction

Cet article porte sur les analyses que les grammaires françaises proposent des syntagmes prépositionnels au cours des années 1840-1860. Ces deux décennies constituent la période charnière entre la première et la deuxième grammaire scolaire.

Chervel (1979) pose l'année 1844 comme date symbolique du virage entre deux théories grammaticales, la première et la deuxième grammaire scolaire. Il faut néanmoins considérer que la mise en place de la deuxième version théorique a pris quelque temps, cela s'est vraisemblablement produit au cours des années 1845-1860 (Chervel 1977). Dans cet article, nous analysons la période qui couvre les années 1840-1860, de manière à saisir la mise en place de la deuxième grammaire scolaire. Nous étudierons d'abord quelle conception les grammairiens ont de la préposition, nous passerons ensuite en revue les analyses proposées pour les syntagmes prépositionnels apparaissant à la suite d'un nom, d'un adjectif et d'un verbe.

La conception du complément est un marqueur de périodisation de la grammaire (notamment, Chevalier 2006 [1968]). Ainsi, Chervel (1977) accorde-t-il à la conception grammaticale du complément circonstanciel le poids qui fait basculer la première grammaire scolaire vers la deuxième grammaire scolaire. Dans cette perspective, la recherche que nous proposons s'intéresse aux compléments prépositionnels au cours de la période charnière entre ces deux théories grammaticales. Les grammaires abordent trois types de compléments prépositionnels : elles présentent des syntagmes prépositionnels se rattachant à des noms (*la maison de son père*), à des adjectifs (*fier de son fils*) et à des verbes (*nuire à quelqu'un, aller à Paris, agir pour le bien d'autrui, être battu par quelqu'un*).

L'objectif de cet article est d'abord de mettre au jour les analyses que proposent les grammaires des années 1840-1860 à propos des compléments du nom, de l'adjectif et du verbe, ensuite d'examiner ces propositions. Pour ce faire, nous avons travaillé sur un corpus de 47 grammaires françaises publiées en France au cours de la période qui nous intéresse. Il s'agit d'ouvrages essentiellement scolaires, d'intérêts variés. Cette hétérogénéité permettra de voir les mouvances du cadre grammatical de l'époque.

## 2. La préposition

L'analyse des compléments prépositionnels repose sur la définition de la préposition (soit P). Au cours de la période étudiée, la majorité des grammairiens de notre corpus proposent une définition de cette classe de mots. Deux conceptions sont en jeu. La première est une conception binaire < P x >, dans laquelle la préposition est vue comme un introducteur. Cette position est nettement minoritaire puisqu'elle n'est tenue que par deux ouvrages du corpus qui, par ailleurs, lui confèrent une perspective tantôt grammaticale (succession et position des mots, régime) :

La préposition est un invariable qui se place toujours devant un substantif ou un pronom, qu'on appelle son régime (Colart 1846, 20).

tantôt logique (insistance sur le sens) :

La préposition est un mot qui précède toujours son complément, sans lequel le sens de la phrase ne serait pas achevé (Jacquemart 1840, 340).

La seconde conception, presque unanime (37 auteurs), est ternaire : < x P x >. Elle envisage la préposition comme un lien, ce qui confère une place non négligeable au mot qu'elle suit. On décèle trois perspectives au sein de la conception ternaire. La première en importance est d'ordre logique. Elle se trouve chez 20 auteurs du corpus. Ces auteurs insistent sur l'expression d'un rapport entre deux mots (situation, opposition, etc.). On trouve ainsi dans les définitions de la préposition les mots « rendre l'idée de certains rapports » (Rostagny 1840, 13) et surtout « exprimer un rapport »<sup>1</sup>.

La préposition est un mot qui sert à exprimer un rapport entre le mot qui précède cette préposition et le mot qui la suit (Fricadel-Dubiez 1849, 13).

Certains auteurs (Sardou 1841, Davau & Alix 1843, Descamp 1852, Leclair 1859, Olivier 1860) définissent la préposition comme un mot servant à « marquer des rapports » et en proposent ensuite une interprétation clairement sémantique.

La préposition [...] sert à former les compléments des mots, en marquant les rapports entre les idées qu'ils expriment. [...] Parmi ces rapports infiniment variés, les principaux sont ceux de lieu, d'ordre, d'union, de séparation, d'opposition, de but, de cause, de moyen (Olivier 1860, 56-57).

La deuxième perspective au sein de l'analyse ternaire est d'ordre grammatical. Les auteurs définissent la préposition comme un mot d'union, un mot qui lie, qui établit un rapport, qui met en rapport. C'est l'option choisie par 11 grammairiens<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Lamotte & Bescherelle (1841, 76), Luçon (1842, 16), Poitevin (1844[1853], 120), Belèze (1843, 65), Bertheau (1845, 35), Lambert (1846, 75), Fricadel-Dubiez (1849, 13), Duchêne (1850, 29), Larousse (1852, 147), Ber (1854, 1), Brun (1854, 28), Dunglas (1855, 43), Poitevin (1856, 42), Anonyme (1858, 143).

<sup>2</sup> Guerrier de Haupt (1842, 76), Cepelle-Grimbert (1842, 74), Jullien (1843, 30), Vigneau (1846, 32), Guérard (1851, 60), Jullien (1851, 60), Gresse (1852, 57), Olivier (1857, 77), Direy (1858, 71), Gavet (1859, 72) et Henry (1860, 17).

La préposition est un mot invariable qui unit deux autres mots et les met en rapport (Gresse 1852, 57).

La troisième perspective semble se situer à l'intersection des deux précédentes. Cette fois, les auteurs (7 au total) utilisent des termes plus ambigus dans leur définition : la perspective est-elle grammaticale ou logique, voire les deux à la fois ? Pour certains, la préposition indique un rapport (Beudant 1840, 67; Michel & Rapet 1860, 51).

La préposition est un mot invariable qui sert à unir deux mots en indiquant l'espèce de rapport qui les fait dépendre l'un de l'autre (Michel & Rapet 1860 :51).

Pour d'autres, un peu plus nombreux, la préposition « marque un rapport », sans plus de précision (Jouannet 1843, 35; Jacquet 1848, 65; Julien 1852, 130; Père 1856, 42).

La préposition est un mot invariable qui sert à marquer le rapport qui existe entre deux mots (Jouannet 1843, 35).

### 3. Les séquences adjectif – syntagme prépositionnel

Les grammairiens qui dédient quelques lignes aux adjectifs suivis d'un substantif (par exemple, *reconnaissant envers Dieu*, Dunglas 1855, 12) sont peu nombreux. On dénombre seulement dix auteurs dans le corpus qui exposent ce concept de complémentation en dehors des démonstrations d'analyse. La dénomination de *régime indirect* est devenue marginale à cette époque, on ne la trouve, au sein du corpus, véritablement que chez Lambert (1846) :

Un qualificatif peut aussi avoir un régime indirect (Lambert 1846, 97).

De rares auteurs alternent les dénominations de *régime indirect* et de *complément indirect*. C'est le cas de Colart (1846) et de Jacquet (1848). Que ce soit dans des exemples d'analyse ou dans des explications consacrées aux adjectifs, les autres auteurs font usage du terme *complément*. Celui-ci est qualifié tantôt de *complément indirect* (Jacquemart 1840, Rostagny 1840, Luçon 1842, Davau & Alix 1843, Poitevin 1843, Gresse 1852, Bescherelle 1856, Poitevin 1856), tantôt de *complément de l'adjectif* (Jullien 1852, Descamps 1852, Dunglas 1855, Olivier 1857, Henry 1860, Michel & Rapet 1860), voire tout simplement de *complément* (Guérard 1851, Gavet 1859).

Le complément d'un adjectif est toujours un complément indirect, c'est-à-dire, un complément précédé d'une préposition (Poitevin 1843, 88).

Un substantif est dit complément d'un adjectif, lorsqu'il en détermine le sens. Dans ce cas, il s'y rattache à l'aide d'une des prépositions *à* ou *de* (Henry 1860, 20).

Nous pouvons constater que la notion de complément de l'adjectif apparaît dans les années 1850 et commence alors à concurrencer celle de complément indirect (6 auteurs contre 10).

#### 4. Les séquences nom – syntagme prépositionnel

Ici encore, les grammairiens qui dédient quelques lignes aux substantifs suivis d'un autre substantif (par exemple, *la voûte du ciel*, Olivier 1857, 16) sont peu nombreux. Les auteurs du corpus ne font cette fois usage que du terme *complément* (et non *régime*). Il s'agit tantôt tout simplement d'un *complément* (Temporal 1844, Jullien 1852, Gavet 1859), tantôt d'un *complément du substantif* (Descamps 1852, Olivier 1860), d'un *complément indirect* (Rostagny 1840, Jacquemart 1840, Luçon 1842, Davau & Alix 1843, Jacquet 1848, Fricadel-Dubiez 1849, Gresse 1852, Michel & Rapet 1860) ou encore d'un *complément déterminatif* (Sardou 1841, Lambert 1846, Ber 1854, Poitevin 1856, Olivier 1857) qui peut être présenté dans une section consacrée à l'analyse logique (Poitevin 1843, Guérard 1851 et 1855, Henry 1860).

Les substantifs [...] ne peuvent avoir qu'un complément indirect (Rostagny 1840, 18).

*Le livre de Jules, celui d'entre vous, les mots de Jules, d'entre vous, sont des compléments déterminatifs* (Olivier 1857, 78).

Le complément déterminatif n'apparaît pas au cours de cette période, Boniface (1829), Vanier (1836) et Sardou (1837) en ayant parlé auparavant. On constate cependant que cette analyse davantage tournée vers la sémantique occupe une place importante chez les auteurs des années 1840-1860. En effet, sur les 22 auteurs qui traitent des séquences *nom – syntagme prépositionnel*, neuf utilisent cette dénomination contre huit qui font usage de celle de *complément indirect*. La concurrence entre les deux perspectives est donc bien installée.

Le complément déterminatif ne peut être retranché de la proposition. Si on le retranchait, le sens ne serait plus clair ou il serait absurde (Guérard 1855, 16).

On appelle complément déterminatif celui qui complète le sens du sujet ou de l'attribut (Ber 1854, colonne 4).

#### 5. Les séquences verbe – syntagme prépositionnel

Ces séquences sont systématiquement traitées par les grammairiens. On constate d'emblée qu'un peu moins de la moitié d'entre eux n'établissent pas encore de distinction entre un complément indirect et un complément circonstanciel, et ce, tout au long du corpus<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Jacquemart (1840), Sardou (1841), Guerrier de Haupt (1842), Capelle-Grimbert (1842), Luçon (1842), Belèze (1843), Jouannet (1843), Temporal (1844), Lambert (1846), Vigneau (1846), Jacquet (1848), Fricadel-Dubiez (1849), Duchêne (1850), Jullien (1851a, b), Gresse (1852), Larousse (1852), Jullien (1854), Dunglas (1855).

### 5.1. Complément indirect

Le complément indirect est défini sur la base de deux types de critères – grammaticaux et logiques – qui sont généralement combinés au sein des définitions proposées. Tous les grammairiens signalent la présence d'une préposition. La majorité d'entre eux adoptent au minimum un point de vue grammatical :

Le complément indirect est séparé du verbe par l'une des prépositions *à, de, dans,* etc. (Rostagny 1840, 8).

Environ la moitié des auteurs proposent des listes fermées de prépositions pouvant donner lieu à un complément indirect<sup>4</sup> : *à* et *de* s'y retrouvent systématiquement, le plus souvent accompagnées de *par* (par exemple, chez Poitevin 1843) et parfois de *pour* (par exemple, chez Belèze 1843 ou Lambert 1846). Les autres auteurs laissent leurs listes ouvertes :

Le complément indirect est toujours précédé d'une des prépositions *à, de, en, pour, sur,* etc. (Descamps 1852, 33).

D'autres auteurs ne proposent même pas de liste et se contentent de signaler que la présence d'une préposition est suffisante pour donner lieu à un complément indirect.

l'on est convenu d'appeler indirects tous ceux [des compléments] qui sont précédés d'une préposition (Luçon, 1842, 20).

La préposition peut d'ailleurs être sous-entendue, ce que Girault-Duvivier (1811, tome 1, 676) avait déjà noté. Plusieurs auteurs du corpus 1840-1860 adoptent cette position<sup>5</sup>.

Le complément indirect [...] se reconnaît à la préposition exprimée ou sous-entendue qui le précède (Verlac 1850, 163).

La présence grammaticale d'une préposition est très souvent combinée à des informations d'ordre logique par le biais des questions<sup>6</sup>. En effet, les mots interrogatifs *qui* et *quoi* permettent de distinguer les personnes des choses.

le complément indirect [...] répond à la question *à qui ? de qui ?* etc. pour les personnes; *à quoi ? de quoi,* etc. pour les choses (Brun 1854, 13).

<sup>4</sup> Capelle-Grimbert (1842), Belèze (1843), Poitevin (1843), Lambert (1846), Jacquet (1848), Jullien (1852), Dunglas (1855), Bescherelle (1856), Poitevin (1856), Père (1856), Olivier (1857), Gavet (1859), Henry (1860).

<sup>5</sup> Bertheau (1845), Duchêne (1850), Verlac (1850), Ber (1854), Guérard (1855), Anonyme (1858), Michel & Rapet (1860).

<sup>6</sup> Plus de la moitié des auteurs du corpus utilisent les questions comme procédure de reconnaissance du complément indirect (28 auteurs contre 17) : Jacquemart (1840), Rostagny (1840), Guerrier de Haupt (1842), Capelle-Grimbert (1842), Belèze (1843), Davau & Alix (1843), Jouannet (1843), Poitevin (1843), Bescherelle (1844), Bertheau (1845), Colart (1846), Lambert (1846), Jacquet (1848), Fricadel-Dubiez (1849), Duchêne (1850), Guérard (1851), Gresse (1852), Jullien (1852), Larousse (1852), Brun (1854), Dunglas (1855), Bescherelle (1856), Père (1856), Olivier (1857), Anonyme (1858), Gavet (1859), Michel & Rapet (1860).

Les grammairiens dressent la liste des prépositions pouvant être combinées à ces deux mots interrogatifs, respectant ainsi la vision ternaire présentée dans la définition de la préposition < x PRÉPOSITION x >, transposée ici en < verbe PRÉPOSITION *qui/quoi* >.

Pour reconnaître le régime indirect, on fait après le verbe, l'une des questions à *qui* ? ou à *quoi* ? de *qui* ? ou de *quoi* ? par *qui* ? ou par *quoi* ? etc. (Guerrier de Haupt 1842, 38).

Une autre pratique de définition envisage le complément indirect comme un élément qui reçoit l'action du verbe ou sur lequel cette action tombe ou porte (plan de définition logique), et ce, par l'intermédiaire d'une préposition (plan de définition grammatical). Un tiers des grammaires du corpus font ce choix, associé ou non aux questions<sup>7</sup>.

On appelle complément *indirect* le mot qui reçoit *indirectement* l'action du verbe [...] (Larousse 1852, 64).

On appelle COMPLÉMENT INDIRECT le mot qui ne reçoit l'action exprimée par le verbe qu'au moyen d'une préposition exprimée ou sous-entendue (Ber 1854, colonne 4).

Le complément indirect est un terme sur lequel l'action ne tombe qu'indirectement [...] (Poitevin 1843, 38).

La notion d'objet de l'action ne fait pas partie de la définition du complément indirect au cours des années 1840-1860. Citons cependant l'ouvrage de Direy (1858), publié en Angleterre, qui y fait allusion, comme l'avaient déjà fait Le Tellier (1816 [1822], 74) et Gilard (1837, 82).

Le régime indirect est l'objet sur lequel l'action du verbe ne tombe qu'indirectement, c'est-à-dire au moyen des prépositions *à* et *de* (Direy 1858, 63).

Par contre, les notions de terme (de but, de résultat) ou d'origine de l'action se rencontrent à quelques reprises<sup>8</sup>, mais ne constituent pas pour autant un critère répandu. Ces informations confinent à l'analyse logique.

Le complément indirect est le mot qui à l'aide d'une préposition exprimée ou sous-entendue, telle que *à*, *de*, *par*, *pour*, etc. indique la personne ou la chose à laquelle tend, aboutit, se termine l'action marquée par le verbe ou de laquelle part, provient, dérive cette action ou l'état exprimé par l'attribut (Guérard 1855, 23).

Les définitions du complément indirect contiennent également des critères d'ordre logique liés à la complétude du sens. Ainsi, environ un tiers des publications signalent que ce complément « complète » ou « restreint » le sens du verbe<sup>9</sup>. Le plan gramma-

<sup>7</sup> Lambotte & Bescherelle (1841), Olivier (1860), Poitevin (1843), Lambert (1846), Verlac (1850), Larousse (1852), Descamps (1852), Ber (1854), Anonyme (1858).

<sup>8</sup> Seuls 4 auteurs l'utilisent : Sardou (1841), Lambert (1846), Guérard (1851 et 1855), Henry (1860).

<sup>9</sup> Le complément restreint le sens du verbe : Guerrier de Haupt (1842), Capelle-Grimbert (1842); le complément complète le sens du verbe : Luçon (1842), Belèze (1843), Bescherelle

tical (présence d'une préposition, compléter indirectement) peut intervenir dans la définition initialement d'ordre logique.

Le complément indirect est le mot qui complète indirectement l'action que le verbe exprime (Vigneau 1846, 25).

Le complément indirect restreint la signification du verbe par l'interposition du mot *à* ou *de* (Capelle-Grimbert 1842, 35).

## 5.2. *Complément circonstanciel*

Le complément circonstanciel ne fait pas encore partie du canon grammatical au cours des années 1840-1860, mais sa progression est incontestable puisque plus de la moitié des auteurs du corpus, soit 26 auteurs, le signalent d'une manière ou d'une autre, et ce, dès le début de la période étudiée. Parmi ces auteurs, la plupart font usage du terme *complément circonstanciel*<sup>10</sup>, les autres font référence à un complément adverbial<sup>11</sup> ou encore à un complément modificatif, déterminatif ou explicatif<sup>12</sup>.

Quelques grammairiens associent au circonstanciel la notion d'accessoire<sup>13</sup>

Le complément circonstanciel est le mot qui complète le sens du verbe au moyen d'une idée accessoire de lieu, de temps, de manière, de but, de cause, etc. (Ber 1854, colonne 4).

Ce critère n'obtient pas systématiquement d'écho dans la définition du complément indirect. Les tentatives d'établir une distinction entre complément accessoire (un circonstanciel) et nécessaire (un complément indirect) ne sont explicites que chez Beudant<sup>14</sup> (1840) et Poitevin (1844). L'essentiel des définitions proposées au sujet du circonstanciel ne porte pas sur le caractère accessoire du complément, mais plutôt sur des éléments sémantiques.

Neuf auteurs<sup>15</sup> placent explicitement le complément circonstanciel dans l'analyse logique.

On entend par complément logique tous les mots qui complètent le sujet ou l'attribut. Il y a des compléments modificatifs, des compléments directs, des compléments indirects, des compléments circonstanciels et des compléments accessoires. [...] Le complément

---

(1844[1838]), Temporal (1844), Colart (1846), Vigneau (1846), Fricadel-Dubiez (1849), Duchêne (1850), Larousse (1852), Gresse (1852), Brun (1854), Michel & Rapet (1860).

<sup>10</sup> Rostagny (1840), Sardou (1841), Guérard (1851), Lamotte & Bescherelle (1841), Poitevin (1843a, b), Bescherelle (1844[1838]), Colart (1846), Verlac (1850), Descamps (1852), Ber (1854), Guérard (1855), Bescherelle (1856), Père (1856), Poitevin (1856), Anonyme (1858), Leclair (1859), Olivier (1860), Henry (1860).

<sup>11</sup> Bertheau (1845), Olivier (1857).

<sup>12</sup> Beudant (1840), Davau & Alix (1843), Brun (1854), Michel & Rapet (1860).

<sup>13</sup> Beudant (1840), Poitevin (1844 et 1856), Ber (1854), Bescherelle (1856), Henry (1860).

<sup>14</sup> Beudant (1840) utilise d'ailleurs le terme de *complément explicatif* plutôt que *circonstanciel*.

<sup>15</sup> Rostagny (1840), Lamotte & Bescherelle (1841), Davau & Alix (1843), Colart (1846), Guérard (1851 et 1855), Brun (1854), Anonyme (1858), Henry (1860), Michel & Rapet (1860).

circonstanciel est un adverbe ou un complément indirect qui se joint au sujet ou à l'attribut pour en exprimer quelque circonstance (Rostagny 1840, 74-75).

Les autres auteurs, un peu plus nombreux, rangent plus ou moins clairement le circonstanciel parmi les compléments grammaticaux<sup>16</sup>. Comme l'a montré Chervel (1977, 171), la deuxième grammaire scolaire « a reconnu au complément circonstanciel un statut grammatical ». Dès l'*Étude raisonnée de la syntaxe* (1843) et ensuite dans le *Cours théorique et pratique* (1844), Poitevin précise

il en est trois autres [des compléments] qui sont purement grammaticaux; savoir : le complément direct, le complément indirect, et le complément circonstanciel (Poitevin 1843, 8).

Cela dit, dans la *Grammaire générale et historique* (1856), Poitevin précise que le complément circonstanciel est un complément tantôt grammatical, tantôt logique.

Les compléments sont des termes qui servent à compléter, à déterminer le sens que certains verbes ne peuvent exprimer seuls. [...] Il y a trois sortes de compléments : 1<sup>o</sup> Les compléments directs, 2<sup>o</sup> Les compléments indirects, 3<sup>o</sup> Les compléments circonstanciels (Poitevin 1856, T1, 170).

On donne le nom de complément logique à tous les mots qui servent à compléter le sens du sujet et de l'attribut. Le complément est déterminatif, qualificatif, explicatif, adverbial et circonstanciel (Poitevin 1856, T2, 237).

Si Poitevin (1856, T2, 238) réserve la dénomination de complément adverbial aux adverbes et locutions adverbiales, d'autres grammairiens font de la catégorie de l'adverbe le critère de définition du circonstanciel<sup>17</sup>. Ce sont d'ailleurs majoritairement des grammairiens qui considèrent que le circonstanciel relève de l'analyse logique.

Un autre critère grammatical lié à une catégorie de mot, en l'occurrence la préposition, n'est que rarement utilisé dans les définitions du circonstanciel; en effet, bon nombre de circonstanciels en sont dépourvus.

Les autres prépositions [que *à*, *de*] forment avec leur régime ce que l'on appelle complément [joint au verbe pour marquer quelque circonstance] (Gavet 1859, 73).

les compléments circonstanciels sont des adverbes ou des locutions qui commencent par une préposition (Gavet 1855, 24).

compléments circonstanciels [...] sont ordinairement précédés d'une préposition (Leclair 1859, 28).

Bien que le complément circonstanciel prenne peu à peu sa place sur le plan grammatical, il est souvent abordé sous l'angle de la signification. Plusieurs notions

<sup>16</sup> Poitevin (1843 et 1844), Bertheau (1845), Olivier (1857), Verlac (1850), Descamps (1852), Ber (1854), Bescherelle (1856), Père (1856), Leclair (1859), Olivier (1860).

<sup>17</sup> Rostagny (1840), Davau & Alix (1843), Bescherelle (1844), Guérard (1855), Anonyme (1858), Henry (1860).

s'entremêlent pour définir ce complément. D'abord, celle de circonstances, qui n'est pas forcément précisée<sup>18</sup>.

On a quelquefois besoin d'exprimer les circonstances qui accompagnent une action; il faut recourir à d'autres mots [que les compléments direct et indirect], qu'on appelle pour cette raison compléments circonstanciels [...] (Leclair 1859, 28).

La citation de Leclair (1859) montre également l'angle de définition du circonstanciel en termes d'action : le complément permet de définir les circonstances dans lesquelles l'action se produit. Ce choix est peu suivi au sein du corpus, seuls Colart (1846), Leclair (1859), Olivier (1860) et Henry (1860) ont opté pour cette approche. Plutôt que de parler d'action, les publications orientent davantage les définitions vers le sens du complément. C'est ainsi que la moitié des publications précisent quels sens un circonstanciel peut couvrir, et cela devient le cœur de la différence, comme le souligne Guérard (1855).

mais si les compléments circonstanciels et les compléments indirects ont quelquefois une ressemblance de forme [présence d'une préposition], il est facile dans la plupart des cas, de les distinguer par la différence de sens (Guérard 1855, p. 25).

Les grammairiens proposent alors une liste de sens (parfois qualifiés de circonstances) donnant lieu à un complément circonstanciel. Seuls deux grammaires ont fermé la liste (8 éléments chez Colart 1846, 10 chez Michel & Rapet 1860), les autres terminent leur énumération par un « etc. »

Toute action peut être faite dans huit circonstances différentes, exprimant temps, lieu, manière, quantité, motif, moyen ou instrument, condition, opposition ou restriction. Elles forment huit sortes de compléments circonstanciels (Colart 1846, 252).

Le lieu, le temps, la manière, le moyen et la cause sont le plus souvent cités dans les grammaires puisqu'ils reproduisent le cadrage rhétorique classique. On voit cependant apparaître des compléments circonstanciels d'autres horizons comme l'opposition (Colart 1846, Michel & Rapet 1860), la quantité (Colart 1846, Michel & Rapet 1860), voire le prix, la distance, la mesure et l'âge (Poitevin 1856).

### 5.3. Questions

Les listes de sens donnant lieu à un circonstanciel se trouvent très vite associées à des questions, mécanisme déjà utilisé pour les compléments direct et indirect. L'association n'est pourtant pas encore systématique : certains auteurs – mais ils ne sont pas les plus nombreux – ne proposent pas de questions pour le circonstanciel alors qu'ils le font pour le complément indirect<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> La notion de circonstance se trouve chez Rostagny (1840), Sardou (1841), Guérard (1855), Anonyme (1858), Leclair (1859), Olivier (1860), Henry (1860), Michel & Rapet (1860).

<sup>19</sup> Les auteurs qui ne proposent pas de questions pour le circonstanciel : Rostagny (1840), Davau & Alix 1843, Bescherelle (1844), Guérard (1851) Anonyme (1858). Les auteurs qui proposent des questions pour le circonstanciel : Ber (1854), Poitevin (1844), Bertheau (1845), Colart (1846), Bescherelle (1856), Père (1856), Olivier (1857), Michel & Rapet (1860).

La liste des questions a évolué. Le *où* a fait partie de la liste des interrogatifs du complément indirect pendant quelque temps, au même titre que *quand* et *comment*<sup>20</sup>. Les grammairiens ont ensuite expatrié *où*, *quand* et *comment* dans la zone circonstancielle. Ces trois questions se trouvent dans toutes les listes de circonstanciels dès Sardou (1841)<sup>21</sup> et Poitevin (1844)<sup>22</sup>. Notons par ailleurs que Boniface (1836[1848]) avait déjà proposé ces questions pour ses compléments adverbiaux. Un changement s'est opéré puisque, comme cela a été montré dans Piron (à par.) des grammairiens de la période précédente faisaient usage de l'interrogatif locatif *dans quoi* pour le complément indirect (Reymond 1811, Martin 1833).

L'interrogatif *combien* est plus rare, il fait son apparition chez Bertheau (1845) et on ne le retrouve, dans le corpus, que chez Colart (1846). Or, d'une part, des grammairiens qui proposaient la quantité comme un des sens possibles pour le circonstanciel ne lui associent pas la question en *combien* (c'est le cas de Poitevin 1856 et Michel & Rapet 1860); d'autre part, Bertheau (1845), lui, ne propose pas de liste de sens pour les circonstanciels.

De tous les interrogatifs, le *pourquoi* est celui qui présente le parcours le plus intéressant. Il a d'abord été associé aux compléments indirects avant 1840 et l'est encore dans les années qui nous préoccupent ici. Dans un premier temps, il respecte la conception ternaire de la préposition < verbe PRÉPOSITION *qui/quoi* >. On le trouve alors écrit en deux mots, au rang des interrogatifs permettant de discerner un complément indirect<sup>23</sup> (Piron 2012a). Dans un deuxième temps, on voit apparaître les groupes interrogatifs *pour quelle cause*, *pour quel motif* chez Poitevin (1844). Ils figurent parmi les circonstanciels. Enfin, la notion de cause est associée dans un troisième temps à l'interrogatif *pourquoi*, en un seul mot. Si certains auteurs considèrent encore qu'il y a là un complément indirect, les grammairiens commencent à l'associer au complément circonstanciel<sup>24</sup>. La fluctuation du *pourquoi* est manifeste chez un

<sup>20</sup> Le *où* est l'interrogatif qui a le plus facilement été admis pour le complément indirect: Jacquemart (1840), Davau & Alix (1843), Gresse (1852), Michel & Rapet (1860). Rostagny (1840, 8) consigne le lieu dans les compléments indirects, mais au moyen de l'interrogatif *en quel endroit*. Les interrogatifs *comment* et *pourquoi* en compléments indirects se trouvent chez moins de grammairiens: Davau & Alix (1843), Gresse (1852). *Comment* sert également pour le complément indirect, mais uniquement chez Michel & rapet (1860).

<sup>21</sup> Signalons que cet auteur ne propose que la classe des compléments circonstanciels qui regroupe les compléments indirects et circonstanciels des autres grammairiens.

<sup>22</sup> Davau & Alix (1843) associent ces questions au complément indirect et donnent à celui-ci le nom de *modificatif* dans l'analyse logique (spécifiquement quand il s'agit d'un adverbe).

<sup>23</sup> Avant 1840, *pour quoi* sert à déterminer un complément indirect chez Girault-Duvivier (1811), Noël & Chapsal (1823), Bescherelle (1834[1852]), Bentz (1838), Perrot d'Ablancourt (1838). *Pour quoi* est encore un interrogatif pour le complément indirect au cours des années 1840-1860: Belèze (1843), Jouannet (1843), Lambert (1846), Fricadel-Dubiez (1849), Duchêne (1850), Guérard (1851), Larousse (1852), Gresse (1852).

<sup>24</sup> La question en *pourquoi* donne lieu à un complément indirect chez Davau & Alix (1843), Père (1856), Anonyme (1858) et à un circonstanciel chez Sardou (1841), Colart (1846), Ber (1854), et Michel & Rapet (1860).

Père de la compagnie de Jésus (1856), qui accorde au *pourquoi* (aux côtés de *pour qui*) le statut de complément indirect, mais range les autres interrogatifs *où*, *quand*, *comment* et même *avec qui*, *avec quoi* parmi les circonstanciels. L'interrogatif *quoi* se trouve aussi au rang des circonstanciels chez Colart (1846, 244) dans les expressions *malgré quoi* et *excepté quoi*.

La liste traditionnelle des cinq questions latines (*ubi*, *quibus auxiliis*, *cur*, *quomodo*, *quando*) a été revisitée : *combien* a remplacé *quibus auxiliis*, et le canon *où*, *quand*, *comment*, *pourquoi*, *combien* est mis en place vraisemblablement en 1846 par Colart. Cependant, celui-ci considère encore le circonstanciel comme un complément logique. Deux ans auparavant, Poitevin (1844) avait pourtant déjà sorti le circonstanciel de l'analyse logique pour en faire un complément grammatical, mais n'intégrait pas le *pourquoi* à sa liste de questions. Dans notre corpus, aucun grammairien ne présente encore la liste canonique des interrogatifs pour des circonstanciels grammaticaux.

## 6. Conclusion

Au cours des années 1840-1860, la préposition est envisagée dans une relation ternaire et sa définition est souvent orientée vers l'expression d'un rapport sémantique. Lorsque vient le temps d'envisager les compléments prépositionnels, c'est la perspective ternaire qui permet de distinguer les différents compléments en fonction du mot auquel s'accroche la préposition : le complément indirect des décennies précédentes se scinde en complément de l'adjectif (à partir de 1850) et en complément déterminatif (en concurrence avec le complément indirect dès les années 1840). Dans le cas des compléments verbaux, c'est l'expression d'un rapport sémantique spécifique qui permet de distinguer le complément indirect du circonstanciel. La méthode des questions fait son chemin et entre dans l'analyse des circonstanciels. Après avoir oscillé entre compléments indirects et circonstanciels, les interrogatifs *où*, *quand*, *comment* et *pourquoi* entrent dans le canon des circonstanciels. La liste s'établit au fil des publications. En 1844 avec Poitevin et en 1846 avec Colart, la théorie de la deuxième grammaire scolaire en France est sur le point de trouver son assise, mais il faudra attendre après 1860 pour entrer pleinement dans cette période.

## Références bibliographiques

### *Sources primaires*

- Anonyme, 1858 (2<sup>e</sup> éd.). *Grammaire française des maîtres et des élèves*. Paris, Hivert.
- Belèze, Guillaume-Louis-Gustave, 1843. *Abrégé de la grammaire française pour le premier âge*, Paris.
- Bentz, L., 1838. *Éléments abrégés de la grammaire française*, Paris.
- Ber, F.-J., 1854. *Méthode d'analyse grammaticale réduite à sa plus simple expression*, Metz.
- Bertheau Alexandre, 1845. *Grammaire française élémentaire*, Montrichard.
- Bescherelle aîné, 1844 [1838]. *Grammaire française de l'école pratique*, Paris.
- Bescherelle aîné, 1856 (24<sup>e</sup> éd.). *Grammaire française de l'école pratique, ouvrage élémentaire*, Paris.
- Bescherelle aîné, L.-N./Bescherelle jeune, H.-H./Litais de Gaux, 1852 [1834]. *Grammaire Nationale*, Paris.
- Beudant, François-Sulpice, 1840. *Nouveaux éléments de grammaire française*, Paris.
- Boniface, A., 1843 [1829]. *Grammaire française méthodique et raisonnée*, Paris.
- Boniface, Alexandre, 1840 [1836]. *Abrégé de la grammaire française méthodique et raisonnée*, Paris.
- Brun, M.-L., 1854. *Principes de grammaire française*, Bézier.
- Capelle-Grimbert 1842. *Grammaire française raisonnée*, Paris.
- Colart, 1846. *Nouvelle grammaire française logique et intuitive*, Paris.
- Davau, Romain, et Alix 1843. *Grammaire française rédigée d'après les principes de l'Académie*, Paris.
- Descamps, J., 1852. *Abrégé de la grammaire française*, Douai.
- Direy, L., 1858. *Grammaire française*, Londres.
- Duchêne, L., 1850. *Abrégé de la grammaire française des écoles primaires élémentaires*, Boulogne-sur-mer.
- Dunglas, C., 1855. *Abrégé de grammaire française*, Le Puy.
- Fricadel-Dubiez, A., 1849. *Cours élémentaire de grammaire française*, Paris.
- Gavet, N., 1859 (3<sup>e</sup> éd.) *Grammaire française*, Paris.
- Gilard, M., 1837. *Grammaire pratique, analytique et théorique de la langue française*, Paris.
- Girault-Duvivier, Ch. P., 1840 [1811]. *Grammaire des Grammaires*, Paris.
- Gresse, A., 1852. *Grammaire française méthodique*, Paris.
- Guérard, M., 1852[1855]. *Cours complet de langue française. Livre du maître*, Paris.
- Guérard, Michel. 1853 [1851]. *Cours complet de langue française*, Paris.
- Guerrier de Haupt, Adrien, 1842. *Abrégé de la grammaire française*, Paris.
- Henry, A., 1860. *Précis de logique grammaticale*, Nancy.
- Jacquemard, Étienne, 1840. *Abrégé de grammaire française*, Paris.
- Jacquet, F. 1848. *Grammaire française élémentaire*, Lyon.
- Jouannet, Pierre-César, 1843. *Traité d'analyse grammaticale*, Paris.
- Julien, B., 1843a. *Petit traité d'analyse grammaticale*, Paris.

- Julien, B., 1843b. *Petit traité d'analyse logique*, Paris.
- Jullien, B., 1851a [1855]. *Traité complet d'analyse grammaticale*, Paris.
- Jullien, B., 1851b [2<sup>e</sup> éd.]. *Traité complet d'analyse logique*, Paris.
- Jullien, Bernard, 1852 *Traité complet de grammaire française*, Paris.
- Jullien, Bernard, 1854. *Explication des principales difficultés de l'enseignement de la grammaire*, Paris.
- Lambert, A.-F., 1846. *Grammaire rudimentaire de la langue française*, Paris.
- Lamotte, Al. / Bescherelle, L. N. 1841. *Grammaire de l'Académie*, Paris.
- Larousse, Pierre, 1852 [1851]. *La lexicologie des écoles. 1<sup>re</sup> année*, Paris.
- Le Tellier, Ch.-C., 1822 [1816]. *Grammaire des commençants*, Paris.
- Leclair, Lucien, 1859. *Grammaire de la langue française. Grammaire complète*. Paris.
- Luçon, J., 1842. *Traité élémentaire d'analyse grammaticale et d'analyse logique*, Agen.
- Martin, Charles, 1833. *L'art d'enseigner la grammaire française suivant le système des écoles-modèles*, Paris.
- Michel, L.C. / Rapet, J.J., 1860. *Principes de grammaire française*, Paris.
- Noël, F. J. M. / Chapsal, Ch. P., 1831 [1823]. *Nouvelle grammaire française*, Bruxelles.
- Olivier, Th., 1860. *Exercices élémentaires sur la grammaire française*, Paris.
- Olivier, Théodore Edmond, 1857. *Grammaire française élémentaire*, Tournai.
- Perrot D'Ablandcourt, M., 1838. *Nouvel abrégé de grammaire française*, Poitiers.
- Poitevin, Prosper, 1843. *Étude raisonnée de la syntaxe française*, Paris.
- Poitevin, Prosper, 1853 [1844]. *Cours théorique et pratique de langue française*, Paris.
- Poitevin, Prosper, 1856. *Grammaire générale et historique de la langue française*, Paris.
- Reymond, S., 1811. *Leçons de grammaire française*, Lyon.
- Rostagny 1840. *Grammaire et orthographe simplifiées*, Arles.
- Sardou, A. L., 1841. *Cours de grammaire française*, Paris.
- Sardou, M., 1840 [1837]. *Leçons de grammaire française et exercices de style*, Paris.
- Temporal, J.L., 1844. *Atlas grammatical*, Châlon-sur-Saône.
- Un Père de la compagnie de Jésus, 1856. *Grammaire française élémentaire*, Toulouse.
- Vanier, V.-A., 1836. *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française*, Paris.
- Verlac, E., 1850. *Dictionnaire synoptique de tous les verbes français*, Paris.
- Vigneau, S. M., 1846. *Éléments de grammaire française simplifiée*, Paris.

### Études

- Chervel, André, 1977. *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français*, Paris, Payot.
- Chervel, André, 1979. « Rhétorique et grammaire : petite histoire du circonstanciel », *Langue française* 41, 5-19.
- Chevalier, Jean-Claude, 2006 [1968]. *Histoire de la syntaxe*, Paris, Champion.
- Piron, Sophie, 2012a. « Les compléments prépositionnels dans les grammaires françaises de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », in: Neveu, Frank *et al.* (ed.), *CMLF 2012 - Troisième*

*Congrès mondial de linguistique française*, Lyon, 4-7 juillet 2012, Institut de linguistique française, EDP Sciences, 773-788.

Piron, Sophie, à paraître. «The treatment of prepositional phrases in French grammars during the first half of the 19th century», in :*Henry Sweet Society for the History of Linguistic Ideas. Annual colloquium*, 31 août – 1er septembre 2012, Aarhus University, Denmark.

# Contra las interferencias castellanas: en torno a la doble serie de formas del modo subjuntivo en la gramaticografía de la lengua portuguesa (siglos XVII y XVIII)<sup>1</sup>

## 1. Consideraciones iniciales

Es bien conocido por los investigadores de la Historiografía Lingüística el decisivo impacto del modelo gramatical latino en el proceso de gramatización de las lenguas vernáculas (Aroux 1994, 82-85; Swiggers 1997, 111-118), que se refleja de forma principal en el establecimiento de la metalengua en las gramáticas del romance, tal como ha estudiado con pormenor Sylvain Auroux (1994, 82-83), y sobre el cual se puede analizar aquello que Pierre Swiggers ha designado como “estrategias de adaptación” (*‘stratégies d’adaptation’*) (Swiggers 1997, 116-118; Swiggers 2004, I, 129). Igualmente bien sabido es el hecho de que, en la base de la codificación de las lenguas vulgares, residen fenómenos de naturaleza cultural; en palabras del citado Sylvain Auroux, «les grandes transformations des savoirs linguistiques sont avant tout des phénomènes culturels qui affectent le mode d’existence d’une culture autant qu’ils en proviennent» (1994, 65). Desde este punto de vista, para una mejor comprensión del proceso de gramatización, debe tenerse en cuenta –si bien no exclusivamente (Koerner 2007: 33)– el contexto intelectual (*‘climate of opinion’*) (Koerner 1978, 26; Koerner 2007, 32-33) o, como lo ha denominado Manuel Brega-Claramonte (2002, 29), “marco socio-cultural”.

Todo ello toma cuerpo si consideramos, por ejemplo, el contexto en el que emergen los textos gramaticales que describen, en los siglos XVI y XVII, la lengua portuguesa. Se conoce bien, por un lado, de qué forma las artes de la lengua portuguesa –por lo que se refiere a la apropiación tanto de la metalengua como de la concepción teórica misma– se aproximan a los modelos de gramática latina o se alejan de estos (destacan por su importancia, según las sincronías, las *Introducciones latinae* [Salamanca 1481] de Antonio de Nebrija [1444-1522], los *De institutione grammatica libri tres* [Lisboa 1572] del jesuita portugués Manuel Álvares [1526-1583] o la *Minerua seu de causis linguae latinae* [Salamanca 1587] de Francisco Sánchez de las Brozas [1523-1600]). Por otro lado, en lo que toca al condicionamiento de tipo cultural sobre la

---

<sup>1</sup> El presente estudio se ha realizado en el marco del proyecto de investigación ‘Centro de Lingüística da Universidade do Porto – Unidade de Investigação de I&D – Ano 2010’, financiado por la *Fundação para a Ciência e a Tecnologia* de Portugal.

producción metalingüística, la publicación de gramáticas, ortografías, apologías de la lengua y otros materiales está, en Portugal, fuertemente determinada por las (tensas) relaciones socioculturales con España y debe encuadrarse en la denominada ‘questão da língua’ (Buescu 1984, 217-236; Vázquez Corredoira 1998, 38-45).

Estas observaciones preliminares parecen oportunas para encuadrar, en el marco de ciertas gramáticas y opúsculos gramaticales que describen el portugués publicados en los siglos XVII y XVIII, el problema –o, por mejor decir, la paradoja– de la inclusión de una serie de formas de indicativo en el paradigma del subjuntivo, fenómeno del cual me he ocupado puntualmente en trabajos anteriores (Ponce de León 2006a; Ponce de León 2006b; Ponce de León 2006c). Sobre el origen y las causas para su gramatización, así como sobre la evolución hasta su desaparición en los textos gramaticales portugueses, versa la presente comunicación.

## 2. Origen del doble paradigma de subjuntivo: la correspondencia de la construcción causal de ‘cum’ en vernáculo

Como ya he tenido ocasión de abordar en un estudio anterior (Ponce de León 2007, III, 2978-2979), la inclusión de la doble serie de subjuntivo en los tratados que describen la lengua portuguesa tiene su origen en la gramaticografía latinoportuguesa; en concreto, su punto de partida lo constituyen los comentarios a los paradigmas de subjuntivo de los verbos ‘sum’ y ‘amo’, incluidos en la *editio princeps* de los alvaresianos *De institutione grammatica libri tres* y cuya redacción parece estar motivada por la deficiente traducción al portugués a la que era sometido, a la sazón, el subjuntivo latino precedido por *cum*, con las (negativas) implicaciones que aquella podría tener en la consolidación de la lengua patria entre los estudiantes. En efecto, para Manuel Álvares:

Si coniunctiuo praeponatur particula ‘cum’, eum Lusitani indicatiuo explicant, exempli causa: ‘Cum sim pauper, nemo amicitiam meam expetit’: ‘Como sou pobre, ninguem deseja minha amizade’; ‘Cum essem pauper, nemo amicitiam meam expetebat’: ‘Como era pobre’, etc. [...]. Utuntur etiam eleganter gerundiis, cum interpretantur hunc modum: ‘Audes ista dicere, cum sis uir nobilis?’: ‘Atreueisuos a dizer isso sendo uos homem nobre?’; ‘Poteram ne tibi opem ferre cum essem pauper?’: ‘Podiauos ajudar sendo eu pobre?’ [...]. Locutiones illae, ‘como seja’, ‘como fosse’, et alia eiusdem generis iis, qui Lusitane sciunt, minime probantur. ‘Non miror te ista dicere cum sis miles’: ‘Nam me espanto dizerdes isso, como sejas soldado’ inauditum est. ‘Nam me espanto dizerdes isso pois sois soldado’ dicitur bene Lusitane. Cum ergo huic modo particula ‘cum’ praeponitur, eam in Lusitanas ‘como’, ‘pois’, addito indicatiuo conuerteres, aut uteris gerundis. Quando aut illis aut his utendum sit, usus te docebit [...]. Quo pacto pueris Lusitanis haec duo tempora, si fieri posset, ediscenda essent sublatis, inquam, particulis. Nam si particulam ‘cum’ praeponas et uoces has omnes adiungas, non cohaerent, fit enim soloecismus aut certe soloecophanes, si dicas ‘como eu seja’, ‘como eu fosse’. Quare in margine ponemus etiam alias particulas, ut tyrones intelligant uariam esse horum temporum interpretationem (Álvares 1572, f. 13r/v)<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> «Si se antepone el subjuntivo a la partícula ‘cum’, los portugueses lo traducen por indicativo, por ejemplo: ‘Cum sim pauper, nemo amicitiam meam expetit’: ‘Como sou pobre, ninguem

Del fragmento reproducido se puede detectar una preocupación que trasciende lo puramente lingüístico –al menos por lo que atañe a la gramática latina–, centrando de lleno el autor su crítica en la interiorización, por parte de los alumnos, de estructuras consideradas ajenas a la norma portuguesa, a partir de la ya referida deficiente traducción de dicha construcción. Este hecho, a mi juicio, se tornaba aún más preocupante dada la alta recurrencia de dicha correspondencia en los paradigmas de subjuntivo incluidos en las artes gramaticales latinoportuguesas anteriores a la publicación del manual alvaresiano –a la sombra aquellas, muy probablemente, de la versión al español de tal modo registrada en ciertas ediciones de las *Introducciones latinae* nebrisenses, que, durante la primera mitad del siglo XVI, gozaron de una considerable aceptación en los centros escolares portugueses (Verdelho 1995, 70-71)–. La solución para Manuel Álvares, como muestra el pasaje presentado anteriormente, pasa por el uso de indicativo en la construcción causal portuguesa; no obstante, el gramático jesuita es consciente de la supuesta extrañeza o del equívoco que podía causar, entre docentes y discentes, la traducción, en los paradigmas, del subjuntivo latino por medio del indicativo portugués. Ello le lleva a advertir de dicha traducción –y más concretamente, de la anteposición obligatoria de ‘como’ en todas las formas personales– en una glosa marginal al paradigma del presente de subjuntivo de ‘sum’: «Particula lusitana ‘como’ necessario omnibus personis praeponenda fuit, ne tyrones putarent esse indicatiuum» (Álvares 1572, f. 13v)<sup>3</sup>.

La preocupación sentida en torno a la correspondencia en portugués de los paradigmas del subjuntivo Manuel Álvares la traslada a la gramaticografía latinoespañola: en 1578, sale de las prensas lisboetas una adaptación de la gramática alvaresiana para el público hispanohablante, con una segunda edición de dicha adaptación publicada en Zaragoza, en 1579 (Ponce de León 2007, III, 2979-2981). Las ediciones en cuestión reproducen el texto gramatical alvaresiano sin escolios; sin embargo, en estas se agrega un extenso comentario –del que se reproduce una parte

---

deseja minha amizade; ‘Cum essem pauper, nemo amicitiam meam expetebat’: ‘Como era pobre’, etc. [...]. También utilizan con elegancia los gerundios, cuando lo interpretan del siguiente modo: ‘Audes ista dicere, cum sis uir nobilis?’: ‘Atreueisuos a dizer isso sendo uos homem nobre?’; ‘Poteram ne tibi opem ferre cum essem pauper?’: ‘Podiauos ajudar sendo eu pobre?’ [...]. Aquellas construcciones, ‘como seja’, ‘como fosse’, y otras del mismo tipo, los que saben portugués en modo alguno las aprueban. ‘Non miror te ista dicere cum sis miles’: ‘Nam me espanto dizerdes isso, como sejais soldado’ resulta inaudito. ‘Nam me espanto dizerdes isso pois sois soldado, ou ja que sois soldado’ es correcto en portugués. Así pues, cuando la partícula ‘cum’ se antepone a este modo, la traducirás por las correspondientes portuguesas ‘como’, ‘pois’ con indicativo, o utilizarás los gerundios. Cuándo hay que utilizar estos o aquellos, el uso te lo enseñará [...]. De este modo los niños portugueses, si fuese posible, deberían aprender estos dos tiempos con la supresión de las partículas. Pues si antepones la partícula ‘cum’ y unes todas estas voces, se da una falta de cohesión, pues se produce solecismo o solecófanos si dices ‘como eu seja’, ‘como eu fosse’. Por ello, en el margen también ponemos otras partículas, para que los aprendices entiendan que la traducción de estos tiempos es diversa». La versión al castellano de este y de los siguientes pasajes latinos es mía.

<sup>3</sup> «Hemos tenido que anteponer a todas las formas verbales la conjunción portuguesa ‘como’, para que los estudiantes no consideren que son de indicativo».

a continuación– precisamente sobre la traducción al español de subjuntivo latino precedido de ‘cum’, en la cual se aducen ejemplos de la aceptabilidad de la secuencia de ‘como’ con indicativo en español:

Qui Hispanae orationis elegantia et munditia praediti sunt, negant uerba Romana coniunctiui modi antecedente particula ‘cum’ proprie in has uoces conuerti. Etenim particula ‘cum’ apud Latinos coniunctiuum, ‘como’ apud Hispanos indicatiuum exigit, nisi futuro praeponatur, tunc enim coniunctiuum postulat. Nequis autem eorum, qui ueteri interpretatione imbuti sunt, nos in Hispanam linguam, quae in dies magis ac magis dictionis ornatu ac splendore floret, nouas et inusitatas formas loquendi induxisse conqueratur, teste locupletissimo, hoc est uso ipso, communis ac quotidiani sermonis rem ita se habere planum faciemus. Qua de re cogor paulo copiosius agere, quod sciam multos primo aspectu interpretationis nouitate percussum iri; deinde, ubi rem diligentius expenderint, nobiscum facturos esse speramus. ‘Cum sis bonus, neminem existimas esse improbum’: ‘Como eres bueno, parecete que ninguno es malo’. ‘Cum essem innocens, neminem prorsus timebam’: ‘Como estaua sin culpa, a nadie temia’. ‘Cum diu fueris aegrotus, non miror te adhuc imbecillum esse’: ‘Como estuiste tanto tiempo enfermo, no me marauillo que estes aun todauia flaco’ (Álvares 1578, f. 16r/v)<sup>4</sup>.

El cotejo atento, en el mismo escolio, de las construcciones en latín y en español lleva al gramático portugués a establecer otras posibles traducciones de la construcción causal latina –en especial, el gerundio (Álvares 1578, f. 17v)–; contextos estos que se amplían y se detallan, en dichas ediciones latinohispanicas, con una tipología de correspondencias en español de la construcción latina y con ilustraciones de estas (Álvares 1578, ff. 25r-26v), ya incluida, *mutatis mutandis*, en la edición lisboeta de 1573 –destinada a un público lusohablante– de la gramática de Álvares sin comentarios.

Ante la confusión que podría originar entre los alumnos españoles el que las formas del subjuntivo latino, en la construcción causal introducida por ‘cum’, se debiesen verter de forma exclusiva por el indicativo o por el gerundio, y dado que las mismas formas de subjuntivo, en otras construcciones, tenían una correspondencia directa con el subjuntivo español<sup>5</sup>, el autor de los *De institutione grammatica libri tres* optó

<sup>4</sup> «Quienes están dotados de la elegancia y de la pulcritud de la elocuencia hispana, niegan que se traduzcan los verbos latinos en subjuntivo con anteposición de la conjunción ‘cum’ por estas voces. En efecto, ‘cum’ pide subjuntivo en latín, ‘como’ en español indicativo, a no ser que se anteponga al futuro, pues en tal caso pide subjuntivo. Para que nadie de aquellos a quienes se les inculcó la antigua interpretación se queje de que hemos introducido extrañas e inusuales expresiones en la lengua española –que día a día florece cada vez más con la brillantez y la elegancia de su expresión–, por medio de un testigo extremadamente fiable –esto es, el uso mismo–, probaremos claramente que el asunto del lenguaje familiar y cotidiano se haya en esta situación. Por tal razón me veo obligado a tratar de ello de forma un poco más extensa, porque sé que a muchos a primera vista les consternará la novedad de la traducción; más tarde, cuando la examinen de forma más atenta, esperamos que se pongan de nuestra parte. ‘Cum sis bonus, neminem existimas esse improbum’: ‘Como eres bueno, parecete que ninguno es malo’. ‘Cum essem innocens, neminem prorsus timebam’: ‘Como estaua sin culpa, a nadie temia’. ‘Cum diu fueris aegrotus, non miror te adhuc imbecillum esse’: ‘Como estuiste tanto tiempo enfermo, no me marauillo que estes aun todauia flaco’».

<sup>5</sup> El mismo Álvares se encarga, en la edición de 1578, de tornar explícita la diferente traducción del subjuntivo latino según el contexto sintáctico en el que se inserte: «Habent etiam tempora

por introducir una doble serie de formas: en la primera, designada como ‘coniunctiuus modus’, las formas van precedidas de la conjunción ‘cum’ y se vierten al español a través del indicativo o del gerundio (‘cum sim’ > ‘como yo soy, o siendo yo’); en la segunda, con el título de ‘coniunctiui propriae uoces Hispanae’, las formas, introducidas por ‘quanuis’, se corresponden con el subjuntivo español (‘quanuis sim’ > ‘aunque yo sea’). De esta manera, quedaba registrado el doble paradigma de subjuntivo para la gramaticografía latinoespañola y, a partir de la edición de la gramática alvaresiana al cuidado del también jesuita António Velez (Évora 1599) –y muy probablemente ya a partir de la última edición en vida de Álvares (Lisboa 1583)–, para la gramaticografía latinoportuguesa. En efecto, paralelamente a la presentación de los modelos de conjugación de las ediciones alvaresianas de 1578 y 1579, en la ‘editio uellesiana’ se presenta un paradigma de subjuntivo introducido por ‘cum’ –el ‘coniunctiuus modus’– que se vierte al portugués por medio del indicativo (‘cum amem’ > ‘como eu ame, ou amando eu’), así como una segunda serie –las ‘coniunctiui proprie uoces Lusitanae’– en correspondencia con el subjuntivo portugués (‘quanuis amem’ > ‘posto que eu ame’). La justificación para tal se evidencia en la edición lisboeta de 1599: «Quorsum, inquires, coniunctiuum ita pueris inculcas? Primum ut intelligant esse huius etiam modi proprias uoces lusitanis, adhibitis nonnullis particulis; deinde ut lusitanum sermonem in latinum conuertant» (Álvares/Velez 1599, 61)<sup>6</sup>. De esta forma, partiendo de los estadios de fijación de ciertos hechos de lengua que propuse en un estudio mío sobre la *Ars grammaticae pro lingua lusitana addiscenda* (Lyon 1672) del también jesuita Bento Pereira (Ponce de León 2010, 192-193) –descripción, prescripción y grammatización–, puede establecerse la siguiente evolución de la doble serie del subjuntivo en las ediciones de los *De institutione grammatica libri tres*:

coniunctiui uoces suas hispanas, ut paulo ante diximus, antecedentibus particulis ‘ut’, ‘ne’, ‘quod’, ‘quanuis’, ‘licet’, ‘si’ et aliis nonnullis. ‘Nunc te rogo, ut sis liberalis; olim ne esses prodigus rogabam’: ‘Agora te ruego que no seas liberal, los años passados te rogaua que no fueses prodigo’; ‘Haud equidem miror, quod tandiu fueris aegrotus, qui medicamenta respueris’: ‘No me marauillo que ayas estado tanto tiempo enfermo, pues del todo diste de mano a las medicinas’ [...]. Selegimus ‘quanuis’ coniunctionem prae caeteris, quod omnia tempora recipiat, uno futuro excepto, in cuius locum ‘si’ substituimus» (Álvares 1578, f. 18v) («También los tiempos del subjuntivo se corresponden con las formas respectivas españolas, como poco antes hemos dicho, si les antepone las conjunciones ‘ut’, ‘ne’, ‘quod’, ‘quanuis’, ‘licet’, ‘si’ y otras: ‘Nunc te rogo, ut sis liberalis; olim ne esses prodigus rogabam’: ‘Agora te ruego que no seas liberal, los años passados te rogaua que no fueses prodigo’; ‘Haud equidem miror, quod tandiu fueris aegrotus, qui medicamenta respueris’, ‘No me marauillo que ayas estado tanto tiempo enfermo, pues del todo diste de mano a las medicinas’ [...]. Hemos seleccionado la conjunción ‘quanuis’ de entre las restantes, dado que se construye con todos los tiempos, a excepción del futuro, en cuyo lugar hemos utilizado ‘si’»).

<sup>6</sup> «¿Con qué fin –te preguntarás– se inculca así el subjuntivo a los niños? En primer lugar, para que entiendan que en portugués hay formas propias también de este modo, con la anteposición de ciertas conjunciones; en segundo lugar, para que traduzcan del portugués al latín».

	Lisboa 1572	Lisboa 1573	Lisboa 1578	Zaragoza 1579	Lisboa 1583	Lisboa 1599
GLP	Descr > prescr	Descr > prescr			?	Descr > prescr > gram
GLE			Descr > prescr > gram	Descr > prescr > gram		

Tabla 1: Evolución del proceso de gramatización del doble paradigma de subjuntivo en la gramática alvaresiana, en el marco de la gramatografía latinoportuguesa (GLP) y de la latinoespañola (GLE)

A pesar de que el proceso de inserción del doble subjuntivo en la conjugación verbal, tal como nos muestra el cuadro y como se ha mencionado anteriormente, tiene lugar primero en la rama de ediciones españolas del arte alvaresiana, es, debido a las razones que a continuación se apuntarán, la línea de ediciones latinoportuguesas la que origina la transferencia de este elemento del paradigma a obras metalingüísticas del portugués.

### 3. La doble serie del subjuntivo en tratados sobre la lengua portuguesa

El enorme impacto escolar de los *De institutione grammatica libri tres* –y especialmente de la edición al cuidado de António Velez en sus dos versiones: con comentarios y sin estos– en el contexto socioeducativo portugués y su reflejo en la forma como se consolidaba la lengua materna en la enseñanza-aprendizaje del latín muy probablemente constituyen razones de peso que subyacen en la transferencia del doble subjuntivo a ciertos tratados que describían la lengua portuguesa. En el siglo XVII, se puede localizar la doble serie del subjuntivo en el capítulo VIII, dedicado a la descripción del verbo, de la *Ortografia da lingua portuguesa* (Lisboa 1671) de João Franco Barreto (n. 1600), que debe encuadrarse en una serie de capítulos destinados a la descripción de las clases de palabras en portugués (Barreto 1671, 31-64). Por lo que se refiere al verbo, Barreto presenta los modelos de conjugación (1671, 46-53) y, en el subjuntivo, una serie ejemplificada a través del indicativo precedido de ‘como’ y del gerundio (‘como eu amo, ou amando eu’) y otra bajo el título *Voses proprias do conjuntivo ã a lingoagem Portuguesa*, ilustrada con una construcción concesiva (‘posto que eu ame’) (Ponce de León 2006a, 53-54; Ponce de León 2006b, 154-155). Idéntica discriminación, según han podido estudiar ciertos autores (Schäfer-Priess 1993, 301; Ponce de León 2006c, 25-27; Ponce de León 2010, 196-197), se da en la ya citada *Ars grammaticae pro lingua lusitana addiscenda* (Lyon 1672) de Bento Pereira (1606-1681), manual en el que, además de presentar el doble paradigma del subjuntivo con formas de indicativo en la cláusula causal y con el gerundio (‘Como eu amo, ou amando eu’ > ‘Cum amem’) y con las formas de subjuntivo introducidas por ‘posto que’ (‘Posto que eu ame’ > ‘Quamuis amem’), el autor describe de forma detallada, tal

como he puesto de manifiesto (Ponce de León 2006c, 25-27), a diferencia del capítulo morfológico de João Franco Barreto, las correspondencias al portugués de la construcción latina de ‘cum’ con subjuntivo (1672, 91-92). Esta descripción no constituye sino una traducción literal del comentario correspondiente registrado en la edición de la gramática de Manuel Álvares al cuidado de António Velez.

La introducción del doble paradigma del modo subjuntivo en los tratados meta-lingüísticos del portugués por vía de las obras de Barreto y Pereira puede, aparentemente, parecer contradictoria o gramaticalmente sin sentido; no obstante, dicho criterio parece cobrar coherencia si se atiende a dos aspectos:

- i) El primero, de tipo pedagógico y de, por así decir, tradición gramatical, se refiere, como he venido insistiendo a lo largo del presente estudio, al decisivo papel que desempeñó la gramática de Manuel Álvares –y concretamente la *editio uellesiana*– en la enseñanza de latín en Portugal durante el siglo XVII y, muy especialmente, su impacto en lo que Telmo Verdelho ha designado como la “implícita escolarização do português” (1995, 110). Desde esta perspectiva, puede afirmarse que el peso educativo del modelo gramatical latino alvaresiano, vigente en el momento de la publicación de la *Ortografia* y de la *Ars grammatica*, condicionó fuertemente la tarea gramatical de los autores de dichas obras –y muy especialmente de Bento Pereira–.
- ii) El segundo, acaso de tipo sociolingüístico, atañe a la forma como se trataba de filtrar, durante los siglos XVI y XVII, estructuras lingüísticas consideradas ajenas a la lengua portuguesa, provenientes, muy especialmente, del español. Esta preocupación –lo hemos visto antes– aparece ya muy arraigada en la *editio princeps* –recordemos que data de 1572– de la gramática alvaresiana, en la que se denuncia que ciertas traducciones inadecuadas –y castellanizantes– podían enturbiar la consolidación de la lengua materna de los alumnos (Ponce de León 2005, III, 2976-2979). Dicho temor constituye, en mi opinión, una de las razones por la que tanto Barreto como Pereira optan por transferir a la gramática portuguesa la doble serie del modo subjuntivo.

Sea como fuere, en el afianzamiento de la discriminación de la doble serie del subjuntivo ha de tenerse en cuenta un aspecto aparentemente secundario, pero, para el objetivo del presente trabajo, extraordinariamente relevante; me refiero al impacto que tuvo, durante las décadas subsiguientes, la gramática de Bento Pereira en la producción gramaticográfica del portugués como lengua extranjera. A este respecto, Rolf Kemmler (2012, 25, 31; en prensa a) ha subrayado de forma acertada la impronta del *Ars grammaticae pro lingua lusitanana addiscenda* en la *Grammatica Anglo-Lusitanica* de A. J. –o Alexander Justice (Kemmler en prensa b)–, publicada por primera vez como apéndice a la *A compleat Account of the Portugeeze Language* (Londres 1701) (Kemmler 2012, 25-32). Por ello, no deja de ser previsible el que el autor de dicha gramática reproduzca la doble serie del subjuntivo: el primero, a través de la estructura causal de ‘como’ con indicativo y del gerundio; el segundo, correspondiente a la construcción concisiva de subjuntivo introducido por la conjunción ‘posto que’. Además, como en el *Ars grammaticae*, Alexander Justice presenta un extenso comentario con el fin de explicar la doble serie. Dicha explicación parece estar basada en la obra gramatical de Bento Pereira, si bien el autor británico introduce información –de la que se ofrece a continuación un fragmento– que no parece registrarse en

el *Ars grammaticae*; me refiero al hecho de que el autor de la *Grammatica Anglo-Lusitanica* ofrece otras conjunciones ('poys' y 'despóys') en sustitución de 'como' o del gerundio:

Observe likewise that some Portugeeze Verbs in the Coniunctiue Mood are more elegantly expressed by particles *Poys* & *despóys*, than by *Cómo* or the Gerund; v. g. *Nam me espanto fallárdes tam ousadaménte, poys soys soldádo*, I wonder not that thou talkest so boldly, because thou art a soldier. *Morréo ao priméiro de Setembro despóys de ser Pápa séte ánnos, ou avéndo séte ánnos que éra Pápa*, he died on the First of September after he had been Pope Seven Years (Justice 1701, no paginado).

Es posible, asimismo, que la gramática de Bento Pereira –destinada a la enseñanza del portugués como lengua extranjera, aunque no exclusivamente– haya sido la fuente, por lo que se refiere al doble subjuntivo, de otras gramáticas del portugués para extranjeros; me refiero en concreto al *Ensayo da arte grammatical Portugueza, & Franceza* (Lisboa 1705) de Josué Rousseau, en el que de nuevo se discrimina el doble paradigma del subjuntivo a través de la designación de *conjunctivo primeiro* y *conjunctivo segundo*:

Notar-se-hà que o conjunctivo primeiro não difére do indicativo, senam pela conjuncçam, *cómo*, que lhe communica este sentido, *usando* dos témpos indicativos. Porém esta construcçam nam se ajusta com a da Latina, nem da Franceza; *cómo* quando digo, v. g. *cómo eu léyo em quanto Pedro está acabando*. Isso se nam póde bem tresladar pelos mesmos témpos do indicativo, na lingua Frãceza, nem tam pouco na Latina, senam pelo conjunctivo segúndo, traduzíndo, *cómo eu léo*, &c. por, *vu que je lise, pendant que Pierre achève*. & na Latina, por *cùm legam*, &c. (Rousseau 1705, 44-45).

Como se puede observar en el pasaje citado, el autor evidencia la relación de la serie de formas de indicativo en la estructura causal portuguesa con las correspondencias en latín y en francés, subrayando las diferencias en cuanto al uso de modos –indicativo en portugués; subjuntivo en latín y en francés– en la estructura sintáctica. En dicha observación, en mi opinión, subyace una preocupación por tratar de explicar en términos gramaticales una serie de formas cuya inserción en el paradigma del subjuntivo difícilmente ya se podía justificar, especialmente cuando las estructuras correspondientes en otras lenguas (latín y francés) se construyen con subjuntivo. De ahí que ciertos gramáticos del portugués como lengua extranjera, como Jacob Castro, en su *Grammatica Anglo-Lusitanica & Lusitanico-Anglica* (Londres 1751), opten por eliminar, dada la identidad formal con otros modos (como el indicativo, en el caso de la construcción causal, o el optativo, en el caso de la construcción concesiva), la doble serie del subjuntivo, probablemente debido a la incompreensión del doble paradigma:

There are five Moods: The first is the *Indicative* [...]. The second is the *Imperative* [...]. The third is the *Optative* [...]. The fourth is the *Conjunctive*, which is known by the Particle *como*; as *como eu amo*, when I love; *como estivestes múyto tempo doénte*, since you have been a long Time sick; but as this Mood is nothing but the Indicative conjugated through all the Tenses with the Particle *como* before it, we thought it needless to swell the Conjugations by inserting it. The fifth is the *Infinitive* [...] (Castro 1751, 37-38).

Sin embargo, la discriminación modal, en la primera mitad del siglo XVIII, también se puede rastrear en tratados no específicos para la enseñanza del portugués como lengua extranjera; es el caso de la *Ortografia, ou arte de escrever, e pronunciar com acerto a língua portuguesa* (Lisboa 1734), de João de Morais de Madureira Feijó (1688-1741), autor que, guiado de nuevo por la gramática alvaresiana<sup>7</sup>, en el apartado intitulado *Advertencia necessaria para a conjugação dos verbos* (2008[1734], 115-124), se refiere al modo subjuntivo –el *quarto modo*– en los siguientes términos:

*Como eu amo, como eu amava, como eu amei, como eu tinha amado, como eu amar.* Estas linguagens são do Modo conjuntivo ; porque nellas significa o verbo junto com o adverbio *Como*, e he necessario ajuntar-lhe outra oração adiante para fazer sentido quando fallamos: v. g. *Como eu amo a Deos, não temo a culpa* &c. Os tempos são os mesmos do *Indicativo* (Feijó 2008[1734], 116).

De las palabras reproducidas puede colegirse una actitud gramatical más extrema que las de otros gramáticos citados anteriormente en el presente trabajo, por cuanto Feijó elimina del paradigma del subjuntivo las ‘voces propias’ –que por otro lado, en la concepción morfológica del autor, se encuadran en el modo optativo–. Interesa, por ello mismo, resaltar los rasgos diferenciales de dichas formas de subjuntivo frente a las de indicativo; a saber: la dependencia estructural de la cláusula de la que la forma verbal es núcleo oracional respecto de otra oración.

#### 4. Consideraciones finales

A lo largo de las líneas precedentes, se ha puesto de manifiesto la forma como el modelo gramatical latino vigente en el sistema educativo portugués hasta mediados del siglo XVIII –los alvaresianos *De institutione grammatica libri tres* en sus sucesivas ediciones– condiciona la labor gramatical de ciertos autores que redactan tratados sobre la lengua portuguesa. En este sentido, la gramatización, en el paradigma verbal de las obras analizadas, de una doble serie de formas constituye una muestra del (fuerte) condicionamiento de dicho modelo, así como de los decisivos factores socioculturales y sociopedagógicos subyacentes en los textos metagramaticales, de tal forma que, sin el debido entendimiento de estos aspectos, difícilmente se puede explicar un criterio gramatical como el de la inserción de formas de indicativo en el paradigma del subjuntivo.

Universidade do Porto

Rogelio PONCE DE LEÓN

<sup>7</sup> João Paulo Silvestre afirma que la *Ortografia* de Feijó servía de, por así decir, complemento al comentario de este autor –el *Arte explicada*– a la gramática de Manuel Álvares: «A *Arte explicada* é um extenso comentario da gramática latina de Manuel Álvares, publicado em três volumes entre 1730 e 1732. A *Ortografia, ou Arte de escrever e pronunciar com acerto* é a continuação desse plano de estudos, num quarto volume subordinado à escrita da língua portuguesa» (2008, 8).

## Referencias bibliográficas

- Álvares, Manuel, 1572. *De institutione grammatica libri tres*, Lisboa, João de Barreira.
- Álvares, Manuel, 1573. *De institutione grammatica libri tres*, Lisboa, João de Barreira.
- Álvares, Manuel, 1578. *De institutione grammatica libri tres*, Lisboa, António Ribeiro.
- Álvares, Manuel, 1579. *De institutione grammatica libri tres*, Zaragoza, Juan de Alteraque.
- Álvares, Manuel, 1599. *De institutione grammatica libri tres*, Évora, Manuel de Lira.
- Auroux, Sylvain, 1994. *La révolution technologique de la grammatisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga.
- Barreto, João Franco, 1671. *Ortografia da lingua portuguesa*, Lisboa, João da Costa.
- Breva-Claramonte, Manuel, 2002. «La lógica interna como método historiográfico. Su aplicación a la *Minerva* (1587) del Brocense», in: Esparza, Miguel Ángel/Fernández, Benigno/Niederrehe, Hans-J. (ed.), *SEHL 2001. Estudios de Historiografía Lingüística. Actas del III Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística*, Hamburg, Helmut Buske, 25-34.
- Buescu, Maria Leonor Carvalhão, 1984. *Babel ou a ruptura do signo. A gramática e os gramáticos portugueses do século XVI*, Lisboa, Imprensa Nacional-Casa da Moeda.
- Castro, J[acob], 1751. *Grammatica anglo-lusitanica & lusitano-anglica: ou, grammatica nova, ingleza e portuguesa, e portuguesa e ingleza*, London, Printed for W. Meadows, at the Angel in Cornhill; and E. Comyns, at the South-Gate of the Royal-Exchange.
- Feijó, João de Morais Madureira, 2008[1734]. *Ortografia, ou Arte de escrever e pronunciar com acerto a Língua Portuguesa. Edição semidiplomática com índice de todas as formas*, Verde-lho, Telmo/Silvestre, João Paulo/Prates Isabel (ed.), Aveiro, Universidade de Aveiro.
- Kemmler, Rolf, 2012. «A primeira *Grammatica Anglo-Lusitanica* (Londres, 1701) e as suas edições», *Boletín de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística* 8, 23-42.
- Kemmler, Rolf, en prensa a. «The Grammatica Anglo-Lusitanica (London, 1701), a Translation of Bento Pereira's *Ars grammaticae pro lingua Lusitana addiscenda Latino idiomate* (Lyon 1672)?», *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*.
- Kemmler, Rolf, en prensa b. «Quem foi, afinal, o autor do Compleat Account of the Portuguese Language e da primeira *Grammatica Anglo-Lusitanica* (Londres 1701)?», *Agália: Revista de Estudos na Cultura*.
- Koerner, E. F. Konrad, 1978. «Toward a Historiography of Linguistics. 19th and 20th Century Paradigms», *Toward a Historiography of Linguistics. Selected essays*, Amsterdam, John Benjamins, 21-54.
- Koerner, E. F. Konrad, 2007. «La Historiografía de la Lingüística. Pasado, presente, futuro» in: Corrales, Cristóbal/Dorta, Josefa/Corbella, Dolores (ed.), *Historiografía de la lingüística en el ámbito hispánico. Fundamentos epistemológicos y metodológicos*, Madrid, Arco/Libros, 15-56.
- J[ustice], A[lexander], 1701. *A Compleat Account of the Portuguese Language*, London, Printed by R. Janeway.
- Pereira, Bento, 1672. *Ars grammaticae pro lingua lusitana addiscenda latino idiomate proponitur*, Lyon, Laurent Anisson.
- Ponce de León, Rogelio, 2006a. «Un capítulo de la historia de las ideas sintácticas en Portugal: en torno a la teoría sintáctica del *Ars grammatica pro lingua lusitana addiscenda* (Lyon, 1672) de Bento Pereira (S. I.)», *Forma y función* 19, 11-30.

- Ponce de León, Rogelio, 2006b. «A gramática na ortografía: o caso da *Ortografia da lingua portuguesa* (Lisboa 1671) de João Franco Barreto», *Lusorama. Revista de Estudos sobre os Países de Língua Portuguesa* 65-66, 47-63.
- Ponce de León, Rogelio, 2006c. «Notas sobre la presencia de la gramática y de los gramáticos españoles en la gramaticografía portuguesa (siglos XVI-XVIII)», *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* 12.2, 147-165.
- Ponce de León, Rogelio, 2007. «El 'Álvarez' trasladado: el romance en las ediciones quinientistas portuguesas, castellanas y catalanas de los *De institutione grammatica libri tres* (Lisboa 1572) de Manuel Álvares (S. I.)», in: Cano, Pablo (ed.), *Actas del VI Congreso de Lingüística General*, Madrid, Arco/Libros, vol. III, 2975-2985.
- Ponce de León, Rogelio, 2010. «Gramática e defesa da língua: o Castelhana na *Ars grammaticae pro lingua lusitana addiscenda* (1672) de Bento Pereira (S. I.)», in: Endruschat, Annette/Kemmler, Rolf, *Portugiesische Sprachwissenschaft: traditionell – modern – innovativ*, Tübingen, Calepinus, 189-200.
- Rousseau, Josué, 1705. *Ensayo da arte grammatical portugueza, & franceza, para aquella, que sabendo a língua francéza, querem aprender a portuguéza*, Lisboa, Antonio Pedrozo Galram.
- Silvestre, João Paulo, 2008. «Introdução», in: Verdelho, Telmo/Silvestre, João Paulo/Prates Isabel (ed.), *Ortografia, ou Arte de escrever e pronunciar com acerto a Língua Portuguesa de João de Morais Madureira Feijó*, Aveiro, Universidade de Aveiro, 7-18.
- Schäfer-Priess, Barbara, 1993. «Die Verbalmodi in den Grammatiken von Manuel Alvares (1572) und Bento Pereira (1672)», *Historiographia Linguistica*.20 2.3, 283-308.
- Swiggers, Pierre, 1997. *Histoire de la pensée linguistique. Analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale, de l'Antiquité au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Swiggers, Pierre, 2004. «Modelos, métodos y problemas en la historiografía de la lingüística» in: Corrales, Cristóbal/Dorta, Josefa/Torres, Antonia Nelsi/Plaza, Francisca del Mar (ed.), *Nuevas aportaciones a la historiografía lingüística: Actas del IV Congreso Internacional de la SEHL*, Madrid, Arco/Libros, vol. I, 113-146.
- Vázquez Corredoira, Fernando, 1998. *A construção da língua portuguesa frente ao castelhana: o galego como exemplo a contrário*, Santiago de Compostela, Laiovento.
- Verdelho, Telmo, 1995. *As Origens da Gramaticografia e da Lexicografia Latino-Portuguesas*, Aveiro, Instituto Nacional de Investigação Científica.



## Grammaire générale et grammaires des langues romanes au XVII<sup>e</sup> siècle : le cas de l'impersonnel

Une récente enquête sur les sources romanes de la réflexion linguistique à Port-Royal a permis de montrer, en lisant la *Grammaire générale et raisonnée* à la lumière des *Méthodes* espagnole et italienne de Lancelot, que l'analyse « générale » de l'article et des formes verbales dans la *Grammaire* de Port-Royal résulte pour partie de la prise en compte des descriptions de l'italien et de l'espagnol et de leurs traditions descriptives<sup>1</sup>. Or, si l'on étend l'enquête au traitement de l'impersonnel, on obtient des résultats bien différents. Cela tient à deux ordres de raisons distinctes : d'une part celles qui touchent à la catégorie descriptive elle-même – l'existence de l'impersonnel est remise en cause depuis Sanctius au moins ; d'autre part celles qui regardent la diversité des phénomènes saisis, dans les grammaires particulières du français, de l'espagnol et de l'italien, sous l'étiquette de l'impersonnel.

### 1. L'acclimatation aux grammaires des vernaculaires modernes de l'impersonnel latin

Dans la tradition grammaticale latine, l'impersonnel est une catégorie ancienne, affectant le verbe seulement. Elle relève, selon les auteurs, du 'mode' ou du 'genre verbal', des accidents que sont la 'figure' ou l' 'espèce', ou bien encore elle donne lieu à une extension de la classe des 'défectifs'<sup>2</sup>. La bipartition de la classe en 'impersonnels actifs' et 'impersonnels passifs' a été établie plus récemment, au tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, comme un aménagement pédagogique destiné à faciliter l'apprentissage du latin par les écoliers français. Curieusement, le procédé ne semble pas avoir été adopté par les premiers descripteurs de l'espagnol et de l'italien.

#### 1.1. L'application au français et son dépassement

D'après le *Grand corpus des grammaires et traités sur la langue française*, la plus ancienne attestation de l'application au français de la bipartition des impersonnels latins se trouve dans les *Principia grammaticalia* (ca 1498) de Martin Morin<sup>3</sup> :

---

<sup>1</sup> Fournier et Raby, 2014.

<sup>2</sup> Cette caractérisation plus que sommaire suffira à notre propos. Sur l'impersonnel chez les grammatici, voir en particulier les études de Desbordes 2007, Amacker 2000 et Colombat 1991.

<sup>3</sup> Sur ce texte, voir Colombo Timelli 1997.

Quant commence l'en son latin<sup>4</sup> à faire par le verbe impersonnel ? Quant au commencement du françois il n'y a point de nom substantif ne de pronom primitif, mais il y a ungz verbe d'ou le françois se commence par l'en ou on ou il, si come l'en dit *l'en chante la messe, cantatur missam, on va a vespres, itur a vesperas, il faut estudier, oportet studere.*

[...] Qu'est verbe impersonnel ? C'est celuy qui est decliné et formé par les tierces personnes singulieres tant seulement, si comme *tedet tedebat, penitet penitebat.*

Quantes manieres sont-ilz de verbes impersonnelz ? Deux. Quelles ? Les ungz sont de la voix active et sont terminés en *t*, si comme *tedet tedebat, penitet penitebat.* Les autres sont de la voix passive et sont terminés en *r*, si comme *amatur amabatur, legitur legebatur* (Martin Morin, ca 1498, -/2).

Ce procédé de réduction grammaticale d'une pratique pédagogique est courant dans les manuels latins du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est le cas par exemple dans les *Rudimenta* de Despautère, où la relation entre latin et vernaculaire est inversée par rapport à celle qui ouvre l'extrait cité de Morin :

Quótuplex est verbum ? Duplex. Quómodo ? Personále, & Impersonále.

Opórtet, quale impersonále ? Activæ vocis. Quare ? Quia in *t* désinit : & vernaculé dicitur Gállicè per *il*, Theutónicè per *het* : ut Opórtet, *il faut, het moet.*

Amâtur, quale impersonále ? Passivæ vocis. Quare ? Quia in *tur* désinit : & vernaculé dicitur Gállicè per *on*, Theutónicè per *men* : ut Amâtur, *On aime, men mint.*

Quótuplex est impersonále ? Duplex. Quómodo ? Activæ vocis & passivæ (Despautère 1585,12-13).

La division entre impersonnels actifs et passifs repose donc sur une opposition morphologique simple qui regarde la 'voix' verbale, au sens de 'forme' : les impersonnels de voix active sont des verbes défectifs de forme active ne se présentant qu'à la P3 (type *pluit, oportet*) ; les impersonnels de voix passive correspondent au passif dit impersonnel, à la P3, qui peut affecter tous les verbes, transitifs comme *amatur* ou intransitifs comme *curritur*. Sa projection sur le français est évidemment problématique à nos yeux, mais elle se répand largement dans les grammaires du français par un artifice comparable, au fond, à celui qui, à la même époque, consiste à interpréter les articles comme des marques casuelles. Sa formulation dans la grammaire d'Estienne souligne la différence des moyens d'expression du latin et du français :

[Les verbes impersonnels] sont tous tierces personnes. Ils sont de deux sortes en Latin : les uns finissent en *t*, pour lesquels expliquer et rendre en Francois, on prepose *il* : comme Oportet, *il faut* : Oportuit, *il a fallu*. Les autres se terminent en *tur*. a tels pour les exposer en Francois, on prepose *on* : comme, Amatur, *on aime* : Amabatur, *on aimoit* : Dicitur, *on dit*. En laquelle maniere de parler quelque fois *Ils* prend la place de *on*, comme, *Ils disent*, pour *on dit* (Estienne 1557, 32).

<sup>4</sup> Selon Colombo Timelli (2001, 362), le terme « latin » désigne ici la « phrase latine ».

Il en va de même dans les manuels de Pillot, Ramus, Garnier, Bosquet, et encore au XVII<sup>e</sup> chez Masset, Maupas, Chiflet. Dans l'opération de transfert au français de la division des verbes impersonnels latins, les critères d'identification des deux types d'impersonnels se déplacent de la morphologie verbale vers la forme pronominale préposée : *il* ou *on*, auxquels peuvent s'adjoindre *ils* et *se*. Le statut de ces formes pronominales reste indécis, hormis chez Meigret qui reconnaît bien à *on* la valeur d'un sujet indéfini, et leurs dénominations sont variables : *notae* ou 'notes', 'indices' ('signes' de l'impersonnel, respectivement actif et passif) pour Pillot, Cauchie et Bosquet, *particulae* ou 'particules' pour Garnier et Serreius, 'syllabe' *on* et 'particule' *il* pour Maupas, 'particule active impersonnelle' *il* et 'particule passive' *on*, enfin, pour Oudin.

Cette double équivalence entre les constructions latines et françaises permet aux pédagogues de disposer d'une corrélation de marques relativement efficace pour passer d'une langue à l'autre, dans le cadre de la grammaire latine étendue. Bien entendu, les premiers grammairiens du français sont conscients de son caractère approximatif et on voit se développer dans ces mêmes ouvrages, en marge du modèle latin ou contre lui, des essais de description d'usages sans équivalent latin : il s'agit en particulier de la construction pronominale passive et de sa variante associée à l'impersonnel *il*, c'est-à-dire des séquences du type *des choses se disent/il se dit des choses*. La prise en compte de cette construction vient brouiller la symétrie de la correspondance entre les deux langues, en introduisant un troisième terme pour le français là où le latin n'en a que deux. La possibilité est donc ouverte, pour les premiers descripteurs du français, d'inventer une analyse plus adéquate pour l'impersonnel français.

Dans la première grammaire du français en français, le *Traité* de Meigret, la distance prise avec le modèle de la *grammatica* est sensible dans le traitement des impersonnels : la distinction entre impersonnels 'passifs' et 'actifs' n'est pas évoquée, et *il* et *on* sont analysés comme des 'surposés' (i.e. des 'suppôts', des 'sujets') d'un genre particulier, réclamés par la syntaxe des verbes impersonnels français :

Au regard des verbes impersonnels, ils sont tous tierces personnes : et ont *il* ou *on* pour leur surposé : comme *il faot, on dit : ils* aussi prend quelquefois le lieu de *on*, comme *il' dizet* pour *on dit* : finalement les verbes français ne peuvent être communément en notre langue sans quelque surposé, ou exprimé ou bien ja précédant : comme *Pierre fera, dira, et criera, com' il voudra* [...] (Meigret 1550, 79).

Lors de l'étude des verbes passifs, Meigret développe une analyse remarquablement précise des constructions pronominales passives, et les met en relation avec les phrases en *on* :

[...] quand nous disons *ce vin se boet*, nous n'entendons pas que le vin se boive soi-même : car c'est une chose impossible : ni pareillement qu'une maison se fasse elle-même, ni qu'un pays se ruine soi-même. Car à la vérité le vin est fait pour être bu, les maisons sont faites par les hommes : et les contrées ruinées par autres que par elles-mêmes. Comme donc nous n'avons point exprimé leurs agents, nous dirons donc que ce sont passifs indéterminés : et

pour tant si nous les voulons résoudre par le verbe actif, nous prendrons un surposé indéterminé : comme *on* : de sorte que nous résoudrons *le vin se boet* par *on boet le vin* et *la mezon se fet* par *on fet la mezon* : et pour *le país se ruine*, *on ruine le país* (Meigret 1550, 66-67).

L'analyse de ce tour pointé comme proprement français passe donc par l'invention d'une catégorie, celle du 'passif indéterminé', propre à rendre compte de la valeur sémantique de la construction. Sa variante associée au *il* impersonnel est évoquée par Cauchie (1586, f. 104 r<sup>o</sup>), puis plus précisément décrite par Maupas dans sa *Grammaire et syntaxe française* (1618). L'ouvrage, destiné aux étrangers, abonde en remarques contrastives. Sa liste des verbes 'impersonnels de voix active' qui acceptent pour sujet le *il* impersonnel intègre ainsi, pour la première conjugaison, les constructions pronominales comme « il se trouve, il se controuve, il s'invente, il se forge, il se mesle, il se range, &c. » (1618, 124v<sup>o</sup>). Suit une description des constructions pronominales passives et impersonnelles :

On en pourra rencontrer beaucoup d'autres dont la construction sent son impersonnel. Mesme si l'on veut accompter entre les impersonnels (comme il semble raisonnable) ceux qui se construisent en la 3. personne singul. à mode d'impersonnels, moyénant le pronom, prepositif *se*, comme, Il se prouve, il se traite, il se rencontre, il se seme, il se cueille, il se convertit, il se divertit, il s'esclaircit, &c. infinis. Car à mon advis tous verbes actifs & passifs peuvent estre employez de cette maniere qui suit la phrase Italiéne. Et de fait, ils sont ordinairement suivis d'un accus. ou nomin. qui est tout un, singul. ou plur. Comme, Il se dit infinies paroles vaines. Il se seme plusieurs fauces nouvelles par le monde. Il se trouve des gens de bien par tout, & des meschans aussi. Il s'est fait de grand's magnificences au Couronnement du Roy, &c (Maupas 1618, 125 r<sup>o</sup>).

Il est clair que l'analyse excède ce que la stricte application du modèle latin permettrait d'observer. Après avoir rapproché la forme française *on* du *mann* allemand<sup>5</sup>, Maupas souligne ici que les constructions en *il se* se conforment à ce qu'il appelle la 'phrase italienne' : là où la grammaire latine fait défaut, les comparaisons s'établissent avec les formes approchantes observées dans les vernaculaires modernes.

### 1.2. Aperçu du traitement de l'impersonnel dans les traditions grammaticales espagnoles et italiennes

Notre enquête est ici limitée aux ouvrages dont Claude Lancelot pouvait avoir pris connaissance pour rédiger ses deux *Méthodes* des langues vernaculaires<sup>6</sup>. L'absence de forme verbale impersonnelle en castillan est signalée dès 1492 par Nebrija, à l'occasion d'une comparaison des richesses respectives du latin et du castillan :

Assi como en muchas cosas la lengua castellana abunda sobre el latin: assi por el contrario, la lengua latina sobra el castellano. como en esto dela conjugacion: el latin tiene tres bozes activa. verbo impersonal. passiva. El castellano no tiene sino sola el activa. El verbo impersonal suple lo por las terceras personas del plural del verbo activo del mismo tiempo τ modo: o por las terceras personas del singular haziendo en ellas reciprocacion τ retorno con

<sup>5</sup> Maupas 1618, f. 124 ro. Le rapprochement est déjà opéré par Cauchie 1586, f. 67 vo.

<sup>6</sup> Voir, pour les sources des deux *Méthodes* de Lancelot, Fournier et Raby 2014.

este pronombre.se. τ assi por lo que enel latin dicen curritur, currebatur: nosotros dezimos corren. Corrian. O correse. Corriase (Nebrija 1992 [1492], 249)<sup>7</sup>.

Les équivalents castillans de l'impersonnel latin sont donc bien analysés comme des formes actives<sup>8</sup>. La *Grammaire espagnole* d'Oudin, source directe de Lancelot, ne consacre que quelques lignes aux verbes impersonnels. La classe est sommairement définie par la défektivité : les impersonnels ne se conjuguent qu'à la P3. Cependant, si le parallélisme affirmé entre les constructions espagnoles et les constructions françaises peut faire illusion pour les exemples tronqués donnés pour le singulier (« A mi me conviene, *il me convient*; no te importa a ti, *il ne t'importe pas* », etc.), il est ruiné par la mention des formes plurielles : les exemples fournis rassemblent en effet des constructions dont le sujet syntaxique est bien exprimé, mais par des expressions renvoyant à des entités non animées et, en un sens, indéfinies : « *Muchas cosas acontecen no pensadas* : Plusieurs choses adviennent sans y penser » et « *No me importan nada estas cosas* : Ces choses-là ne m'importent en rien » (Oudin 1612, 135).

Toujours dans le même ouvrage, la section consacrée aux pronoms 'réciproques' *me, te, se* ne mentionne pas l'impersonnel, malgré l'autorité de Nebrija. Mais on y lit cet aveu d'embarras face à un ensemble d'emplois disparates :

Il y a encore d'autre meslange de *se*, avec *me, te, & le*, & aussi de *me*, avec *te*, qui semble façon de parler estrange, laquelle ne correspond gueres au François, comme, *No se me da nada*, je ne m'en soucie pas.

*Deve algo para Pasqua, y hazer se te ha corta la quaresma* : Fais une debte a payer à Pâques, & tu trouveras le Caresme court.

*No se le cueze el pan* : on ne luy cuit pas du pain, qui veut dire, il n'est pas à son aise (Oudin 1612, 50).

Cette dernière expression proverbiale, traduite par une phrase française en *on*, se trouve reprise dans la *Méthode espagnole* de Lancelot qui, en cohérence avec le refus de la catégorie de l'impersonnel exprimé dans la *Nouvelle Méthode Latine*<sup>9</sup>, ne contient pas de section dédiée à cette catégorie :

*Se* devant la 3. personne du verbe, se traduit d'ordinaire par *on* ; comme, *No se escribe otra cosa*, il ne s'écrit rien autre chose ; ou plutôt, *on n'écrit rien autre chose* ; parce que notre langue affecte particulièrement les constructions actives : *No se le cueze el pan*, le pain ne se cuit pas pour luy : ou on ne luy cuit pas de pain, *le*, tenant là lieu de Datif. C'est à dire, *il a la*

<sup>7</sup> Si l'existence d'une voix impersonnelle en latin semble ici acceptée, Nebrija conteste dans sa grammaire latine la pertinence de cette catégorie descriptive (voir Colombat 1991, 21-22). Sanctius le suivra sur ce point (1982 [1587], 139-141 et 212-217).

<sup>8</sup> Il en va de même dans les *Osservazioni* de Miranda (1567, 174), qui présentent les formes dites « impersonnelles » du castillan comme associant le verbe actif et la « particella » *se*. La formation est dite semblable à celle des formes toscanes en *si*.

<sup>9</sup> Lancelot, comme Sanctius, ne reconnaît comme impersonnel que l'infinitif. Sa discussion des positions de Scaliger et Sanctius s'étoffe au fil des différentes éditions de la *Nouvelle méthode latine*, jusqu'à la 6e (1662, 539-542).

*plus grande impatience du monde, que telle chose arrive. Ou selon d'autres ; il est mal dans ses affaires ; il est réduit à l'extrémité* (Lancelot 1660a, 67).

La mention de cette prédilection du français pour les constructions dites 'actives' – notons que sont ainsi désignées les phrases en *on*, contrairement à l'usage des descriptions antérieures – se retrouve dans la *Méthode* italienne. Lancelot trouve ainsi un motif de cohérence entre les constructions impersonnelles de l'espagnol et de l'italien, là où les grammaires d'Oudin n'offraient que des analyses hésitantes et hétérogènes.

En effet, la *Grammaire italienne* d'Oudin contient un développement sur les verbes impersonnels bien plus conséquent que celui de la grammaire espagnole, alors que l'analyse ressemble fort à celle de Nebrija pour le castillan. Les constructions italiennes y sont comparées aux constructions françaises<sup>10</sup> :

Les Verbes Impersonnels ne sont autre chose pour la plupart, que la troisieme personne du Singulier de tous les temps et modes des Verbes actifs, joints à icelle la particule *si*, devant ou apres, laquelle en François se resout en *on*, l'on ou *se* : comme, *amasi*, on aime, ou bien l'on aime ; *vedesi*, on voit, ou il se voit ; *legesi*, il se lit ; *odei*, l'on oit. Et faut considérer qu'en François, nous ajoutons cette particule relative *il*, devant *se* : *si ce n'est qu'il y ait cest autre Pronom demonstratif*, cela : comme, cela se fait, & en ce cas l'Italian y met aussi ledit Pronom : comme, *ci si dice*, cela se dit ; *quelle si fà*, cela se fait (Oudin 1640, 121-122).

La *Méthode italienne* de Lancelot passe rapidement sur ces formes, mais retient l'équivalence posée entre la construction italienne en *si* et les constructions françaises en *on* ou *il se* :

Notre particule *on*, s'exprime par *si*, mis devant le verbe. *Si scrive*, on écrit ; *si dice*, on dit, c'est à dire, il s'écrit, il se dit (Lancelot 1660b, 83).

Suit une remarque contrastive qui fait écho aux analyses proposées pour l'espagnol :

C'est ce que les Grammairiens appellent verbe impersonnel, quoy qu'improprement, comme nous l'avons fait voir dans la *Méthode Latine*. Mais ce que l'on doit plutost remarquer, c'est que la phrase est icy passive en Italien, au lieu qu'elle est active en François ; parce que *on* signifie *homme* pris indéterminément (*ibid.*).

Il faut souligner que cette opposition entre langues 'passives' et langues 'actives' suppose que ces catégories soient dégagées de la morphologie verbale et s'appliquent à la syntaxe de la phrase<sup>11</sup>. À partir de là, tout se passe comme si cette bipartition des langues, typologique avant l'heure, venait relayer la division établie pour l'impersonnel dans la grammaire latine étendue, fournissant ainsi un nouveau modèle d'intelligibilité de la syntaxe des vernaculaires romans, saisie indépendamment du latin. Les

<sup>10</sup> Dans la *Grammaire française* d'Oudin, une remarque finale de la section « Des impersonnels » concerne la structure associant *il* et *se* : « On peut adjoûter à ces derniers [les actifs transitifs], quelques impersonnels formez de toutes sortes de verbes avec la particule reciproque, *se*, et l'active impersonnelle *il* : par exemple, *il se dit*, *il se fait*, *il se cueille*, *il se rencontre*, qui ont le sens passif en effect » (1640, 159).

<sup>11</sup> C'est une suggestion que la *Grammaire générale et raisonnée* ne retiendra pas.

*Méthodes* de Lancelot semblent alors fournir, pour l'impersonnel, un motif de généralisation conforme à l'ambition exprimée par le sous-titre de la *Grammaire générale et raisonnée* : exposer « les raisons de ce qui est commun à toutes les langues, & des principales différences qui s'y rencontrent ». Pourtant, la grammaire des Messieurs ne retient pas cette interprétation de l'impersonnel.

## 2. L'impersonnel dans la *Grammaire générale et raisonnée*

La présence dans la *Grammaire* de Port-Royal d'un chapitre consacré à l'impersonnel est présentée comme une concession à la vulgate grammaticale, dont les auteurs rappellent d'abord les analyses pour les contester. Le détail de la critique importe peu ici, retenons qu'elle vise, en relayant les arguments de Sanctius et de Scaliger, à résoudre les verbes réputés 'impersonnels' en restaurant leur sujet implicite.

La seconde partie s'intéresse au français, et pose que cette langue n'a pas plus d'impersonnels que le latin. Le cas des prétendus 'impersonnels passifs' est vite résolu, et les Messieurs rejoignent ici les conclusions des grammairiens du français qui analysent *on* comme un sujet indéfini :

Pour les impersonnels passifs, comme *amatur, curritur*, qu'on exprime en François par *on aime, on court*, il est certain que ces façons de parler en nostre Langue sont encore moins impersonnelles quoy qu'indéfinies. Car Monsieur de Vaugelas à déjà remarqué que cet *on* est là pour *homme* ; et par consequent il tient lieu du nominatif du verbe. Surquoy on peut voir la Nou. Methode Latine chap. 5. sur les verbes impersonnels (Arnauld et Lancelot 1676, 128).

Pour les phrases impersonnelles en *il*, la démonstration est beaucoup plus sophistiquée. Elle convoque l'italien d'une manière tout à fait inédite, en rapprochant l'article italien *il* du pronom français homonyme :

Par là on peut conclure ce semble, que nostre langue n'a point proprement d'impersonnels. Car quand nous disons, *il faut, il est permis, il me plaist* : cet *il* est là proprement un relatif qui tient toujours lieu du nominatif du verbe, lequel d'ordinaire vient après dans le regime ; comme si je dis, *il me plaist de faire cela, c'est à dire, il de faire*, pour *l'action ou le mouvement de faire cela me plaist, ou est mon plaisir*. Et partant cet *il* que peu de personnes ont compris ce me semble, n'est qu'une espece de pronom, pour *id*, cela, qui tient lieu du nominatif sous-entendu ou renfermé dans le sens, et le represente. De sorte qu'il est proprement pris de l'article *il* des Italiens, au lieu duquel nous disons *le* ; ou du pronom Latin *ille*, d'où nous prenons aussi nostre pronom de la troisième personne *il* ; *il aime, il parle, il court*, etc. (*ibid.*, 127-128).

L'analyse consiste donc, dans un premier temps, à catégoriser la forme *il* comme un véritable pronom (endophrorique, conformément au sens classique de 'relatif'), sans le considérer cependant comme véritablement nominatif puisqu'il ne fait que « représenter » le nominatif véritable, qui suit le verbe. Le second temps de la démonstration, qui rapproche la forme française de l'article italien, est plus déroutant mais l'intérêt de ce rapprochement apparaît deux paragraphes plus loin :

Et l'on peut encore remarquer que les verbes des effets de la nature, comme *pluit, ningit, grandinat*, peuvent estre expliquez par ces mesmes principes en l'une et en l'autre Langue.

Comme *pluit* est proprement un mot dans lequel pour abréger on a renfermé le sujet, l'affirmation et l'attribut, au lieu de *pluvia fit* ou *cadit*. Et quand nous disons *il pleut, il nege, il gresle*, etc. *il* est là pour le nominatif, c'est à dire, *pluie, nege, gresle*, etc. renfermé avec leur verbe substantif *est* ou *fuit* : comme qui diroit, *il pluie est, il nege se fait, pour id quod dicitur pluvia est; id quod vocatur nix sit*, etc (*ibid.*, 128-129).

C'est la double appartenance catégorielle de *il*, pronom et article, qui permet d'aligner l'analyse des verbes météorologiques sur celle des constructions impersonnelles avec régime infinitif, analysées plus haut : de même que *il me plaist de faire cela* se réécrit en *il de faire cela me plaist, il pleut* se réécrit en *il pluie est*. Et l'italien est alors sollicité pour fournir une confirmation de l'analyse bien que, paradoxalement, les formes alléguées soient des séquences hypothétiques, non attestées :

Cela se voit mieux dans les façons de parler où nous joignons un verbe avec nostre *il*, comme *il fait chaud, il est tard, il est six heures, il est jour*, etc. Car c'est ce qu'on pourroit dire en Italien, *il caldo fà*, quoy que dans l'usage on dise simplement *fà caldo; æstus* ou *calor est*, ou *fit*, ou *existit*. Et partant *il fait chaud*, c'est à dire *il chaud (il caldo)* ou *le chaud se fait*, pour dire *existit, est*, de mesme qu'on dit encore *il se fait tard, si fà tarde*, c'est à dire *il tarde* (le tard ou le soir) *se fait*. Ou comme on dit en quelques Provinces, *il s'en va tard*, pour *il tarde, le tard s'en va venir*, c'est à dire la nuit approche. Et de mesme *il est jour*, c'est à dire, *il jour*, (ou le jour) *est. Il est six heures* ; c'est à dire *il temps, six heures est*, le temps, ou la partie du jour appelée six heures est. Et ainsi des autres (*ibid.*, 129).

La comparaison des langues vise ici un tout autre objectif que dans les *Méthodes* de Lancelot : il ne s'agit pas d'observer diverses expressions de l'impersonnel pour les rapporter à des caractérisations linguistiques particulières permettant de saisir des spécificités idiomatiques, mais de mettre en évidence une structure prédicative commune à l'ensemble des langues, celle de la proposition de type attributive. Les Messieurs retrouvent ainsi le problème ancien et persistant du sujet des constructions impersonnelles, et forgent grâce à l'italien de nouvelles 'métaphrases'<sup>12</sup> permettant de substituer à la forme *il* un groupe nominal sujet. Les problèmes spécifiques posés par les structures impersonnelles sont donc masqués et écartés<sup>13</sup>.

Contrairement à ce qu'on a pu observer pour l'article ou les temps verbaux, le passage à la grammaire générale de l'analyse de l'impersonnel s'effectue en déplaçant considérablement les perspectives, et sans tenir compte de l'inventaire des constructions impersonnelles progressivement perfectionné par les grammaires des vernaculaires. La continuité entre la *Grammaire générale et raisonnée* et les grammaires particulières de Lancelot s'établit avec la *Nouvelle méthode latine* bien plus qu'avec les *Méthodes* espagnole et italienne. On peut faire l'hypothèse que, face à la grande diversité des modes d'expression de l'impersonnel dans les langues romanes, Arnauld et Lancelot jugent plus prudent de s'en tenir aux termes du débat posé par Scaliger et Sanctius, ce qui présente en outre l'avantage de préserver le statut canonique du

<sup>12</sup> Sur la pratique des métaphrases en « latin étendu », voir Fournier et Raby 2014.

<sup>13</sup> Comme on sait, ces problèmes ne seront pris pour objet de l'analyse linguistique que bien plus tard, aux XIXe et XXe s. Pour une synthèse de ces réflexions, voir Graffi 2001, 98-109.

format propositionnel attributif. Si la considération des langues romanes intervient ici, c'est à un autre niveau : la convocation de l'italien apparaît comme un argument syntaxique venant renouveler l'antique théorie de l'ellipse, jusqu'alors essentiellement fondée sur des pratiques de manipulation d'exemples latins.

Université Paris-Sorbonne /

Histoire des Théories Linguistiques (Paris Diderot, CNRS)

Valérie RABY

## Références bibliographiques

### *Références primaires*

- Arnauld, Antoine et Lancelot, Claude, 1676 [1660]. *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, Pierre Le Petit.
- Bosquet, Jean, 1586. *Elemens ou institutions de la langue françoise*, Mons, Charles Michel.
- Cauchie, Antoine, 1586 [1570]. *Grammaticae gallicae libri tres*, Strasbourg, Bernard Jobin.
- Chiflet, Laurent, 1659. *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*, Anvers, J. Van Meurs.
- Despautère, Jean, 1585 [1537]. *Rudimenta*, Paris, Robert Estienne.
- Estienne, Robert, 1557. *Traicté de la grammaire Françoise*, Genève, Robert Estienne.
- Garnier, Jean, 1558. *Institutio gallicae linguae in usum iuuentutis Germanicae*, Genève, Jean Crespin.
- Lancelot, Claude, 1662 [1644]. *Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue latine*, Paris, Pierre Le Petit.
- Lancelot, Claude, 1660a. *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole*, Paris, Pierre Le Petit.
- Lancelot, Claude, 1660b. *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue italienne*, Paris, Pierre Le Petit.
- Masset, Jean, 1606. *Exact et tres-facile acheminement à la langue françoise*, Paris, David Douceur.
- Maupas, Charles, 1618 [1607]. *Grammaire et syntaxe française*, Orléans, O. Boynard et J. Nyon.
- Meigret, Louis, 1980 [1550]. *Le traité de la grammaire française*, éd. de Franz-Josef Hausmann, Tübingen, Gunter Narr.
- Miranda, Juan de, 1567. *Osservationi della lingua castigliana*, Venise, Gabriel Giolito de Ferrara.
- Morin, Martin, s.d. (circa 1498). *Principia grammaticalia*, Rouen, Martin Morin.
- Nebrija, Elio Antonio de, 1992 [1492]. *Gramatica castellana*, Introduccion y notas M. Á. Esparza y R. Sarmiento, Madrid, Fundación Antonio de Nebrija.
- Oudin, César, 1612. *Grammaire espagnole, mise et expliquée en français*, Paris, Estienne Orry.
- Oudin, César, 1633 [1623]. *Grammaire italienne, mise et expliquée en français*, Paris, Jean Gesselin.
- Oudin, César, 1640 [1632]. *Grammaire française rapportée au langage du temps*, Paris, A. de Somerville.

- Pillot, Jean, 1561 [1550]. *Gallicæ linguæ institutio, latino sermone conscripta*, Paris, Étienne Grouleau.
- Sanctius, Franciscus [Sánchez de las Brozas], 1982 [1587]. *Minerve*, trad. et éd. par G. Clerico, Lille, Presses universitaires de Lille.
- Serreius, Ioannes, 1623 [1598]. *Grammatica Gallica nova*, Strasbourg, Zetzner.
- Ressource numérique: *Grand Corpus des grammaires françaises, des remarques et des traités sur la langue (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.)*, Colombat, Bernard/Fournier, Jean-Marie/Ayres-Bennett, Wendy (ed.), Paris, Classiques Garnier numérique, accès limité.

### *Références secondaires*

- Amacker, René, 2000. « Du non-personnel à l'impersonnel: extension d'une catégorie varronienne chez les grammairiens latins », *Cahiers de l'ILSL* 12, 9-23.
- Colombat, Bernard, 1991. « L'impersonnel dans la grammaire latine au XVI<sup>e</sup> siècle », in: Maillard, Michel (ed.), *L'impersonnel: mécanismes linguistiques et fonctionnements littéraires*, Actes du colloque de Grenoble, 17-19 mai 1990, Grenoble, Ceditel, 19-30.
- Colombo Timelli, Maria, 1997. « Manuels français de syntaxe latine du XV<sup>e</sup> siècle: répertoire et typologie », *HEL* 19/2, 133-153.
- Colombo Timelli, Maria, 2001. « La terminologie française de la syntaxe dans quelques manuels du XV<sup>e</sup> siècle », in: Colombat, Bernard/Savelli, Marie (ed.), *Métalangage et terminologie linguistique*, Louvain, Peeters, Orbis/Supplementa 17, 359-377.
- Desbordes, Françoise, 2007. « L'impersonnel d'après les textes linguistiques de l'Antiquité », in: Desbordes, Françoise, *Idées grecques et romaines sur le langage. Travaux d'histoire et d'épistémologie*, Lyon, ENS Editions, 251-258.
- Fournier, Jean-Marie/Raby, Valérie, 2013. « Grammaire générale et grammaires particulières: relire la Grammaire de Port-Royal à la lumière des Méthodes espagnole et italienne », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* n° 51, 59-85.
- Fournier, Jean-Marie/Raby, Valérie, 2014. « Retour sur la grammatisation: l'extension de la grammaire latine et la description des langues vulgaires », in: Archaimbault, Sylvie/Fournier, Jean-Marie/Raby, Valérie (ed.), *Penser l'histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Auroux*, Lyon, ENS Éditions, collection « Langages », 337-350.
- Graffi, Giorgio, 2001. *200 Years of Syntax. A critical survey*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

# L'héritage du *Glossaire du parler français au Canada* (1930) dans les chroniques de langage parues dans la presse canadienne-française: un aperçu

## 1. Introduction

Publié en 1930 sous les auspices de la Société du parler français au Canada, le *Glossaire du parler français au Canada* constitue sans conteste l'un des ouvrages les plus marquants de la lexicographie canadienne-française et québécoise. Le *Glossaire*, dont la réalisation a été rendue possible grâce au travail acharné de ses deux principaux rédacteurs (Adjutor Rivard et Louis-Philippe Geoffrion) ainsi que de nombreux collaborateurs ayant participé à la vaste enquête linguistique que la Société a lancée partout au Québec dès 1902, a effectivement laissé sa marque sur l'histoire des dictionnaires au Canada français. C'est sans compter l'important rôle que l'ouvrage a joué dans la valorisation du français canadien, l'un des grands objectifs poursuivis par la Société.

L'influence que le *Glossaire* a eue sur les dictionnaires canadiens-français a déjà été soulignée par plusieurs auteurs (Cormier et Francœur 2002; Mercier 2002; Verreault 1994), mais sans avoir été analysée de plus près. Or, cette influence est importante et elle ne se limite pas aux seuls dictionnaires: le contenu du *Glossaire* a considérablement alimenté d'autres discours sur la langue, permettant ainsi de « fixer [l'image traditionnelle du français canadien populaire] dans l'imaginaire linguistique québécois » (Mercier 2002, 109). Nous pensons ici en tout premier lieu aux nombreuses chroniques de langage parues dans la presse canadienne-française depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans cette contribution, nous nous intéresserons, à partir de la base *ChroQué: chroniques québécoises de langage*<sup>1</sup>, à la place que le *Glossaire* a occupée dans certaines de ces chroniques et à l'image qu'elles en ont véhiculée<sup>2</sup>. Nous nous pencherons entre autres sur les questions suivantes: comment et pourquoi les chroniqueurs ont-ils exploité le *Glossaire* à travers les années? de quelle manière le *Glossaire* a-t-il

---

<sup>1</sup> Cette contribution s'inscrit dans le cadre du projet « Chroniques de langage et dictionnaires: la pratique des chroniqueurs québécois », subventionné par le FRQSC et dirigé par Wim Remysen (Université de Sherbrooke, Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois).

<sup>2</sup> Cette base peut être consultée à l'adresse [catfran.fish.usherbrooke.ca/chroque/](http://catfran.fish.usherbrooke.ca/chroque/).

influencé le contenu des chroniques? et quelle autorité les chroniqueurs ont-ils accordée à cet ouvrage?

## 2. Le Glossaire, pièce maîtresse de l'œuvre linguistique de la Société du parler français au Canada

Le *Glossaire* figure parmi les principales réalisations de la Société du parler français au Canada et il en est très certainement devenu la réalisation la plus emblématique. Les membres de cette société savante – fondée en 1902 dans la ville de Québec par Adjutor Rivard et Stanislas Lortie – y ont travaillé avec acharnement pendant environ un quart de siècle, tout en menant de front plusieurs autres projets. Nous présentons ici l'historique et le contenu de cet ouvrage en nous appuyant sur la monographie que Louis Mercier (2002) a consacrée à sa genèse<sup>3</sup>. Ce rappel permettra de mieux comprendre, par la suite, l'utilisation qui a été faite de ce « premier véritable dictionnaire de la période moderne de la lexicographie québécoise » (Dugas 1988, 20) dans les chroniques de langage.

### 2.1. La genèse du Glossaire

Le *Glossaire* vient répondre à l'un des deux principaux objectifs en matière de langue poursuivis par la Société, celui d'étudier la langue des Canadiens (l'autre étant celui de perfectionner et de corriger le français parlé au Canada). Dès sa fondation, la Société avait en effet pour but de faire l'inventaire de « tout ce qui caractérise la langue française au Canada » (Société du parler français au Canada 1902, 12) et d'en faire l'étude dans la plus pure tradition philologique (p. 4), notamment en s'intéressant à ses origines.

Elle sollicitera dès 1902 la collaboration de ses membres et de l'ensemble du grand public dans l'espoir de recueillir des données (voir Mercier 2002, 115-178). À ce propos, le *Plan d'études* de la Société (1902) fournissait même des « instructions sur la méthode d'observation » (p. 16-20) à quiconque serait susceptible de répondre à l'appel. Ces données étaient ensuite recueillies et traitées par un Comité d'étude dont les membres étaient chargés de rédiger « sur chaque mot [...] comme un article de glossaire » (p. 14). La Société entrevoyait dès le lancement du chantier la possibilité de réunir plus tard ces articles et de réaliser ainsi un véritable glossaire de la langue des Canadiens :

Cette rédaction demeure dans les archives de la Société, où l'on peut en consulter les divers articles, soit pour fournir certains renseignements à qui les demande, soit pour y trouver la matière d'études spéciales sur notre parler, soit encore pour faire paraître plus tard un glossaire de la langue française au Canada (Société du parler français au Canada 1902, 14).

<sup>3</sup> Dans son ouvrage, qui constitue à ce jour l'étude la plus complète du *Glossaire*, l'auteur reconstitue le déroulement de l'enquête linguistique menée par la Société et cherche à mieux comprendre les liens existant entre l'enquête et le contenu du *Glossaire*.

D'entrée de jeu, le *Glossaire* est conçu comme une œuvre collective, ce qui lui confère une originalité certaine (Mercier 2008, 72). Ainsi, mis à part le rôle essentiel joué par les deux principaux rédacteurs, Adjutor Rivard et Louis-Philippe Geoffrion, le contenu du *Glossaire* est en partie redevable à l'enquête linguistique que la Société a menée de 1902 à 1922 dans toute la province. Cette consultation a connu trois phases distinctes (voir Mercier 2002, 179-360). D'abord, de 1902 à 1904, l'enquête libre a permis à la Société de recueillir des relevés ponctuels de particularismes canadiens qui lui étaient adressés par une trentaine de correspondants. Ensuite, de 1904 à 1906, l'enquête géolinguistique avait pour but de vérifier, auprès d'une soixantaine de collaborateurs venant d'un peu partout au Québec, la distribution géographique des emplois relevés commençant par les lettres A, B et C. Enfin, de 1908 à 1922, l'enquête lexicographique a servi à recueillir des commentaires faits à propos d'ébauches d'articles pour en assurer la qualité et la représentativité. En tout et pour tout, une cinquantaine de personnes ont participé à cette dernière étape de l'enquête.

Au fur et à mesure que les travaux avançaient, la Société diffusait des articles dans sa chronique « Lexique canadien-français », publiée dans le *Bulletin du parler français au Canada*, son principal organe de diffusion (Mercier 2002, 116-117 et 165). De septembre 1902 à novembre 1921 ont ainsi été publiés des articles qui paraîtront plus tard, sous une forme remaniée et partiellement enrichie cependant, dans les tranches de A à Pr du *Glossaire*. Par la suite, la fin de la dernière phase de l'enquête linguistique, en 1922, a aussi marqué la fin des travaux de rédaction du comité. Il faudra toutefois attendre quelques années encore avant que l'ouvrage ne voie le jour : de 1922 à 1927, la Société confie à Louis-Philippe Geoffrion, son secrétaire général, la responsabilité de réviser le manuscrit (voir Mercier 2002, 166). En 1928, la Société signera un contrat avec la maison d'édition *L'Action sociale Ltée* et l'ouvrage sera publié à l'été 1930.

## 2.2. Le contenu du *Glossaire*

La publication du *Glossaire* s'inscrit dans la foulée du mouvement glossairiste qui avait fait son apparition au Canada français vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En proposant une voix alternative aux propos dépréciatifs tenus à l'endroit du français canadien par les puristes, les glossairistes souhaitaient redorer le blason de la langue des Canadiens, entre autres en faisant valoir les origines bien françaises de certains de leurs particularismes linguistiques. Tout comme leurs prédécesseurs O. Dunn, S. Clapin et N.-E. Dionne, les auteurs du *Glossaire* adoptent un point de vue résolument descriptif, ce qui est clairement annoncé dans la préface de l'ouvrage :

Nous n'entendons pas porter de jugement sur chacun des mots inscrits au *Glossaire* ; nous laissons ce soin au lecteur, après lui avoir fourni les éléments qui permettront à son bon goût de se prononcer (Société du parler français au Canada 1930, VII).

Conformément à la conception du “*franco-canadien*” de la Société (voir Mercier 2002, 129-131), la nomenclature du *Glossaire* comprend essentiellement des emplois

qui « n'appartenant pas à la langue académique<sup>4</sup> d'aujourd'hui, donnent au parler populaire et familier de chez nous son cachet particulier » (Société du parler français au Canada 1930, vii). La démarche différentielle ainsi adoptée explique l'absence d'emplois attestés dans la langue parlée par l'élite canadienne-française, jugée assez près de l'usage "académique", ou encore dans la langue écrite de l'époque (Mercier 2002, 129-130). Par ailleurs, ce "parler populaire" correspond au "langage de nos populations rurales" (Rivard 1914, 37), excluant ainsi le parler de la population des milieux urbains, jugés plus anglicisés, de la description. Plusieurs emprunts à l'anglais figurent néanmoins à la nomenclature (comme *poscarte* "carte postale", de l'angl. *post-card*, ou *jack* "veston", de l'angl. *jacket*).

Comme c'est le cas dans les glossaires précédents, celui de la Société ne comprend pas seulement des particularismes de mots (*gricher* "grincer" et *ampouler* "boursoufler", par exemple) ou de sens (*coche* "égratignure", *mouiller* "pleuvoir"); la nomenclature comprend aussi une série de variantes phonétiques (*mainquien* "maintien", *berbis* "brebis") et morphologiques (*assir* "asseoir", *bocaut* "bocal"). Mais contrairement aux autres répertoires, les emplois décrits dans le *Glossaire* de la Société donnent lieu à un traitement plus systématique (Mercier 2002, 171-178). Chaque entrée est pourvue d'une transcription phonétique, d'une catégorie grammaticale ainsi que d'une (ou de plusieurs) définition(s). En outre, la microstructure comprend plusieurs rubriques facultatives, comme 1° une zone d'exemplification (introduite par l'abréviation « Ex. »); 2° des données comparatives permettant de situer l'emploi canadien par rapport à l'ancienne langue en France (« Vx fr. »), par rapport aux parlers dialectaux en France (« Dial. ») ou encore par rapport à la langue académique ou populaire en France (« Fr. »); 3° des suppléments d'information à propos de la langue canadienne (« Can. »); 4° des données étymologiques (« Étym. »). Les articles du *Glossaire* (voir l'exemple *mouvoir* en annexe) illustrent ainsi que les rédacteurs « ont su profiter des récentes avancées de la lexicographie française pour ouvrir une nouvelle voie à la lexicographie québécoise, une voie plus 'scientifique', qui se démarque des sentiers mal balisés de l'amateurisme » (Mercier 2008, 84).

La microstructure ainsi adoptée illustre par ailleurs toute l'importance que les artisans de la Société ont accordée aux recherches dialectologiques (« Dial. ») et historiques (« Vx fr. ») dans leur travail. C'est qu'ils étaient d'avis que le fait de faire valoir les relations du *franco-canadien* avec les « patois français » et avec le « vieux français » allait montrer que cette langue se caractérisait davantage par son caractère conservateur que par l'influence de l'anglais et, partant, redorer son blason. À ce sujet, les membres du Comité d'étude ont consulté et dépouillé un grand nombre de dictionnaires de langue ancienne et de glossaires de parlers régionaux en France. On voit là toute l'influence que la philologie française a eue sur l'émergence de la lexicographie québécoise (à ce sujet, voir Mercier 1996).

<sup>4</sup> Par "langue académique", il faut entendre ici la langue décrite « dans les dictionnaires officiels » faits en France (Société du parler français au Canada 1930, VII).

### 2.3. La réception et l'héritage du *Glossaire*

Contrairement à ce que pourraient suggérer les chiffres de vente plutôt décevants (voir Mercier 2002, 124), le *Glossaire* a généralement été bien accueilli dans la presse au moment de sa parution. L'ouvrage restera d'ailleurs longtemps en circulation, comme en témoignent les nombreuses réimpressions aux Presses de l'Université Laval à partir de la fin des années 1960 (voir Mercier 2002, 124).

L'héritage du *Glossaire* est important à plusieurs égards. Outre sa valeur patrimoniale et culturelle évidente, son apport à la pratique lexicographique au Canada français ainsi que son rôle dans le développement de l'étude historique et philologique des particularismes lexicaux du français canadien, le *Glossaire* constitue encore de nos jours le témoin le plus complet de la langue populaire parlée au Canada français au début du XX<sup>e</sup> siècle, surtout dans les régions rurales. Certes, il faut aborder le contenu du *Glossaire* avec circonspection : comme l'a bien montré Mercier (2002, 363-395), les artisans du *Glossaire* ont peut-être idéalisé quelque peu le contenu de leur dictionnaire. Malgré l'orientation 'collective' de l'entreprise, la Société ne disposait pas toujours de toute l'information requise pour faire le tri entre les canadianismes courants et désuets, généraux et régionaux, fréquents et rares :

[La nomenclature du *Glossaire*] est nettement plus développée que celles des répertoires qui l'ont précédé et, de ce fait, nous donne une représentation plus complète des particularismes canadiens du tournant du siècle. Néanmoins, il faut reconnaître qu'en ce qui a trait à la vitalité des emplois inventoriés, cette représentation n'est ni plus précise, ni plus sûre que celles proposées par les dictionnaires précédents, les témoignages recueillis par la Société du parler français au cours de sa longue enquête n'ayant essentiellement servi qu'à accroître le contenu de son répertoire (Mercier 2002, 393).

Les principales réserves qu'on a pu émettre à son égard (voir par exemple Dulong 1966, XXIV-XXV ; Juneau 1977, 33-36) concernent d'ailleurs essentiellement la représentativité du répertoire. Quoi qu'il en soit, le *Glossaire* s'est rapidement imposé comme autorité et il a pendant longtemps maintenu cette réputation. À preuve, plusieurs dictionnaires publiés au Québec depuis 1930 se sont inspirés du contenu de l'ouvrage. Ainsi, lorsqu'il a réalisé le *Dictionnaire général de la langue française au Canada* (dont la première édition est parue en 1957), Louis-Alexandre Bélisle a largement puisé dans le *Glossaire* pour alimenter le contenu de son adaptation canadienne de l'abrégé du dictionnaire de Littré. C'est aussi le cas du *Dictionnaire de la langue québécoise* de Léandre Bergeron (paru en 1980) et du *Dictionnaire des canadianismes* de Gaston Dulong (publié en 1989), deux répertoires de canadianismes qui ont repris plusieurs emplois figurant dans le *Glossaire* avec leur définition, parfois même textuellement<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Plusieurs définitions données par David Rogers dans son *Dictionnaire de la langue québécoise rurale* (1977) sont aussi très similaires à celles qui figurent dans le *Glossaire*.

### 3. Les chroniques de langage, le Glossaire et la lexicographie canadienne-française

Mis à part les dictionnaires de Bélisle, Bergeron et Dulong, l'influence du *Glossaire* se fait aussi sentir dans les nombreuses chroniques de langage que la presse canadienne-française a commencé à publier à partir des années 1860 et dont le nombre n'a cessé d'augmenter dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Ces chroniques, qui constituent des rubriques régulières consacrées à la langue – et surtout au *bon usage* – ont traditionnellement accordé une place de choix aux canadianismes, souvent dans le but explicite de les corriger, parfois aussi pour faire valoir leur légitimité (voir Remysen 2009). Dans la mesure où le mouvement glossairiste a contribué aux « progrès rapides de l'inventaire général des particularismes canadiens » (Mercier 2008, 93), les chroniqueurs ont, sans surprise, puisé dans les glossaires pour alimenter leur discours à propos du français canadien, de la même façon qu'ils ont puisé dans des dictionnaires correctifs publiés au Canada depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour nourrir leurs prises de position normatives<sup>6</sup>.

Qu'en est-il au juste de la place occupée par le *Glossaire du parler français au Canada* dans ces textes ? Selon la consultation de la base de données *ChroQué*, qui contient à l'heure actuelle 67 chroniques publiées dans la presse canadienne-française entre 1865 et 1996 (ce qui correspond à presque 8 000 billets), le *Glossaire* est mentionné à 219 reprises par les chroniqueurs<sup>7</sup>. Ce chiffre, qui peut paraître peu élevé compte tenu de l'ampleur du corpus, est relativement élevé comparativement au nombre de fois où d'autres répertoires du français canadien sont cités, ces derniers étant virtuellement absents (voir Tableau 1).

Glossaire/dictionnaire	Parution	Mentions
<i>Glossaire franco-canadien</i> (Oscar Dunn)	1880	4
<i>Dictionnaire canadien-français</i> (Sylva Clapin)	1894	6
<i>Le parler populaire des Canadiens français</i> (Narcisse-E. Dionne)	1909	7
<i>Glossaire du parler français au Canada</i> (Société du parler français)	1930	219
<i>Dictionnaire général de la langue française au Canada</i> (Louis-A. Bélisle)	1957	15

<sup>6</sup> Ou encore, mais à des fins différentes, dans les dictionnaires faits en France (voir Remysen 2009 et 2013).

<sup>7</sup> Nous avons exclu du corpus la chronique publiée par L.-Ph. Geoffrion (un des principaux rédacteurs du *Glossaire*) et celle que la Société a fait paraître dans son *Bulletin*.

<i>Dictionnaire de la langue québécoise</i> (Léandre Bergeron)	1980	1
<i>Dictionnaire des canadianismes</i> (Gaston Dulong)	1989	0

Tableau 1 : La place du *Glossaire* et d'autres répertoires du français canadien dans *ChroQué*

Le *Glossaire* de la Société sera régulièrement mentionné dans les chroniques, et ce, pendant près de 40 ans, à partir de la fin des années 1920 jusqu'à la fin des années 1960 (voir Tableau 2). Il ne faut pas s'étonner que les premières mentions soient antérieures à la parution de l'ouvrage en 1930 ; en effet, dès 1906, L. Groulx fera allusion au projet dans sa chronique « Le parler canadien » et N. Degagné l'évoquera dans ses « Questions de français » à partir de 1927. À partir des années 1970, les mentions du *Glossaire* se feront plus rares, ce qui n'est guère surprenant, considérant qu'il s'agit de l'époque à partir de laquelle l'image du Canada français changera de façon radicale dans la foulée de la Révolution tranquille, marquant ainsi une rupture avec l'identité canadienne-française traditionnelle.

Le *Glossaire* est toutefois loin d'avoir une place de choix dans l'ensemble des chroniques. Dans plusieurs d'entre elles (comme celles de M. Normand ou d'A. Beaudet, absentes du Tableau 2), l'ouvrage n'est tout simplement jamais mentionné. En outre, l'utilisation qui en est faite par ceux qui le consultent est souvent anecdotique et ponctuelle plutôt que systématique, à quelques exceptions près. P. Daviault, par exemple, s'en sert sur une base régulière (66 mentions dans 160 billets). L'ouvrage est aussi fréquemment cité par N. Degagné qui, en termes absolus, est celui qui le mentionne le plus souvent (83 mentions dans 567 billets) et par J. Poisson (21 mentions dans 134 billets).

Chronique	Parution	Mentions
Lionel Groulx [pseud. Lionel Montal], « Le parler canadien »	1906	2
Narcisse Degagné, « Questions de français »	1927-1940	83
Alfred Carrier, « Questions de français »	1942-1946	2
Jean-Marie Laurence, « Notre français sur le vif »	1943-1947	2
Étienne Blanchard [pseud. Jacques Clément], « Propos philologiques »	1949-1952	6
Paul Ledoux, « La défense de notre langue »	1951-1952	2
Pierre Daviault, « Propos sur notre français »	1952-1960	66

Chronique	Parution	Mentions
René de Chantal, « Défense et illustration de la langue française »	1953-1963	13
Académie canadienne-française, « Bulletin de linguistique »	1957-1966	3
Gérard Dagenais, « Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler »	1959-1961	1
Empédocle, « À la fortune du mot »	1961-1962	1
Jacques Poisson, « Pour un français vivant et prestigieux »	1963-1965	21
Gérard Dagenais, « Nos écrivains et le français »	1966	2
Jacques Poisson, « À la recherche du français »	1966-1968	5
Gérard Dagenais, « Est-ce français ? »	1970-1973	2
Pierre Beaudry, « Les maux de notre langue »	1972-1979	2
Louis-Paul Béguin, « Au fil des mots »	1975-1982	4
Philippe Barbaud, « Parler d'ici »	1984-1986	2

Tableau 2 : Nombre de mentions du *Glossaire* dans la base *ChroQué*

En somme, s'il est très peu utilisé par les chroniqueurs puristes comme É. Blanchard, G. Dagenais ou P. Beaudry (qui préfèrent citer les dictionnaires de correction publiés au Canada, comme ceux de R. Rinfret ou de H. Roullaud), le *Glossaire* revient plus fréquemment sous la plume des chroniqueurs qui affichent un intérêt pour le français canadien comme objet d'étude, comme N. Degagné ou P. Daviault. Les propos de ces chroniqueurs s'inscrivent dans une conception *régionaliste* du français canadien (voir Remysen 2012). Or, cette conception, qui voit essentiellement le français canadien comme une langue régionale et populaire, n'est pas sans rappeler la vision du *franco-canadien* qu'on trouve dans les travaux de la Société elle-même. Tout comme les artisans de la Société, les chroniqueurs régionalistes se servent des expressions *franco-canadien*, *parler canadien* et *français académique* et ils accordent aussi une place importante aux origines des canadianismes. Le recours au *Glossaire* n'est toutefois pas systématique chez tous les chroniqueurs qui s'inscrivent dans ce courant. R. de Chantal, par exemple, accorde une place assez importante au français canadien, mais ne cite que très peu le *Glossaire* (13 mentions dans 482 billets)<sup>8</sup>.

<sup>8</sup> Rappelons que notre analyse se base sur des mentions *explicites* de l'ouvrage ; une analyse qui procéderait à une comparaison systématique du contenu de cette chronique avec celui du *Glossaire* pourrait faire voir une image tout à fait différente.

#### 4. L'image du Glossaire projetée par les chroniqueurs de langage

Les données quantitatives qui précèdent confirment que le *Glossaire* occupe, à la différence des autres répertoires du français canadien, une place relativement importante dans les chroniques, du moins dans certaines d'entre elles. Regardons maintenant de plus près les commentaires que les chroniqueurs font à son sujet ainsi que les raisons qui les amènent à s'en servir. Ces commentaires font voir que les chroniqueurs projettent, pour ainsi dire, trois images différentes du *Glossaire*, qui est vu autant comme une œuvre lexicographique (ou philologique) et patrimoniale que comme une œuvre normative.

##### 4.1. *Le français canadien et son étude: le Glossaire comme œuvre lexicographique*

Le premier chroniqueur de notre corpus à mentionner fréquemment le *Glossaire* est N. Degagné. Dans ses « Questions de français », celui-ci a l'habitude de corriger des erreurs qu'il relève dans les journaux, mais il y décrit aussi une multitude de canadianismes, souvent même des particularités de la langue parlée dans sa région, le Saguenay–Lac-Saint-Jean. Dès qu'il entreprend la publication de sa chronique en 1927, Degagné évoque le projet de la Société, qu'il attend visiblement avec impatience, lorsqu'il commente des mots qui devraient à son avis y apparaître (ou ne pas y apparaître, selon les cas) :

“Entailler”, “sucrerie”, “cabane à sucre”, voilà des expressions de chez nous, que je m'attends à trouver dans le *Glossaire canadien*, si je vis jusqu'à ce qu'il voie le jour, ce glossaire, que le secrétaire du Parler français nous annonce, une fois de plus, pour demain... (N. Degagné, « Questions de français », *Le Progrès du Saguenay*, 31 mars 1930, p. 3).

Chez ce chroniqueur, le *Glossaire* n'est pas utilisé pour vérifier le sens de tel mot ou de telle expression : il le connaît déjà (et sans doute ses lecteurs aussi). Degagné le consulte plutôt pour vérifier si les mots auxquels il s'intéresse sont décrits, et convenablement, dans l'ouvrage à propos duquel il se montre du reste assez critique et dont il souligne plusieurs « lacunes regrettables » (16 décembre 1937, p. 15). En d'autres mots, Degagné porte un regard lexicographique sur le *Glossaire* en ce qu'il s'intéresse à la façon dont cet ouvrage décrit certains particularismes du français canadien.

Mais le chroniqueur n'évoque pas seulement l'ouvrage pour le critiquer : il s'en sert aussi pour s'informer sur certains canadianismes qu'il commente. À ce sujet, le chroniqueur tire profit de pratiquement tous les éléments figurant à la microstructure et se sert du *Glossaire* pour donner des exemples de l'utilisation de certains emplois, pour fournir des variantes (phonétiques ou morphologiques), ou encore pour découvrir leurs origines :

“Palotte”. – Ce canadianisme désigne, comme chacun sait, une personne qui manque d'agilité, qui ne se tient pas sur ses jambes et tombe facilement. Il vient probablement d'un vieux mot français, *palot*, qui signifiait *rustre*, *villageois*, *grossier*. (Cf. *Glossaire canadien*) (N. Degagné, « Questions de français », *Le Progrès du Saguenay*, 2 février 1933, p. 1).

D'autres chroniqueurs, comme P. Daviault et J. Poisson, se servent eux aussi des rubriques à caractère historique figurant au *Glossaire*, ce qui confirme l'importance de la dimension philologique de l'ouvrage à leurs yeux, même s'ils remettent parfois en question l'exactitude de l'information qu'ils y trouvent.

#### 4.2. Un témoin du passé : le *Glossaire* comme œuvre patrimoniale

Dans la mesure où il donne accès à un état de langue désormais révolu, le *Glossaire* de la Société constitue un témoin important du patrimoine linguistique du Canada français et du Québec du début du XX<sup>e</sup> siècle. Pour les chroniqueurs, il s'agit donc d'une référence à laquelle ils peuvent recourir pour commenter tel mot ou telle expression sortis de l'usage dont ils se plaisent à rappeler l'existence :

Monsieur, employé absolument, désignait sous l'ancien régime l'aîné des frères du roi. Ce fut aussi un titre réservé aux nobles et aux bourgeois. Aujourd'hui on donne du *monsieur* à tous les adultes du sexe masculin. [...] Nos paysans d'autrefois faisaient de ce mot un usage qui nous étonne aujourd'hui. "Demain nous faisons tuer notre *monsieur*..." (Glossaire du parler français au Canada). La victime, en l'occurrence, n'était nulle autre que le porc... le porc bien nommé. (J. Poisson, « À la recherche du français », *Le Devoir*, 12 février 1968, p. 4)

En même temps qu'il a perdu en actualité et que sa description est devenue plus ou moins vieillie, le *Glossaire* est ainsi devenu au fil du temps un livre témoin qu'on peut feuilleter pour découvrir la langue d'une époque ou encore celle d'une génération. Certains chroniqueurs s'en sont ainsi servis comme source d'inspiration donnant accès à un patrimoine à décrire. Cela est entre autres le cas des « Propos sur notre français » de Daviault, qui tente de faire revivre certains emplois 'traditionnels' – parfois encore utilisés, mais généralement en voie de vieillir – de la langue au Canada. Le contenu de sa chronique est en grande partie redevable au *Glossaire*. Là où Degagné part d'un emploi précis pour aller vers l'ouvrage de la Société, Daviault prend souvent ce dernier comme point de départ pour construire un discours destiné à discourir sur la langue populaire des Canadiens :

Pour aujourd'hui, j'aimerais à vous communiquer diverses notes de lectures, sans grand lien entre elles, mais qui touchent à notre propos. Il s'agit d'abord du mot *fredoche*, plus souvent prononcé *fardoche* ou *ferdoche*, qui signifie broussailles. Le *Glossaire du Parler français au Canada* y voit un canadianisme [...] (P. Daviault, "Propos sur notre français", *La Patrie*, 7 août 1960, p. 36).

Ces incursions dans le *Glossaire* sont très fréquentes sous la plume de Daviault, qui reprend la description de nombreux emplois figurant à la nomenclature de l'ouvrage, et même bien plus souvent que ne le donnent à penser les mentions explicites, à notre avis<sup>9</sup>.

<sup>9</sup> Cette hypothèse mériterait d'être analysée davantage, mais il n'est en effet pas difficile de trouver des commentaires faits par Daviault qui rappellent le contenu du *Glossaire*, sans que l'ouvrage soit mentionné pour autant (il suffit de comparer entre autres les articles *naveau* et *estèque* avec ce qu'en dit le chroniqueur).

### 4.3. La correction de la langue: le *Glossaire* comme œuvre normative

En terminant, malgré ses visées essentiellement descriptives, le *Glossaire* a une valeur normative aux yeux de certains auteurs. En effet, les chroniqueurs, surtout les plus puristes parmi eux, le conçoivent parfois comme un outil de correction qui, au même titre que les dictionnaires de correction publiés au Canada français depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, peut servir de guide en matière de bon usage<sup>10</sup>. C'est entre autres le cas d'É. Blanchard qui s'en sert à l'occasion dans ses « Propos philologiques », une chronique dont le but est de corriger la langue des Canadiens, pour proposer des équivalents corrects d'un emploi jugé erroné:

Ronde. Un steak dans la ronde (round). Dire: un gîte de bœuf (*Glossaire* du Parler français au Canada); sous-noix de bœuf (Harrap); tranche grasse (idem); rouelle de bœuf (Rinfret) (J. Clément, « Propos philologiques », *La Presse*, 15 septembre 1951, p. 1).

Le *Glossaire* devient ainsi, chez certains chroniqueurs, emblématique de la mauvaise qualité de la langue des Canadiens à une époque donnée. Pour G. Dagenais, par exemple, l'ouvrage illustre à quel point « le vocabulaire de ce patois [que nos ancêtres ont forgé au fil des années] était [...] étendu » (« Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler », *Le Devoir*, 6 février 1961, p. 12). Il juge d'ailleurs que son titre est « fautif » dans la mesure où il prête « au mot FRANÇAIS un sens qu'il ne peut avoir étant donné le degré particulier d'uniformité et d'universalité auquel le français a atteint » (« Nos écrivains et le français », *La Presse*, 14 mai 1966, p. 6). La simple présence d'un mot dans le *Glossaire* peut donc suffire à le discréditer comme « pas français ».

Pour d'autres chroniqueurs, en revanche, le rôle du *Glossaire* est tout autre; s'il a un quelconque rôle normatif à jouer, c'est plutôt parce qu'il peut servir d'œuvre de légitimation des particularismes canadiens. C'est en ce sens que L. Groulx, un des premiers à revendiquer une norme linguistique propre aux Canadiens français, encourage les artisans de la Société à poursuivre leur entreprise de 'réhabilitation' du vocabulaire canadien (Montal, « Le parler canadien », *L'Album universel*, 17 avril 1906, p. 1548). Et N. Degagné croit lui aussi que la présence d'un emploi dans le *Glossaire* est susceptible de lui conférer une forme de légitimité:

“Drave”. – L'avouerais-je? Je ne condamnerais pas ce mot-là. [...] Il a une physionomie française, et nous avons francisé selon les règles le mot anglais *drive*, apparenté d'ailleurs au mot français: *dérive*. *Drave* n'est plus un anglicisme, mais un terme *canadien-français*, que j'espère trouver dans le *Glossaire* canadien. N'avons-nous pas licence, nous aussi, de naturaliser certains mots étrangers [...]? (N. Degagné, « Questions de français », *Le Progrès du Saguenay*, 7 mai 1928, p. 3).

<sup>10</sup> Il leur arrive du reste de se servir des autres glossaires dans le même but, comme le montre cet exemple du « Bulletin de linguistique » de l'Académie canadienne-française: « *S'ennuyer* ne voulait dire qu'*être las* de la présence d'une personne. Aussi tous nos manuels de bon langage, à commencer par celui d'Oscar Dunn, la dénonçaient-ils » (feuillet mobile, novembre 1961, p. 1).

Il s'oppose du reste à ce que les canadianismes qu'il juge condamnables figurent au *Glossaire*, comme l'adjectif *éducatif* au sens de "relatif à l'éducation" (4 juillet 1927, p. 3).

#### 4. Conclusion

Cette étude montre que le *Glossaire du parler français au Canada* a suscité depuis sa publication un intérêt chez plusieurs chroniqueurs de langage qui n'ont pas hésité à s'en servir pour alimenter leur discours sur le français canadien. Certaines chroniques, comme celle de N. Degagné (1927-1940), ont ainsi contribué à diffuser le contenu du *Glossaire* immédiatement après sa publication, alors que d'autres, comme celles de P. Daviault (1952-1960) et de J. Poisson (1963-1965), ont permis de maintenir vivant le souvenir de cet ouvrage – ainsi que de la langue qu'elle décrit – bien au-delà de sa parution en 1930.

Qu'il s'agisse d'attester un canadianisme, d'en retracer les origines ou encore de rappeler l'existence de traits de la langue populaire qui avait cours au Canada au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la place que le *Glossaire* occupe dans le discours de ces chroniqueurs – qui s'en servent bien plus souvent que de n'importe quel autre répertoire du français canadien – montre bien la valeur de référence que l'ouvrage revêt à leurs yeux. Cette influence pourrait très bien être encore plus grande que ne le laissent croire les mentions explicites de l'œuvre de la Société. Comme n'importe quel autre discours lexicographique, celui des chroniqueurs de langage puise dans d'autres textes et discours, mais l'intégration de ces éléments venant d'ailleurs n'est pas toujours affirmée ouvertement. Pour étudier l'héritage du *Glossaire* dans les chroniques de langage, il faudra donc ouvrir d'autres pistes d'analyse complémentaires à celle que nous avons explorée dans cet article.

Université de Sherbrooke  
Université de Sherbrooke

Wim REMYSEN  
Bianca DE LA FONTAINE

#### Références bibliographiques

- ChroQué. Base de données textuelles de chroniques québécoises de langage (1865-1996)* [En ligne], réalisée sous la direction de Claude Verreault, Wim Remyssen et Louis Mercier, avec la collaboration de Jean-Denis Gendron et Thomas Lavoie. ([catfran.fish.usherbrooke.ca/chroque](http://catfran.fish.usherbrooke.ca/chroque))
- Cormier, Monique / Francœur, Aline, 2002. « Un siècle de lexicographie au Québec. Morceaux choisis », *International Journal of Lexicography* 15/1, 55-73.
- Dugas, Jean-Yves, 1988. « Bilan des réalisations et des tendances en lexicographie québécoise », *Revue québécoise de linguistique* 17/2, 9-35.

- Dulong, Gaston, 1966. « Introduction. Où en sont les études sur le français canadien », in : *Bibliographie linguistique du Canada français*, Québec/Paris: Presses de l'Université Laval/Klincksieck, XIX-XXXII.
- Juneau, Marcel, 1977. *Problèmes de lexicologie québécoise. Prolégomènes à un Trésor de la langue française au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Mercier, Louis, 1996. « L'influence de la lexicographie dialectale française sur la lexicographie québécoise de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle », in : Lavoie, Thomas (ed.), *Français du Canada – Français de France. Actes du quatrième Colloque international de Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre 1994*, Tübingen, Max Niemeyer, 239-255.
- Mercier, Louis, 2002. *La société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962). Histoire de son enquête et genèse de son glossaire*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Mercier, Louis, 2008. « À la découverte des particularismes canadiens et de leur origine. La lexicographie québécoise à l'époque des glossaires (1880-1930) », in : Cormier, Monique C./Boulangier, Jean-Claude (ed.), *Les dictionnaires de la langue française au Québec. De la Nouvelle-France à aujourd'hui*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 61-98.
- Remysen, Wim, 2009. *Description et évaluation de l'usage canadien dans les chroniques de langage. Contribution à l'étude de l'imaginaire linguistique des chroniqueurs canadiens-français*, Québec, Université Laval (thèse de doctorat).
- Remysen, Wim, 2012. « Les représentations identitaires dans le discours normatif des chroniqueurs de langage canadiens-français depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », *Journal of French Language Studies* 22, 419-444.
- Remysen, Wim, 2013. « Le rôle des dictionnaires français dans le discours normatif d'Étienne Blanchard, chroniqueur de langue » *RLiR* 77, 517-540.
- Rivard, Adjutor, 1914. *Études sur les parlers de France au Canada*, Québec, J.-P. Garneau.
- Société du parler français au Canada, 1902. *Plan d'études. Méthode de travail – méthode d'observation*, [S.l., s.n.]
- Société du parler français au Canada, 1930. *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, l'Action sociale.
- Verreault, Claude, 1994. « Dictionnaire de la langue québécoise, de Léandre Bergeron », in : Dorion, Gilles (ed.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (1976-1989)*, Saint-Laurent, Fides, 229-232.

Annexe

<p><b>Mouvoir</b> (<i>muvô</i>) v. tr., intr. et pron.</p> <p>   1<sup>o</sup> tr. Mouvoir, déplacer, remuer, transporter d'un lieu dans un autre. Ex.: Il a <i>mouvê</i> sa grange pour la mettre dans la ligne = il a transporté sa grange... — V'là une pierre qu'est pas aisée à <i>mouvoir</i> = à remuer.</p> <p>Vx fr. — M. s.</p> <p>Dial. — <i>Mouvoir</i> = remuer, déplacer, Anjou, Berry, Bourgogne, Bretagne, Champagne, Maine, Nivernais, Orléanais, Saintonge.</p> <p>Fr. — <i>Mouvoir</i> = (technol.) mouvoir: « Mouvoir la terre », etc. (Darm.); « Mouvoir la sauce sur le feu... » (Littré).</p> <p>   2<sup>o</sup> intr. Se mouvoir, changer de place. Ex.: Allons, <i>mouve</i> de d'là = ôte-toi de là.— Le bateau a <i>mouvê</i> un peu = a changé de place.</p> <p>Dial. — M. s., Normandie.</p> <p>Can. — Spécialement, se dit d'un bateau qui change de quai, au sens actif et neutre: <i>Mouvoir</i> un bateau (d'un quai à un autre); — Le bateau n'est plus ici, il a <i>mouvê</i> = il a changé de quai.</p>	<p>   3<sup>o</sup> intr. Déménager, changer de logement. Ex.: Il va falloir <i>mouvoir</i>, la maison est vendue = il va falloir déménager... .</p> <p>Dial. — <i>Remuer</i> = m. s. dans plusieurs provinces.</p> <p>Etym. — Ang. <i>to move</i> = m. s.</p> <p>   4<sup>o</sup> pron. Se hâter. Ex.: Faut se <i>mouvoir</i>, si on veut finir ce soir = il faut se hâter... — Allons! <i>mouve-toi</i> = dépêche-toi.</p> <p>Dial. — M. s., Bretagne; se <i>mouvoir</i> = marcher. Bas-Maine; = se mouvoir, Poitou.</p> <p>Can. — « <i>Mouvoir</i> quelqu'un = le presser », le P. Potier, à Niagara, en 1743. — On dit aussi: <i>Mouvoir ses gaiters, mouser les pieds, mouser ses milons, mouser ses bottes</i>, pour: se hâter.</p>
--	---

Source: Société du parler français au Canada, 1930, 468.

## *Quomodo ex latinis fiant gallica; Quomodo ex latinis fiant hispanica*: la diacronía de Doergangk

### 1. Introducción

Heinrich Doergangk (muerto antes de 1617) es autor de tres gramáticas de lenguas romances, del francés, del italiano y del español. Las obras, escritas en latín y destinadas a la enseñanza de alumnos alemanes, fueron publicadas en Colonia<sup>1</sup>, en 1604 las *Institvtiones in lingvam gallicam (ILG)* y las *Institvtiones in lingvam italicam (ILI)*. Las *Institvtiones in lingvam hispanicam (ILH)* son posteriores, de 1614. Las gramáticas tienen una extensión muy desigual. Las *Institvtiones in lingvam gallicam* constituyen una obra voluminosa, de 527 páginas. Por el contrario, las *Institvtiones in lingvam italicam* son muy breves, de solo 118 páginas que parecen complementar la obra anterior. La gramática sobre el español, por último, es más parecida a la francesa y alcanza 312 páginas, más 80 de diferentes prólogos.

### 2. Organización

Las obras presentan una organización muy parecida (Ridruejo 2012). De acuerdo a lo que el autor propone en el comienzo de la parte doctrinal, hay necesariamente un capítulo dedicado a la lectura y a la pronunciación es decir a la ortografía y a las correspondencias fónicas de las letras; a ello siguen los apartados dedicados a los contenidos gramaticales, géneros, declinaciones y conjugaciones, que pertenecen básicamente a la morfología, y se concluye con la sintaxis. En *ILH* se atiende también, con cierta extensión, al vocabulario y a la fraseología (Ridruejo 2010). Aunque la extensión y la profundidad con que son expuestos cada uno de los temas son muy desiguales, si en los contenidos difieren las gramáticas, no es tanto por la existencia de divergencias entre las lenguas, como por las distintas tradiciones gramaticales que se asumen en algunos puntos de doctrina.

Las tres gramáticas de Doergangk se caracterizan por el frecuente recurso a comparaciones entre la lengua descrita y otras lenguas. En primer lugar, con el latín, que es no solo el modelo para la descripción gramatical, sino también la lengua instrumental que se supone conocida por los lectores y, por eso, también una lengua con la que

<sup>1</sup> Entre 1566 y 1631, solo sobre el francés, aparecen en Colonia diez primeras ediciones de gramáticas y obras lingüísticas, a las que hay que sumar doce reediciones (Greive 1993, 171; Briesemeister 1992, 29-30).

frecuentemente se compara la que se está describiendo. Las referencias a la gramática francesa del mismo autor son continuas en las *Institvtiones in lingvam italicam* y, aunque menos frecuentes, también en las españolas, dado que la obra sobre el francés es la primera redactada y la que sirve como modelo. En la gramática española, pero no en la francesa, hay todo un capítulo en el que se pretende establecer el contraste entre un gran número de elementos léxicos del español y del italiano. El alemán, escrito siempre con letras góticas, es otra lengua a la que se recurre para la comparación<sup>2</sup>. E igualmente hay algunas referencias en la gramática al holandés, bien porque fuera la lengua propia de Doergangk, o bien porque contara entre sus discípulos a gentes de Flandes y de los Países Bajos.

### 3. Del latín al romance

En las Instituciones francesas y en las españolas, en la morfología del nombre, después de tratar de la gradación y antes de ocuparse de las declinaciones, se incluyen sendos apartados titulados «Quomodo ex latinis fiant gallica» y «Quomodo ex latinis fiant hispanica». Se trata de intentos de trazar lo que podría considerarse un esbozo de gramática histórica, algo sin paralelo en gramáticas para extranjeros<sup>3</sup>. Estos apartados no existen en las Instituciones italianas en las que solo hay algunas observaciones dispersas sobre la relación entre italiano y latín.

El primer problema que se plantea con respecto a estos contenidos es si el autor se propone formular reglas explicativas de los cambios producidos entre el latín y las lenguas romances o si únicamente pretende mostrar reglas contrastivas para el aprendizaje del vocabulario francés y español válidas para aquellos estudiantes que conocen el latín. Es decir, establecer comparaciones, como en otras ocasiones hace también con el alemán o el holandés.

Podría suponerse que se trata solo de contenidos con una mera finalidad didáctica. Y, obviamente, ese objetivo no puede ser ignorado. No obstante, es seguro que en la gramática española se presenta la relación entre el latín y el español como consecuencia de una evolución y, si esto es cierto para el español, es probable que también lo sea para el francés, aunque en este caso el grado de certidumbre ha de ser menor. La razón es que, en el siglo XVI, la vinculación entre las lenguas vulgares y el latín se había planteado de manera distinta para el italiano, el español y el francés, teniendo

<sup>2</sup> Se emplea esta lengua, por ejemplo, en la presentación de los paradigmas verbales, junto con las equivalencias latinas; en la descripción de los sonidos que corresponden a las letras; en la presentación de algunas estructuras sintácticas. El alemán es también la lengua de elección para describir categorías que no poseen equivalencia en latín. Por ejemplo, en los empleos del artículo en francés, se remite continuamente al uso del artículo en alemán. Incluso uno de los pretéritos, el perfecto, se presenta en las tres lenguas romances como equivalente al pretérito del alemán.

<sup>3</sup> Es verdad que el capítulo sobre el español podría compararse con el tratado de Bernardo de Aldrete (1972 [1606]), pero la finalidad de Doergangk es completamente distinta de la obra teórica de Aldrete.

en cuenta, sobre todo, la mayor o menor similitud de cada lengua con el latín. Desde el *De vulgari Eloquentia* (I, 9) de Dante se venía afirmando la unidad de las lenguas francesa, italiana y española y, en Italia, en el siglo XVI, se había planteado ampliamente la vinculación del italiano e incluso la identificación con el latín (Fortunio 1545 [1515], *Prohemio*; Ruscelli 1581, 67), aunque no faltaron también partidarios de orígenes más exóticos como el etrusco o el caldeo. Con respecto al castellano, Nebrija (1946 [1492], 18) sostiene con claridad su origen a partir de la corrupción del latín y, finalmente, en 1606 Aldrete propone con gran detalle la teoría de la corrupción del latín como origen del castellano.

Frente a esta relativa unanimidad de los filólogos italianos y españoles<sup>4</sup>, en Francia hay mayor divergencia en las opiniones sobre el origen del francés. Desde luego, Dubois en su *Isagoge* (1531) muestra la estrecha relación que presenta el francés con el latín, pero también con el griego. Algunos autores derivan el francés del griego o del celta (Perion 1555) mientras otros lo consideran plenamente autónomo e independiente (Ramus 1572, 2). Claude Fauchet, no obstante, en su *Recueil de l'Origine de la langue et poésie françoise*, de 1581, aunque tiene en cuenta extensamente el celta, está convencido de que el francés proviene del latín hasta el punto de que propone cambiar el nombre de la lengua, de “français” (demasiado vinculado a los francos) por “romand” (Kukenheim 1966: 29).

Dentro de este panorama, en las gramáticas de Doergangk, de un lado, se presentan con claridad las estrechas relaciones existentes entre francés, italiano y español. Y es evidente que estas comparaciones no son hechas como si se tratara de lenguas totalmente independientes como el alemán o el neerlandés, sino que se procura mostrar una vinculación sistemática y constante. En el texto sobre el francés, Doergangk no aclara suficientemente si está describiendo fenómenos evolutivos o simplemente contrasta francés y latín. Allí, para inventariar el vocabulario francés, utiliza una fórmula algo ambigua. Señala que «Lingua Gallica multa ex latinis fingit, idque quattuor modis.» (*ILG* 104). Es decir, utiliza el verbo *fingo*, “imita” o “copia” y, además con un cuantificador *multa*, que establece una restricción. No obstante, con frecuencia hace observaciones de detalle en las que se asevera el origen latino de muchos de los vocablos que presenta: «craingdre a nullo venit verbo latino, vt originem oscuret», frente a «vouloir & et quod etiam in origine habet latina nempe volo, vis, vult» (*ILG* 46).

De manera mucho más clara se recoge en el tratado sobre el español la derivación de esta lengua del latín: «hispani plerumque retinent ablativum Latinorum» (*ILH* 56). Aunque la observación sea equivocada, el verbo *retinent*, “mantienen”, deja implícito que el punto de partida para el español está en el latín. Esta misma formulación de evolución del español a partir del latín, aparece en numerosas reglas, por ejemplo la que se refiere al origen de la *h-* a partir de la *f-*, o aquella que atañe al

<sup>4</sup> Para el español, la excepción la constituye la teoría de López Madera (1601: 65-76 *passim*) sobre el castellano como lengua de los primeros pobladores de la Península Ibérica.

acento. No obstante, Doergangk distingue en alguna ocasión entre voces que derivan del latín y otras que parece suponer propiamente hispánicas, es decir, ajenas al latín y, entre estas, incluye algún término efectivamente prerromano como *perro* y, en un caso al menos, Doergangk formula una regla que permite describir el vocabulario español a partir del vocabulario latino, como si este fuera simplemente contemporáneo y no como resultado de una evolución diacrónica: señala que *-c* del ablativo de voces latinas cuyo nominativo se hace en *-x* (*pax*, *pace*), una vez perdida la *-e* final, se convierte en *-z* (*paz*), pero añade que es más fácil alcanzar esas formas si se parte, no del ablativo, sino del nominativo, cambiando la *-x* final en *-z*: *vox*, *voz*, *pax*, *paz*, etc. Es decir, parece presentar una regla mnemotécnica y no la descripción de una evolución fónica.

#### 4. Las reglas de relación

Sea cual sea el planteamiento sobre el origen del francés y del español, Doergangk incluye en sus gramáticas varios apartados dedicados a establecer una relación entre el vocabulario de las dos lenguas vulgares y el vocabulario latino. Su propósito es presentar de manera suficientemente sistemática cómo derivar las voces del francés y del español a partir de las correspondientes voces latinas. Es difícil no establecer una relación entre las reglas de evolución de las letras que plantea Doergangk con las que había presentado años antes Dubois, de manera mucho más detallada en un capítulo de su *In linguam gallicam Isagoge* (Dubois 1531). Sin embargo hay un importante cambio de orientación: Dubois presenta la relación existente entre las letras entre el griego y el latín y entre esas dos lenguas y el francés, a partir de la existencia de una relación que parece ser vista como natural, quizá física o articulatoria. De hecho, el apartado en el que se propone tal relación recibe el nombre de *Literarum cognatio*. Por otra parte, Dubois propone tanto las relaciones que se dan de manera interna, en una misma lengua, como las que se presentan entre dos diferentes (así, la relación entre *a* y *e* es ejemplificada en latín por *capio*, *cepi* pero entre latín y francés por *diadema*, *diademe*).

En las dos gramáticas de Doergangk los apartados dedicados a las relaciones del vocabulario presentan una organización semejante, si bien lo que en la obra francesa es un esbozo se desarrolla con bastante más amplitud en la española. En ambas obras el apartado inicial se dedica a los nombres, el segundo a los verbos y, en la gramática española aparece un tercero, el de mayor interés, en que se pretende dar reglas generales para todas las clases de palabras. Es verdad que las reglas de la relación entre el vocabulario de las lenguas vulgares y el del latín tienen un fundamento fonético. Sin embargo, su formulación se hace, como no podía ser de otra manera, en términos de letras, no de sonidos, y mucho menos de fonemas, dado que en las gramáticas de los siglos XVI y XVII, tal como queda patente en los capítulos sobre pronunciación, la letra se entiende, de acuerdo con el modelo de la gramática latina, con dos vertientes,

la de forma y la de fuerza (*potestas*). Y esta última es la que corresponde al sonido que cada letra representa<sup>5</sup>.

En ambos tratados, las reglas de correspondencia van siempre apoyadas en ejemplos de voces latinas y sus contrapartidas romances en las que se cumple lo indicado, pero el autor es consciente de que existen voces que constituyen contraejemplos a lo que afirma, de manera que en muchas ocasiones se formulan limitaciones recogiendo que la regla en cuestión solo se cumple de vez en cuando (*aliquando*), frecuentemente (*saepe*) o, en el mejor de los casos, regularmente (*regulariter*).

En la gramática del francés, al comenzar la presentación, el autor propone la existencia de cuatro procesos distintos que convierten las voces latinas en francesas: por adición, por disminución, eliminando la sílaba *-is* de los nombres terminados en *-alis* y finalmente mediante una combinación de conmutación, transposición, adición o eliminación de letras o sílabas. Cada uno de esos cuatro procesos es ejemplificado mediante un tipo de cambio: la adición se revela en los nombres en *-o* y los deverbales en *-io* que añaden *n*: *Plato, Platon, religio, religion*. La disminución se muestra mediante los nombres en *-mentum*, que eliminan la última sílaba: *sacrement, jurement*, etc. La tercera regla, también es un proceso de supresión, pues atañe a los nombres en *-alis*, que eliminan igualmente la última sílaba en *-is*: *generalis, general, nuptialis, nuptial*, etc.

La cuarta regla, que engloba procesos tanto de supresión como de adición, junto con la conmutación, es que la que se aplica, en la gramática francesa, no solo a los nombres, sino también a los verbos, aunque en la práctica solo incluye ejemplos de nombres.

## 5. Clases morfológicas

En las dos gramáticas, las reglas asumen una base morfológica y ello, no solo por la separación de los nombres frente a los verbos y a las otras partes de la oración, sino también, porque habitualmente se formulan las correspondencias en relación con un tipo morfológico de derivados nominales o adjetivales. De esta manera, en el primer apartado, el que trata de los nombres, se enumeran los resultados atendiendo a clases formales según su terminación: las voces latinas en *-m*, en *-u*, en *-a* terminan en francés en *-e*, las voces en *-enus*, *-inus* eliminan *-us*: *Galenus, Galien, Augustinus, Augustin*; los nombres en *-eus* cambian en *-ee*, *Atheus, athée*; aquellas en *-osus* terminan en *-eux, artificiosus, artificieux*, aquellas en *-onius* y *-onia*, retrasan la *i* ante *n*,

<sup>5</sup> Para Nebrija, en la letra hay que reconocer la *figura* «qua describitur», que es la forma gráfica, el grafema, y también la *potestas*, «qua pronunciatur», es decir, la equivalencia fónica. La diversidad de las letras radica justamente en el sonido: «diversitatem litterarum ex sono non ex figura constare», de tal forma que «in alphabeto quoque latino c, k, q, quod ad figuram attinet diuersae litterae sunt, quia uero prolatio eadem est, unum tantum esse elementum omnes fatentur. E contrario uero quia *i* et *u* binas habent potestates, quod tum quasi uocales, tum quasi consonantes leguntur, nemo est qui neget illas duplici officio fungi » (Nebrija 1987 [1503]: 39).

una vez cambiado *-us* en *-e*: *Antonius, Antoine*. Los nombres en *-rius* y *-ria* también traen la *i* ante *r*: *contrarius, contraire, memoria, mémoire*, los acabados en *-itia* cambian la sílaba *-tia* en *-ce, militia, milice*, etc.

No hay en la obra francesa una especificación general acerca del caso latino del que hay que partir, pero normalmente la relación toma como base el nominativo. Es más, Doergangk, cuando alude a los adjetivos que cambian la sílaba *-is* en *-e* *agilis, agil, debilis, debil*, etc., supone que los galos en realidad retienen el neutro latino en *-e*. En la gramática del español, en cambio, y de una manera explícita, Doergangk cree observar que, con carácter general, las palabras castellanas proceden del ablativo latino: «Hispani plerumque retinent ablatiuum Latinorum» (*ILH* 56). Consiguientemente, la gramática española recoge los nombres cuyo ablativo termina en *-ne* (*homine, nomine*) y que cambian esa sílaba en *-bre*, o los que terminan en *-bili* y que producen *-ble*: *amabile, amable*, etc. De la misma manera se establece un inventario de diferentes clases, según la sílaba final del ablativo: nombres latinos en *-le, -li, -one, -ore, -n, -ni*, que, según el autor, eliminan la *-e* o la *-i* finales. Y lo mismo cree que sucede con las formas en *-tate*, solo que estas últimas cambian la *-t* en *-d*: *abbas, abbate, abad, bonitate, bondad*, etc. Se formulan reglas sobre otros muchos nombres derivados, en *-ensis, -tione, -tia, -ellu, -arius, -osus*, etc.

La regla de adición de *-i* a la vocal *e*, es decir, de la diptongación, Doergangk la llega a matizar señalando algunos condicionantes morfológicos y, además, comparando los resultados españoles con los del italiano: «omnia quae ab Italis sunt in mento, imo ipsa Hispanica in mento semper praefigurant *i* ante *e* in penultima, ut intendimento, entendimiento». Las formas latinas en *-mentum*, no reciben esta *i* (*testamento, fundamento, instrumento*, etc.). La misma formulación de la diptongación de *e*, es decir, la adición de una vocal, se plantea para la diptongación de *o*, que cambia en *ue* a la vez que señala que no es un fenómeno que suceda en italiano.

## 6. Nombres propios

Los nombres propios son objeto en ambas gramáticas de párrafos especiales. El tratado francés recoge lo que denomina admirable variación de los nombres propios, tanto si son latinos como si son bárbaros, e incluye una numerosa lista de nombres franceses con su correspondiente equivalencia latina. La mayoría son nombres de personajes de la Biblia y de la antigüedad grecolatina, pero también se incluyen nombres de ciudades y países europeos. En el capítulo español aparece una lista mucho más breve de nombres propios entre los que se enumeran igualmente algunos de origen latino, griego y hebreo, pero también otros germánicos, así como dos gentilicios (*godos, griegos*). A diferencia de lo que sucede en la obra francesa, varios de estos nombres son recogidos sin indicación alguna de sus equivalentes latinos, aunque en un caso, el de *Diego*, al autor parece llamarle la atención y lo traduce como *Theodorus, Dietrich*.

## 7. Los verbos

El tratamiento de los verbos es semejante en las dos gramáticas. El autor advierte que no está tratando de todo el paradigma, sino solo del infinitivo, y que este se forma rechazando la última *-e* o *-i* y poniendo *-r* tras la *i* anterior. En la obra sobre el francés Doergangk apunta que los verbos de la primera conjugación permanecen, cambiando *-are*, *-ari* en *-er*, aunque algunas letras sean modificadas: *donnare*, *donner*, *sanctificare*, *sanctifier*, *amare*, *aimer*. De idéntica manera en la gramática castellana se advierte que persiste la primera conjugación latina aunque *-are* cambia en *-ar*. Aun aceptando esta permanencia de la primera conjugación se establece que cambian muchas letras: *consiliare*, *consejar*, *saltare*, *salta*, etc. Los verbos de la segunda y tercera conjugación en la obra francesa igualmente son objeto de una regla general de formulación más fácil que la equivalente para el español: se indica que quitan la *-e* que está ante *-re* del infinitivo, *respondere*, *respondre*, *ardere*, *ardre*, etc. En la gramática del español, se afirma que, frente al mantenimiento regular de los verbos en *-ar*, los verbos en *-er* cambian mucho. En ambas obras el autor aporta largas listas de ejemplos con verbos que presentan infinitivos en *-ar*, en *-er* o en *-ir*, procedentes de las segunda y tercera conjugaciones del latín, que incluyen algunos dobles con forma tanto en *-er* como en *-ir* a partir de la misma base: *descender* y *descendir*, *jungere*, *juntar*, *disiungere*, *descoyuntar*. Para la cuarta conjugación el francés quita también la *-e* final: *dormire*, *dormir*, *venire*, *venir*. No hay en la gramática española ninguna observación sobre esta conjugación.

Aunque en el apartado del verbo, Doergangk trata solo de los infinitivos, en otras reglas alude a la suerte de distintas formas de otros modos y tiempos. Por ejemplo, cuando señala que la *-t-* final desaparece en las segundas personas de plural y siempre al final de palabra (*ILH* 70).

## 8. Las reglas generales

La gramática española contiene un último apartado, el más extenso, de carácter general («Generales observations tam in nominibus & verbis quam in aliis partibus orationis de mutatione literarum»). En él Doergangk se propone sistematizar todos los cambios de las letras desde el latín al castellano, sin restricción morfológica alguna. Aporta, así, un conjunto de reglas que es parecido a un intento de fonética histórica, el primero de la tradición descriptiva sobre el español.

Las reglas, presentadas de acuerdo con un orden alfabético, unas veces son relativamente acertadas. Por ejemplo, cuando expone que *ct* se convierte en *ch*, *lectus*, *lecho*, *pectus*, *pecho*, etc., o que esa misma *c* «vertitur» en *g*: *acutus*, *agudo*, *acus*, *aguja*, *succus*, *sugo*. Sin embargo, en otras ocasiones, los supuestos cambios son totalmente fantásticos y resultan de una etimología errónea, basada en la equivalencia estricta de significado. Por ejemplo, «*g* aliquando mutatur in *ç*, ut *figere*, *hincar*, aliquando in *x*, ut *gremium*, *xiron*»; «*l* mutatur in *r* in *martillo*, *malleus*, in *n* in *mançano*, *malus*», etc. En algunos casos, el autor se arriesga incluso a proponer una explicación del fenómeno

que describe. Lo hace al tratar del cambio de *t* en *d* y de *f* en *h*, que son justificados por la mayor facilidad de pronunciación («facilioris pronuntiationis ergo»).

Solo en ocasiones muy excepcionales el posible cambio se describe a partir de la combinación de letras o de sonidos. Se hace así, por ejemplo, al apuntar que «*c* ante *t* interdum tollitur, vt *Santus, santo, defunctus, defunto*», etc. O cuando dice que *n* ante *ub* y *ud* «*assumit interdum titulum, ut ñublado, ñubloso, nubilosus, ñudar[...]*» (ILH 67). Lo habitual, no obstante, es que no haya mención ninguna de que el cambio tenga relación con la vecindad de sonidos. Doergangk señala que la *-d* se pierde, por ejemplo, en *audire, oyr, cadere, caer*, etc., pero no advierte que esta pérdida tiene lugar solamente entre vocales. Lo mismo sucede al tratar de la sonorización de *t* en *d*. Y la modificación de la *f* latina en *h* no se identifica con su posición al inicio de las voces, a pesar de que se ve claramente en los ejemplos: *ficus, higo, faba, haua, forca, horca*, etc. Es más, cuando aparecen observaciones sobre la combinatoria de sonidos, estas no se refieren habitualmente al origen o a la evolución sino tienen carácter meramente descriptivo de la presencia de ciertas letras. De este modo, el autor apunta que «*m* nunquam terminat syllabam nisi ante *b & p & ante m* in principiis dictionis: *combate, complir*, etc.» Asimismo, la *t* se quita siempre en fin de palabra, como resultado de una regla que supone que en español ninguna voz acaba en *-t*.

La consideración de las letras como base para el establecimiento del cambio suscita numerosas dificultades en la construcción de las reglas. Es arduo explicar el origen de la *v* y de la *u* del español, dado que ambas grafías pueden utilizarse para representar unas veces el mismo sonido y, en otras ocasiones, dos sonidos muy diferentes, uno vocálico y otro consonántico. Además la explicación se complica por el problema de que la consonante que ambas letras reflejan se identifica con un sonido que, a su vez, es igualmente representado mediante la letra *b*, frente a lo que sucede en latín, o en otras lenguas, en italiano, en francés e incluso en alemán. Ante este problema, Doergangk formula una regla según la cual *b* [latina] «*aliquando mutatur in u*». Y ello es cierto, pero el autor unifica bajo esta regla los supuestos en los que *u* representa el sonido consonántico (*sorbere, soruer, faba, haua*, etc.) y es una simple variante gráfica de *v*, junto con otros casos en los que *u* tiene valor vocálico y resulta de la vocalización de *b* en un grupo consonántico: *ausencia, absentia*.

Otro problema semejante es el que se deriva de la doble representación en español del fonema vocálico /i/. Al tratar de la letra latina *i*, Doergangk señala algunos cambios. Apunta que «*saepe mutatur in e*» y cita formas como *cespite, cespel, incantare, encantar, lingua, lengua*, e incluso añade algunas voces en las que la /e/ aparece en español como resultado de la inseguridad de la vocal /i/ átona: *adivinar, encorporar*, etc. Pero teniendo en cuenta que la letra *i* representa en español la misma vocal que igualmente se escribe mediante *y* griega, intenta diferenciar los usos de ambas letras con una regla ortográfica: «*i* scribitur semper post consonantes» y remite entonces a lo que dice sobre la letra *y*. En relación con esta letra, Doergangk señala que *y* se escribe siempre tras vocales *a, e, i, o, u*: *aya, huy, vey, deleyte, reyno, hoy, joyero, cuyo, cuydado, huyr*. Pero aquí, el autor yerra obligatoriamente al no advertir el doble

sonido representado por la *y* griega en español y mezcla ejemplos en los que es consonante con otros como vocal, con independencia de cual haya sido su contrapartida en latín.

Si bien, en las reglas se toman como base las letras, las representaciones gráficas, el autor es perfectamente consciente de que las letras no son los sonidos y con claridad advierte que, cuando la *u* tiene valor consonántico, es una simple variante ortográfica de *b*, letra con la que alterna indistintamente: *vozina, bozina*. Y, aun, más adelante, Doergangk, al tratar de la letra *v* latina, señala que «*v* consonans subinde mutat in *b* & indifferenter scribit: *vulto & bulto, volar & bolar*», etc. Es decir, reconoce que *v* y *b* en español representan el mismo sonido y que este es resultado tanto de la *b* latina como de la *v* de esa lengua.

## 9. Observaciones contrastivas

En varios de los apartados Doergangk introduce algunas observaciones de carácter contrastivo, comparando los resultados castellanos con los italianos y franceses (Swiggers 2006: 372-374). Ya se ha señalado que lo hace al tratar de los diptongos castellanos en comparación con las soluciones italianas; igualmente introduce la comparación al señalar en los nombres la diferente suerte de las formas latinas en *-arius*, que en italiano terminan en *-ero* o *-iere* y en francés en *-ier* (ILH 61). Pero es, sobre todo, en el apartado final de las *Institvtiones in lingvam hispanicam* donde Doergangk hace observaciones como las siguientes: todas las voces que en latín o en italiano acaban en *re* o en *le* eliminan la *e* final, *considerare, considerar, habere, hauer, subire, subir, amore, amor, quale, qual*. Donde los latinos y los italianos duplican entre vocales, en español se simplifican: *consummatio, consumacion, summa, suma, gemma, yema*, etc. Y la observación final del apartado, muy llamativa, es la siguiente: donde los italianos imitan a los latinos, allí los españoles se apartan y donde los españoles imitan a los latinos, los italianos lo evitan todo lo que pueden y pone ejemplos como *dulce, mundo, vulgo*, etc.

## 10. Resumen y conclusiones

Doergangk escribe en latín tres gramáticas separadas sobre lenguas románicas destinadas a estudiantes alemanes. En la gramática francesa y, con más extensión, en la española aparecen apartados que pretenden relacionar el vocabulario francés y español con el latino. En la gramática española con suficiente claridad, menos en la francesa, esta relación se presenta como propia de una evolución diacrónica. El objetivo de Doergangk es, sin duda, didáctico, pero al tomar en consideración simultáneamente el latín y tres lenguas romances llega a formular un conjunto de reglas de relación entre sonidos. Si además se propone, como parece ser al menos para el español y el italiano, que gran parte del vocabulario procede del latín, entonces esas reglas, a pesar de los errores y de las imprecisiones, vienen a constituir un primer esbozo de reglas evolutivas.

Las reglas que presenta Doergangk son de carácter fonético, pero el punto de partida de la descripción son las letras. Así se describen las equivalencias de las letras latinas y las del francés y del español. Aunque en realidad se trata también de los sonidos, dada la doble consideración que la letra tiene en la gramática del Renacimiento. Esta doble consideración de la letra que se refiere igualmente al sonido es lo que da lugar a extraordinarias dificultades para la formulación de las reglas, de manera que el autor en muchas ocasiones no puede tener éxito en su propósito.

Universidad de Valladolid

Emilio RIDRUEJO

## Referencias bibliograficas

### *Fuentes primarias*

- Aldrete, Bernardo de, 1972 [1606]. *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que se usa en España*. Edición facsimilar y estudio de Lidio Nieto Jiménez, Madrid, CSIC.
- Doergangk, Henrich, 1604a. *Institvtiones In Lingvam Gallicam: Admodvm Faciles, Qvales ante hac nunquam visae [...]* Colonia, Imprimebat Ioannes Christophori, Sumptibus ipsuismet authoris.
- Doergangk, Henrich, 1604b. *Institvtiones in lingvam italicam admodvm faciles, qvales antehac nvnqvam visae[...] Colonia*, Imprimebat Ioannes Christophori, Sumptibus ipsuismet authoris.
- Doergangk, Henrich, 1614. *Institvtiones in lingvam hispanicam ad modvm faciles, qvales ante hac nunquam visae[...] Colonia*, Petrus à Brachel.
- Dolce, Lodovico, 1550. *Osservationi nella Volgar Lingva [...]* In Vinegia apresso Gabriel Giolito.
- Dubois, Jacques, 1531. *Iacobi Syluii Ambiani, In Linguam Gallicam Isagoge, vna cum eiusdem Grammatica Latino-gallica, ex Hebraeis, Graecis & Latinis authoribus, Pariis, ex officina Roberti Stephani*.
- Fortunio, Gian Francesco, 1545 [1516]. *Regole grammaticali della volgar lingua di Messer Francesco Fortunio, nvovamente reviste et con somma diligentia corrette*, Venezia, Aldvs.
- López Madera, Gregorio, 1601. *Discurso de la certidvmbre de las reliqvias descvbiertas en Granada desde el año de 1588 hasta el de 1598. [...]* Impreso con licencia en Granada por Sebastian de Mena.
- Nebrija, Elio Antonio de, 1946 [1492]. *Gramática Castellana*. Edición de Pascual Galindo Romeo y Luis Ortiz Muñoz, Madrid, Edición de la Junta del Centenario.
- Nebrija, Antonio de, 1987 [1517]. *De vi ac potestate litterarum*. Introducción, edición, traducción y notas de Antonio Quilis y Pilar Usábel, Madrid, SGEL.
- Perion, Ioachim, 1555. *Dialogorum de linguae gallicae origine*, [Paris] Sebastianum Nivellium.
- Ramus, Petrus [Pierre de la Ramée], 1572. *Grammaire, A Paris*, De l'imprimerie d'André Wechel.
- Ruscelli, Girolamo, 1581. *De' commentarii della lingua italiana*, Venezia, Damian Zenaro.

*Estudios*

- Briesemeister, Dietrich, 1992. «Die *Institutionem in linguam hispanicam* (Köln 1614) des Heinrich Doergangk», in: Schröder, Konrad (ed.), *Fremdsprachenunterricht 1500-1800*. Wiesbaden, Harrassowitz, 29-41.
- Greive, Artur, 1993. «Französische Sprachlehre und Grammatik in Köln um 1600», in: Dahmen, Wolfgang/Holtus, Günter/Kramer, Johannes/Metzeltin, Michael/Winkelmann, Otto (ed.), *Das Französische in den deutschsprachigen Ländern: Romanistisches Kolloquium*, VII, Tübingen, Günter Narr Verlag, 171-181.
- Kukenheim, Louis, 1966<sup>2</sup>. *Esquisse historique de la linguistique française et de ses rapports avec la linguistique générale*, Leyden, Universitaire Pers.
- Ridruejo, Emilio, 2010. «Miranda, Oudin y Doergangk: relaciones y diferencias», in: Assunção, Carlos/Fernandes, Gonçalo/Loureiro, Marlene (ed.), *Ideias Linguísticas na Península Ibérica (séc. XIV a séc. XIX)*. Münster, Nodus Publikationen, vol. II, 755-768.
- Ridruejo, Emilio, 2012. «Las gramáticas de Doergangk» in: Battaner, E./Calvo, V./Peña, P. (ed.) *Historiografía lingüística: líneas de investigación*, Münster, Nodus Publikationen, 723-735.
- Swiggers, Pierre, 2008. «Las gramáticas españolas de Doergangk (1614), De la Porte. (1659) y Sobrino (1697). El foco 'belga-renano'» in: Gómez Asencio, J. J. (ed.), *El Castellano y su codificación gramatical II, De 1614 (B. Jiménez Patón) a 1697. F. Sobrino*. Salamanca, Instituto castellano y leonés de la lengua, 351-386.



## L'étude des archives écrites et orales au service de l'historiographie. L'exemple de Jules Ronjat (1864-1925)

### 1. Une tradition historiographique

À la lecture des manuels traitant de l'historiographie de la linguistique, celle-ci apparaît comme histoire de la pensée linguistique ; elle retrace les voies qui, depuis les grammairiens et les philosophes de l'Antiquité, ont conduit jusqu'à la linguistique d'aujourd'hui. Cette historiographie se limite, le plus souvent, a fortiori, au domaine de la grammaire, à celui des concepts et des théories linguistiques. L'histoire de l'onomatistique, des études étymologiques, de l'enseignement des langues ou encore du bilinguisme sont rarement prises en compte, elles sont généralement reléguées à la partie historique des diverses sous-disciplines. Considérant que l'historiographie doit se positionner à distance des phénomènes et expliquer leurs causes, nous proposerons de nouvelles problématiques, nouvelles perspectives, nouveaux enjeux.

Nous définirons l'historiographie de la linguistique dans les termes proposés par Pierre Swiggers (1997, 4) qui remplacerait une « chronologie plate » par un « panorama historique » illustré de portraits, ouvrant ainsi la voie à la prosopographie comme pratique historiographique.

L'historiographie n'a de cesse de s'interroger sur les conditions des transformations, des évolutions et aussi des échecs de la discipline. Il y a « une autre histoire » : l'étude des textes non publiés ou de leur réception ; en fait une histoire sociale qui prend en compte celle des lieux de publication, des réseaux, des formations et qui décrit les circonstances de la production scientifique. C'est la prise en compte des données historiques telles que les archives écrites et orales, les témoignages, les carnets de routes ou de voyages, les agendas, les correspondances. Comment s'acquiert la connaissance en linguistique ? De quelle façon cette connaissance est-elle formulée, puis diffusée ? Quels sont les cercles d'influence et ceux de diffusion des idées ? Dans quels contextes la connaissance linguistique est-elle préservée, ou, au contraire, se perd-elle ? Dans ce lien entre histoire de l'objet et histoire du sujet, l'historiographe prend en compte la formation culturelle et scientifique du sujet et, aussi, sa formation professionnelle, ses relations et les réseaux dans lesquels le linguiste 'navigate', sa propre motivation, ses convictions idéologiques et sa méthodologie. L'historiographe n'oublie pas les non-dits, les hésitations, les doutes, les changements d'orientation, les suppositions de tout ordre, et l'ensemble des écueils dont il rendra compte. Ainsi, par

exemple, la correspondance de Jules Ronjat nous découvre une part de l'histoire du *FEW*.

Il s'agit de recueillir sur cette histoire récente ce genre de matériaux qui ne se retrouvent pas dans les œuvres elles-mêmes ni dans les documents officiels concernant les institutions ou les carrières et qui sont pourtant indispensables à qui veut appréhender les réalités du champ : cette immense information informelle immédiatement disponible pour les contemporains membres du champ, qui véhicule une image plus ou moins exacte, mais dotée d'efficacité sociale, sur les relations entre les personnes, les institutions et leur fonctionnement caché, les idées et leur côte à la bourse du présent, bref la couleur du temps qui donne à l'espace social de la discipline son épaisseur et contribue décisivement à orienter les agents et leurs actions (Chevalier / Encrevé 2006, 306).

## 2. Un exemple de travail historiographique : Jules Ronjat

La première phrase de la *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes* nous a séduit car elle embrasse à elle seule le champ d'étude de la linguistique : le déplacement, l'enquête orale et le concept de variation linguistique sont réunis dans ce qui pourrait être le début d'un récit :

Un berger provençal conduit en été ses troupeaux des landes de Crau dans les pâturages de Chartreuse. Il s'entend sans difficulté avec les paysans de la vallée de la Durance et du Buech, chacun parlant son langage naturel. Il passe la Croix-Aute et descend vers la vallée de l'Isère : les gens comprennent son parler et il comprend le leur jusqu'à quelques kil. au N. du Monestier-de-Clermont ; quelques kil. avant Vif, le bourg qui suit sur la route de Grenoble (à environ 16 kil. du Monestier et autant de Grenoble) cette *intercompréhension* a cessé (Ronjat 1980, 1).

Qui était donc cet homme absent de tous les *Who's who* de la linguistique ? Un linguiste, certes, oublié de l'université et égaré en félibrige. Pourquoi n'est-il pas recruté par l'Université alors qu'il devient un des meilleurs linguistes de son temps ? comment 'entre-t-il' en linguistique ? Où se cache donc le Ronjat lecteur de Saussure, ami de ces romanistes que sont Léon Clédât, et Maurice Grammont pour ne citer qu'eux ? Jules Ronjat, ne peut être suivi qu'à la lecture de sa correspondance.

### 2.1. Une famille de juristes, un oncle artiste et ... dialectologue amateur

Deux mots sur le père et l'oncle : Eugène Ronjat, né le 19 avril 1822, et Abel Ronjat, né en 1817, qui sera le père de notre Jules Ronjat. Eugène et Abel sont tous deux licenciés en droit. Mais Eugène, deux ans après sa licence en droit, reprend les études aux Beaux-Arts de Lyon puis de Paris. Il peint et expose au Salon de 1850 à 1868. Eugène Ronjat écrit aussi des vers en francoprovençal. Il rédige un lexique patois du nord Dauphiné, *Lexique patois, dialecte du canton de Beaurepaire*, vers 1880, qui est demeuré manuscrit.

Son frère Abel, né le 20 janvier 1827 est également avocat et, comme son père, il est politiquement engagé. Abel Ronjat mène une carrière brillante, oscillant entre la justice et la politique : sous-préfet de Vienne, procureur général à Grenoble, maire

de Vienne, conseiller général et sénateur nommé procureur général à la cour de cassation de Paris. De son union avec Jeanne-Marie Chalier, Abel Ronjat aura deux enfants, tous deux nés à Vienne : Jules, né le 12 novembre 1864 et Marie Eugénie.

La famille vit à Paris et rejoint Vienne et Eyzin dès que les vacances le permettent. Les enfants naissent à Vienne, et si Jules Ronjat vit un temps à Paris, il quitte la capitale et la vie parisienne sans regret pour s'installer à Vienne qu'il ne quittera que pour s'exiler à Genève en 1914 à la déclaration de guerre. Jules Ronjat fut avocat à la cour d'appel de Paris puis s'inscrit au barreau de Vienne. Il ne plaidera pas. Il n'apparaît dans l'*Annuaire de l'Isère* en tant qu'avocat qu'entre 1896 et 1900. Il fit de brillantes études qu'il poursuivra plus tard en Sorbonne mais dans un tout autre domaine : la linguistique. Reçu licencié ès lettres en 1912, il obtint le 17 décembre 1913 le titre de docteur ès lettres avec la mention « très honorable » avec comme thèse principale *Syntaxe des parlers provençaux modernes* et comme thèse secondaire : *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*. Le jury était composé des deux directeurs, Mario Roques et Joseph Vendryes et de deux jurés, Antoine Thomas et Alfred Jeanroy.

## 2.2. L'entrée en Félibrige

Jeune avocat parisien, Jules Ronjat passe l'été à Vienne où il pratique son sport favori, la bicyclette ! Et le goût pour le cyclisme le mène vers Cassis avec Calendal en poche qu'il découvre assis sur un rocher face à la mer : Il en lit les douze chants d'une seule traite. Sa première lettre à Mistral est un sonnet qui n'est rien d'autre qu'un credo. Mistral est un « mage », « un proufèto vertadié » et l'engagement est total pour la « noble cause » ; à la vie à la mort !

Vuei siéu vengu vers tu, proufèto vertadié,  
Ai begu ta paraulo emai ta fe ; espère  
Que trachiran en iéu finqu'au badai darrié<sup>1</sup>.

Il faudra cependant attendre la *Santo Estèlo* de 1904 pour que Ronjat soit récompensé de son travail. Il travaille depuis bien longtemps et ne ménage ni ses efforts ni ses deniers personnels pour la *Causo*. Il a rencontré Mistral et lui a lancé un ultimatum : il veut bien continuer le travail à la condition *sine qua non* d'être reconnu au sein du *Counsistòri* : être élu majoral. Il est élu au majoralat en 1904.

Mais c'est à Paris que se fait l'entrée en Félibrige, certainement avant 1891, lors de la rencontre de Devoluy, un jeune fédéraliste comme lui, qui fréquentait les salons littéraires et participait aux deux revues symbolistes que sont *La Plume* et *Chimères*, revues littéraires qui comptent dans leurs rédactions de nombreux Méridionaux au côté de plumes aussi célèbres que Verlaine.

<sup>1</sup> Lettre de Ronjat à Mistral du 1<sup>er</sup> août 1893, Maillane.

### 2.3. *Le félibrige parisien*

S'il existe à Paris, avant même le succès de *Mirèio*, des ambassadeurs de Mistral, comme Paul Arène, il y a aussi un grand nombre d'Occitans exilés, qui souffrent plus ou moins de leur exil et qui se retrouvent dans la capitale autour de Maurice Fauré, avocat dauphinois et député de la Drôme, de Villeneuve d'Esclapon, de Sextius Michel, maire du XV<sup>e</sup> arrondissement. Jules Ronjat est séduit par les thèses fédéralistes et dès 1892, il est président de l'Alliance Républicaine de la Jeunesse, association modérée issue de l'anti-boulangisme.

### 2.4. *Ronjat, cycliste, poète et musicien*

Dès la première phrase de la *GIPPM*, « Un berger provençal conduit en été ses troupeaux des landes de Crau dans les pâturages de Chartreuse », la note est donnée. C'est par le voyage, c'est-à-dire le déplacement et l'observation de la langue de l'autre *in situ* que l'on étudie la langue. Ronjat a compris cela dès qu'il a lu *Calendal* sur les rochers de Cassis. Il y a, dans cette phrase, la Provence d'où tout part, la découverte de la langue et surtout l'idée de déplacement. C'est par le voyage qu'il étudie. Il étudie aussi bien le romanche des Grisons que le norvégien des fjords ou des alpages, que le béarnais de Camelat ou le languedocien de Massat. Il étudie les variations dialectales, en particulier phonétiques, de l'ensemble du domaine occitan. Et si Charles Camproux lui reprochera de ne donner que des illustrations littéraires, Jules Ronjat a aussi une panoplie de citations relevées sur le terrain qui corroborent les citations littéraires. La rencontre avec l'oralité n'apparaît, il est vrai, qu'au travers de sa correspondance avec ses informateurs. Enfin Jules Ronjat est républicain comme son père et son oncle Eugène. Et si l'oncle Eugène est peintre, Jules sera musicien ; il joue du violon et n'hésite pas à recomposer des airs populaires pour le besoin de la cause félibréenne.

Pour compléter la palette et donner à percevoir les multiples facettes du personnage, il faut signaler encore le poète qu'est Jules Ronjat. Outre les textes de circonstance, Jules Ronjat nous donne quelques textes de Heine et de Goethe traduits de l'allemand et un chant traditionnel traduit du norvégien, enfin quelques poèmes en provençal d'une composition personnelle, plus intime. Jules Ronjat cycliste est aussi alpiniste et exerce des responsabilités au sein du Club Alpin Français. En outre, il aime la photographie qu'il utilise afin d'illustrer ses conférences.

Toutes ses dispositions, ses intérêts aussi divers témoignent d'un esprit curieux, éclairé en toute chose et progressiste. Cette curiosité semble être le moteur de sa formation ; le caractère d'ouverture, ses facultés et sa rigueur scientifique permettent à cet homme de devenir un savant connaissant un grand nombre des langues d'Europe.

## 2.5. Et la politique dans tout ça ?

Jules Ronjat est un homme politiquement engagé à gauche. Il est républicain. Président de l'Alliance Républicaine de la Jeunesse dès 1889, il siège à l'Association Nationale Républicaine. Il se présente aux élections du Conseil général de l'Isère. Si Jules Ronjat est républicain, il est aussi fédéraliste. Le 3 février 1892, il donne une conférence à Paris, sur « La vie politique aux États-Unis ». Car Ronjat n'a de cesse de proposer aux félibres une voie politique : c'est pour proposer une autonomie dans laquelle les provinces du Midi, celles de langue d'oc, retrouveraient leurs prérogatives. Autonomie des provinces, fédération des nations, telles sont ses thèses. Pour lui, 1789 fut une grande farce. Les noms ont changé : royauté/république, absolutisme/jacobinisme. Tout reste à faire pour libérer les provinces d'un joug parisien et centralisateur. Vint la guerre de 1914, effroyable période qui oblige Ronjat à s'exiler, pour ses idées pacifistes certes, mais aussi pour protéger sa famille. Il regrette sa ville natale et en même temps reconnaît que Lyon ne pouvait pas lui offrir la rencontre avec les linguistes qu'il est amené à fréquenter à Genève.

Comme on ne peut pas tout avoir en ce bas monde — assez bas en effet ! — je me résigne à m'éloigner d'un pays natal auquel me rattachent tant de souvenirs passés et présents, les uns très doux, les autres amers, des deuils et des déceptions, — la vie en est pleine. Je considère que mon grand garçon reçoit ici, dans une école ouverte aux meilleures méthodes faisant appel au raisonnement & à l'invention personnelle avant tout, une éducation morale & intellectuelle dont aucun collège ou même lycée officiel n'offrirait l'équivalent. Quant à moi, les ressources de la bibliothèque & la fréquentation de confrères vraiment éminents que j'ai trouvés ici sont extrêmement précieuses pour mes travaux, et même à Lion je n'aurais pas cela<sup>2</sup>.

Installé à Genève, Jules Ronjat est également en contact avec les zimmerwaldiens et participe à la rédaction d'un journal « La Feuille ». Ce rapprochement avec les pacifistes et les socialistes mènera la police suisse à une enquête lors de sa demande de naturalisation. Dans une note laissée en l'état de brouillon, Jules Ronjat rapporte une rencontre avec Fitz-James :

*La Révolution française* a été un échec politique en laissant subsister sous un autre nom toutes les institutions de *l'ancien régime*, un échec social en ce qu'elle n'a fait que superposer aux classes déjà existantes une nouvelle classe de privilégiés. Elle a considérablement développé le militarisme. Mais il ne faut pas méconnaître sa valeur comme monument religieux, c'est à dire idéaliste. Mouvement s'affranchissant de la pensée humaine canalisée dans des intérêts bourgeois de nature diverse. Mais il reste de la dite Révolution le fait que l'Eglise catholique n'a plus le bras séculier à sa disposition et qu'il n'existe plus de pouvoir de droit divin. Pour ne plus aller à la messe, etc on n'a à braver que l'opinion de certains cercles, des boycotts etc. on ne risque plus la prison ou le bûcher. Le pouvoir *démocratique* peut faire plus de bêtises que le gouvernement d'un roi par la grâce de Dieu, mais il peut être plus facilement renversé, étant reconnu d'essence purement humaine.

(Résultat d'une conversation avec Fitz-James, octobre 1918. Sur le dernier point Fitz-James ne pense pas comme Tolstoy que la démocratie est plus gâcheuse parce que les hommes, s'imaginent être libre, ne font aucun effort pour se débarrasser du gouvernement. En tâchant

<sup>2</sup> Lettre de Jules Ronjat à Maurice Fauré du 14 juillet 1919. Collection particulière.

de voir la chose istoriquement & objectivement, il semble que la conception anarchiste n'est guère entrée dans la voie de la profession consciente que depuis l'établissement de la démocratie, qui serait un stade nécessaire, quand ce ne serait que le raisonnement naïf : essayer de tous les gouvernements avant d'être convaincu par l'expérience qu'aucun ne vaut rien)<sup>3</sup>.

L'orientation politique de Jules Ronjat est toujours en recherche, une recherche qui se bâtit sur une analyse toujours plus ancrée dans le mouvement socialiste, pacifiste, fédératif. On sent se dessiner une vision de l'humanité.

### 3. Jules Ronjat, fondateur de la linguistique occitane

#### 3.1. *Ronjat linguiste*

Il faut dire –parce que cela n'a jamais été affirmé auparavant– que Jules Ronjat est un linguiste (1) par ses compétences linguistiques, (2) par son travail scientifique et (3) par son insertion dans le monde de la linguistique comme en témoignent correspondance, comptes rendus et publications.

Ronjat, linguiste, polyglotte, pratique la plupart des langues d'Europe occidentale dans leurs variétés dialectales. Sa correspondance nous apprend qu'il connaît aussi le russe, le grec moderne et qu'il fréquente l'arabe ; en dehors de ses compétences particulières dans les langues romanes, il maîtrise les langues scandinaves (voir son cours sur le norvégien dans son article «Promenade en Norvège»). Sa correspondance avec Mario Roques nous dévoile son intérêt pour le roumain, avec Schuchardt sa fréquentation du basque, avec Antoine Meillet une étude du contact entre l'arménien et les langues caucasiennes. Il connaît aussi bien le norvégien des fjords que celui des alpages. Ces compétences sont encore plus évidentes pour l'occitan ; il écrit un béarnais parfait en graphie fébusienne, adaptation de la graphie mistralienne à une variété du gascon.

Ce sont aussi les comptes rendus d'ouvrages de linguistique qui font de lui un linguiste. Ceux-ci ont paru pour la plupart dans la *Revue des langues romanes*. Des lectures rigoureuses, des comptes rendus précis, des faits toujours vérifiés (Ronjat ne dédaigne pas enfourcher sa bicyclette pour se rendre dans les Grisons afin d'y vérifier tel point douteux rencontré dans une thèse de linguistique sur la langue des Grisons qu'il affectionne particulièrement puisqu'il est traducteur du romanche<sup>4</sup>). Ronjat est un linguiste qui se déplace, pédale, chausse les bottes. Il lit et rend compte des thèses et des ouvrages les plus importantes tant dans les domaines scandinave que roman. Quant à ses publications scientifiques, elles relèvent de tous les domaines de la linguistique et il faut parfois aller les chercher là où on ne les attend pas, par exemple dans *La Montagne*, revue du Club alpin français, où il nous donne plusieurs articles de toponymie.

<sup>3</sup> Commentaire de Jules Ronjat demeuré en l'état de brouillon (BGE, ms supp. 1707/1).

<sup>4</sup> Ronjat envoie à Frédéric Mistral sa traduction en provençal du *Pur Suveran* ('le paysan libre et indépendant') de Gion Antoni Huonder (1824-1867) en le priant de la publier sous le pseudonyme Guigo Talavernai (Lettre du 9.5.1896 dans Thomas, à paraître).

Enfin Jules Ronjat s'entoure de linguistes. Il est membre de la Société de linguistique de Paris, de la Société internationale de dialectologie romane. Ses préoccupations sont multiples : travaux d'onomastique, d'étymologie, de phonétique historique, de lexicologie, d'histoire de la langue : il affronte tous les domaines ! C'est parce qu'il n'a que les maîtres qu'il s'est donné qu'il s'enracine, non pas dans la géographie linguistique, ni dans la provençalistique française mais dans la linguistique romane d'inspiration allemande. Son environnement est fait par le monde de la linguistique. Si Meillet en dirige la sphère universitaire française, le Saussure d'avant le *Cours de linguistique générale* est le maître de Maurice Grammont que fréquente Jules Ronjat.

Jules Ronjat est donc un linguiste reconnu par ses pairs de la *Société de Linguistique de Paris* et ses amis Bally, Grammont, Wartburg, Wiblé lui demandent de relire le *Cours de linguistique générale* de Saussure, preuve de cette reconnaissance. Il adressera aussi une série de notes de lectures à Wartburg pour les premiers fascicules du *FEW*. Cependant le linguiste restera en dehors des cadres de l'Université ; réfugié en Suisse, il donnera un cours comme privat-docent. Mais il est tout aussi vrai que Jules Ronjat fit peut-être les frais d'une querelle entre philologues et linguistes. N'oublions pas que son patron de thèse fut Mario Roques. Or en 1916 Jules Ronjat, saussurien, écrit dans la *Revue des langues romanes* ce qu'il devait penser depuis déjà longtemps :

Ces idées sont les idées saussuriennes, et elles se reflètent encore dans le second opuscule, qui s'adresse aux étudiants du séminaire de Genève. C'est aussi de l'enseignement de ce séminaire que sont sortis les livres de M. Bally sur la stylistique. Tous ces ouvrages rompent nettement avec la méthode purement filologique jusqu'ici trop exclusivement en onneur dans les Facultés des lettres. Ils constituent des initiations de aute valeur, à la base desquelles est constamment l'analyse psychologique des faits de la pensée et du langage (Ronjat 1916, 121).

### 3.2. *Le grand œuvre*

Le grand œuvre de Jules Ronjat est incontestablement la *Grammaire istorique des parlars provençaux modernes*, publiée posthumément en 1935 et en 1940 grâce aux efforts conjugués de Grammont, Meillet, Wiblé et Wartburg et surtout grâce à la ténacité d'Ilse Ronjat qui s'acharnera à trouver un éditeur après la fin de non recevoir de Mario Roques. Il s'agit d'une grammaire en quatre volumes décrivant la phonétique, la morphologie et la syntaxe de l'ensemble du territoire d'oc dans une perspective diachronique et synchronique de cet objet que Jules Ronjat nomme « notre langue », une entreprise jamais égalée. L'objectif est de réaliser l'œuvre appelée de ses vœux par Chabaneau, la somme manquante. Dès 1909, il peut, dans la *Revue de Provence*, donner l'introduction de son travail et en esquisser le plan définitif. Il s'agit, annonce t-il, d'un ouvrage sur la phonétique, la morphologie et la syntaxe de l'occitan contemporain étudié dans ses principaux dialectes à la lumière de leur évolution historique depuis le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle en remontant au-delà chaque fois que nécessaire.

Jules Ronjat a dû travailler plus de vingt années à la réalisation de cette *Grammaire* ; c'est l'œuvre de toute une vie. Il a dû « dépouiller une masse énorme de prose

et de vers » à la double fin de la *Grammaire* et du manuel de littérature qu'il projetait. Il a également dépouillé l'*ALF*, les grammaires et vérifié les acquisitions par des enquêtes *in situ* auprès de locuteurs dont il s'assure tout d'abord des compétences réelles. Les enquêtes sur le terrain sont pour Ronjat indispensables, il vérifie systématiquement tout et ne travaille qu'avec des documents de première main ou dont les correspondants sont sûrs. C'est la transhumance qui permet de rencontrer le point de rupture de l'intercompréhension, c'est-à-dire le passage du domaine d'une langue à une autre.

### 3.3. La réception

Hélas, la réception de l'œuvre ne fut pas à la hauteur de ce que l'on pouvait espérer. Il n'y eut en France que très peu de comptes rendus et très peu d'annonces de la parution. Nous ne relevons qu'une seule annonce dans le journal *Ôc*.

Dans la *Romania*, Mario Roques ne dit quasiment rien de la *Grammaire*. Les quelques lignes qui sont consacrées à la parution du premier tome félicitent le travail des éditeurs et loue un travail qui a le mérite de « [faire] une très large part aux phénomènes anciens et d'intérêt gallo-roman général. Une belle œuvre qui doit figurer dans toutes les bibliothèques des romanistes et qu'il faut aider à paraître jusqu'au bout » (Roques 1930, 474). Le compte rendu d'Antoine Meillet met l'accent sur le caractère unique de l'œuvre. Enfin la Société assurant la publication de la *Revue des langues romanes* confie le compte rendu à Pierre Fouché. Hélas à Fouché ! Car celui-ci ne s'intéresse qu'à la partie traitant de la phonétique. Les autres volumes ne connaîtront pas de compte rendu. Mais Fouché est plus élogieux que Meillet et moins avare que Roques :

Ce qui frappe à première vue dans sa Grammaire c'est l'énorme richesse de documentation. Ronjat a utilisé tous les travaux concernant les parlers d'oc publiés avant 1924. Les divers textes dialectaux ont été dépouillés en grande partie, ainsi que les cartes de l'*Atlas linguistique de la France*. Des enquêtes directes sur le terrain ou des renseignements transmis par des témoins locaux lui ont permis de rassembler un matériel inédit des plus considérables. Enfin, il ne faut pas oublier qu'il connaissait comme nul autre la langue de Mistral et qu'il la maniait même artistiquement. De tout cela, il résulte que son ouvrage est une véritable « somme » des parlers méridionaux de la France. [...] Là cependant où la documentation lui fait défaut ou lui paraît peu sûre, Ronjat nous en avertit aussitôt et l'on sent à travers son œuvre qu'un des traits dominants de son caractère ç'a été la sincérité.

[...] Mais sa Grammaire a un autre mérite. Sans doute aux yeux de ceux qui aiment ces qualificatifs, Ronjat peut passer pour un « néo-grammairien ». Mais il faut avouer que ses pré-occupations phonétiques sont d'un ordre supérieur. En même temps qu'un excellent romaniste, Ronjat est un excellent linguiste et l'intérêt qu'il porte à la phonétique générale se sent à chaque page de son livre (Fouché 1929, 471-472).

#### 4. Conclusion

Nous venons de parcourir la vie et l'œuvre du romaniste le plus atypique, Jules Ronjat, savant autodidacte qui ne fréquenta aucune des institutions de la linguistique (très rarement la SLP) et qui ne fut soutenu dans sa formation par aucun de ses maîtres. C'est essentiellement par une étude approfondie des langues d'Europe, par la lecture critique de tous les ouvrages qui paraissent et par les échanges épistolaires que s'est construit le romaniste.

Ce cheminement qui fut le sien, la formation empirique de son esprit scientifique, nous conduisent à appréhender différemment le monde de la romanistique. Le savant en formation appartient à ce monde de la romanistique qui est en pleine création : Jules Ronjat a vingt ans dans un environnement qui est favorable à la linguistique.

- 1864 Fondation de la Société de linguistique de Paris.
- 1883 Jules Gilliéron donne sa première conférence de dialectologie à l'EPHE.
- 1887 Léon Clédat fonde sa *Revue des Patois*.
- 1889 Édouard Bourciez publie son *Précis de phonétique*.
- 1890 Arsène Darmesteter publie son *Cours de grammaire historique*.
- 1880-1891 Ferdinand de Saussure est à Paris, Jules Ronjat aurait pu suivre les dernières années de son enseignement.
- 1916 Publication posthume du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure.

Cette période voit la naissance concomitante de la dialectologie et de la phonétique ; l'on va d'une philologie du texte et de l'écrit à une philologie du discours et de l'oral.

Nous avons qualifié l'œuvre de Jules Ronjat d'écriture multiple, établissant ainsi un parallèle avec ses parcours, eux aussi, multiples ; le Félibrige, l'Université, l'Europe des langues. Trois parcours qui ont fait de lui le romaniste initiateur de la linguistique occitane. L'étude que nous avons réalisée est un parcours au cœur de l'existence d'un homme qui se livre peu, trop peu à notre regard, mais permet cependant d'appréhender deux mondes. Ces deux mondes, s'ils ne s'ignorent pas, vivent dans l'indifférence l'un de l'autre. Ne nous y trompons pas, l'expérience de Jules Ronjat montre que le Félibrige et l'Université ne s'interpénètrent pas. Le seul domaine d'expression du Félibrige dans le monde scientifique est la *Revue des langues romanes* dont les colonnes furent un temps ouvertes aux félibres. Cette ouverture ne fut qu'une ouverture à la poésie d'oc jusqu'à ce que Jules Ronjat devienne le trait d'union en publiant à la fois des comptes rendus des almanachs félibréens et des comptes rendus d'ouvrages scientifiques. L'histoire de Ronjat est bien celle d'un parcours multiple.

Docteur ès lettres, ses centres d'intérêt se diversifient. Il enseigne comme privat-docent à l'université de Lyon où il donne un cours de francoprovençal. Malgré l'ampleur de ses travaux, Jules Ronjat ne trouve pas sa place dans le monde universitaire. Il est laissé à l'écart par Mario Roques et Joseph Vendryes, ses deux directeurs de thèse, pour plusieurs raisons. D'une part, Jules Ronjat vient du Félibrige et, certainement, n'en fallait-il pas davantage à Mario Roques pour écarter un renaissantiste, un

provençalisant, d'une possible carrière universitaire ; cet état de fait pose à nouveau la question du rôle et du statut des études occitanes à l'université. L'université craint-elle un certain amateurisme ou bien une idéologie coupable dans les mouvements renaissantistes ?

La Grande Guerre éclate et c'est l'exil forcé à Genève. Cet exil est vécu comme un déchirement, certes, mais en même temps c'est une chance pour Jules Ronjat que de pouvoir enseigner à l'Université de Genève. Il intervient, là aussi, comme privat-docent. Commence alors un temps d'intense travail pour terminer sa grammaire de l'occitan, préparer une anthologie de la littérature occitane, poursuivre sa formation de linguiste. À partir du moment où il s'installe à Genève, sa correspondance s'adresse essentiellement à des linguistes ; Jules Ronjat est un romaniste genevois.

La vie à Genève s'organise et les contacts avec les linguistes se multiplient comme se multiplient les comptes rendus de lecture fidèlement adressés à Maurice Grammont pour la *Revue des langues romanes*. Jules Ronjat se félicite d'être à Genève même s'il regrette Vienne qu'il a tant aimé. Ici la bibliothèque de l'université est riche et l'on peut côtoyer les Saussure, Bally, et autres linguistes. Un cercle saussurien se créé autour de la linguistique et de la psychanalyse, grâce à Raymond, fils de Ferdinand : c'est dans ce dernier domaine que se forme Ilse Ronjat. Genève est aussi le lieu d'autres expériences, politiques cette fois. Bien que Jules Ronjat soit extrêmement discret sur ses opinions politiques en 1914, on devine sans peine son pacifisme et son horreur de la guerre ; c'est pourquoi il se rapproche des zimmerwaldiens et d'un dandy anarchiste issu de l'aristocratie britannique, le comte de Fitz-James. Genève est le lieu de nouveaux parcours possibles.

Jules Ronjat demeure donc un linguiste, un romaniste, en marge du milieu universitaire. Mais il sort de cette ombre en fournissant un nombre de comptes rendus et d'études de haut intérêt et de facture scientifique qui nous permettent de le reconnaître comme le père de la linguistique occitane, et comme un esprit ayant une vue d'ensemble du mouvement linguistique de son temps. Il est donc à considérer comme un acteur essentiel de l'histoire de la linguistique.

## Références bibliographiques

### *Sources primaires*

- Ronjat, Jules, 1913. *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat.
- Ronjat, Jules, 1913. *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris, Champion.
- Ronjat, Jules, 1916. c.r. de Ch. Albert Secheyave, Les règles de la grammaire et la vie du langage, 1914, et *Éléments de grammaire historique du français, deuxième partie (histoire des mots)* Genève, 1910, *RLaR* 59, 121-122.
- Ronjat, Jules, 1930-1941. *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, Société des langues romanes, Montpellier. (1980, Genève, Slatkine - Marseille, Laffitte; 4 tomes en 2 volumes).

### *Études*

- Bouvier, Jean-Claude, 2001. « Jules Ronjat et la Revue des Langues Romanes », *RLaR* 105, 491-502.
- Chambon, Jean-Pierre et Fryba-Reber, Anne-Marguerite, 1995a. « Sus la draio que condu D'auo en auo au país brodo » (sur la voie qui relie Vienne à Genève) *Lettres et fragments inédits de Jules Ronjat adressés à Charles Bally (1912-1918)*, *CFS* 49, 9-63.
- Chambon, Jean-Pierre et Fryba-Reber, Anne-Marguerite, 1995b. « Le Félibrige et le mouvement des vigneron de 1907 : quatre lettres inédites de Devoluy à Ronjat », *Lengas* 38, 7-52.
- Chevalier, Jean-Claude, Encrevé, Pierre, 2006. *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva, Essai de dramaturgie épistémologique*, Paris, ENS Éditions.
- Fouché, Pierre, 1929. « cr. de de Jules Ronjat, Grammaire istorique des parlers provençaux modernes », *RLaR* 66, 470-473.
- Roques, Mario, 1930. « cr. de de Jules Ronjat, Grammaire istorique des parlers provençaux modernes », *R* 56, 1930, 474.
- Thomas, Jean, 2006a. « La correspondance de Jules Ronjat avec Prosper Estieu, Arsène Vermenouze et Valère Bernard », *RLaR* 110, 473-506.
- Thomas, Jean, 2006b. *Linguistica e renaissentisma, Lenjòc social de l'istòria de la lenga*, Toulouse, I. E.O.
- Thomas, Jean, à paraître. *Jules Ronjat (1864-1925) entre linguistique et félibrige. Contribution à l'histoire de la linguistique occitane, d'après des sources inédites.*